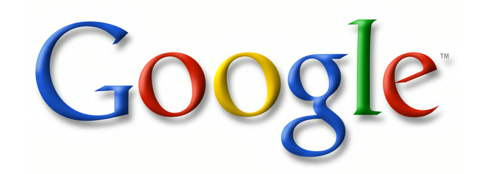
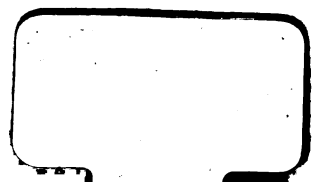





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



SUPPLÉMENT

AUX

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

TOME ONZIEME.

SUPPLÉMENT

AUX

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

TOME ONZIEME.

VIES DE CE VOLUME.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT
AUX VIES DE PLUTARQUE,

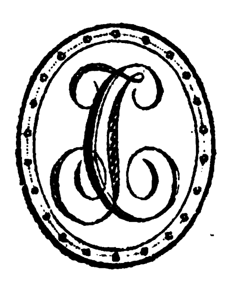
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. Clavier.

TOME ONZIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,
Rue Croix des Petits-Champs, n°. 33.
AN X. (1802.)

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.
MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ALEXANDRE SEVÈRE.

Naissance d'Alexandre. II. *Soins que sa mère prit de son éducation.* III. *Ses études.* IV. *Son avénement à l'empire.* V. *Sa grande modération.* VI. *Il s'informe comment les sénateurs se conduisoient dans l'administration de leur maison.* VII. *Diverse réformes faites par Alexandre.* VIII. *Soins qu'il avoit de consulter sur toutes les affaires publiques des gens expérimentés.* IX. *Loix portées par Alexandre; comment il vouloit qu'on les interprétât.* X. *Il refuse les honneurs divins.* XI. *Son tendre respect pour son ayeule et sa mère.* XII. *Ses libéralités publiques et particulières.* XIII. *Il permet aux Juifs et aux Chrétiens l'exercice secret de leurs religions.* XIV. *Il chasse les eunuques de son palais.* XV. *Edifices publics et particuliers qu'il fait construire.* XVII. *Etudes d'Alexandre, et ses succès dans les sciences et les arts.* XVIII. *Sa piété.* XIX. *Il institue des écoles publiques, et chasse les corrupteurs des mœurs.* XX. *Ordonnance d'Alexandre contre les vagabons.* XXI. *Comment il fait punir Veturius Turinus.* XXII. *Simplicité de sa table et de ses habits.* XXIII. *Règles de conduite qu'il prescrivoit aux gouverneurs qu'il envoyoit dans les provinces, et récompenses qu'il leur donnoit au retour quand ils s'étoient bien acquittés de leur charge.* XXIV. *Il veut faire cons-*

truire un temple à Jésus-Christ. Ses prêtres l'en empêchent. XXV. *Attention qu'il avoit à récompenser les services qu'on lui avoit rendus.* XXVI. *Jugement qu'il prononce en faveur des Chrétiens.* XXVII. *Invasion d'Artaxerces en Asie.* XXVIII. *Lettre que lui écrit Alexandre.* XXIX. *Réponse d'Artaxerces.* XXX. *Alexandre refuse de consulter les magiciens sur cet objet.* XXXI. *Discours d'Alexandre aux officiers de son armée.* XXXII. *Départ d'Alexandre pour la Perse.* XXXIII. *Ambassades respectives.* XXXIV. *Les Romains entrent dans la Perse.* XXXV. *Ils sont battus.* XXXVI. *Révolte des Germains.* XXXVII. *Alexandre après avoir remporté un avantage sur eux, leur fait proposer la paix.* XXXVIII. *Mort d'Alexandre selon le récit d'Hérodien.* XXXIX. *Comment Alexandre maintenoit la discipline militaire.* XL. *Discours d'Alexandre à son armée,* XLI. *Victoire remportée par Alexandre sur les Perses.* XLII. *Discours d'Alexandre au sénat, à son retour.* XLIII. *Fêtes données à l'occasion de sa victoire.* XLIV. *Il réforme les abus introduits pendant son absence.* XLV. *Un astrologue lui prédit la manière dont il mourroit.* XLVI. *Sa mort, et son éloge.*

Depuis l'an 959 jusqu'à l'an 988 de Rome, après J.C. 235.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES.

ALEXANDER SEVERUS[1].



Aurelius Alexander estoit du païs d'Assyrie: son pere avoit nom *Varius*, et sa mere *Mammea*: il estoit cousin germain de l'empereur Heliogabalus, pource que leurs meres estoient sœurs. Combien qu'il nasquit en Assyrie, il se nourrit le plus du temps à Rome, avec son ayeule la matrone Mesa, qui gouvernoit la maison de l'empereur Severus,

[1] Filz à Mammea, qui impera l'an du Monde quatre mille cent octante cinq, (4222, après J. C. 222,), et de nostre seigneur Jesus-Christ, deux cents vingt et trois. *Allegre.*

et à mieulx dire, la republique. « Alexandre estoit « hault de corps, les cheveulx noirs et crespes, le « visage long et pasle, les yeulx grands et refendus, « le col court, les mains seiches et nerveuses, et les « jambes grosses et fortes. Sa complexion estoit co- « lere, flegmatique, comme monstra depuis par le « discours de sa vie : fut aussi en la conversation « doulx et traictable, et un peu prompt et leger à ses « entreprinses ». Il nasquit en la cité d'Arcena, en l'empire de Septimius Severus, et ne demeura là que quatre ans : car on le mena à Rome à son ayeule Mesa, qui peu de temps après le renvoya en Phenicie pour estudier, et de peur que Bassianus filz aisné à Severus, ne le feist tuer. Les presages de son futur empire furent, qu'il se trouva qu'il nasquit tel jour qu'Alexandre le grand mourut, et sa mere Mammea visitant le temple, où Alexandre le grand fut ensepvely, fut surprinse du mal de l'enfant, et là mesme enfanta, qui eut nom *Alexandre :* et qui plus est, sa mere nourrice avoit nom *Olympias*, et son mary *Philippus*, qui estoient les noms du pere et de la mere d'Alexandre le grand. Peu après que Mammea eut enfanté Alexandre, une femme sa voisine luy apporta un œuf de palumbe, comme peinct de diverses couleurs, et dict à la mere, que cest œuf signifioit que cest enfant seroit un jour empereur.

II. Ceste Mammea mere de ce prince, estoit dame belle, sage et prudente aux affaires : et ce dont elle acquit plus de reputation, fut en la nourriture de ce jeune garson : car elle n'espargna rien

à le faire endoctriner aux sciences, et apprendre bonne meurs, et en preint si curieuse solicitude, qu'elle ne vouloit qu'il feist aucune chose, et ne dist parolle que ses maistres ne fussent presens : et si ne permettoit que personne parlast à luy, si n'estoit gens anciens, prudens et doctes. Dès qu'il commença à cheminer, sa mere luy apprenoit à estre sobre au manger, propre et temperé en contenance, et correct au parler : entant que estant jeune, ne monstroit rien moins que jeunesse. On ne trouve que durant le temps que sa mere en eut le gouvernement, qu'il passast un seul jour oysif, qui ne fust employé, ou à l'estude des lettres, ou à l'exercitation des armes : en quoy merite louange perpetuelle la mere, de commander exercices tant honestes, et non moins le filz d'obeïr. Il seroit beaucoup de bons filz si les peres sçavoient et vouloient les endoctriner, et les filz y obeïr. Par ce disoit le divin Platon en ses livres de la republique, « Que bien heureuse estoit la famille, en laquelle les peres avoient prudence, et les filz obeïssance ». Mammea sur tout avoit extreme soing à garder son filz, non seulement des vices communs, dont sont entachez le plus souvent les enfans de bonne maison, mais aussi des compagnies vicieuses, pour ce que souvent les mauvaises compagnies corrompent les bonnes inclinations.

III. En ses jeunes ans il eut pour precepteur Valerius Gordius, et un Veturius, qui eut depuis grand credit et authorité en la maison d'Alexandre, et escrivit en forme d'histoire, le discours de sa

vie : mais ce livre et beaucoup d'autres se perdit, quand les Gots saccagerent Rome. Il eut pour maistre en la rhetorique Serapius, et en la philosophie Stellio, et depuis à Rome feit profession de bonnes lettres soubs E. Scaurus, Julius et Macrinus, hommes doctes et des premiers de ce temps. Alexandre fut sçavant en toutes sciences, mesmes en art oratoire, et declamoit souvent : vray est qu'il avoit la voix foible et casse. Sur tous princes Romains il ayma la frequentation des sages, et les cherchoit par tout l'empire, et les honoroit et reveroit, et avec ce n'espargnoit ses richesses pour les aggrandir, et ne ferma onques, qu'on sçache, sa porte à homme qu'il estimast estre vertueux. Et une fois interrogé pourquoy il aimoit tant indifferemment tous sages et doctes, « Pource, respondit il, qu'ilz « sçavent et peuvent : sçavent ce que fault sçavoir « pour conduire la vie à heureuse fin, et peuvent « de bon conseil m'ayder à supporter le faix que « j'ay sur mes espaules du gouvernement de l'em- « pire : joinct que par leurs sciences, qui sont cog- « nuës par l'univers, si je suis tel que dois estre, « ma renommée sera cognuë à la posterité ». Comme nous avons desjà dict, Heliogabalus luy voulut grand mal, qui ne provenoit que de sa perversité, non de mal qu'Alexandre luy eust faict ou pourchassé. On n'a jamais veu ne leu, de deux princes tant proches en sang et en succession d'estat, estre tant different en forme de vivre : car en l'un ne se trouve vertu qu'on puisse louër, ny en l'autre vice qu'on doive vituperer.

IV. Deux ans [1] auparavant qu'on tuast l'empereur Heliogabalus, Alexandre avoit esté nommé Cæsar et empereur avec le consentement du senat, et à la grace de tout le peuple : et à cause de ce, le mesme jour que l'autre fut tué, on luy bailla les enseignes de l'empire, et en mesme heure que les uns trainoient le corps du miserable Heliogabalus parmy la ville, les autres portoient Alexandre par tout avec pompe, et le nommoient à haulte voix *Cæsar Auguste :* non moins joyeux de son heureux advenement, que de la mort de son predecesseur. Quand Alexandre commença d'imperer, il estoit encore fort jeune, et falut que son ayeule et sa mere Mammea prinssent le fort de l'administration des affaires : et combien que fussent femmes, si est-ce qu'au faict du gouvernement elles se monstrerent entierement viriles. Elles feirent eslire par le senat, douze proudhommes anciens et experimentez, qui eussent la superintendance des negoces d'importance de l'empire, et qu'il ne se determinast chose aucune, que par leur commandement. La premiere chose que ces deux femmes, son ayeule et mere, et les douze preudhommes feirent, fut sur la reparation des temples, de reparer ceulx qui tumboient, restituer les spoliez, et augmenter le revenu des sacrificateurs : car du temps d'Heliogabalus tout avoit esté demoli, gasté et prophané. Après la melioration des choses divines, entendirent à policer les humaines, et avant tout œuvre, priverent des

[1] L'an de Rome 974; et Héliogabale fut tué l'an de Rome 975.

offices et magistrats publiques les plus indignes : et non contents de ce, feirent restituer tout ce que ces officiers avoient indeuëment prins soubz le pretexte de leurs estats, et les bannirent pour un temps de la ville. Les affaires de la guerre ne se manierent plus que par capitaines prudents et veterains : ceulx de la justice par jurisconsultes doctes, et versez en toutes sciences, et les affaires publiques par hommes de bien, aymans et preferans l'utilité du commun à leur proufit particulier. Sa maison semblablement fut reformée, tant à la superintendance de la despense, que sur le nombre et election des officiers, qui estoient dissolus, infideles et deshonnestes du temps de son predecesseur. Ilz donnerent si bon ordre à ranger sa maison, qu'il ne se perdit rien de la dignité et munificence de la famille imperiale, si à poinct qu'on ne la pouvoit noter, ny de prodigalité, ny d'avarice.

V. Reformée la republique, les temples et sa maison, proposa de reformer sa personne, non seulement comme il devoit employer le temps, mais aussi comme se devoit vestir, et garder sobrieté au manger, disant « Que le prince mal conditionné « despend souvent en superfluité d'habits et curio« sité de banquets, grandes sommes de deniers, « qui luy font faulte à l'entretenement des guerres « et de la republique ». Alexandre estoit tant debonnaire et humble en conversation, qu'il feit faire commandement public, que nul ne le nommast seigneur, ny parlant, ny escrivant, et que les pres-

tres le nommassent seulement, frere, les senateurs filz, les gens de guerre, compagnon, et le populaire, amy : et donnoit à entendre qu'il appartenoit aux seuls dieux d'estre nommez seigneurs. Les estrangers qui luy escrivoient lettres, y mettoient tiltres grands et superbes, qu'il ne voulut souffrir, et permettoit qu'on y mist seulement, « à nostre « frere ou amy Aurelius Alexander, empereur Ro- « main ». Prenant exemple au trop de boubance et exquis habillemens de son predecesseur Heliogabalus, ne portoit brodure, dorure, ne pierrerie aucune, Et disoit, « Que le bon prince, ne se doit mesurer « à ce que couvre le corps, mais à la bonté et ver- « tus de l'esprit, et bienfaicts, dont enrichissent « leurs subjectz ». Il aymoit à porter robbes blanches en hyver et en esté, et estoient tyssues de lin et de coton, legeres au possible, et aysées à desvestir, pour se laver et baigner. Souvent alloit se proumener par Rome, avec deux ou trois de ses amis et familiers : et quand estoit lassé, se reposoit en la premiere maison qui venoit à propos, et devisoit familierement avec toutes sortes de gens. Il n'alloit gueres en lictiere, et moins à cheval par la ville, à fin qu'il eust plus de commodité de saluer et parler à chacun. En somme il fut modeste, sage, familier et temperé en dicts et faicts, ne le veid on onques troublé par colere, pour en advancer une parolle davantage. Du vivant d'Heliogabalus, lors qu'il persecutoit Alexandre, et cherchoit moyen de le faire mourir, Alexandre entra au temple de la deesse Pallas, et estant à genouls, veid escrit con-

tre une colomne : « *Si qua fata aspera rumpas, tu* « *Marcellus eris* [1] », qui vouloit dire par presage : « Tu seras un autre Marcellus, si peulx evader la « fortune, qui maintenant te menace «. Il contoit depuis à plusieurs, qu'estant en ce temple, et ayant leu cest escrit, toute la crainte qu'il avoit d'Heliogabalus, luy passa : et conceut deslors plus ferme esperance, que l'empire luy adviendroit bien tost par la mort d'Heliogabalus.

VI. Au second an qu'Alexandre commença à imperer, mourut son ayeule Mesa, dequoy mesna grand deuil et tristesse, et en lamenta le peuple Romain longuement. Ses exeques et funerailles furent solennes, et telles qu'une honorable dame, ayant sagement et long temps gouverné les maisons des empereurs, meritoit. Elle morte, Mammea seule eut la principale administration de tous affaires, avec reputation envers chacun d'estre accorte, sobre, sage et de bon sens naturel, prudente en tous actes, excepté qu'elle estoit un peu avare et convoiteuse à cause de quoy on trouva un matin escrit sur sa porte, « que si Mammea n'eust eu le « maniement des deniers, elle estoit au reste la plus « discrette et sage dame qui se nourrit oncques en « Rome ». Il y avoit desja long temps qu'on n'avoit visité le senat : ce qu'Alexandre delibera faire, non seulement pour sçavoir et s'enquerir comme ilz exerceoient la justice et autres choses de leur charge, mais aussi pour entendre, comme ilz re-

[1] Voyez la Vie de Marcellus au Tome III, page 344, et la note.

gissoyent leurs maisons et familles : « Pource que, « comme disoit, l'homme qui ne sçait commander « à sa femme, ny pourveoir à ranger sa famille, « follie seroit au prince le promouvoir aux estats, « qui ont le gouvernement de la chose publique ».

VII. On appelloit à Rome *veterains*, les gens de guerre, qui avoient longuement servi aux affaires militaires, et estoient par vieillesse retirez en leur maison, où estoient nourris du public, et avoient privilege de ne pouvoir estre citez et convenus devant aucun juge, combien qu'ils fussent mutins, querelleux et vicieux : ce qu'Alexandre abolit, et après les avoir privez de la nourriture qu'ils prenoyent sur le public, les feit bannir de Rome : et sur la sentence donnée par luy judiciellement estoient escrites ces paroles : « Autant juste est, « que le vicieux soit faict de libre, serf, comme « le vertueux de serf, libre : car où il y a corrup- « tion de meurs, aucune liberté ne doit avoir lieu ». Peu après visita les officiers du thresor, et receveurs generaulx et particuliers, qui avoyent la charge et garde des deniers publiques, et après avoir cognu larrecins manifestes, et trop grand nombre de collecteurs et ministres, feit chastier les larrons, et deposer de leurs offices, ceulx qu'il cognut estre superflus, et ne servans que de peu ou rien. Alexandre estoit tant affectionné au bien de la chose publique, qu'il ne laissa moyen aucun qu'il peust inventer pour l'aggrandir, et avec ce zele diligenta de sorte que tout s'amassoit, se

gardoit, se despendoit par ordre et par mesure. Il escrivit par toutes les provinces subjettes à l'empire, qu'en toutes causes civiles et criminelles, on procedast selon la disposition du droict civil, excepté contre les larrons, lesquelz il vouloit dans huict jours, à compter de la prinse de leur personne, estre executez, bannis, declarez esclaves, condamnez aux œuvres publiques, ou autrement selon l'exigence des cas. Visita semblablement l'estat de ceulx qui avoient charge de payer les gens de guerre, et trouva qu'ilz payoient en mauvaise monnoye, et affoiblie de son deu et juste aloy, et d'ailleurs retenoient quelques fois demy-payes et payes entieres, et comptoient en leur regeste du payement plusieurs soldats morts. Quoy sçachant Alexandre, les feit fouetter publiquement, et bannir à jamais d'Italie, avec exprès edict, que quiconque retiendroit à l'advenir aucune paye des soldats, seroit puny de la vie sans remission.

VIII. Tout ce qu'il falloit ordonner et commander pour l'entretenement du bien public, avant le mettre à execution, en communiquoit avec gens sçavans et experimentez aux affaires, qui s'offroient, et ne s'en vouloit gouverner par son propre advis : « A cause que, comme il disoit, souvent de se « trop fier à son propre jugement, en advient « travail et perte, et du conseil d'autruy provient « communement grand fruict ». Il estoit tousjours suivy et accompagné de sages et honorables hommes ses domestiques et autres : l'un desquelz et des

plus aymez et favoris, estoit Ulpianus [1], jurisconsulte tant docte et vertueux, qu'Alexander disoit, « qu'il aymeroit autant faire un œuvre digne de « reprehension devant les dieux, comme dire un « mauvais propos devant Ulpianus ». S'il alloit aux champs, ou pour affaires, ou pour la chasse, ou pour autre exercite ou passetemps, jamais ne sortoit de Rome, sans estre accompagné de trois ou quatre personnages des plus graves et anciens de sa maison, à fin que ne fust sans conseil, s'il survenoit aux champs quelque subit affaire d'importance : et que voyant tousjours ces honorables hommes en sa presence, il n'osast faire chose deshoneste. De toutes nations, provinces et royaumes de l'empire avoit gens doctes en sa cour, avec lesquelz communiquoit souvent des affaires qui survenoient, mesmes des païs dont ilz estoient, à ce que chacun en son endroit, entendist ce qui estoit commode ou incommode à son païs.

IX. Son predecesseur Heliogabalus avoit publié plusieurs loix, en faveur du fisque, et au grand prejudice du peuple, qui furent tantost par son commandement modifiées, reformées, et les unes

[1] Qui fut tué sous ses yeux par les soldats prétoriens, la sixième ou la septième année de son règne. Dion Cassius, l'historien, dont nous n'avons malheureusement pas les ouvrages entiers, n'échappa à la même fureur qu'en s'absentant de Rome pendant l'année de consulat où il fut collègue d'Alexandre, et en se retirant ensuite à Nicée en Bithynie, sa patrie. On ne peut s'empêcher de reprocher à Alexandre de la faiblesse. C'est presque le seul défaut qui ternisse la gloire que ce bon prince mérita par ses vertus.

abolies : disant « Que plus convenable estoit au « prince, que la republique fust riche, et sa mai« son povre, que si la republique estoit indigente, « et sa maison pleine de biens ». Quand il commença d'imperer, le peuple estoit dissolu à merveilles, et subject à son plaisir, à occasion dequoy establit des loix rigoureuses, et des loix doulces. Et lors qu'il les fit mettre en public, dict aux ministres de la justice, qu'on les executast : mais en secret, « Ne regardez, disoit-il, à ce que je vous « commande, mais à l'intention pourquoy je le » fais. Les loix rigoureuses sont pour espouvanter « et faire craindre, et ne se doivent mettre à exe« cution que le plus tard qu'on peult, et les doulces « se doyvent journellement practiquer : et qu'on « entende avecques le temps, que les bons princes « font les loix, non pour faire mourir les hommes, « sinon pour extirper les vices d'entre le peuple ». Il ne vouloit que le senat resolust aucune chose concernant le bien public, si pour le moins ilz n'estoient cinquante senateurs assemblez, et vouloit qu'ilz y pensassent trois ou quatre jours auparavant. Quand les senateurs opinoient en negoces graves, ne se contentoit qu'ilz le dissent de parolle, et le faisoit bailler par escrit, et falloit que les raisons qui mouvoient l'opinant, y fussent contenues au long : et ce faisoit il, à fin que nul par affection, ou passion particuliere donnast son advis, mais ce que raison et vertu commanderoit. Naturellement il estoit ennemy de mensonge et de mensongers : Et disoit « Que les princes doivent

« estimer les menteurs et flatteurs, plus grands en-« nemis, que ceulx qui par force leur occupent leur « terre : pource que les uns n'occupent que les terres « et seigneuries, et les autres desrobbent la reputa-« tion et bonne renommée ».

X. Il feit crier à son de trompe, et faire defenses, qu'on ne le saluast autrement que par ces parolles, « dieu te gard, Alexandre ». Heliogabalus son predecesseur se faisoit publiquement adorer en un temple : et ainsi que les Romains en voulurent autant faire à Alexandre, il leur dict : « Si j'estois « certain de ne mourir pas, je me laisserois adorer : « mais me cognoissant mortel, ne me semble rai-« sonnable, que les hommes usurpent par audace « superbe, ce qu'est deu aux dieux par nature ». Oncques ne crea senateur, ny autre magistrat, que ce ne fust par assemblée et advis des autres, à fin que s'il advenoit mal, que on ne luy peult reprocher que luy seul en avoit faict l'election. Toutes fois qu'on parloit de creer nouveaux consulz, ou senateurs, disoit ces parolles : « Si comme je suis « en la presence des hommes, j'estois devant les « dieux, je leur demanderois leur opinion sur la « creation des senateurs et autres officiers d'im-« portance : car j'estime l'industrie d'un homme « de bien, choisi à l'administration publique, « don du ciel, non bien prouvant provenir des « hommes ». Si par fortune quelque ignorant s'ingeroit de conseiller, ou persuader aucune chose à Alexandre, tant s'en fault qu'il le rebontast severement, qu'avec doulces paroles le contentoit, en-

tant qu'il ne causoit motif à personne, de s'en aller de sa presence fasché et malcontent.

XI. Alexandre aymoit singulierement ses serviteurs domestiques, et les visitoit, et consoloit quand ils estoient malades, indifferemment grands et petits, du maistre d'hostel, jusques aux souillons de cuysine : et parlant familierement à eulx, s'enqueroit souvent, qu'on disoit de luy parmy la cité : et si d'adventure entendoit d'eulx, qu'il eust faict ou dict cas plus digne d'estre emendé, que loué, il les remercioit de ce rapport, autant comme de quelque fort aggreable service. Le consul nommé *Uncus*, luy dict un jour en grand secret : « Je « m'esmerveille fort, seigneur empereur, comment « tu t'es laissé gouverner si long temps à tes ayeule, « mere et femme Memmia, qui t'ont rendu si « doulx et traictable, que ta condition en est es« timée basse, et la majesté de l'empire mesprisée : « et tu sçais que proverbe dict, que trop de fami« liarité engendre mespris ». « Je doy, respondit « il, reverence à mon ayeule Mesa, qui m'a « nourry, et à ma mere obeïssance, pource qu'elle « m'a mis au monde, à ma femme amour conju« gale, puis que je l'ay espousée, et choisie pour « ma compagne : donc puis qu'ainsi est, je ne « doibs estre blasmé de personne, je paye ce que « je doy ».

XII. Dès le jour qu'il fust nommé empereur jusqu'à ce qu'il mourut, ne passa jour aucun qu'il ne feit, ou dist chose notable et exemplaire, comme visiter temples, administrer justice, aller au senat,

faire

faire reparations publiques, et autres telz bienfaictz. Tous les tributs, daces et impositions que les citez estrangeres devoient, Alexandre vouloit que le tout fust employé à leurs reparations plus necessaires. Il estoit liberal à donner presents aux ambassadeurs estrangers, et ne permettoit rien estre espargné, pour faire entendre aux peuples loingtains, la magnificence de l'empire Romain. Au reste prenoit grand soing sur ceulx qui avoyent charge de ses finances, et donnoit ordre, qu'il y avoit tousjours grosse somme de deniers au thresor public : et disoit « Que le prince povre et neces-« siteux, n'estoit point servy de bon cueur des « siens, ny craint des estrangers ». Quand il y avoit à Rome hommes jeunes, sains et valides, qui n'avoient argent, ou moyen pour travailler, leur en faisoit bailler par le thresor public, à la charge de payer à certain temps qu'ilz auroient proufité. Et par ce moyen n'y avoit ny povres, larrons ny vagabonds. Les offices de prefect du pretoire, censeur et senateur, estoient separez et distinctz, et furent uniz et tenus deslors par mesme personne. Il escrivoit de sa main en un livre, tous ceulx qui le servoient et prenoient gages en sa maison, nom, surnom, aage et qualité, et dequoy servoient : si bien, que quand le falloit employer, ou parler d'eulx, promptement les nommoit, et disoit s'ilz estoient aptes par aage et condition, à la charge qu'on leur donnoit. Les bledz de la munition, qui estoient en garde à Rome pour survenir aux necessitez des chertez, avoient esté gastez et vendus par

Heliogabalus, et furent remis par Alexandre de ses propre deniers. Aussi feit remettre grand'quantité d'huiles en la maison commune à ce destinée, qui fust edifiée par Severus : car Heliogabalus n'y avoit rien laissé. Il abolit plusieurs tributz qui se prenoient de ceulx qui vendoient et acheptoient, et donna grande libertez et franchises à ceulx qui portoient en Rome vivres necessaires, et faisoit payer daces aux estrangiers, qui portoient friandises et superflues curiositez.

XIII. Les Juifs et Chrestiens, qui estoient pour lors en Italie, estoient mal traictez et persecutez, dequoy feirent plainte à Alexandre, qui commanda qu'on les laissast vivre en leur loy, pourveu que feissent leurs ceremonies et prieres secretes. Il honoroit fort les presidens des provinces : et quand alloit par païs, permettoit qu'ils entrassent en son char ou lictiere, à fin que chacun veist quel honneur portoit aux ministres de la justice, et aussi pour parlementer plus commodement avec eulx du regime et gouvernement des provinces dont ilz avoient la charge. Sur tout donnoit de grands biens, et souvent aux censeurs et juges, qui estoient promptz et droicturiers au faict de la justice : et comme quelqu'un du senat luy cuida dire, « pour« quoy donnoit tant de bien à ces juges »? respondit : « Ainsi que le prince ne doibt, et par raison ne « peult estre vraiment nommé prince, sinon quand il « administre justice, sois certain que quand trouve « un officier qui en faict son devoir, il ne le peult « assez payer et recompenser. Voilà pourquoy je

« leur donne tant voluntiers. Avec ce que les fai-« sant riches, je leur oste l'occasion de faire les « autres povres ». De la part du peuple luy fust remonstré, que la chair estoit fort chere à Rome, signamment de beuf et pourceau : pour à quoy pourveoir, feit faire public commandement, que deslors en trois ans à venir en toute Italie, ne se tuast vache qui allaictast, ny veau, qui testast, entant que dans deux ans, la livre de la chair, qui valoit dix, ne valut que trois et quatre. Les chevaliers Romains dresserent plaincte contre les tribuns, de mauvais traictement : sur quoy manda venir devant soy les uns et les autres, et en fin ayant cogneu que les chevaliers se plaignoient sans cause, commanda aux tribuns de les chastier plus rudement, disant « Que celuy qui se complainct de « chastiement donné avec raison, n'est moins pu-« nissable, que qui porte faulx tesmaignage ». Tousjours prenait le conseil des graves et doctes hommes, en ce que concernoit negoces d'importance, et changeoit de plusieurs : « Pource que, comme di-« soit, quant le peuple sçait que le prince se gou-« verne en tout temps par quelqu'uns, trouve « moyens par importunité, dons et corruptions « de pervertir leur bonne voluntez, et l'ordre de « justice ».

XIV. En tout le temps de l'empire d'Alexandre, ne se trouve qu'il ait rendu un homme libre serf, ne gueres de serf libre, à cause que la mutation des conditions est perilleuse en republique, et voulut qu'il y eust entre eulx notable difference

d'habits. Au temps passé les eunuques chastrez avoient esté fort favoriz et bien venus à Rome: mais Alexandre les traicta mal, et les jetta hors de son palais, avec inhibitions de ne frequenter plus les matrones, et derogea à leurs privileges, disant, « Que telle sorte de gens valoit mieulx que bestes, « et moins qu'hommes ». Un sien serviteur chambellan promeit à un gentilhomme romain, de luy faire expedier certain affaire qu'il avoit avec Alexandre, s'asseurant que faveur ne luy manqueroit: et par maniere d'avance, en renumeration print une grosse somme d'argent : dequoy adverty Alexandre, et sçachant que ce qu'on luy vouloit demander, estoit raisonnable, mais de grand prejudice à la chose publique, feit crucifier son serviteur pour exemple, et donner entendre, que nul serviteur devoit estre si osé de vendre la faveur et privaulté de son seigneur au detriment du bien public. Il y avoit en Rome bordeaux d'hommes et de femmes, qui payoient tribut ordinaire pour la reparation des temples : lequel Alexandre feit convertir à l'entretenement des œuvres publiques, et donna autres rentes aux temples : disant « Que « c'estoit mespriser l'honneur et reverence des « dieux, de reparer leurs maisons d'un revenu tant « plein de turpitude et deshonnesteté ». Sa deliberation fut d'oster du tout les bordeaux, s'il n'eust esté conseillé de faire le contraire, et remonstré que s'il ostoit les publiques, en chacune rue en auroit de secrets, veu que la nature des hommes et la malice humaine est tant subjecte à aimer choses

illicites et prohibées, qu'elle cherche ce que plus luy est defendu et contraire.

XV. Du tribut que les orfevres, charpentiers, pelletiers, massons, painctres statuaires et autres artisans payoient, feit edifier des baings sumptueux et amples, esquelz le peuple commença à se baigner sans payer chose aucune : ce que ne se faisoit au paravant. Il feit porter des Espagnes une sorte d'arbres, qui multiplioient beaucoup en peu de temps, et les planter autour de ses baings par tel ordre et mesure, qu'en peu de temps le petit boscage faisoit umbrage souef aux baings. A fin que la nuict on y peust aller commodement et sans danger, feit mettre en chaçun baing un nombre de lampes, qui esclairoient toute nuict. Tous les edifices des princes ses predecesseurs, qui estoient en ruine, ou en danger de tumber, furent reparez et beaucoup de nouveaux construictz, et par special ces beaux baings, que il feit nommer de son nom *Alexandrins*, et durerent jusques à l'incursion des Gots. Il feit en son palais un nouveau corps de maison, qui se nomma *Alexandrin*, tout le devant duquel estoit de porphyres, et divers marbres apportez de Grece, et taillez industrieusement. En la cour du palais feit poser plusieurs colomnes, et sur icelles mettre la plus part des statues antiques, qu'on peut trouver en Rome. Et pour faire tous ces ouvrages, retira de toutes parts les premiers et plus excellens architecteurs de tout le monde. De son empire ne permeit qu'on forgeast aucune monnoye, si n'est d'or, ou d'argent, en

laquelle d'une part estoit son visage après le naturel, et de l'autre, l'image de la deesse Ceres. Souventefois faisoit assembler le peuple au Capitole, et monté en une haulte chaire, les exhortoit en forme d'oraison, et persuadoit d'estre vertueux, loyaux et magnanimes, et charitables envers les povres, promettant que les bons citoyens seroient aimez et traictez comme ses filz, et les mauvais corrigez comme ennemis. Trois fois donna bledz à tout le peuple en grande quantité, en temps qu'on n'avoit dequoy, ny moyen d'en recouvrer. Feit aussi largesse de deniers aux gens de guerre qui estoient povres et endebtez. En ce temps y avoit beaucoup d'usuriers et trafiqueurs à Rome, qui appovrissoient de bonnes maisons, prenans apportz excessifz. A quoy pourvoyant Alexandre, se feit porter les contractz, et après les avoir faict reveoir diligemment, feit reparer les fraudes et griefz : si que les bailleurs à interest, furent punis, et les povres, desinteressez. Et par mesme moyen commanda par edict, que nul consul, senateur, preteur, ou autre officier eust à bailler argent à autruy, soubz esperance d'en tirer proufit pecuniaire, sur peine de privation de leurs estatz.

XVI. Les lieux et places publiques furent reparées, et embellies aux carres de diverses statues et antiquailles. Entre le *Campus Marcius*, et les maisons Agrippines, feit edifier une Basilique ou maison royale, de mille piedz en long, et deux cents de large, toute portée sur galeries, et soustenue de colomnes de tous ordres et de tous marbres, chose

pleine de beauté et magnificence. Il y avoit en Rome deux theatres, l'un nommé *Isis*, pource qu'on sacrifioit là à la deesse Isis, l'autre nommé *Serapis*, qui estoient par antiquité tant demolis et ruinez, qu'à peine y cognoissoit on rien. Alexandre les repara depuis le fondement, et meit dedans une infinité de painctures rares, et dignes d'estre veuës. Au dedans de son palais edifia deux salles d'esté, fort descouvertes, que lon appeloit *dietes de Mammea*, pource que sa mere Mammea y prenoit ses repas tout l'esté. Feit aussi faire pour le plaisir et passetemps de sa mere, un beau grand jardin hors Rome près la porte Salaria : dans lequel on feit conduire de bien loing, et à grands frais, une belle fontaine, qui faisoit au milieu du jardin un estang si profond et grand, que petites galiotes alloient dessus, et y pouvoit on representer une bataille navale. En un autre endroit un peu plus loing de la ville de Rome, dressa un autre grand jardin et parc de recreation, dans lequel y avoit bois de haulte fustaye, taillis, et force bestes noires et rousses, pour le plaisir de la chasse. Tous les ponts, passages et fontaines, que l'empereur Trajan avoit faicts ès confins de Rome et Italie, furent accoustrez et reparez, remettant par tous les noms et tiltres de Trajan. Il avoit proposé de faire, que les magistrats de Rome auroient habits distincts pour les cognoistre mieulx : mais ses jurisconsultes Ulpianus et Paulus le luy dissuaderent, remonstrans qu'il ne seroit honneste ny convenable de bigarrer tant de sages et vertueux hommes.

XVII. Pour continuer l'histoire des humanitez de l'empereur Alexandre, on avoit de coustume à Rome d'antique observation, que nul Romain n'osoit porter fourrures de quelques peaux que ce fussent. A quoy Alexandre derogea, et donna licence aux personnes vieilles d'en porter contre le froid, et aux femmes d'en faire parures, pourveu que ce ne fust de peaux rares et trop cheres, comme avortons, martres, loups cerviers, et autres semblables en valeur. Alexandre estoit (pour parler des graces dont nature l'avoit doué) prompt à comprendre, et disciplinable le possible, et fut sçavant aux langues Grecque et Latine, poëte en l'une et l'autre, jusques à dire promptement des matieres qu'on luy proposoit resolution et response en vers graves et de hault style, et faisoit autant bien un epigramme, comme poëte de son temps. Il s'addonnoit fort à l'astrologie, si bien qu'ayant une fois assemblé les plus doctes astrophiles de Gaule, Espagne et Hongrie (qui estoient lors les premiers d'Europe aux arts liberaux) en disputes publiques les vainquit. En geometrie semblablement estoit si bien versé, qu'en matieres de subtilitez et proportions, et qui consistoient en quantitez et mesures, ne se trouvoit son pareil. Aymoit aussi la paincture, et s'y exerçoit souvent : mais sur tout fut excellent musicien, et consommé à jouer de tous instruments de vent et de chordes, et avoit la voix doulce et accordante. Il avoit à ses gages tous les meilleurs joueurs d'instruments qu'avoit peu recouvrer en Asie, Europe et Afrique, et durant qu'il prenoit son repas, les

faisoit jouër, et diversifier tous les jours de sorte de musique et d'instruments. Durant sa jeunesse estoit agile du corps, et fort et robuste, adroict à lucter, escrimer, et mener chevaulx, et prenoit souvent exercite à combatre à cheval sans selle. Des parties d'Orient arriva un courrier à Rome, qui porta quelques nouvelles mauvaises, toutefois depuis fut verifié qu'elles estoient faulses : dont fasché Alexandre feit couper la langue à ce courrier, disant « que mensonges ne se doivent publier « legierement, mesmement quand sont prejudi- « ciables à la republique ». Alexandre estudia long temps en divers livres, cherchant par le menu les genealogies et lignages des Romains, pour veoir s'il trouveroit que ses majeurs en fussent descendus. Et la cause qui l'emouvoit à ce faire, estoit que pource qu'il estoit natif de Syrie, il sceut que les Ægyptiens et Alexandrins en leurs comœdies et jeux publiques, se mocquoient de ce que n'estoit naturel Romain, ne Latin, et qu'avoit esté plus tost prestre qu'empereur : et combien qu'on dist cela en jeu, si est-ce s'en faschoit à bon escient.

XVIII. En un coing de son palais avoit dressé un cabinet en forme d'oratoire, dans lequel estoient paincts les dieux, qu'il estimoit plus puissans, et les princes qui avoient renommée d'avoir esté plus vertueux : et pour les dieux principaulx y estoient contrefaicts, Abraham, Jesus-Christ et Orpheus [1]. En la forme de sacrifier et faire autres cerimonies,

[1] Et Apollonius de Tyane.

gardoit mesme ordre que les antiques, et ne failloit de trois en trois jours au plus tard, de visiter quelque temple, pour sacrifier ou faire son oraison. Le matin communement alloit à la chasse, et sur le soir à ses jardins s'esbatre et passer le temps, avec telle prudence toutefois, qu'il ne se perdoit rien du temps, qui se devoit employer aux affaires. Quand survenoit multitude de negoces, que le jour n'y pouvoit suffire, se levoit sur la minuict, et avec ses secretaires faisoit les despesches du lendemain. Au demeurant, il estoit patient à ouïr, doulx à respondre, tardif à conceder, plein de pitié à nyer : de sorte que s'il ne bailloit ce qu'on demandoit, au moins consoloit les refusez avec parolles doulces. Depuis qu'il sortoit du senat, et avoit expedié les negoces et negocians, desrobboit une heure ou deux pour lire, et le plus communement lisoit ès livres de Platon *de Republicâ*, ou Ciceron *de Officiis*, Horace, ou les Historiens, qui ont escrit la vie d'Alexandre le grand : lequel singulierement vouloit imiter, et se defendre des vices, dont on l'avoit noté. Après avoir leu, travailloit quelques heures à jouër à la pelote, et de là alloit au baing, ou ne demouroit gueres : puis prenoit son repas. Il avoit l'estomach chauld, et durant l'esté buvoit à jeun un grand traict d'eauë fresche. Le plus communement ne buvoit vin, et ne mangeoit qu'une fois le jour : chacun mois prenoit une conserve composée de plusieurs simples, pour conforter son estomach, et en avoit la recepte faicte depuis le temps de l'empereur Adrianus. Singu-

lierement se delectoit aux œuvres de Virgile, et avoit dans son cabinet, le pourtraict de ce grand poëte, qu'il nommoit le *Platon des poëtes.* Onques ne sortit de la bouche de ce bon prince, parolle qui ennuyast ses domestiques : et aymoit mieulx, quand faulte y avoit de leur part, leur donner congé en secret, que les injurier en public. S'il voyoit quelqu'un de ses serviteurs vieil, malade, ou ne pouvant plus servir, luy mesme avant l'envoyer hors sa maison, le consoloit, et le prioit de se retirer chez soy, et pour ce ne perdroit luy faire du bien, et l'avoir en recommandation. Le bien qu'il faisoit à ses domestiques, estoit leur donner prez, terres, vignes, ou autres heritages, ou meubles de valeur pour leurs salaires. Car jamais ne donnoit or ny argent, si n'est pour la soulde des gens de guerre, et ne trouvoit raisonnable, que les princes salariassent leurs serviteurs, de ce que le peuple payoit pour la manutention de la republique.

XIX. En plusieurs parts en Rome et Italie, feit instituer à ses despens escoles publiques en toutes sciences, et maisons et boutiques publiques, où les jeunes hommes peussent prendre arts mechaniques. Il feit chasser tous les ruffiens, maqueraux et badins farcereaux, qu'Heliogabalus entretenoit, et confisqua leurs meubles (qui estoient beaux et riches) et les donna aux temples. Chacun an donnoit habits de livrée aux gens de ses gardes : et à occasion de ce que ces vestemens n'estoient de soye et riches, comme ses predecesseurs empereurs sou-

loient donner, quelqu'un s'en plaignoit à luy: auquel feit response, « Que la grandeur de l'em-« pire ne consistoit en ce que la cour du prince « fut riche, et pompeusement accoustrée, mais « plustost povre de vices et habits, et riche de « vertus ». Les consuls et senateurs portoient ancienement robbes tissues de laine et de lin, longues jusques à terre, et boutonnées depuis le col jusques au pied, comme Alexandre veid en plusieurs images antiques : à l'imitation desquelles en feit faire une semblable pour soy, et depuis les senateurs et nobles Romains en eurent de mesmes, et en userent long temps depuis, pource qu'elles estoient legieres et aisées. Il usoit en son service de vaisselle d'argent, sans dorure quelconque, et ne luy veid on jamais vaisseau d'or : car comme il disoit, « Les dieux n'ont donné l'usage de l'or à au-« tre fin, sinon pour entretenir entre les hommes « la trafique et commerce ». Au manger et boire estoit sobre, et ne se soucioit quelle sorte de viande, ou combien on luy en apprestast, pourveu qu'elle fust assaisonnée, et proprement servie.

XX. Alexandre donna licence à aucunes citez, que pour se resjouïr en leurs festes solennes, peussent avoir musiciens, tabourins, citaredes et trompettes, et baller et se solacier, en pacte, que trois jours après fussent tous ces joueurs d'instruments, renvoyez chacun chez soy. Pource qu'il y avoit en Rome et en toute Italie un nombre de jeunes hommes vagabonds sans mestier, leur feit commander, que dans demy an prinssent quelque train ou mes-

tier pour gaigner leur vie, et à faulte de ce faire donna pouvoir au premier qui les trouveroit, de les retenir pour esclaves : et si à ce ne vouloient obeïr voluntairement, qu'on les tuast sans remission, et sans crainte d'en estre reprins. Par edict commanda que regeste fust faict de toutes les femmes de Rome publiques, putains, et declarassent devant certains commis par luy, si elles se vouloient amender, et vivre en matrones pudiques, ou estre encore dissolues et lubriques, avec declaration à celles qui se retiroient, que si on les trouvoit plus en forfaict, sans autre procedure, seroient punies comme les mariées d'adultere, à sçavoir de la vie. S'il alloit à la ville à quelque festin, prenoit pour sa compagnie Ulpianus, Paulus et autres hommes anciens et graves, à fin qu'en sa compagnie et la leur, on eust honte de dire ou faire chose qui ne fust digne de leur aage et gravité. Quand quelque orateur fameux ou excellent poëte venoit en Rome pour faire harengues, et prononcer vers devant le senat, ou monstrer de ses œuvres, n'y avoit affaire tant grand qui le destournast d'y aller pour l'ouïr et le cognoistre : et de là vint que une fois en la presence de plusieurs ambassadeurs, il se loua et vanta, qu'il n'y avoit gueres hommes doctes en tout le monde, à qui n'eust parlé, ou qui ne luy eust escrit.

XXI. En sa maison y avoit un Veturius Turinus qu'il aymoit, et luy monstroit de grands signes de faveur. Ce Turinus estoit vanteur et menteur, et faisoit entendre aux estrangers qui avoient à negocier

à la cour, qu'il gouvernoit paisiblement l'empereur et l'empire. Advint qu'Alexandre adverty comment soubs ceste couverture de faveur, ce mignon affrontoit et trompoit beaucoup de gens, commanda secrettement à un forain de prier Turinus de le faire despescher d'un affaire d'importance, qu'il luy convenoit expedier avec l'empereur : ce que Turinus print en charge, et plusieurs fois le jour entroit et sortoit à la chambre imperiale, et disoit tousjours à son forain, qu'il avoit parlé de son affaire à l'empereur, qui faisoit difficulté, et soubs ce pretexte prenoit argent à deux mains, combien qu'il n'en eust dict un seul mot. En fin Alexandre ayant verifié l'imposture, feit prendre et emprisonner l'imposteur, qui fut convaincu de cest affrontement, et beaucoup d'autres : et pour punition et reparation, le feit attacher à un poteau hault au milieu d'une place publique de Rome, et au dessoubs mettre bois vert et paille mouillée, qui furent allumez, et fumoient Turinus sans le brusler : et ne fut si petite la fumée, que bien tost le miserable ne fust suffoqué, disant un crieur public à haulte voix, « *Fumo punitur, qui fumum vendidit* », De fumée est puny, qui fumée vendit.

XXII. Alexandre tenoit grand'gravité à table, et ne permettoit que personne parlast, s'il n'estoit par luy interrogé, ou que ce fust suite de quelque grave propos encommencé. Si quelqu'un estoit invité à manger avec luy, luy mesmes luy presentoit et donnoit de la viande fort courtoisement, et sur la fin du repas, prioit les convives et assistans de boire

en reverence et recordation du grand Alexandre. Il ne se faisoit apprester autres viandes, que bœuf et mouton, et potage de legumes, si n'est que les festes solennes, comme de Janus ou Berecyntia, faisoit mettre oultre son ordinaire cinq ou six païres de perdrix, et autant de faisans. Il usoit de quelque peu de vin composé de roses, et le plus souvent d'eauë emmiellée. Sur tout estoit pudique et chaste, et ne sçait on que jamais rompist la loy de mariage. Par toutes les citez de renom faisoit dresser hales publiques, où les marchands et autres forains tinssent leurs marchandises et biens en seureté. Feit davantage pour embellir Rome, dresser les rues qui estoient tortues et malaisées, et en edifier de neufves avec force belles maisons, qu'il donna à ses amis et bons serviteurs. Le peuple avoit extreme faulte de monnoye menue pour la trafique ordinaire, parquoy en feit batre de tous pris, et de bonne quantité. Onques ne vestit robbes de draps d'or, d'argent broché, ni de soye, et si on luy donnoit, les envoyoit soudain aux temples, pour parer les sacrificateurs. Naturellement avoit compassion des povres, mesmes de ceulx qui n'osoient quester leur vie, et qui furent quelques fois riches, et disoit, « Qu'il n'y avoit espece d'infortune tant infelice » et pitoyable, comme la souvenance d'avoir esté » fortuné ». Tout le bien qui provenoit des confiscations, leur estoit departy par ses serviteurs : qui avant que leur donner, s'enqueroient s'ilz estoient venus povres, pour estre oisifz ou vicieux, ou par desfortune : car il estimoit cruaulté, enri-

chir celuy, qui par sa propre malice estoit apovry. Aucune despesche par escrit ne se faisoit, que ne la leust tout du long, et ne fermoit lettre missive, ny autre sans la veoir premierement, à fin qu'il ne concedast, ou mandast chose injuste. En toute Rome ne permit qu'on dorast ouvrage de pierre, ny de bois, mais au reste, qu'on le taillast à volunté, et de tel artifice qu'on vouldroit. Onques ne porta robbe de pourpre, ny manteau, ains estoit coutumierement vestu de blanc. Trois moys de l'an seulement portoit chausses, et le reste brodequins blancs. On ne lui veid jamais porter pierrerie : et quand on luy en donnoit, les mettoit au thresor public, pour les vendre en temps de necessité de guerres, ou en cherté de bledz. Les officiers de sa maison et de la republique, furent reduictz en petit nombre : et comme un consul le luy reprochast, respondit, « Il est fort convenable au prince, qu'en « sa maison et à sa republique, ne s'occupe aucun « serviteur à plus d'une charge : pource que s'il « s'occupe à deux, il est malaisé de les conduire à « son honneur, et au proufit de son maistre ». Au derriere de sa maison feit faire pour son passetemps une cage si grande, qu'il y avoit dedans bois, fontaines, garennes, lievres, counilz et de toutes sortes d'oyseaux, apprins à contrefaire la parolle humaine.

XXIII. Par edict Alexandre commanda, que nul exerçast l'office de courrier, s'il n'estoit naturellement serf. Car gentilzhommes et libres ne doivent courir, sinon pour le preme qui est destiné à ceulx

qu

qui courent aux spectacles publiques, ou à la guerre pour la defense de la patrie. Ordonna davantage que tous artisans mechaniques de mestiers de basse condition, comme savetiers, mareschaux, charpentiers, cuysiniers et jardiniers, fussent de servile condition. Onques n'eut en sa cour qu'un seul medecin, et usoit peu de son conseil, et luy disoit souvent se jouant : « Je ne te tiens pas à mes gages, « à fin que tu m'entretiennes en santé, ou quand « suis mal disposé que me guerisses : mais je t'aime « comme sçavant, et pour disputer quelque fois « avec toy de la medecine et de la physique ». Et disoit davantage, que les maladies ne provenoient sinon de grands excez, de gourmandise, paillardise, ou autres. Et par consequent fault que le prince qui est subject à la medecine, et environné de medecins, soit suspect d'estre vicieux. Quand il envoyoit les presidens et gouverneurs ès provinces, luy mesmes prenoit la peine de les exhorter à bien gouverner, et leur bailloit amples instructions, et si ordonnoit, que pour leur train ordinaire ilz eussent seulement deux chevaulx de service, deux sommiers, trois esclaves, un cuysinier, et pour mois centz ducatz de gages, oultre la despense ordinaire. Quand venoient de leur charge, s'ilz avoient bien gouverné, les promouvoit à plus grands estatz ou leur donnoit possessions ou rentes. A tous les magistratz qui avoient charge de judicature, qui n'estoient mariez, contragnit prendre concubines en leurs maisons, à fin de ne suivre les femmes d'autruy, et que ceulx qui avoient charge

de punir les adulteres, n'adulterassent eulx mesmes Aux consulz et senateurs seulement permeit d'aller par Rome en chariotz argentez ou dorez, à cause que les ambassadeurs estrangers, et autres forains veissent, combien estoit grande la majesté des officiers Romains. Les principales foires et marchez de toute Italie, furent augmentez en franchises et privileges. Il avoit deliberé de donner chacun an, trente repas solennes au peuple Romain, et ne peut on sçavoir qui l'en destourna.

XXIV. Voulut en oultre faire edifier un temple en l'honneur de Jesus Christ, et le nombrer entre ses dieux tutellaires : ce que les prestres sacrificateurs empescherent, luy donnans entendre que leur oracle prophetisoit, que s'il faisoit comme avoit proposé, tous les autres temples iroient en decadence, et le peuple se feroit Chrestien. Alexander estoit facetieux et gracieux à racompter choses fabuleuses, et commun avec toute sorte de gens pour se resjouir en compagnie. Fut au reste par trop curieux et caut à serrer deniers, et non moins vigilant à les garder, et inventeur de nouvelles modes de tirer argent des Barbares. Ny en jeu, ny à bon escient, ne par escrit, n'autrement vouloit qu'on le nommast, sinon Romain : et à ceste fin feit publier un livre de sa genealogie, par lequel prouvoit qu'il estoit descendu de la maison de Fabius Metellus, antique et renommé Romain. Feit venir en Rome Regens de toutes parts, pour dresser escole en toutes sciences, et leur feit dresser logis pour instruire povres enfans, qui fussent toutefois

gentilzhommes ou libres, non esclaves ne serfz. Quand vouloit aller à la guerre, long temps auparavant faisoit toutes provisions necessaires, puis huict jours avant partir, faisoit publier à son de trompe, qu'il partiroit tel jour et telle heure, soubz le bon plaisir des dieux, sans l'invocation desquelz ne vouloit entreprendre aucune chose. Il chastioit aigrement les gouverneurs des provinces, qui avoient delinqué, signamment ceulx qui estoient notez de concussions et pilleries, et d'avoir rançonné quelqu'un. Ce prince fut humain et misericordieux envers tous forfaicteurs, excepté contre larrons et faulx tesmoings. Et intorrogé pourquoy pardonnoit plus tost aux autres, qu'à ceulx cy, respondit: « Nous princes ne pouvons pardonner autres delictz, si n'est ceulx qui sont sans « prejudice d'autruy. Mais larrons et faulx tesmoings redondent plus au dommage d'autruy, « qu'au nostre : par ainsi ne leur devons pardonner, mesmement que les uns desrobbent les « biens, et les autres la bonne renommée ». A ceulx qui trouvoient thresors cachez, en donnoit la plus part liberalement, qui estoit cause que ceulx qui en trouvoient, le luy venoient dire.

XXV. Il avoit un livre en son cabinet, où estoient escritz les services notables et de marque, qu'on luy avoit faicts, et les recompenses qu'il en avoit données à plusieurs : et s'il voyoit revoyant son livre, que quelqu'un luy eust faict service, et n'en eust esté rescompensé condignement, le faisoit appeller, et luy disoit: « Pourquoy est ce que tu ne

« me demandes quelque chose ? Paradventure me « veulx tu tenir en obligation, que je te soye tous- « jours tenu, pour m'avoir faict service, sans en « estre satisfaict. Te sembleroit il bon que tu eusses « renommée de très fidele serviteur, et moy de « maistre très ingrat ? Comment prendront les au- « tres courage à me bien servir, s'ilz voyent que « je soye debiteur des services passez ? Presupposé « que tu m'ayes servy, et que ne veuille proufiter « de ma grandeur, je te fais sçavoir que je me tiens « plus pour offensé, que pour servy, pource que « toutefois qu'on te louëra d'avoir esté bon servi- « teur, on me blasmera d'estre mauvais maistre, « de t'avoir oublié. Si tu laisses de me demander « loyer de tes services pour penser que j'ay beau- « coup d'affaires, et que ne puis satisfaire à tout, « ce pensement est vain : pource que n'ayant le « prince autre moyen de payer le salaire de son « serviteur, le doit plus tost espargner de sa bou- « che, que demeurer ingrat. Demande moy har- « diment ce que tu verras estre conforme à ton « estat ; car puis que tu as faict office de bon ser- « vant, injustice seroit que ne feisse office de bon « maistre ». Telles et semblables parolles disoit Alexandre à ceulx qui l'avoient servy, et n'osoient demander leur salaire.

XXVI. Par importune instance, priere, presens qu'on luy feist, ny par faveur ou familiarité, jamais ne donna office de justice à homme qu'il ne cognust estre capable et vertueux pour l'administrer. Les offices de ses finances estoient annuelz, et ne con-

sentoit pour que ce fust, qu'ilz les tinssent deux ans, craignant que le long maniement ne les feist larrons. Il appelloit les offices de la recepte generale un mal necessaire en la republique, pource que d'une part on y apprend à desrobber, et de l'autre on ne s'en peult passer. Le paiement de la soulde des gens de guerre se faisoit de dixsept en dixsept jours, oultre laquelle quand alloient hors d'Italie, leur donnoit autre payement pour la conduicte de leurs chevaulx, armes et hardes, et secouroit les malades d'argent extraordinaire. Certains Chrestiens, et quelques hosteliers eurent procez devant luy, de ce qu'en un endroict de la ville les Chretiens vouloient edifier une chapelle pour le service de leur dieu, et ces hosteliers y vouloient bastir des logis. Sur quoy Alexandre profera telle sentence : « Les choses divines sont tousjours à preferer aux humaines. Par ainsi soit « libre aux Chrestiens d'edifier leur chappelle à leur « dieu : qui combien qu'il soit incognu à Rome, si « est que de ce seulement qu'il est nommé dieu, « honneur luy doit estre donné, et les hosteliers « deboutez de ce qu'ilz les veulent empescher ».

XXVII. En l'an unzieme [1] de l'empire d'Alexandre, vindrent nouvelles des officiers Romains, qui pour lors estoient en Asie, qu'Artaxerses roy des Perses avoit vaincu et tué Arthabanus roy des Parthes, et que non content de ceste victoire, commençoit à occuper l'Assyrie et Mesopotamie, provinces subjectes à l'empire Romain : dequoy

[1] L'an de Rome 986.

Alexandre et le senat et peuple furent grandement troublez, tant pource que la guerre d'Asie avoit esté tousjours perilleuse au peuple Romain, et pour la distance des païs, de grands frais, que pource aussi que de dix ans auparavant n'avoient veu armes d'aucuns ennemis contre eux. Depuis ses plus jeunes ans Alexandre s'estoit nourry en paix, et prins le gouvernement de l'empire en paix, et naturellement enclin à la paix : et pour autant n'est merveille si la nouvelle de la guerre luy fut odieuse. Car coleres, mutinations et seditions, que la guerre conduict avec soy, plaisent à hommes passionnez et alienez de bon sens, non aux prudens, pacifiques et d'esprit reposé. Il feit assembler ses conseillers domestiques avec le senat, pour veoir ensemblement les lettres qu'on escrivoit d'Asie, et pourveoir à prompte response, et aux apprestz qu'il convien-droit faire pour la guerre. Leuës les lettres, après diverses raisons alleguées des opinans, la resolution fut, qu'avant que declarer la guerre ouverte à Artaxerses, on luy envoyeroit ambassadeurs pour traicter de la paix.

XXVIII. Et à ceste fin despescha des principaulx gentilzhommes de sa maison, pour s'en aller en toute diligence vers Artarxerses, et luy escrivit une lettre en ceste teneur : « Alexandre Severus empe-
« reur Romain, à toy Artaxerses, roy des Perses,
« salut et paix avec les dieux pacifiques. Nous te
« saluons avec salut, pource que te la desirons, et
« avec la paix, pource que de tout temps l'avons
« aimée. N'estime peu de ce que te saluons en paix,

« et te desirons salut, pource qu'au prince qui est
« sans salut, fascheux luy est le vivre : et s'il n'a
« paix, sa vie ne merite d'estre dicte vie. Ne de-
« vroit suffire à l'homme, ô Artaxerses, d'avoir
« continuelle guerre contre sa brutale sensibilité,
« sans en chercher si loing un autre? L'homme
« qui peult assubjectir le cueur et volonté sinistre
« qu'il a dans son corps emprisonnée, cuide il
« vaincre et seigneurier le monde qui est en si grande
« liberté? Si en temps de paix à peine pouvons vivre
« pacifiques, que ferons nous, si en la guerre pro-
« voquons nouveaux ennemis? Le prince ne peult
« tant faire, de rendre conforme sa volonté à l'ap-
« petit d'un seul, comment pense il donc contrain-
« dre plusieurs à se conformer à la sienne propre?
« Nous avons entendu pardeça, que tu as adven-
« turé ta personne, consummé tes thresors, em-
« ployé tes amis, et destruict et saccagé beaucoup
« de peuples pour estre dominateur des Parthes.
« Nous croyons et estimons que tu n'as pas plus
« de contentement maintenant, que tu avois au-
« paravant la victoire des Parthes : car le contente-
« ment ne consiste à usurper les royaumes et pro-
« vinces d'autruy, mais à dominer et commander
« à ses propres desirs. Ny les Parthes en Asie, ny
« les Romains en Europe, t'avoient faict chose,
« par laquelle tu deusses destruire les uns, et
« menacer d'en faire autant aux autres. Et peult
« estre que les vaincus quelque jour se remettront
« pour venger l'injure, et nous avec l'aide d'eulx
« abbatrons ta puissance : et te souvienne que le

« plus souvent les maulx et dangers nous provien-
« nent, non tant des ennemis qu'avons, comme
« des amis qu'avons offensez. Les Romains et les
« Parthes ont esté de tout temps amis de toy et des
« tiens, et l'ont monstré en beaucoup de bons en-
« droicts : à ceste heure ne pouvons penser, qui
« t'a emeu à les offenser. Tant y a que je te jure
« par les dieux immortelz, que si tu ne restitues ce
« que leur usurpes, et ne nous laisses ce que nous
« tenons, la guerre te sera desfiée, telle qu'il fault
« que tu sois en brief vainqueur, ou que te deliberes
« de venir de roy des Perses, serf et esclave à Rome.
« Nous t'envoyons noz ambassadeurs, qui te decla-
« reront plus à plein noz voluntez, entends les, et
« croy les : et si ne veulx adjouster foy aux parolles
« que ilz te diront, tu seras contrainct de croire par
« les armes que t'envoyerons. Non autre chose,
« sinon que noz dieux soyent avec toy, et les tiens
« avec nous tousjours ».

XXIX. Les ambassadeurs qui baillerent la lettre à Artaxerses, dirent depuis qu'il la leut deux ou trois fois, puis leur dict. « Mes amis, j'ay leu, et plus d'une
» fois leu, et liray encor'un coup ceste lettre, que vôs-
» tre prince m'envoye, et me semble à veoir son style,
» qu'il a plus employé de temps estudiant eschole
« que combattant aux campagnes : car les princes
« guerroyeurs et vaillans sont courts en propos, et
« advantageux en faicts heroïques. Je tiens pour re-
« ceuë vostre ambassade, et pour entendue la crean-
« ce de voz lettres, et entends bien, que la fin où
« votre prince tend, est ; qu'il veult que je rende

« ce que j'ay prins aux Parthes, et que je n'occupe « rien des Romains. A quoy je vous responds, que « la loi qui ordonna que ce seroit mien, et cela se-« roit tien, proceda de cueur bas et failly, et de « ceulx qui n'oserent entreprendre choses grandes, « et cuiderent garder par les livres, ce que n'ose-« rent gaigner par armes. Ces loix que ces povres « philosophes feirent, ne peuvent prejudicier à la « grandeur des princes : et pense que les dieux de-« terminerent, que toutes choses fussent propres, « excepté les empires et royaumes, qu'ilz vouhırent « estre communs aux princes : le droict desquelz est « non en succession et heritage, mais en la force « et à l'espée. Les hommes magnanimes, et de sang « heroïques, ne se peuvent contenter de ce que « leurs antecesseurs leur laissent, et moins est con-« venable à leur estat, de demander par procez, « ce que leurs ennemis detiennent : mais fault que « pour conserver ce qu'on leur a laissé, ilz despen-« dent les biens, et pour en acquerir de nouveaux, « qu'ilz adventurent à toute heure la vie. Davantage « puis qu'ainsi est qu'il n'y a roy tant vertueux, qui « ne desire par nature regner et devenir plus grand, « je suis deliberé de garder ce que j'ay prins de « bonne guerre sur les Parthes, et de prendre sur « les Romains ce que je pourray : et s'il advient que « fortune soit ennemie à mes entreprinses, au moins « louëra la posterité mon bon cueur et ma har-« diesse ». Telle ou semblable response feit Artaxerses aux ambassadeurs Romains, lesquelz (comme disoient depuis) ne s'espouvanterent tant de ce qu'il

disoit, comme de la grande bravade et animosité, que monstroit le proferant, de sorte qu'il sembloit qu'il ne parlast, mais qu'il combastit. Ainsi que les ambassadeurs, ayant prins congé, sortoient hors de sa chambre, les appella, et leur dict : « Dictes à « vostre maistre Alexandre, que pour response à sa « lettre philosophique, je luy assigne le camp pour « papier, la lance pour la plume, le sang pour l'en- « cre, et les œuvres pour paroles ».

XXX. Retournez les ambassadeurs à Rome, et dicte la response d'Artaxerses, le senat et peuple furent tant indignez de la bravade de ce roy Barbare, que tous jurerent et promirent d'employer biens et personnes à rompre sa folle audace, et venger l'injure qu'il faisoit à Rome. Ce roy Artaxerses estoit prince fort aimé des siens, et redouté des circunvoisins, qui administroit justice avec grande majesté et severité. Quelques Romains prierent Alexandre de consulter avec les magiciens, quel succez auroit ceste guerre : ce qu'il refusa, et monstra semblant d'estre fasché de ce qu'on luy en parloit, disant : « Si les magiciens et devins, comme ilz ont « science pour preveoir et predire les choses futu- « res, avaient moyens pour y remedier, il seroit « bien faict de leur en parler, et de s'en servir : mais « estant certain que mes destinées adviendront, « mieulx me sera d'attendre ce qu'il plaira aux dieux « m'envoyer, que prendre quelque creance à ce « que les magiciens diront ».

XXXI. Entendue par Alexandre la superbe response du roy Artaxerses, commença à faire son

apprest pour la guerre, et manda les provinces subjectes et confederées à l'empire, de luy envoyer argent et le plus grand nombre qu'ilz pourroient d'hommes belliqueux. Il y avoit dix ou unze ans que l'empire Romain estoit en paix et grande tranquillité. Et l'emeute si soudaine scandalisoit chacun, avec ce qu'il falloit imposer nouveaux tributs : en fin n'y eut celuy qui ne receust aggreablement selon la volunté de l'empereur, et subsides, et commandement d'aller à la guerre. Durant le temps que l'appareil de la guerre se faisoit, Alexandre manda venir ses principaulx capitaines et centurions, tant de la Romaine, que des garnisons : et les ayant assemblez en une grande place, leur parla en ceste sorte : « Mes freres, compagnons et amys, je prie les dieux « immortelz, autheurs de tout bien, de me donner « à ce commencement et poursuyte de remons- « trance, que je vous veulx faire, eloquence et « grace, et à vous benevolence et docilité pour m'es- « couter. Ce que je veulx dire, n'est pour vous per- « suader de faire ce que je vouldray, mais pour sça- « voir ce que vous demandez et voulez : pource « qu'en la conduicte des grands et graves affaires, « un seul le peult proposer, mais plusieurs le doi- « vent resouldre. Vous sçavez qu'ilz y a tantost « unze ans, que de voz graces, j'ay l'administration « de l'empire Romain, durant lesquelz j'ay travaillé « et mis peine à vous entretenir en bonne paix, et « eviter tant que j'ay peu, toutes occasions de guer- « re, qui sont biens, dont devons rendre grace aux « dieux, puisque par leur bonté avons jouy en nos-

« tre temps de ce que noz predecesseurs desirerent,
« et n'eurent onques. Combien que le prince soit en
« sa vie dissolu, superbe, convoiteux et de com-
« plexion estrange, toutes ces imperfections se peu-
« vent souffrir et dissimuler, s'il a paix avec les
« estrangers, et entretient en justice les siens. Il
« vous est à tous notoire, comme Artaxerses roy
« des Perses a vaincu et destruict les Parthes, et
« faict la guerre à noz amis et confederez ses voi-
« sins, avec telles forces qu'il n'y a personne en
« toute l'Asie, qui ose prendre les armes pour luy
« faire teste. Les faicts belliqueux de voz predeces-
« seurs et de vous, la noblesse du sang Romain, et
« la magnanimité de voz courages, me mons-
« trent assez que de cela ne vous estonnerez aucune-
« ment, et n'en sçauriez avoir crainte, sçachant
« que l'estonnement provient de peu de prudence,
« et la crainte de couardise. Les hommes illustres,
« heroïques, et qui veulent estre par vertu seigna-
« lez, doivent egalement et en mesme constance
« supporter prosperitez et adversitez, se confians
« que souvent de la prosperité est la joye incer-
« taine, et de l'adversité patiemment soustenue cer-
« taine la gloire. Laissant les dieux, et parlant
« comme hommes, aucune chose ne se peult avec
« certitude dire grande, si elle n'est subjette à for-
« tune et inconveniens, et en ce suivent les hommes
« leur maistresse nature, qui a faict l'homme mes-
« mes (son chef d'œuvre) subject à peine, travail
« et misere pour parvenir à la fruition de vertu.
« Nous envoyasmes (comme sçavez) nos ambassa-

« deurs à Artaxerses, pour luy faire entendre le « tort qu'il nous faisoit des provinces sur nous usur- « pées en Assyrie et Mesopotamie. Et tant s'en fault « qu'il nous en feist bonne response, qu'à peine « voulut ouyr ceulx qu'y avions envoyez. Pourau- « tant pour en faire brief, me semble fort raison- « nable et digne de nostre grandeur, que nous as- « semblions toutes noz forces Romaines pour rom- « pre sa trop grande arrogance, et monstrer que « sçavons aussi bien humilier les superbes, comme « haulser les humbles. Beaucoup de vous qui estes « icy, avez faict et veu faire des actions de memoire « immortelle, du temps d'Antoninus et Severus « mes predecesseurs. Et posé le cas, que pour l'aage, « et pour tant de travaulx soufferts, ne puissiez « combattre comme les jeunes, vous nous donne- « rez advis et bon conseil, qui n'est pas moins « au faict de la guerre, que le courage et la lance. « Ayez ferme esperance, que nous serons vain- « queurs, quand ne seroit que pource qu'ilz ont « contre tout droit divin et humain, commencé la « guerre, et que luy avons demandé la paix qu'il a « refusée. Ne vous estonnez, mes amis, de veoir « nos armes enrouillées et vieilles : car la felicité de « la guerre ne consiste aux armes luisantes, mais aux « cueurs vaillans et bien fourbis : et plus valent les « hommes d'acier, que les armes de fer. Je vous « prie ne trouver mauvais, de ce que vous fault mi- « liter soubs l'estendart d'un jeune empereur, com- « me moy, qui ne suis gueres encore experimenté « à la conduicte d'une si belle compagnie comme la

« vostre : car cela se peult facilement supporter, en
« ce que je me delibere de combatre comme l'un de
« vous, et au faict de conseil me gouverner par les an-
« ciens et sages. Aux vivres et munitions, j'ay des-
« ja pourveu de faire tenir à Constantinople bleds
« de Sicile, vins de Candie, sels de Capue, huiles
« et lards d'Espagne, et legumes de France. Autres
« provisions n'ay je voulu faire de vivres plus ser-
« vans à volupté et friandise qu'à necessité. Car aux
« guerres, est mal aysé que ceulx qui se laissent vain-
« cre aux gourmandises et vices, puissent vaincre
« leurs ennemis. Scipio Africanus quand alla à
« Numance, trouva trente mille Romains, qui
« avoient tenu le siege devant ceste cité quatorze
« ans, et les Romains estoient assiegez de cent mille
« sortes de vices. A quoy comme capitaine accort
« et sage, donna si bon remede, que les vices fu-
« rent extirpez, et incontinent après les ennemis
« vaincus, et Numance prinse. En ceste nostre en-
« treprinse, qui sera longue et perilleuse, je ne
« veulx que faciez chose, que ne me voyez premie-
« ment faire, pource que soit à l'aller par terre, ou
« au naviguer sur mer, au combatre, au traic-
« tement de ma personne, je veulx et entends que
« chacun de vous me repute compagnon liberal, non
« prince chetif et avare ». Ces remontrances ainsi
faictes, les assistans crierent à haulte voix : « *Vive*
« *Alexandre Cæsar Auguste : felice et prospere luy*
« *soit le voyage* ». Et deslors jurerent tous de l'ac-
compagner, et de ne l'abandonner jusques à la der-
niere goutte de leur sang. Le jour ensuivant depar-

tit grandes sommes de deniers à tous capitaines et soldats, non pour payement de la soulde ordinaire, mais pour les animer à prendre ce loingtain voyage de meilleure volunté.

XXXII. La provision de toutes choses necessaires à la guerre faicte, Alexandre feit publier par tout la guerre ouverte en Asie par mer et par terre, et à scavoir à cry public le jour de son departement, avant lequel feit offrir grands sacrifices aux temples, et veux divers aux dieux, suivant l'ancienne coustume des bons princes Romains, qui appaisoient l'ire des dieux, avant que prendre les armes contre leurs ennemis. Lors qu'il sortit de Rome pour s'acheminer, le senat et peuple le convoyerent plus d'une grand'lieue, plorant chacun de veoir aller si loing leur prince, qu'ilz aimoient cordialement. Il ne s'arresta de tout le voyage jusques en la cité d'Alexandrie, où avoit mandé se trouver toutes les garnisons de la Hongrie, Dalmacie et partie de Grece, pour se joindre avec son armée. Faisant quelque sejour en Alexandrie, son conseil fut d'advis d'envoyer encore ambassades vers le roy des Perses, pour le semondre à honnestes conditions de paix, ou sinon luy denoncer la guerre.

XXXIII. Artaxerses adverty de la descente des Romains, et de la venue de leurs ambassadeurs en ses terres, ne monstra aucun signe d'en estre marry ny emeu, et moins des remonstrances des ambassadeurs, ausquels ne feit autre response, si n'est qu'il envoyeroit bien tost de ses nouvelles aux Romains. Cinq ou six jours après Artaxerses envoya

cinq cents des siens en ambassade vers Alexandre des mieulx equippez et braves de toutes ses compagnies, à fin que les Romains pensassent quelle devoit estre le reste de ses forces. Ce que les ambassadeurs portoient par escrit, estoit en ceste teneur : « Le grand roy des Perses mande à toy Alexandre « empereur des Romains, que promptement tu laisses Assyrie, et que tu vuides toute l'Asie, sans « presumer d'aller plus avant, autrement asseure « toi d'estre chastié de ta folle entreprinse ». Alexandre, après avoir leu ce cartel si superbe, feit prendre les cinq cents messagers, et desmontez et despouillez, les feit envoyer en Phrygie en exil labourer la terre. Quelques uns luy conseilloient qu'il ne les envoyast vie sauve, mais qu'il les feit pendre, ausquelz respondit : « A ceulx qui ne portent sinon « la parolle, qu'on leur commande dire, et qui font « courageusement ce dont ilz ont charge, ne fault « oster la vie, mais à ceulx qui par trop de gloire « disent et excedent les termes de messagers ». Certains soldatz archers, qui estoient venus d'AEgypte, feirent quelque semblant secret de s'en vouloir retourner, mais ilz furent chastiez tant exemplairement, qu'ilz ne l'oserent plus faire, ny autres y penser.

XXXIV. Alexandre se voyant si grand nombre de gens, divisa son armée en trois, et en envoya l'une du costé d'Armenie, l'autre entre les fleuves de Tygris et Eufrates, et garda le reste avec soy pour entrer en plusieurs parts en la terre de l'ennemy, et cuidant par là, que le roy se voyant assailly de

de tous costez, se rangeast à son obeïssance. En ce temps les Perses n'usoient de l'aide de gens estrangiers pour la guerre, et n'avoient encore l'industrie de se renger en bataille, et combatoient à trouppes, ou pesle mesle, selon l'exigence du cas, et alloit chacun à la guerre indifferemment, au commandement du roy, hommes et femmes, sans soulde, et s'en retournoient en leurs maisons après la guerre, n'en rapportans autre chose que ce qu'ilz avoient butiné ou prins sur les ennemis. Combien que les Perses n'eussent l'astuce de se renger selon l'art militaire, si est-ce qu'ilz estoient adroitz à mener chevaulx et tirer de l'arc: pour ce qu'en ces deux choses principalement estoient exercitez dès leur jeunesse. Les Romains commencerent entrer dans le païs des Perses, bruslans, pillans et saccageans le plat païs: ce que les ennemis estimans à leur advantage, et faisans semblant de ne pouvoir resister, les laisserent entrer bien avant, qui fut la ruine des Romains.

XXXV. Ainsi que les ennemis veirent le plus de leur commodité, faisant front, vindrent rencontrer leurs adversaires, pour donner la bataille, en laquelle n'estoit Alexandre en personne, à cause que sa mere par prieres et pleurs l'avoit retenu en sa tente, luy remonstrant qu'au combat ne pouvoit servir que d'un homme: et s'il advenoit que par desfortune fust tué ou prins, il mettoit en grande necessité l'estat de l'empire Romain. La bataille encommencée, après que d'une part et d'autre fut combatu vaillamment, les Romains ayans du pis, succum-

berent, non que le cueur leur faillist au combatre et au mourir, mais les ennemis qui sçavoient les passages des lieux, qui estoient fort marescageux et estroits, en peu d'heure donnerent tant de peine aux Romains, et les endommagerent de sorte qu'ils furent contraincts de quicter le camp, la plus part tuez ou blessez, de l'infinité des sagettes des Perses [1]. Alexandre de la desfortune ou de la calamiteuse perte de son exercice tumba malade : et au contraire Artaxerses joyeux de ceste belle victoire, s'il estoit au paravant superbe, fut lors insupportable du tout : en quoy se void combien miserable est l'estat des princes de ce que la desfortune de l'un vient de la felicité de l'autre. Les soldatz de Hongrie et païs circunvoisins endurerent plus que les autres, non tant pour la perte de la bataille, comme pour l'air de ce païs chauld et contraire à leur naturel, avec ce qu'ilz n'estoient sobres au manger et boire : dont leur provint tant de maladies, qu'à peine s'en sauva la dixieme partie. Alexandre voyant approcher l'hyver, et son exercice affoibly et malade, par le conseil de sa mere Mammea, se retira en Antioche, ou guery de sa maladie, refreschit son armée, feit guarir les malades, et faisoit aussi bon traictement à tous si liberalement, comme s'ilz eussent eu victoire contre les Perses. Le reste des gens de guerre qui n'estoient avec luy, n'eurent gueres meilleure fortune là part où ilz estoient, et s'en re-

[1] C'est ainsi que le raconte Hérodien, qui paroît avoir pris Alexandre en aversion. Lampride le rapporte, de la manière qu'on lira au Chap. XLI., d'après les actes du sénat.

vindrent si miserables et rompus, qu'il sembloit que de toutes parts la fortune eust conjuré contre eulx.

XXXVI. Estant Alexandre retiré en Antioche, (comme une desfortune amene l'autre) nouvelles luy vindrent, comme la plus part de la Germanie, le sentant esloingné de Rome, et vaincu en Asie, s'estoit revoltée, avec ce que dès long temps les Romains et les Germains n'estoient gueres amis : et s'il advenoit que les Germains demeurassent quelque temps en paix, c'estoit pour ne se veoir les plus forts : « car c'est regle generale, que jamais « ne sert de gré, qui par force se sent subject à au- « truy ». Ce qu'on escrivit à Alexandre, estoit que les Germains avoient desjà passé les rivieres du Rhin et du Dannbe avec une puissante armée, et sur les confins de l'Illyrique et Hongrie, pilloient, saccageoient et brusloient tout le païs. Ce peu de soldatz qui restoient à Alexandre de ce païs d'Illyrique, se lamenterent grandement de ceste nouvelle, voyans les peres morts en Perse, et mainnant les femmes et enfans persecutez et destruictz par les Germains. Supreme fut la tristesse qu'Alexandre conceut de se veoir tant et tant pressé d'aller faire la guerre contre les Germains, mesmes qu'on luy manda, qu'il falloit qu'il y vinst en personne, autrement les Romains n'y vouloient entendre. Et luy pesoit plus que toute autre chose, de ce que si ceulx qui luy portoient mauvaise volunté, venoient à sçavoir qu'il avoit conduict le voyage d'Asie assez infelicement, et que de nou-

veau les Germains le venoient provoquer, estoit à craindre, qu'ilz ne mutinassent le senat et peuple de Rome, lors par trop long repos desirant mutation. Alexandre print resolution de s'en aller en personne contre les Alemans, et pour s'entretenir en la grace du peuple Romain, envoya quantité grande de bleds et huiles à Rome, en feit faire don et distribution generale à tous, et par mesme moyen dressa le plus de forces qu'il peut amasser, avec celles qu'il avoit, entant que chacun fut content de veoir l'appareil et la bonne volunté du prince.

XXXVII. Il vint à grand' difficulté d'Asie en Germanie, et estant près le fleuve du Rhin, ou les ennemis l'attendoient, feit dresser un pont de barques, pour passer promptement, et assaillir les Germains au despourveu, qui de l'autre part faisoient teste aux Romains. L'avant-garde d'Alexandre, qui avoit un bon nombre de soldats de Mauritanie et de Thrace, archiers et arbalestiers très experts, donnerent à la poincte contre les Alemans, qui sont grands, membrus et pesans au cheminer, comme s'ilz eussent tiré aux buttes contre des terriers, et en tuerent plusieurs. De sorte que ceste premiere rencontre fut heureuse aux Romains, combien qu'ilz fussent en moindre nombre que les Germains, qui avoient faict amas de peuple infiny, tant des Gaules que de la Germanie, mal toutefois duit et accoustumé à la guerre. Peu de jours après se tenans les uns et les autres en leurs gardes, et cherchans moyen de combatre à l'advantage, le bon prince Alexandre envoya ambassadeurs

vers les capitaines et conducteurs des Germains, pour traicter et demander la paix, et remonstrer le grand dommage que la guerre plus longue pouvoit amener ès personnes et biens d'une part et d'autre, non pour la crainte qu'il eust d'estre vaincu, estant si bien accompagné: mais sçachant la fortune estre variable et douteuse, signamment en la guerre, aimoit mieulx les reduire à l'amiable, que les y contraindre à force d'armes, qui ne se pouvoit faire sans grande effusion de sang, de la part des vainqueurs mesmes. Les Germains qui ont telle nature, qu'ilz encommencent la guerre de colere, la poursuivent de furie, et à la fin s'amollissent, et se laissent facilement persuader et corrompre par argent, entendirent facilement à ce qu'Alexandre leur mandoit: et à fin que plus librement peussent traicter leur accord, accorderent trefves d'un mois: dont la plus part des gens d'Alexandre furent scandalisez et mal contents, specialement ceulx d'Illyrique et Pannonie, qui avoient proposé se venger des incursions et pilleries que les Germains avoient faict en leurs terres peu auparavant.

XXXVIII. Il y avoit en l'exercite d'Alexandre un capitaine nommé Maximinus natif de Thrace, de bas et obscur lignage, vicieux, meurtrier et de meschante vie. Qui toutefois par sa vaillance, animosité et grand' dexterité et experience aux armes, eut tiltre de chevalier et capitaine. Et fut chose merveilleuse en luy, que de tant que son inclination le priva de vertus, de tant luy fut favorable la

temerité et la fortune aux actes desesperez et fortuits. Dès que les Romains veirent qu'Alexandre concluoit la paix avec les Germains, et qu'il se donnoit du bon temps, et d'autre part, qu'ilz ne pouvoient butiner et piller aucune chose sur leurs ennemis, commencerent à machiner entre eulx de faire mourir Alexandre, comme empereur couard et inutile, et subroguer Maximinus en sa place, et desja se bandoient et faisoient monopoles pour conduire l'entreprinse. Advint que Maximinus estant en son quartier de camp, ainsi comme il apprenoit quelques jeunes hommes à escrimer et manier les armes, ceulx qui brassoient la trahison contre Alexandre, vindrent prendre Maximinus, et luy vestirent le manteau impérial: ce qu'il estimoit estre par jeu et mocquerie, et riant s'en defendoit: mais en fin voyant que c'estoit à bon escient, très voluntiers print le party des conjurateurs et se chargea soymesmes de mettre à mort son souverain seigneur. Dequoy adverty Alexandre et sa mere Mammea, esprins de frayeur et tristesse, prierent leurs amis, capitaines et autres de l'armée, qu'ilz pensoient estre leurs favoris, de resister à l'audacieuse entreprinse de Maximinus, et comme fideles subjectz et vassaulx, venger ceste tant cruelle trahison conspirée contre leur seigneur naturel: ce que plusieurs promeirent, et depuis n'en feirent rien. Lendemain matin on vint dire au povre empereur, que Maximinus venoit vers luy accompagné de la plus part des gens de guerre: qui voulut prendre les armes pour aller au devant, mais voyant

que personne ne le suivoit, et que ses domestiques mesmes s'en estoient fuis, se retira en sa tente. Maximinus approché du pavillon imperial, voyant qu'il n'avoit resistence aucune, commanda à quelques uns de ses satellites, d'aller tuer incontinent l'empereur, et sur leur vie qu'ilz n'attendissent et ny escoutassent parolle qu'il voulust dire. Lors que ces soldatz entrerent à la tente de l'empereur, il se complaignoit [1], et remonstroit à sa mere, que sa convoitise et avarice leur cousteroit la vie et l'honneur. Et tant peu proufiterent les remonstrances et larmes que l'un et l'autre feirent, qu'en l'instant la mere et le filz furent mis à mort. Herodianus historiographe Romain, racompte que la mort de l'empereur Alexandre fut telle. Autres autheurs non moins dignes d'authorité, disent qu'il mourut autrement, et qu'il ne fut onques vaincu en Asie : mais osent dire, qu'Herodianus voulant couvrir la trahison de Maximinus, dit que l'exercite des Romains vouloit mal à Alexandre, de ce qu'il avoit esté vaincu en Asie.

XXXIX. Quand Alexandre partit de Rome pour aller en la guerre d'Asie, toute la plus grande solicitude qu'il eust, c'estoit de donner ordre, que les gens de guerre fussent conduicts à seureté, et à moins de foule pour le peuple qu'il estoit possible. S'il campoit quelque fois, ses pavillons et tentes estoient au milieu de l'armée à la veuë de chacun : et mesmes sur ses repas commandoit qu'on ouvrist

[1] Ceci est encore tiré du récit d'Hérodien, démenti par Lampride.

portes et fenestres, à fin que les estrangers veissent que les princes Romains se sçavent contenter à la guerre comme à la guerre, de peu de viande, et legierement accoustrée, et endurer, quand il en est besoing, beaucoup d'asperitez. Luy mesmes chaque nuict assistoit aux assiettes du guet, et sur la minuict ou autres heures inopinées, faisoit donner souvent faulses alarmes, pour cognoistre si ses gens prenoient promptement les armes, et se retiroient à poinct à leurs enseignes : et si quelqu'un failloit à l'observation des commandemens militaires, estoit puny aigrement. De mesmes les querelleux et rançonneurs de leurs hostes, et larrons estoient chastiez : et les admonestoit après la peine, qu'ilz avoient selon le delict, d'avoir toujours devant les yeulx et en leur memoire la belle sentence qui dict : « *Quod* « *tibi fieri non vis, alteri ne feceris* » Ne fais à autruy ce que ne vouldrois t'estre faict : et à fin que les soldats la retinssent mieulx, la feit escrire aux estandars et bannieres. Estant en Antioche, adverty qu'un capitaine avoit oultragé et batu une femme ancienne bourgeoise de la cité, commanda que la femme et le capitaine fussent menez en sa presence : et après avoir entendu les parties, feit desgrader le capitaine de tous honneurs et privileges, et faict de servile condition, le bailla captif à la femme pour le vendre et en disposer à sa volunté. Et pour en faire brief, Alexandre entretenoit en telle severité et crainte son exercite sans le craindre de son costé, qu'il le conduisoit par tout sans larrecins et pilleries, et en grande obeïssance, à raison de ce qu'il

les payoit très-bien, et par l'exemple de sa bonne vie, ostoit tout motif de desobeïr. Durant le sejour que son armée feit aux environs d'Antioche, la plus part des soldats s'addonnoient à yvrogner, paillarder, baigner, jouër, et autres oisivetez et vices, avec grand' perdition de temps. Sur quoy ayant faict plusieurs inhibitions et menaces, voyant que on ne se corrigeoit pas, commanda que plusieurs chefs, tribuns et centeniers fussent prins, et mis aux fers: de quoy provint trouble, murmuration et scandale, menaçans beaucoup des principaulx de soy retirer, et prendre le party des ennemis.

XL. Pour à quoy obvier feit elargir les prisonniers, et au son de la trompette tout l'exercite amassé, et monté en une haulte chaire, commença à leur parler en ceste sorte: « Mes freres, amis et « compagnons, avant qu'entrer au propos que main« tenant je delibere vous tenir (mais que soyez « dociles et attentifz) je vous prie d'entendre, que « ce que je veulx dire, n'est de crainte que j'aye « du tumulte que vous excitez, ne que je vueille « aussi que vous me craignez, si n'est entant que « la raison et mon authorité imperiale commande. « Les princes qui ont crainte de leurs subjects, où « il fault qu'ilz soient injustes, et se sentent en « quelque chose coulpables, ou que les subjects « dissimulent et leur supportent de grands vices. « Comment se peult faire, que j'endure à vous « qui estes Romains civiles et nobles, ce que le plus « estrange et barbare tyran du monde n'endureroit « à ses subjects? Ne sçavez vous que il y a plu-

« sieurs grands seigneurs, qui combien que soyent
« meschans, et qu'on leur souffre beaucoup de
« vices, ce neantmoins ne consentent que leurs
« loix soient iniques, ny que les vicieux y habitent
« sans punition? Il n'y a homme si mauvais, qui
« ne s'efforce quelquefois d'estre bon, et qui ne
« cognoisse le bien estre meilleur que le mal: dont
« provient, que pire est pour la republique le prince
« vertueux, qui souffre les meschans, que le vi-
« cieux, qui les chastie. Le prince qui directement
« ou indirectement tolere les vicieux en son païs,
« ne peult avoir tiltre de seigneur et pere pitoyable,
« mais de cruel et pernicieux tyran: et advient
« que pour le trop dissimuler du superieur, et par
« faulte de chastiment, les subjects de trop de li-
« berté se ruinent les uns les autres. A propos,
« moy qui suis vostre prince et empereur selon jus-
« tice, et vostre frere selon amitié, comment vou-
« lez vous que j'endure devant mes yeulx, que vous
« despendiez le bien de l'empire à si mauvais usages?
« Que vous pillez le monde, que vous jouez vostre
« soulde, forcez femmes, et faciez autres maulx
« indignes d'estre racomptez? Si vous avez la peine
« mesurée à voz forfaits, je concede que pour
« l'heure sera trouvé de vous dur et insupportable:
« tant y a qu'à la fin la justice de celuy, qui l'ad-
« ministrera sans support et faveur, sera louée.
« Vous sçavez trop mieulx que vous estes Romains,
« et que dès ce qu'un homme prend tiltre de Ro-
« main, il s'oblige deslors à estre vaillant et ver-
« tueux, et est nourrie et augmentée ceste repu-

« tation entre noz predecesseurs et nous, non tant « d'avoir vaincu souvent les nations estrangieres, « comme d'avoir extirpé les vices de la republique. « Nous appelons les Perses et Parthes barbares et « inhumains, principalement pource qu'ilz usur- « pent ce qui nous appartient: pourquoy donc ne nous « appelera lon de Romains barbares, prenans tous « les jours par force le bien d'autruy? J'ay nom « Alexandre, et vouldrois avoir moyen d'imiter « Alexandre le grand, duquel et de Philippe son « pere, on dict que leurs armées estoient tant re- « formées en toute vertu, que mieulx ressembloient « republiques bien ordonnées, qu'exercites dissolus. « Si leurs gens de guerre eussent faict comme vous « faictes, jamais ces deux memorables princes n'eus- « sent tant rapporté d'honneur et de victoires de « leurs ennemis, ny les historiographes eussent es- « crit tant de gestes heroïques d'eulx. Dont s'en- « suit que les reputations, honneurs et victoires « consistent en avoir nombre de soldats sages et « bien moriginez. Les princes perdent souvent ba- « tailles, et ont sinistre succez aux guerres, non « tant pour avoir injuste querelle, comme pour « estre suivis de gent mal complexionnée. Et s'il « advient quelque fois (bien que tard) que les mes- « chans soient vainqueurs, si est ce qu'en fin ilz « demeurent vaincus, et chastiez des dieux. Tien- « nent ce pour dict tous les presens et absens de « ceste nostre armée, qu'il fault que chacun vive « en homme de bien, ou qu'il se retire dès à pre- « sent en sa maison: car je delibere ne souffrir per-

« sonne militer soubz noz enseignes, qui usurpe et
« desrobbe le bien d'autruy, qui n'en soit aigre-
« ment puny, à fin qu'on ne nous reproche, que
« venans recouvrer le nostre, nous prenons paren-
« semble ce que ne nous appartient pas, et par ce
« moyen diffamons nostre reputation et l'honneur
« de Rome. Si souffrons tant de travaulx, nous
« exposons à tant de dangers, despendons noz thre-
« sors et noz vies, et en esperons acquerir louange,
« proufit et gloire, comment nous aideront les
« dieux (autheurs de ce bien) à y parvenir, estans
« vicieux infames et mal vivans? Numa Pompilius,
« Q. Cincinnatus, M. Marcellus, Paulus AEmy-
« lius, Q. Fabius, Gn. Fabricius, Scipio Africa-
« nus et autres illustres Romains n'ont aggrandy
« ce tant fleurissant empire, et laissé par tout l'u-
« nivers eternelle memoire de leurs heroïques faicts,
« sinon pour avoir reveré les dieux, et entretenu
« tant de temps leurs exercites reformez en l'art
« militaire et policez en la forme de vivre. Croyez,
« mes compagnons et amis, qu'un prince qui est
« studieux d'entretenir bonne renommée, et fuir
« reputation de tyran, doibt autant estre curieux
« d'extirper de son armée les malversations, comme
« de se garder des entreprinses de ses ennemis : car
« plus dangereux sont les vices couverts et secretz,
« que les ennemis publiques. Ou ce que vous avez
« faict est bon, ou il est mauvais : et si piller le
« bon homme, forcer femmes et saccager maisons,
« est bien faict, il fauldroit au contraire, que ren-
« dre à chacun le sien, soustenir justice, honorer

« son prochain, et sacrifier aux dieux, fust mal « faict : mais vous sçavez, qu'estant le contraire « verité, la seule loy d'honnesteté vous apprend à « cognoistre le bien pour le bien : et toutefois vous « le voulez nommer autrement, et qui pis est, le « faire : ne vous souvenans aucunement que voz « peres ont par cy devant tenu l'œil à l'honneur, à « la prouësse, à la justice et à la punition des mau« vais. Maintenant si plusieurs d'entre vous ont « commis des malefices que je viens de racompter, « et pis que je n'ose dire, et ne pouvez nier qu'il « ne soit mal faict, pourquoy trouvez vous mau« vais que j'en face punition condigne au demerite. « Si le merite et guerdon sont freres, pourquoy ne « le seront la coulpe et la peine? A vostre advis « celuy qui ordonna que les victorieux et sages, « seroient honorez de triumphes, ne voulut il par « mesme moyen, que les larrons et meschans eus« sent le gibet? Vous voulez que la soulde d'un, « deux, trois mois vous soit advancée par nous, et « ne faictes aucun compte de restituer ce que tor« cionairement avez prins sur le bon homme. Je « ne me tiens aucunement fasché, ny injurié, de « l'emotion qu'avez contre moy faicte, et moins « des parolles qu'avez dictes : et quand bien auriez « conspiré à me tuer, vous ne pouvez, ce faisant, « faire mourir qu'une personne : tousjours suc« cedera quelqu'un à mon estat, qui vous chas« tiera, ou, s'il vous supporte voz imperfections, « il se peult asseurer de n'estre longuement sup« porté à une si grande charge. Ce que pour la fin

« je vous prie et commande, est, que vous amen-
« diez, que soyez loyaux et pacifiques pour l'ad-
« venir, ou autrement je seray forcé d'user de plus
« grande rigueur à vostre correction, que je n'ay
« faict par cy devant : vous faisant à sçavoir tout
« court, que quoy qu'il me doive advenir, je ne
« veulx entretenir la grandeur de cest empire par
« hommes detravez, dont ne me puisse provenir
« que deshonneur et perte ». Ces parolles dictes, ceulx de l'exercite persuadez et vaincus de la verité, s'appaiserent soudain, et la teste baissée se retira chacun en son quartier. De ce peult on entendre quelle puissance, grace et persuasion eut l'authorité et eloquence d'Alexandre. Depuis il remeit les capitaines qu'il avoit suspendus et autres membres de l'armée, qui obeïrent et servirent si bien depuis, qu'il en rapporta victoire en Asie.

XLI. Il a esté desja dict, que quand Alexandre partit de Rome, pour aller à la guerre en Asie, pource que partie de l'esté estoit passée, il fut contrainct hyverner en Antioche, et combien que le sejour luy fust de grands frais, si est ce qu'il luy porta grande commodité à l'entreprinse de ses affaires : car ce pendant, il a eu loisir de preparer les chemins, gaigner les passages plus dangereux, et de s'associer avec beaucoup de confederez. Sur le commencement du printemps, commença à faire marcher son armée sur les confins des Perses, et d'entrée print plusieurs forteresses, et brusla et endommagea grandement le plat païs,

et pour intimider ses ennemis, mettoit ce qui luy monstroit teste, au fil de l'espée. Quelques jours après qu'il y eut entre les Romains et les Perses de dangereux et sanglans rencontres, du jour assigné et prefix, Alexandre et Artaxerses delibererent de commettre leur different et querelle au hazart et peril d'une bataille, en laquelle les Perses furent mis en routte [1], et vaincus pour l'insipience et peu d'experience d'Artaxerses. Qui ayant en ses propres terres forces egales à son ennemy, devoit temporiser pour le consumer de sa longue demeure, pource que les exercites, qui demeurent longuement en terres loingtaines et estrangeres, sans qu'on les combate, se ruinent souvent d'eulx mesmes par la longueur du temps. Ceste victoire fut tant proufitable aux Romains, qu'avec ce qu'ilz en eurent infinis thresors, ils avoient un très grand nombre de prisonniers: et pource que les Perses tenoient à injure d'estre captifs, et servir à quelque nation que ce fust du monde, Artaxerses leur roy, combien que fust vaincu et povre, trouva moyen de reçouvrer deniers pour rachepter tout ce peuple, de maniere qu'en toute sa province ne demeura que bien peu d'argent. En ceste guerre Alexandre acquit reputation de prince magnanime, vaillant et peu convoiteux, en ce que content d'avoir bien combatu et vaincu, ne voulut onques s'approprier rien d'un si beau butin.

XLII. Les affaires de Perse et d'Asie despeschez, Alexandre s'en retourna à Rome, où luy furent decernez et faicts triumphes condignes à ses victoires:

[1] L'an de Rome 987.

pour la gratification desquelz en plein Capitole, le senat assemblé, parla ainsi : « Peres conscripts, me « sentant encore lassé du long voyage que viens de « faire, et cognoissant que vous le devez estre pour » si longuement vous estre occupez à me recevoir, « je ne veulx m'estudier par superflues parolles à « vous harenguer, cognoissant qu'il n'est chose si « eloquemment dicte, si ce n'est avec mesure et « raison du temps. Celuy qui veult parlant persua- « der quelque chose, doit prendre garde, non « seulement à ce qu'il dict, mais aussi à qui, et « en quel temps : car tel se laisse persuader à une « heure, qui ne daigneroit prester l'aureille à une « autre. Par ce que pouvez avoir ouy dire, et veu « depuis du succez de la guerre, dont je viens « maintenant, avéz peu entendre suffisamment, « que par la providence des dieux, par nostre con- « duicte, et vaillance de noz gens de guerre, la « victoire nous est demeurée, d'un si grand en- « nemy et puissant, qu'il avoit mis en campagne « contre nous quatre vingts mille hommes de pied, « huict mille de cheval, six cents elephans, et quatre « mille esclaves pour la conduicte des charrois et « bagages. Le jour que les uns et les autres sortismes « en campagne pour donner bataille, le nombre se « monstroit si grand, qu'on eut jugé que tout le « reste du monde estoit assemblé pour combatre. « Nous recognusmes après la victoire, qu'ilz estoient « morts des ennemis vingt mille de pied, et pres- « que autant de prisonniers, deux mille de cheval, « et deux cents elephans tuez, et le reste prins, ou

« mis

« mis en fuite, de sorte que les personnes sont « vaincues, leurs terres reduittes à nostre obeïs« sance, et le plus precieux de leur bien apporté en « Italie. Je reviens graces aux dieux sain, nostre « exercite riche, et noz confederez bien satisfaict et « contents. Nous y avons souffert divers travaulx « et perilz, mais le vaincre èst chose si doulce, « qu'il ne nous souvient en rien des peines pas« sées ».

XLIII. Ces parolles dictes et autres, qui rendoient plus particuliere raison de son voyage, ceulx du senat dirent à haulte voix: « Bien soit venu l'empe« reur Alexandre, immortelle soit sa gloire com« me il immortalise nostre Rome. Vive Alexandre « qui a vainçu les Perses, les Parthes et leurs « superbes roys, et enrichi nos gens de guerre. « Vive le pere du peuple, tribun, pontifex [1] maxi« mus, consul et triumphateur très illustre ». Quand il sortit du capitole, le peuple qui estoit là assemblé l'attendant, à haulte voix luy dirent infinité de gratifications et louanges, crians sans cesse: « Vive « Alexandre, et bien heureuse soit Mammea qui « t'enfanta, l'exercite qui t'esleut, le senat qui te « confirma, et Rome qui te nourrit et honore, puis « que tu es vray heritier de la felicité d'Octavius, « et de la bonté de Trajan, tu nous as ramené de la « guerre, sains, sauves et riches, noz peres, noz « filz, nos maris, amis et confederez: dont as en« gravé en nos cueurs perpetuelle amour, et me« moire de tes biensfaicts ». Ces exclamations du-

[1] C'est-à-dire, souverain pontife.

rerent jusques à ce qu'il fut conduict au devant de son palais : auquel lieu prenant congé du peuple, leur feit entendre, que le lendemain vouloit offrir aux dieux publiques sacrifices, et le jour ensuyvant donner liberté aux captifz : l'autre faire largesse et donner deniers aux povres : puis dresser les jeux Persiques et Circenses en honneur et recordation de sa victoire. Durant les triumphes et entrées luy vindrent nouvelles tout à un coup, qu'un sien capitaine nommé Furius Celsus, avoit vaincu ses ennemis en Afrique, Junius Palmatus en Armenie, et Varius Macrinus en Illyrique et Hongrie : en recognoissance de laquelle nouvelle feit edifier un sumptueux temple à Rome, et y establit pour le divin service des vierges religieuses, qui se nommerent *Mammées* du nom de sa mere. Les festes de l'entrée passées, l'empereur occupa plusieurs jours à s'informer des magistratz publiques, comme ils avoient exercé leurs estatz en son absence, et administré justice : et si quelqu'un avoit failly par malice, le faisoit punir selon que la faulte meritoit : et ceulx qui avoient faict le devoir de leur charge estoient recompensez de meilleurs offices, de rentes, ou de deniers, « disant que non moins de « gloire et de louange meritoient ceulx qui admi« nistroient fidelement le bien public, que ceulx « qui rapportoient les victoires des guerres ».

XLIV. Depuis les triumphes qui furent decernez à Alexandre pour la victoire des Perses, il employa quelque temps à la reformation des estatz du gouvernement de la republique, pource qu'on son

absence beaucoup de choses y estoient deteriorées. De toutes les richesses qu'il apporta d'Asie, ne garda pour soy que quatre elephants, un grand cheval de parade, cinq chariotz, une espée, une coupe de lierre, qui avoit esté d'Artaxerses, et un topaze de grandeur inestimable. Les soldatz veterains furent recompensez de maisons pour leurs demeurances et d'heritages, qui furent donnez à eulx et à leurs successeurs, pourveu que suivissent les armes : autrement ces biens retourneroient à la republique. Onques ne commit seure garde de place au païs de frontiere à capitaine, qui n'eust du bien fonds en ce mesme païs : et s'il n'y en avoit, luy en donnoit plustost, à fin qu'il fust curieux de garder la jurée fidelité et son propre bien ensemble. Il ne permettoit aucune personne loger en son palais, fors ses officiers, le gouverneur de la ville de Rome, et le grand jurisconsulte Ulpianus, president de son conseil, disant « Que la privaulté de loger familiere« ment, causoit souvent que l'hoste devient fas« cheux et importun au maistre de la maison ». Quand on luy disoit aucunes fois que ses amis, favoris et proches parents estoient malcontens de luy, respondoit : « Ceulx qui se plaignent de moy, ne le « peuvent faire avec raison : car je conjecture que « ce doibt estre, ou pource que je ne leur donne « rien, ou que je ne permectz de faire tout ce qu'ilz « veulent, et je ne doy faire ny l'un ny l'autre. Car « je ne leur saurois donner sans prejudice de la re« publique, ne leur permettre leurs illicites volun« tez sans deroger à mon honneur «.

XLV. En ce temps y avoit en Rome un sçavant mathematicien nommé Thrasybulus, auquel Alexandre par curiosité demanda le temps et la forme comme il devoit mourir. « Tu mourras, « mathematicien, jeune, en terre estrangere, et « du glaive d'un Barbare »: et tant s'en fault que l'empereur s'estonnast d'entendre ceste parolle, qu'avec visage alaigre et asseuré, mettant la main sur l'espaule de Thrasybulus, luy dict: « Si les « dieux avoient concedé aux autres princes telle « prerogative qu'ilz peussent vivre perpetuellement « et que je fusse destiné seul à mourir, je confesse « que j'aurois occasion de craindre et me plaindre « de la mort. Mais estant la vie, comme elle est, « tant briefve, et la mort seule fin de tant de mi- « seres, j'aime trop mieulx mourir ès mains de mes « ennemis en la guerre, qu'en ma maison environné « de medecins. A la grandeur des princes appartient « non seulement d'estre de bonne vie, mais aussi « de mettre en peine de parvenir à mort honorable. « Car tu sçais trop mieulx, Thrasybulus mon amy, « que la felicité du prince consiste à bien gouverner « la republique, et en fin employer la vie pour elle. « Quel proufit, quelle fame et quelle gloire est ce « à un prince de mourir vieil, mal sain et decrepi- « té, lors qu'il est inutile et n'en peult plus, et lors « qu'il est mal servy des siens, et meprisé des es- « trangers? Qui trouvera bon qu'un prestre meure « en son temple, et n'approuvera qu'un magnanime « capitaine meure au camp? Et comme servir dieu « est office de l'un, combattre soit l'office de l'au-

« tre, il me souvient avoir veu mourir plusieurs no-
« tables Romains, en la maniere que le vulgaire es-
« time la meilleure, à sçavoir, chargez d'ans, cou-
« chez en leur lict, environnez de leurs femmes,
« enfans et famille, secouruz de medecins, et visi-
« tez de leurs amis : mais je ne porte aucune envie
« à leur belle mort, me souvenant qu'avant qu'es-
« tre mis en terre pour estre mangez de vers, ils
« sont mangez et ruinez de pensemens, solicitudes
« et regrets, et se voyent pleurez avant que morts.
« Je ne parle point de la peine qu'on souffre durant
« la vieillesse et maladie, de l'amertume des medeci-
« nes, de l'ardeur de la fiebvre, de la pitié de laisser
« ses propres enfans, souvent mal pourvus et po-
« vres, et mille autres calamitez et travaulx, de
« sorte qu'on peult dire, que plusieurs fois meurt,
« qui ainsi se meurt. Le chevalier qui meurt en sa
« maison, ne peult en l'instant de la mort acquerir
« honneur, comme celuy qui defendant sa patrie,
« et pourchassant une heureuse victoire, se meurt
« les armes au poing, tant eschauffé en son honneur
« et vertu, que mourant ne sent et ne void mal au-
« cun, que peur de n'avoir assez bien faict son de-
« voir. Tu as leu qu'Hector, Alexandre, Darius,
« Pompée, Cæsar et autres princes doctes et vail-
« lans ensemble, moururent non dans leur lict, ny
« ès bras de leurs amis, mais de mort violente et
« inopinée. Toutefois quelque fin qu'ilz ayent eu
« sinistre, il n'a esté rien diminué de leur reputa-
« tion, et leur ont acquis ces morts cruelles, gloire
« et louange immortelle. Celuy qui profondement

« vouldra considerer que les manieres du mourir
« sont diverses, et la mort de tous une mesme chose,
« ne se souciera en rien comment il doit finir, sinon
« comme il doit vivre vertueusement, attendant ce
« que ne peult eviter. Posé que ces considerations
« soyent plus pour philosophes, que pour simple po-
« pulaire, tant y a que je dy aux uns et aux autres,
« que tout ainsi que l'heure de notre nativité a esté
« certaine, aussi incertaine sera l'heure de la mort,
« et ne reste à homme qui vive, que l'attente de
« veoir quelle lors sera sa fortune. Par ainsi, en ad-
« vienne, pour mon regard, comme plaira aux
« dieux ».

XLVI. Environ ce temps se dressoit guerre contre les Germains, qui faisoient courses et invasions en la Gaule Belgique, province lors confederée des Romains. Alexandre mesme y voulut aller [1], et advint un jour comme ilz estoient campez auprès du fleuve du Rhin au plus fort de la guerre, que certains gendarmes veterains nourris en la maison d'Heliogabalus, se mutinerent contre l'empereur, le menaçans de le faire mourir, et mettre en sa place Maximinus, capitaine natif du païs de Thrace. La mutination provint de ce que l'empereur ne permettoit, qu'aucun soldat ou autre laissast son quartier et enseigne pour aller piller et courir le païs. Ceste machination secrette dura jusques que l'exercite fut en Bretagne, au lieu appelé *Sicila*, où Maximinus et ses complices conclurent de mettre à fin leur meschante trahison : et un jour ainsi que l'empe-

[1] L'an de Rome 988.

reur se reposoit sur le midy en sa tente, les traitres envoyerent un esclave pour le tuer en dormant, lequel comme fut dans le pavillon esprins de peur et soudaine frayeur, tant s'en fault qu'il osa frapper, que soudain se meit en fuitte, et alla vistement dire à ceulx qui l'avoient envoyé, qu'il estoit temps d'executer ce, qu'il n'avoit osé faire, et que l'empereur estoit seul, et qu'ilz y allessent incontinent, autrement descouvriroit la trahison. Lors Maximinus et les autres, de crainte d'estre descouverts, allerent en trouppe à la tente imperiale, et tuerent Alexandre, sa mere Mammea, et tous ceulx qui voulurent faire resistence, ou monstrerent semblant d'en estre marris. Alexandre fut tué le douzieme de juillet [1], impera treize ans [2], et vesquit vingt-neuf ans, trois mois et cinq jours: et a esté le prince de Rome le plus aimé en son vivant, et le plus plainct après sa mort. Ce dont ses haineux le noterent le plus, estoit de ce qu'il se meprisoit d'estre nay au païs d'Assyrie, qu'il estoit inventeur de nouveaux tributz, qu'il aimoit l'argent, et qu'il estoit par trop curieux à imiter la vie et faictz d'Alexandre le grand. Et sur tout fut meprisé en ce, qu'estant homme constitué en si hault estat, se laissoit commander et gouverner, et aux plus grands affaires, par sa mere Mammea, qui estoit femme avare et ambitieuse. Au demeurant estoit bon prince, zelateur de justice, et en general aimé de toutes les nations subjectes à l'empire, entant qu'il advint après

[1] Au milieu du mois de mars, l'an de Rome, 988.

[2] Et neuf jours.

son trespas, chose qu'on n'a leu ny ouy dire d'autre prince Romain, qui est, que ceulx qui apportoient la nouvelle de sa mort par les provinces estoient tuez, disans que c'estoit blaspheme et injure de dire qu'un si bon et vertueux empereur fust mort, et que s'il y avoit ès cieux dieux immortels, Alexandre estoit du nombre. Son corps fut porté à Rome, et enterré avec tant de pleurs et regrets des Romains, comme s'ilz eussent mis en terre leurs femmes et enfans, et veu Rome mêmes ruinée.

Fin de la Décade.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES,

TRADUITES DE L'ANGLAIS,

DE THOMAS ROWE,

Par l'Abbé Bellanger.

VIES DE THOMAS ROWE.

Enée.

Tullus Hostilius.

Aristomène.

Tarquin l'Ancien.

L. Junius Brutus.

Gelon.

Cyrus.

Jason.

PRÉFACE.

RIEN n'est plus juste que de transmettre à la postérité les vies des Hommes illustres qui se sont distingués ou par leur amour pour les sciences, ou par leur zèle pour la défense de la liberté et des intérêts de la patrie. On rend ainsi à leur mémoire les honneurs qui leur sont dûs, et on excite dans les autres la noble ambition d'égaler, s'il est possible, de si parfaits modèles. La vertu n'a pour nous que de foibles attraits, quand on se contente de nous la peindre ou de nous en tracer les préceptes ; mais quand nous la voyons agir dans l'homme de bien, dans le philosophe, dans le défenseur de la patrie, l'exemple nous frappe, et nous porte naturellement à imiter ce que nous admirons.

La *Biographie* est donc d'une grande utilité quand les sujets sont bien choisis, et que les portraits sont faits avec jugement. Plutarque excelle dans ce genre : sa plume a immortalisé les Hommes illustres dont il a

écrit les vies; leurs défauts mêmes, comme leurs vertus, servent à nous instruire.

M. Thomas Rowe voyant que Plutarque a omis les Vies de plusieurs grands Hommes de l'antiquité, avoit entrepris d'y suppléer; il possédoit toutes les qualités nécessaires pour y réussir; doué d'un discernement exquis, il savoit distinguer dans l'histoire ancienne le réel d'avec le fabuleux; par une étude assidue il avoit acquis une connoissance universelle de l'Histoire Grecque et Romaine et de toutes les parties de la belle littérature dans un âge où les autres commencent à peine leurs premières recherches de l'antiquité.

Les huit Vies qu'il nous a laissées, et que nous donnons au public, traduites de l'anglais, ne sont qu'un foible essai de ce qu'il avoit dessein de faire. Ce qu'on en peut dire de moins, est qu'elles ne sont pas indignes d'accompagner l'ouvrage de Plutarque. Elles sont intéressantes, soit par la grandeur des caractères de ses héros, soit par les différentes situations dans lesquelles il nous les représente. On y voit avec plaisir les plus

zélés patriotes comblés d'honneurs ; on les compare avec les héros modernes, et on remarque que l'antiquité ne récompensoit que la vertu solide et l'amour du bien public.

Si M. Rowe eût exécuté son dessein, nous aurions aujourd'hui un recueil complet des Vies des anciens héros que Plutarque a omises, ou qui ont été perdues, supposé qu'il les ait écrites. Mais tandis qu'il se préparoit à enrichir de ce travail la république des lettres, une mort prématurée l'a enlevé à l'âge d'environ vingt-huit ans, et l'a empêché de rendre à sa patrie le service important qu'elle en attendoit.

Jusqu'ici je n'ai fait que traduire en quelque sorte ce qui est à la tête de l'édition anglaise des huit Vies composées par M. Rowe, et publiées pour la première fois en anglais, *in*-8°., à Londres, 1728.

Il paroît par cette espèce de Préface que les huit Vies dont il s'agit, sont des œuvres posthumes, et que l'auteur n'y avoit pas mis la dernière main. Quoiqu'écrites avec goût, il y avoit quelques fautes que j'ai cru devoir

corriger. J'ai réformé, par exemple, cet endroit de la Vie de Gelon, page 203 de l'anglais, « la seule réparation que Gelon de« manda aux Carthaginois, fut qu'ils lui « rendissent les frais de la guerre qui mon« toient à deux mille talens, et qu'ils lui « fournissent deux vaisseaux neufs (l'auteur « devoit dire), et qu'ils fissent bâtir deux « chapelles pour y mettre le traité » : voyez dans la Vie de Gelon, page 441. Ce fait est pris de Diodore de Sicile, livre XI, page 21 de l'édition grecque-latine, où il dit : *pacem eâ conditione illis concessit, ut duo millia talentûm in belli impensas solverent; duo etiam sacella Pœnos extruere jussit, in quibus fœderis tabellæ consecrarentur*, καὶ δύο ναοὺς προσέταξεν οἰκοδομῆσαι, καθ' οὓς ἔδει τὰς συνθήκας ἀνατεθῆναι. M. Rowe a cru sans doute lire dans le texte grec de Diodore ναῦς (des vaisseaux) au lieu de ναοὺς, des temples ou chapelles. Il est surprenant qu'on fasse des bévues de cette espèce. C'est le texte grec mal lû qui l'a trompé, et non pas la traduction latine.

Voici un autre faute que l'auteur anglais

a faite dans la vie de Cyrus, page 245 de l'anglais. « Cyrus, dit-il, étoit au milieu de « la ville de Babylone long-tems avant que « ceux qui en habitoient les extrémités, « sussent qu'elle étoit prise ». Ici il a suivi la version latine de Laurent Valle, *cùm capti essent qui media urbis incolebant Babylonii, propter urbis tamen magnitudinem non sentiebatur ab iis qui circa extrema urbis habitabant*, au lieu de suivre le grec d'Hérodote qui dit, l. 1. ch. 191, *cùm capti essent qui extrema urbis incolebant Babylonii, non sentiebant qui circa medium habitabant, eos captos esse*, τῶν περὶ τὰ ἔσχατα τῆς πόλιος ἑαλωκότων, τοὺς τὸ μέσον οἰκέοντας τῶν Βαβυλονίων οὐ μανθάνειν ἑαλωκότας. C'est ce dernier sens que j'ai suivi, *Vie de Cyrus, page* 487.

Je serois trop long si je voulois rapporter tous les autres endroits que j'ai rectifiés et où j'ai ajouté. Il suffit d'avertir que j'ai traduit l'original anglais aussi fidèlement et aussi littéralement que notre langue le permet. Je n'y ai rien ajouté que je n'aie tiré des anciens historiens où l'auteur anglais a

puisé lui-même, et j'ai eu recours aux écrivains Grecs et Latins pour vérifier la plupart des faits : je ne les ai pourtant pas vérifiés tous, et peut-être y ai-je laissé quelques fautes.

La Vie d'Aristomène est presque toute prise de Pausanias. Il paroît depuis deux ou trois ans une traduction française de cet auteur : « le style en est très agréable ; et le « traducteur joint à la fidélité la plus scru- « puleuse toute l'élégance de la diction ». Si l'on compare quelques endroits de cette traduction avec la Vie d'Aristomène contenue dans ce volume, on y trouvera plusieurs différences qui paroissent même essentielles ; il est bon d'en avertir, afin qu'on ne condamne pas M. Rowe comme ayant mal entendu certains endroits de Pausanias.

Page 295 de la vie d'Aristomène, je traduis suivant l'original l'anglais et le grec de Pausanias, *de l'eau de la rivière de* NEDA. Le traducteur de Pausanias, pag. 366 et 367. dit *l'eau du* NEDES, peut-être parce qu'il y a dans le grec de Pausanias, chap. 20, Νέδας ὕδωρ, et dans le latin, NEDES *alta fluenta*,

comme

comme s'il étoit difficile de voir que Νέδης est un génitif, et non pas un nominatif; Νέδα ou Νέδη, genit. Νέδης. Le traducteur répète la même chose, p. 368, 397, etc. Peut-être quelque tribunal a-t-il décidé que dans la suite on nommera en français les anciens fleuves suivant leur génitif grec. Si Amasée, dont la version latine est à côté du grec de Pausanias, eût traduit *Nedæ* (au lieu de *Nedes*) *alta influenta*, on ne connoîtroit point aujourd'hui de rivière appellée *Nedès ;* on connoîtroit seulement *la Neda* ou *la Nedé*, comme l'ont connue les anciens.

Page 288. Aristomène fut surpris par un gros détachement de l'armée ennemie, qui s'étoit posté en embuscade ; ce détachement « faisoit plus de la moitié de l'armée des Lacédémoniens, et étoit commandé par les « deux rois ». Dans le Pausania Français, p. 363 et 364 : « Ayant été surpris par un dé- « tachement des ennemis de moitié plus nom- « breux que le sien et commandé par les deux « rois, etc. ». Le traducteur latin : *Lacedæmoniorum manipulos dimidiâ parte plures, cum ambobus regibus nactus, etc.* Ces mots

latins peuvent absolument avoir le sens que leur donne le traducteur Français, « un dé-« tachement de moitié plus grand que le « sien ». Mais répondent-ils au texte grec de Pausanias ? Le voici : Messen. c. 18, Λακεδαιμονίων λόχοις πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι καὶ τοῖς βασιλεῦσιν ἀμφοτέροις συμβαλών, ce qui signifie, *Lacedæmoniorum manipulos qui erant plusquam dimidia pars exercitûs Lacedæmoniorum, etc.* C'est le sens que leur donne Kuhnius dans sa note sur cet endroit : *plusquam dimidia pars exercitûs Laconici fuit cum quo pugnavit Aristomenes, nam non solebant facilè totum exercitum educere Spartani, quin domi relinquerent qui, ubi necessitas id exigeret, urbi presto essent.* Je ne vois pas que le grec puisse avoir un autre sens, πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι, *plusquam dimidiis*, et non pas *dimidia parte pluribus.*

Page 309. « Aristomène maria sa sœur et « deux de ses filles..... Bientôt après les « dieux donnèrent un mari à la troisième ; « ce fut Damagète d'Ialyse, qui étoit une « ville de l'isle de Rhodes.... Le prince Rho-

« dien s'en retourne à Rhodes, menant avec « lui et le père et la fille ». Le traducteur de Pausanias, page 377, dit: « *Aristomène* « *avoit deux filles qu'il établit.* » Ne sembleroit-il pas qu'il n'avoit que deux filles à marier ? Cependant il en avoit une troisième dont il est parlé dans la même page: *Aristomène avoit encore une fille à marier.*

Dans la même page de la traduction française de Pausanias on lit : *Damagète Rhodien, qui étoit roi de Ialyse.* Sur cet endroit le traducteur fait une note géographique : *Ialyse*, dit-il, *ville de l'isle* DE CRETE ; quoiqu'il paroisse manifestement par Pausanias dans le même chapitre, que c'étoit une *ville de l'isle de Rhodes*, et qu'Homère, Il. 2, v. 656, le dise formellement, de même que tous les géographes ;

Τληπόλεμος δ' Ἡρακλείδης, ἠΰς τε μέγας τε,
Ἐκ Ῥόδου ἐννέα νῆας ἄγεν Ῥοδίων ἀγερώχων,
Οἳ Ῥόδον ἀμφενέμοντο διάτειχα κοσμηθέντες,
Λίνδον, Ἰήλυσόν τε, καὶ ἀργινόεντα Κάμειρον.

Dans la même page de la vie d'Aristomène, « il se disposoit à faire un voyage à

« Sardes, capitale de la Lydie. . . . Son des-
« sein étoit d'aller de-là à Ecbatane. . . . Mais
« une maladie qui l'emporta, mit obstacle à
« tous ses desseins : Damagète son gendre
« lui érigea un superbe tombeau, et les Rho-
« diens ne témoignèrent pas moins d'em-
« pressement à lui rendre les honneurs qu'il
« méritoit ». Le traducteur français de Pausanias, page 377, dit : « Aristomène conduisit lui-même sa fille à Rhodes, d'où ensuite il passa à Sardis . . . . . Son dessein étoit d'aller ensuite à Ecbatane, et de négocier quelque entreprise avec Phraorte, roi des Mèdes, mais il tomba malade A SARDES, et y finit ses jours ». Le grec : Ἀριστομένης δὲ ἐς μὲν τὴν Ῥόδον ἀφίκετο σὺν θυγατρὶ, ἐκεῖθεν δὲ ἔς τε Σάρδεις ἐνενόει πρὸς Ἄρδυν τὸν Γύγου, καὶ ἐς Ἐκβάτανα τὰ Μηδικὰ ἀναβῆναι πρὸς τὸν βασιλέα Φραόρτην, ἀλλὰ γὰρ πρότερον τούτων συνέπεσεν ἀποθανεῖν αὐτῷ νοσήσαντι. Le traducteur latin : *Et ipse-quidem-met Aristomenes filiam Rhodum ad virum deduxit; indè quum Sardes ad Ardyn Lydorum regem, Gigæ filium; et Ecbatana in Medos ad Phraortem regem transmittere cogitaret, morbo oppressus*

diem suum extremum obiit. Le traducteur français a cru sans doute, comme on peut le voir par sa traduction, qu'après ces mots: *indè quum Sardes ad Ardyn Lydorum regem Gigæ filium,* le latin sous-entendoit le verbe *transmisisset* ou quelqu'autre semblable, d'autant plus qu'après *filiam* il y a un point et une virgule dans le Pausanias de l'édition de Kuhnius: d'où il a conclu que dans cette phrase le verbe étoit sous-entendu, et que ces mots, *et Ecbatana in Medos ad Phraortem regem transmittere cogitaret,* commençoient une nouvelle phrase dont le *transmittere cogitaret* ne tomboit pas sur *Sardes*, mais seulement sur *Ecbatana*: c'est ce qui l'a trompé; et c'est pour cela qu'il traduit, *ensuite il passa à Sardes... Mais il tomba malade à* SARDES, *et y finit ses jours.* Le traducteur latin lui auroit épargné ce contre-sens, s'il avoit traduit mot à mot et simplement, *et ipse-quidem-met Aristomenes filiam Rhodum deduxit: inde Sardes transmittere cogitabat; ad Ardyn.... Gigæ filium, et Ecbatana in Medos, ad Phraortem regem; sed ante hæc* (c'est-à-

dire, *antequam Sardes et Ecbatana transmitteret)* *morbo oppressus diem suum extremum obiit.*

C'est un malheur que les traducteurs Latins des auteurs Grecs aient été quelquefois un peu négligens dans le choix et l'arrangement des termes, et qu'ils n'aient pas prévu que plusieurs traducteurs en langue vulgaire suivroient leurs versions latines.

Au reste, ce petit nombre de remarques sur le Pausanias Français ne m'empêche point de rendre justice au louable travail de M. l'Abbé G. Ce n'est que pour éloigner le soupçon que j'aurois moi-même fait des fautes après M. Rowe, que j'ai cru devoir relever les siennes, me bornant à celles qui ont rapport à la vie d'Aristomène.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ÉNÉE.

L'histoire Romaine commence à Enée. II. *La première partie de sa vie est trop mêlée de fables.* III. *Ancêtres d'Enée.* IV. *Il eut pour précepteur Chiron.* V. *Les Grecs entreprennent la guerre contre les Troyens.* VI. *Enée va au secours de Troie.* VII. *Il se distingue dans la guerre.* VIII. *Homère fait son éloge.* IX. *Prise de Troie.* X. *Enée se retire dans la citadelle.* XI. *Il en sort.* XII. *Il s'établit sur le mont Ida.* XIII. *Il compose avec les Grecs.* XIV. *Il s'embarque pour chercher un établissement.* XV. *La piété d'Enée inspire du respect aux Grecs.* XVI. *Accusation contre la probité d'Enée, refutée.* XVII. *Voyages d'Enée.* XVIII. *Passage d'Homère expliqué.* XIX. *Il aborde en Thrace.* XX. *Il débarque en Sicile.* XXI. *Il y trouve des Troyens déjà établis.* XXII. *Il y bâtit deux villes, où il laisse une partie de ses compagnons.* XXIII. *Il arrive en Italie.* XXIV. *Ce qui détermine Enée à se fixer au lieu où il étoit abordé.* XXV. *Motifs rapportés par d'autres.* XXVI. *Ses compagnons font des courses sur les terres voisines.* XXVII. *Latinus marche avec une armée contre les Troyens.* XXVIII. *Entrevue proposée par Latinus.* XXIX. *Plaintes de Latinus.* XXX. *Réponse d'Enée.* XXXI. *Propositions d'accommodement faites par Latinus.*

XXXII. *Traité d'alliance.* XXXIII. *Latinus aidé du secours d'Enée, fait avec succès la guerre aux Rutules.* XXXIV. *Il marie sa fille à Enée.* XXXV. *Enée bâtit Lavinium.* XXXVI. *Guerre contre Turnus. Enée remporte la victoire ; mais Latinus est tué.* XXXVII. *Enée lui succède. Mort d'Anchise.* XXXVIII. *Guerre contre Mézence.* XXXIX. *Combat dans lequel Enée disparoît.* XL. *On lui défère les honneurs divins.* XLI. *Mézence assiège Lavinium.* XLII. *Sortie dans laquelle les assiégés remportent une victoire complette. Paix conclue.* XLIII. *Naissance d'Enée surnommé Sylvius. Il bâtit Albe.* XLIV. *Il succède à Ascagne.*

É N É E.



On peut à juste titre mettre Enée à la tête des héros Romains. Les historiens de Rome l'ont toujours regardé comme le fondateur de cette premiere ville du monde, parce qu'il érigea un petit empire dans cette partie de l'Italie, où elle fut bâtie dans la suite par des hommes qui étoient presque tous descendus de lui et de ses compagnons. On peut donc dire avec vérité, que l'histoire Romaine commence par lui. Tout ce que nous avons avant son tems, doit être compté pour rien : les anciens auteurs ne nous ont conservé de ces siécles reculés qu'un petit nombre de faits historiques, encore sont-ils tellement mêlés de fables, qu'il n'est pas facile de séparer la vérité d'avec les faussetés qu'on y a ajoutées mal à propos.

II. Il faut avouer qu'il en est à peu près de même de l'histoire d'Enée. La premiere partie de sa vie est extrêmement stérile; on y voit par-tout un trop

grand mélange de fables, à travers lesquelles il n'est pas possible de reconnoître la vérité. Mais les historiens Romains ont fait de plus exactes recherches sur les dernieres actions de ce héros, et nous en ont donné un détail plus particulier : nous trouvons même dans leurs écrits plusieurs faicts racontés avec plus d'exactitude et de clarté qu'on n'auroit pu l'attendre du siécle où vivoit Enée; quoique dans la plupart de ces faits on ne voie ordinairement que les premieres lueurs de la fidélité de l'histoire.

III. La maison des rois de Troye [1] d'où Enée étoit descendu, tiroit son origine des dieux fabuleux de l'antiquité. Assaracus arrière-petit-fils de Dardanus qui fut le premier de cette famille, étoit un prince cadet de cette maison. Pendant qu'Illus son frère aîné régnoit à Troye, ville alors nouvellement bâtie, il demeura dans la province de Dardanie où s'estoit d'abord établi Dardanus qui lui avoit donné son nom. Assaracus laissa cette principauté à ses descendans. Anchise son petit-fils, fut père d'Enée. La réputation de celui-ci fut si grande, que selon la coutume de ces tems-là, il falloit en quelque sorte qu'on le regardât comme un homme extraordinaire et descendu de quelque divinité. Tout le monde sait que Venus fut la déesse que les auteurs des fables lui choisirent pour mère. Peut-être la beauté de sa mère réelle donna-t-elle occasion à ce choix. L'auteur qui s'amusa autrefois à

[1] Homère, Iliad. Apollor. L. Diodor. Sicil. L. IV, page 191.

rechercher [1] quelle étoit la véritable mère d'Enée, et qui publia un traité sous ce titre, fut justement exposé à la raillerie du public, et ce fut avec raison qu'on se mocqua de la vanité de son entreprise.

IV. Tout ce que nous savons de l'éducation d'Enée, c'est qu'il eut pour gouverneur le fameux Chiron [2], sous lequel la plupart des grands hommes de ce tems-là furent élevés. Enée apprit de lui tous les exercices qui peuvent contribuer à former un héros. Il paroît qu'entre ses exercices, celui de la chasse étoit le principal. Après s'estre formé sous un habile maître, Enée épousa Créuse, qui étoit, dit-on, fille de Priam, dernier roi de Troye. Il vécut plusieurs années en Dardanie où il jouit d'une longue paix, aussi bien que tout le royaume.

V. L'injustice et la violence de Pâris mirent fin à la félicité publique. Ce prince étoit un des fils de Priam. Il s'embarqua avec une nombreuse suite, et après de longs voyages, il arriva enfin à la cour de Sparte. Menelas, roi de cette ville, le reçut avec la derniere politesse et lui donna l'hospitalité. Pâris luy marqua sa reconnoissance en entrant dans une intrigue avec la reine. Helène, princesse d'une rare beauté, mais beaucoup moins célèbre pour sa vertu, se monstra si peu cruelle envers Pâris, que ce prince profitant de l'absence de Menèlas que des affaires nécessaires avoient appellé ailleurs, la

[1] Didymus, Sen. Ep. 88.

[2] Xenoph. Cyneget. C. 1, §. 2.

fit embarquer sur sa flotte et la mena à Troye. Une entreprise si inouïe répandit l'allarme par toute la Grece, et on se souleva contre le ravisseur. D'abord les Grecs envoyerent des ambassadeurs à Troye pour redemander Helène. Mais la faction du jeune prince étant la plus forte, ils ne furent point écoutés. Sur ce refus ils unirent toutes leurs forces pour se faire justice eux-mêmes; et afin de pousser la guerre avec plus de vigueur, ils donnèrent le commandement de toute l'armée à Agamemnon, roi d'Argos et de Mycènes, qui étoit frère du prince dont Pâris avoit enlevé la femme.

VI. Une guerre entreprise pour de si justes raisons, ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès. Enée en prévit les tristes suites, et commença à craindre que le crime de Pâris[1] n'entraînât la ruine totale du royaume de Priam. Il eut le courage de se déclarer contre le ravisseur, et pressa vivement pour qu'on rendît Heléne, quoiqu'il sut bien qu'une probité si hors de saison devoit lui attirer les ressentimens du parti contraire, qui étoit le plus puissant. Cependant l'injustice de son prince ne rallentit point en lui l'amour de la patrie et le zèle du bien public. Ne pouvant se résoudre à rester tranquille tandis que les Troyens étoient menacés par les Grecs d'une ruine prochaine, pour des crimes qu'ils n'avoient point commis; quand il vit que la guerre étoit inévitable, il prit volontiers les armes et se joignit aux autres pour défendre la liberté. Il protesta néanmoins dans plusieurs occasions qu'il

[1] Liv. L. I, ch. 1.

ne désiroit rien tant que de voir cette guerre heureusement terminée. Sa province étoit située proche de la mer. Les Grecs en ravagerent une partie dès qu'ils furent entrés sur les terres des Troyens. Enée s'opposa de toutes ses forces à leurs entreprises, et n'abandonna jamais la cause commune. Mais ils étoient en trop grand nombre, et il n'étoit pas possible qu'il résistât long-temps à une si puissante armée [1]. Il prit donc avec lui toutes les forces qu'il put lever, et les mena à la capitale, qui fut assiégée bientôt après.

VII. La longueur du siége procura à Enée mille occasions de se distinguer. Hector étoit le seul entre les Troyens [2] à qui on pût le comparer; et si ce prince avoit quelqu'avantage sur Enée du côté de la valeur, Enée l'emportoit sur lui du côté de la prudence. L'histoire nous apprend qu'on avoit accoustumé d'appeller *Hector le bras*, et *Enée l'ame de Troye*; et que les Grecs déclarèrent en plusieurs occasions que la prudence d'Enée étoit un plus grand obstacle à leurs desseins que le courage et la fureur d'Hector.

VIII. Homère est le plus ancien auteur qui ait parlé d'Enée; c'est de lui seul que nous pouvons apprendre quelque chose de son caractère et de ce qu'il fit pendant le siége de Troye. Il ne paroît pas que ce poëte ait eu aucun intérêt de flatter sa mémoire. Ainsi le portrait qu'il nous en fait dans son Iliade, est sans doute fondé sur la vérité. Ce por-

[1] Homère, Iliade XX, v. 90.

[2] Philostr. Heroic. in Æneâ.

trait est extrêmement à l'avantage d'Enée [1]. Homère le met beaucoup au-dessus de tous les Troyens, si on en excepte Hector, auquel il le joint souvent comme son égal en valeur et en prudence. Il relève son mérite, lorsqu'il nous le représente en même tems comme le plus aimé du peuple [2] et comme le plus constant objet de la haine d'une injuste [3] cour, où chaque nouvelle preuve qu'il donnoit de son mérite, ne faisoit que l'exposer à de nouveaux mépris. Il le fait combattre [4] en même tems contre plusieurs des plus célèbres capitaines Grecs, comme un héros capable de tenir contre plus d'un ennemi à la fois; et quand il le fait venir aux mains avec Achille [5] et Diomède les deux plus grands héros de la Grece, quoiqu'il se croie obligé de donner l'honneur de la victoire à ses compatriotes, il ne nous représente pas Enée comme prenant honteusement la fuite, mais il fait venir des dieux à son secours, et par ce moyen il rend justice en même tems et à la valeur des Grecs et à la pitié du Troyen, qui lui attiroit la protection non seulement des dieux qui favorisoient la cause des Troyens, mais encore de ceux qui étoient ennemis de sa patrie.

IX. L'HISTOIRE du siege de Troye est assez connue; tout le monde sait quel en fut l'événement.

[1] Iliade, VI. v. 79 et 80, et alibi.
[2] Iliad. V, v. 467, et IX, v. 57.
[3] Iliad. XIII, v. 460 et 461.
[4] Iliad. V et XIII, etc.
[5] Iliade, V et XX.

Après avoir tenu dix ans, la ville fut prise * par une trahison que les historiens rapportent diversement. Le roi, la famille royale, la plupart des citoyens et des alliés de Troye, furent ou tués ou faits esclaves. Enée perdit Créuse dans la confusion et le desordre que causa la prise de cette ville. On la chercha parmi les morts et parmi les prisonniers sans pouvoir la trouver. Le bruit se répandit que les déesses Venus et Cybèle l'avoient sauvée de la ruine commune [1] et la retenoient à leur service. On le crut dans la suite, et il ne fut plus permis d'en douter. Enée lui-même échappa à la ruine de sa patrie : il n'étoit pas juste en effet qu'il fût enveloppé dans la ruine de Troye, lui qui n'avoit point eu de part au crime de cette ville.

X. Les Grecs s'étant rendus maîtres de la basse ville, Enée [2] en fut assez-tôt averti pour s'emparer de la citadelle de Pergame avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit. C'étoit une place des plus fortes. Les Troyens y avoient transporté des richesses immenses pour les mettre à couvert des dangers ordinaires d'un siége. Ils y avoient aussi retiré leurs dieux Penates, c'est-à-dire, leurs dieux domestiques, les dieux protecteurs de Troye : ces dieux étoient la plus précieuse partie des trésors

* Vers l'an du monde 2820, environ 1180 avant l'Ére Chrétienne; selon d'autres, vers l'an du monde 2730, environ 1270 avant J. C.

Les notes ainsi marquées par une étoile sont de l'éditeur.

[1] Pausan. L. X, ch. 18.

[2] Dion. Halicarn. L. I, p. 28 et 29.

qu'on conservoit dans cette forteresse. Plusieurs auteurs [1] assurent outre cela, qu'on y gardoit le *Palladium*, fameuse statue de Pallas qui devoit préserver les Troyens d'une ruine totale tant qu'ils la posséderoient.

XI. A peine y étoit-il entré, que les Grecs animés par leurs premiers succès et regardant déjà les Troyens comme vaincus, y coururent précipitamment pour le forcer à se rendre. Il ne lui fut pas difficile de repousser [2] leurs premieres attaques. Connoissant parfaitement les avenues de la citadelle, il faisoit de tems en tems des sorties, et recevoit toujours quelques nouveaux renforts de troupes, qui échappées à la fureur des Grecs, venoient se joindre à lui par des routes secrètes et inconnues aux assiégeans. Avec ces secours il arrêta quelque tems la fougue des vainqueurs, et empêcha que la place ne fût prise d'emblée. Mais jugeant qu'il lui seroit impossible de faire une longue résistance quand les Grecs l'attaqueroient en regle, il résolut enfin de se retirer. Il mit d'abord à couvert les enfans, les femmes, et les vieillards; il les fit sortir par des portes de derrière, et leur donna une bonne escorte pour les conduire au mont Ida, dont quelques endroits étoient naturellement inaccessibles. Dégagé de cet embarras, il resta dans la citadelle avec l'élite de ses troupes, où il fit toujours bonne contenance pour faciliter la retraite de

[1] Pausan. L. II, ch. 23. Enée est représenté sur plusieurs médailles, emportant de Troye le *Palladium*.

[2] Dion. Halic.

ceex

XIX.



Ce fardeau n'eſt pas peſant. *Virg. En. L. II. T. XI. p. 97*

ceux qu'il avoit envoyés devant, tandis que l'ennemi occupé à donner l'assaut, étoit moins attentif à ce qui se passoit ailleurs. Enfin Néoptolème ayant forcé une partie de la muraille, Enée prit avec lui son père, ses enfans, les dieux Penates, le *Palladium*, et tout ce qu'il put enlever des richesses immenses qu'on avoit retirées dans la citadelle, et sortit par une porte de derrière.

XII. Pendant ce tems-là les Grecs s'emparèrent du reste de la ville et de la citadelle, et tout occupés au pillage, ils donnèrent aux fuyards le moyen de s'évader en toute sûreté. Enée et les siens trouvèrent en chemin ceux qu'ils avoient envoyés devant avec une escorte; ils se joignirent tous en un seul corps, et s'emparèrent des postes les plus avantageux du mont Ida. Les habitans de Dardanie apperçurent à la faveur de la nuit les tourbillons de flammes qui s'élevoient de l'embrasement de leur métropole; ils comprirent par-là que les Grecs s'en étoient emparés, et vinrent joindre les autres sur la montagne. Les peuples d'Ophrynie et [illegible] quelques autres villes Troyennes, prirent le [illegible] parti par amour de la liberté; de sorte qu'en [illegible] peu de tems il s'assembla une nombreuse armée sur la montagne. Enée à la tête de presque [illegible] les Troyens qui avoient échappé à la ruine [illegible]ale de leur nation, résolut de demeurer avec eux sur le mont Ida jusqu'à ce que l'ennemi eût mis à la voile. Il espéroit qu'après le départ des Grecs, il pourroit réparer les ruines de Troye, ou du moins s'établir dans la Troade aux environs de cette ville.

XIII. Cependant, après avoir pillé et saccagé la ville de Troye, porté la désolation dans toutes les places du royaume, et partagé le butin et les prisonniers, les Grecs voulurent mettre le comble à leurs victoires par la défaite de ceux qui avoient gaigné les hauteurs. Au lieu de s'en retourner comme Enée s'y étoit attendu, ils se disposèrent à attaquer le mont Ida, et à forcer ceux qui s'y étoient réfugiés. Mais Enée, qui étoit bien éloigné de vouloir s'engager dans de nouveaux combats, prévient le malheur qui le menaçoit. Il leur envoya des hérauts pour les conjurer de ne point réduire ses troupes à la dure nécessité de combattre jusqu'au dernier soupir et de vendre cherement leur vie. Les Grecs ennuyés d'une si longue guerre, ne souhaitoient rien tant que de la voir terminée pour s'en retourner dans leur patrie. Ils reçurent favorablement l'ambassade, et on fit un traité à ces conditions : « Qu'Enée livreroit aux Grecs les places « fortes dont il étoit en possession ; que dans un « certain tems marqué par le traité, il sortiroit de « la Troade avec tous ceux qu'il commandoit ou « qui étoient sous sa protection : que les Grecs de « leur côté donneroient aux Troyens un libre pas- « sage tant par mer que par terre, sans leur faire « aucun mal en leurs personnes ou en leurs biens ». Les Troyens acceptèrent ces conditions, persuadés que c'étoit le meilleur parti qu'ils peussent prendre dans la situation où ils se trouvoient alors.

XIV. Enée avoit beaucoup d'enfans de sa femme

Créuse. Il envoya Ascagne l'aîné de ses fils en Phrygie avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune prince s'y établit dans un canton appellé *Dascylitis*, où étoit le lac Ascanien. Plusieurs années après que les Grecs furent partis, il retourna à Troye. Un petit nombre de Troyens qui avoient échappé à la fureur des Grecs, parce qu'ils étoient dispersés dans différens endroits du pays, l'y accompagnèrent. Il regna dans son petit royaume, et le laissa à sa postérité, mais beaucoup plus étendu qu'il n'avoit été dans son commencement. Enée prit avec lui ses autres enfans, son père et les images des dieux; et dès qu'il eut équippé une flotte, et que la saison le permit, il mit à la voile pour aller chercher un nouvel établissement, où il pût être plus heureux qu'il n'avoit été dans sa patrie.

XV. Voila ce que l'histoire nous apprend de plus particulier, de plus exact, et de plus vrai sur la fuite d'Enée après la ruine de Troye. D'autres auteurs [1] attribuent uniquement sa délivrance à sa piété. C'est un fait constant dans l'histoire et généralement reçu, que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs, chacun étant chargé de ses plus riches tresors, on vit Enée porter son pere et les images des dieux; que les Grecs surpris d'une piété dont on avoit si peu d'exemples, se firent un scrupule de le troubler dans sa retraite, et que par

[1] Aurel. Vict. Or. Urb. Rom. ch. 9. Sophocles ap. Dion, L. I, ch. 39. AElian, L. III, ch. 22. Diod. Siç. Exc. Vales. L. VI, p. 223. Xenoph. Cyneg. ch. 1, §. 15.

respect pour lui ils épargnerent même ceux qui le suivoient.

XVI. Il y a des auteurs qui parlent tout autrement de la différence de son sort et de celui du reste des Troyens. Ils l'attribuent [1] à ce qu'il s'étoit joint aux Antenorides pour livrer la ville aux Grecs; et selon eux, son salut fut la récompense de sa trahison. L'autorité de ceux qui rapportent ce conte, n'est pas assez grande pour nous obliger à les en croire sur leur parole. D'ailleurs la plupart des historiens qui ont écrit après eux, n'ont pas jugé à propos de les suivre, et de noircir la réputation d'un prince qui dans tout le reste de ses actions connues ne fit jamais rien qui puisse donner quelque vraisemblance à un crime si énorme. Il paroît que cette fable n'a point d'autre fondement que la haine que Pâris et ceux de sa faction avoient contre lui; haine si marquée, qu'il en ressentit des effets qui auroient pu porter une ame moins noble que la sienne à quelque espèce de vengeance. Mais il est plus raisonnable de croire que leur injustice l'excita à faire des actions qui lui attirèrent de plus en plus leur haine sans qu'il la méritât, que de supposer qu'il se soit livré à des ressentimens qui auroient ruiné pour jamais sa réputation, et justifié les plus affreuses accusations de ses ennemis. D'ailleurs l'inclination qu'il avoit toujours témoignée pour conclure une paix stable avec les Grecs, et pour leur rendre Hélène, ne pouvoit-elle pas les engager par un motif

[1] Lutat, ap. Aur. Vict. ch. 9. Menecrates, ap. Dion Halic. L. I, ch. 40.

de reconnoissance à lui accorder plus facilement des conditions qu'ils n'accordèrent qu'à lui, et à Antenor dont la famille est accusée d'avoir livré la ville, par de meilleures autorités que celles qui attribuent à Enée une si noire trahison ?

XVII. Si les anciens auteurs sont si différens dans ce qu'ils disent de la façon dont Enée se sauva de l'embrâsement de Troye, ils le sont encore plus dans ce qu'ils rapportent de ses voyages. La Thrace, la Macédoine, l'Arcadie, la Phrygie même, disputent à l'Italie l'honneur d'avoir fixé ce héros. Dans chacun de ces pays, et dans plusieurs autres que je passe sous silence, non-seulement on a des preuves qu'il y a vécu, mais on montre des tombeaux qui font voir qu'il y est mort; et quelques-unes de ces provinces ont un auteur ou deux qui appuyent leurs prétentions. Il n'est pas fort difficile de rendre raison de ces différentes traditions et de les accorder ensemble. Enée laissa un de ses fils en Phrygie; il maria quelques-unes de ses filles en Arcadie; il passa par la Thrace, il y bâtit une ville qu'il appella de son nom, et fit un assez long séjour dans plusieurs autres pays. La plupart de ces provinces conservèrent des monumens de son arrivée: il y en eut même plusieurs qui après sa mort lui érigèrent des tombeaux, marques de respect et de vénération qui étoient fort en usage dans ces temps-là. Quoique son corps ne fût pas renfermé dans tous ces tombeaux, les descendans de ceux qui les lui avoient érigés, ne laissèrent pas d'en profiter, en supposant qu'Enée s'étoit établi parmi eux. Leurs auteurs, s'il s'en trou-

voit quelques-uns parmi eux, n'avoient garde de manquer de faire honneur à leur pays; et peut-être un petit nombre d'autres écrivains de moindre marque, par une folle démangeaison de faire des découvertes ou de contredire les opinions déjà reçues, eurent-ils la présomption d'insérer leurs fables dans les histoires qu'ils composoient. Mais ces traditions incertaines ne doivent pas être mises en parallèle avec celles des Romains et des Italiens, qui sont et plus constantes et plus anciennes, et qui ont été confirmées par tous les auteurs de l'histoire de Rome, aussi bien que par les meilleurs auteurs Grecs.

XVIII. Il est vrai que quelques-uns assurent qu'Enée resta en Phrygie. Ils s'appuient sur un passage d'Homère, qu'ils croyent si positif qu'il n'y a rien à répondre. Il est dans le vingtième livre de son Iliade [1], où Neptune, après avoir délivré Enée qui étoit en danger de perdre la vie dans un combat inégal avec Achille, fait cette prédiction.

Ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων,
Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει;
Καὶ παῖδες παίδων τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

« Le fils de Saturne hait la maison de Priam : cependant le courageux Enée règnera sur les Troyens, « lui et ses enfans, et les enfans de ses enfans qui « naîtront dans la suite ».

J'avoue qu'il me paroît un peu surprenant qu'on regarde cette prédiction comme une preuve si décisive. En effet (et c'est la remarque que fait Denys [2]

[1] Iliade XX, v. 306, 307 et 308.

[2] L. I, p. 34. Voyez Strabon, L. XIII, p. 418.

d'Halicarnasse). Enée ne pouvoit-il pas gouverner les Troyens en Italie, comme les Romains assurent qu'il le fit, de même qu'il les avoit gouvernés en Phrygie. On sait qu'il laissa son fils en Phrygie; que ce fils y érigea un petit royaume des ruines de Troye, et qu'il le laissa à ses enfans. Cela suffit pour expliquer la prédiction de Neptune, s'il la faut nécessairement rapporter au pays et non aux habitans de Troye, quoique les termes dont se sert le poëte, ne fassent mention que des Troyens, et non du territoire de Troye.

XIX. Enée après avoir passé l'Hellespont, débarqua en Thrace, à un port appelé *Pallène*. Ce fait est rapporté non-seulement par les historiens qui le font venir [1] en Italie, mais encore par d'autres. Les naturels du pays étoient d'anciens alliés des Troyens, et pendant le siége ils avoient envoyé quelques troupes à leurs secours. Ils reçurent Enée avec beaucoup d'amitié, et il passa tout l'hiver dans ce pays. Il y bâtit un temple à Venus, et une ville qu'il appela de son nom *Enéa*. De Pallène il mit à la voile au printemps, et laissa dans la nouvelle ville ceux d'entre les Troyens qui n'étoient point en état de soutenir les fatigues d'un plus long voyage, ou qui pour d'autres raisons ne vouloient pas aller plus loin. Leurs descendans y demeurèrent jusqu'au règne de Cassandre, qui, lorsqu'on bâtit Thessalonique, les y fit [2] transporter.

[1] Dion, L. I, p. 31. Aur. Vict. ch. 9. Conon narrat. 46.

[2] Dion, Halicarn. p. 52 et 53. Thucyd. L. VI. Aurel. Victor, ch. 9 et 10.

XX. Je ne m'arrêterai point ici à parler de tous les voyages d'Enée ; un si long détail seroit ennuyeux. Il suffit de dire en général qu'il employa l'été à côtoyer le long de la Grèce et d'une partie de l'Italie ; que de temps en temps il descendoit à terre, et qu'il laissa des monumens de son arrivée dans plusieurs pays, érigeant des temples dans un endroit, débarquant et établissant quelques-uns de ses compagnons dans un autre, ou enterrant ceux qui étoient morts sur sa flotte, et leur dressant de superbes tombeaux. A la fin de l'année il arriva en Sicile, et prit terre dans la partie occidentale de cette isle près de Drepane.

XXI. Il trouva quelques Troyens déjà établis dans cette isle. Laomédon, père de Priam, prince décrié dans l'histoire pour ses injustices et ses cruautés, étant irrité contre un Troyen de la première condition, le persécuta jusqu'à l'extrêmité, et le fit mourir injustement. Ce seigneur avoit plusieurs enfans. Laomédon les fit assasiner avec lui, de peur qu'un jour ils n'entreprissent de venger sa mort. Le tyran ne porta pas la barbarie jusqu'à faire égorger ses filles; il se contenta de les mettre entre les mains de quelques marchands étrangers, qu'il chargea de les transporter dans un pays éloigné où il n'eût rien à craindre de leur ressentiment. Un jeune Sicilien de condition qui s'étoit embarqué dans le même vaisseau, conçut de l'inclination pour une d'entr'elles ; il la prit avec lui dans son pays, l'épousa, et en eut un fils nommé Egeste. Tandis que Priam étoit sur le trône, Egeste qui étoit devenu grand, et qu

avoit perdu ses parens, eut la curiosité d'aller voir le pays où sa mère étoit née. Il y fut pendant tout le tems que dura le siége. Quand la ville fut prise, il se sauva avec Elyme et un petit nombre de compagnons, dans trois vaisseaux Grecs qui avoient échoué au commencement de l'expédition, et qui arrivèrent heureusement aux côtes de la Sicile sa patrie.

XXII. La joie qu'eut Enée de rencontrer cette colonie de Troyens, le fit déterminer à passer l'hiver en Sicile. Il témoigna beaucoup d'amitié à Egeste et à Elyme ; il leur bâtit deux villes, qu'il appella de leur nom, *Elyma* et *Egesta*; et il érigea un temple de Venus dans chacune. Au printems il se remit en mer, et laissa une partie de ses compagnons dans les deux villes qu'il avoit bâties. La plupart étoient ennuyés des fatigues inséparables d'une vie inconstante; leur patience étoit épuisée; ils n'envisageoient qu'avec peine les travaux d'une plus longue course, et n'aspiroient qu'à une paisible retraite. Enée la leur procura dans ces nouveaux établissemens, et par ce moyen il les dédommagea des peines qu'ils avoient essuyées dans leurs voyages. Il eut peut-être des raisons indispensables de laisser ce détachement en Sicile. Car la plupart des historiens rapportent que les Troyennes ennuyées de traverser les mers, brûlèrent une partie de sa flotte, et que faute de vaisseaux, quelques-uns de ses compagnons ne pouvoient plus se rembarquer.

XXIII. Enée fit voile pour la seconde fois vers les côtes d'Italie, à travers la mer Tyrrhenienne. Il

vint d'abord mouiller au port de Palinure, et ensuite en d'autres [1] endroits. Enfin vers le milieu de l'été, deux ans entiers après la prise de Troye, il arriva à Laurente. Résolu d'y borner ses voyages, il fit débarquer [2] toutes ses troupes. On dit qu'elles ne montoient pas à plus de six cens hommes. Ce nombre ne paroîtra point déraisonnable, si l'on considère que pendant ses voyages il avoit dispersé en différens endroits la plupart de ses compagnons. Il se campa dans un lieu qui est environ à quatre stades de la mer [3], et qui depuis ce tems-là s'est appelé *Troye*.

XXIV. Plusieurs raisons nous portent à croire qu'Enée s'établit [4] dans ce canton. L'opinion qui paroît la plus généralement suivie, est que les Troyens avoient reçu une réponse de l'oracle, qui leur ordonnoit de se fixer dans l'endroit où il arriveroit de manger leurs tables; qu'étant à manger à la hâte sur le bord de la mer, ils se servirent de leurs pains en forme de tables; qu'après avoir mangé les viandes, ils mangerent aussi les croutes de pain sur lesquelles ils les avoient mises; qu'un d'entr'eux, soit Anchise, soit quelqu'autre Troyen, s'écria: « Nous mangeons aussi nos tables »: que sur cela

[1] Dion, L. I, p. 39.

[2] L. Cassius Hemina apud Jul. Solin.

[3] Liv. L. I, ch. 1. Dion. L. I, p. 33.

[4] Dion. Halic. L. I, p. 34 et 35. Aur. Vict. ch. 11 et 12. Strab. L. XIII, p 418. Dion Cass. ap. Schol. in Lycophr. v. 1240. Varro Rer. Divinar. L. II. ap. Serv. ad Æn. VIII. v. 43.

il s'éleva un grand bruit par tout le camp; et que se rappellant l'oracle, ils ne doutèrent plus qu'il n'eût eu en vuë ce qui venoit d'arriver. Enée persuadé que l'oracle étoit accompli, ordonna des sacrifices solemnels, fit porter à terre les images des dieux, et érigea des autels avec une prompte devotion. Au milieu de la solemnité des sacrifices, une truye qu'on vouloit immoler, rompit ses liens, quoique pleine et prête à faire ses petits, et s'échappa de l'autel sans qu'on pût l'arrêter. Enée dans ce moment se souvint d'un autre ordre qu'il avoit reçu des dieux; c'étoit de prendre un animal pour guide et de bâtir une ville dans le lieu où il s'arrêteroit. Là-dessus il défendit qu'on remenât la truye à l'autel; il la suivit lui-même avec quelques uns de ses compagnons, mais d'un peu loin, de peur de l'effaroucher par trop de bruit et de la détourner de la voye marquée par les destins. La truye s'éloigna de la mer d'environ vingt-quatre stades, et gagna une colline où elle s'arrêta de lassitude. L'oracle paroissoit entiérement accompli, mais le lieu étoit peu propre pour bâtir une ville. On dit qu'Enée se trouva fort embarassé sur le parti qu'il avoit à prendre. D'un côté il ne vouloit pas desobéir aux dieux: mais de l'autre il ne pouvoit se resoudre à fixer sa demeure dans un endroit peu avantageux, éloigné de la mer, et où il ne pouvoit espérer ni les commodités ni les agrémens de la vie. Tandis qu'il étoit occupé de cette pensée, les dieux Penates qu'il avoit apportés de Troye, lui apparurent en songe; ils lui ordonnèrent de bâtir

au plutôt une ville dans l'endroit même où il étoit, et de ne pas s'abandonner à son irrésolution; ils le consolèrent en lui donnant des assurances qu'il alloit jetter les fondemens d'un vaste empire, que les destins portoient que les Troyens passeroient un jour d'un état modique à la fortune la plus florissante; que pour le présent ils devoient se contenter de cette demeure où ils travailloient pour un bonheur à venir; et qu'après autant d'années que la truye feroit de petits, leurs enfans bâtiroient dans ce même canton une autre ville plus grande et plus considérable. Le lendemain la truye mit bas trente petits: Enée les immola aux dieux Penates avec leur mère; et trente ans après, on bâtit Albe, qui fut par elle même une ville célèbre, mais plus célèbre, encore en ce qu'elle fut la mère de Rome la première ville du monde.

XXV. Ce fait est rapporté avec quelques légères différences par les plus célèbres auteurs qui ont parlé de l'arrivée d'Enée en Italie, et on dit qu'il est confirmé en partie par d'anciens monumens. Mais il y a des auteurs [1] qui ne paroissant pas persuadés de la vérité de ces faits, qui ont un air si fabuleux, cherchent d'autres raisons de l'établissement d'Enée. En effet, s'il est vrai, comme le rapportent plusieurs historiens dignes de foi, que les dames Troyennes brûlerent tous ses vaisseaux dès qu'il fut débarqué sur les côtes de l'Italie, il n'est pas besoin de faire intervenir les dieux dans une ac-

[1] Plutarque, Vie de Romulus; Polyæn. L. VII, ch. 25, §. 2.

tion qui étoit nécessaire, quand même les dieux ne l'auroient pas prédite.

XXVI. Ce qu'il y a de certain [1], c'est qu'Enée résolut de fixer sa demeure dans ce canton. Il ordonna aux Troyens de venir camper sur la colline où la truye s'étoit srrêtée, il mit ses dieux dans une petite chapelle qu'il fit ériger exprès pour eux, et sans différer plus long-tems il commença à bâtir une ville. Mais après un si long voyage, ses compagnons n'avoient, pour ainsi dire, que leurs armes. Il leur falloit des vivres, des instrumens, des matériaux pour bâtir leur ville et pour la fortifier. Ils furent donc obligés de faire des courses sur les terres voisines, et d'enlever du fer, du bois, de la pierre, des grains, et les outils des laboureurs; ce qui ne pouvoit manquer d'irriter contr'eux les anciens habitans du pays.

XXVII. Cette partie de l'Italie où Enée débarqua, étoit occupée par des peuples qu'on appelloit *Aborigènes*. On est partagé de sentimens sur leur origine [2]; l'opinion la plus probable est celle de quelques auteurs qui croient que c'étoit une colonie des Pelasgiens. Ces Aborigènes faisoient d'abord une nation peu nombreuse, mais avec le tems leur puissance s'étoit augmentée, et ils étoient deveuus formidables à leurs voisins. Latinus étoit leur roi dans le tems qu'Enée aborda en Italie. Il faisoit alors la guerre aux Rutules, peuples dont la capitale étoit Ardée, ville située environ à cent soixante

[1] Dion. Halicarn. p. 34 et 36. Liv. L. I, ch. 1.
[2] Dion. Halicarn. L. I, p. 8 et 11.

stades de l'endroit où Rome fut bâtie dans la suite. Tandis qu'il marchoit contr'eux, il reçut avis qu'un inconnu, à la tête d'une armée d'étrangers, avoit debarqué sur ses terres, et que ce nouvel usurpateur ravageoit toute la côte. Cette nouvelle jetta l'allarme dans l'esprit de Latinus; il changea de dessein, et tourna toutes ses forces contre le danger qui lui parut le plus pressant.

XXVIII. On ne sait pas avec certitude [1] si les Aborigènes et les Troyens en vinrent aux moins. Plusieurs auteurs disent qu'il y eut quelques combats entr'eux, et que ce ne fut qu'après que Latinus eut été vaincu dans une bataille, qu'il consentit à faire la paix et une alliance avec Enée: mais le sentiment, le plus reçu, est qu'il n'y eut [2] point d'action. Selon ce dernier sentiment, Latinus fut surpris de voir que les Troyens étoient armés à la Grecque, qu'ils gardoient exactement leurs rangs, et qu'ils l'attendoient de pied ferme. Il n'y avoit pas moyen d'attaquer, avec des troupes grossières et mal disciplinées, un ennemi qui faisoit si bonne contenance. C'est pourquoi, lorsque leurs deux armées furent sur le point de se livrer bataille, il envoya des hérauts pour demander une entrevue avec le prince étranger.

XXIX. On lui accorda sa demande sur le champ. Il commença par se plaindre des actes d'hostilité qu'on avoit exercés dans son païs. Il pria Enée de lui dire qui il estoit, quelles étoient ses préten-

[1] Liv. L. I, ch. 1, Dion, ap. Schol. in Lycophr.

[2] Liv. *ibid.* Dion. L. I, p. 56 et 57. Aur. Vict. ch. 13.

tions, et pourquoi il pilloit les terres d'un prince qui ne lui avoit jamais fait aucun tort: Qu'il ne pouvoit ignorer qu'il étoit contre le droit des gens de porter la guerre chez des peuples dont on n'avoit aucun sujet de se plaindre, et qu'il devoit être encore moins surpris qu'on s'unit de tous côtés pour repousser la violence; que s'il avoit eu besoin de quelque chose, il l'auroit obtenu de bonne grace s'il l'avoit demandé, mais qu'il étoit contre toutes les règles de la justice et de l'humanité, d'employer les voyes de fait contre des peuples disposés d'ailleurs à lui faire plaisir: qu'au reste un procedé si irregulier n'avoit pas si fort indisposé les Latins contre lui, qu'ils ne fussent encore prêts d'en venir à un accommodement, et de lui accorder ce qu'il avoit voulu usurper par les armes.

XXX. Enée répondit avec modération aux plaintes de Latinus. «Nous sommes, lui dit-il, Troyens « de nation, et nous venons d'une ville assez con- « nue chez les Grecs, qui l'ont détruite après dix « ans de siège. Depuis la ruine de notre patrie, « errans de tous côtés nous cherchons un nouvel « établissement : c'est par l'ordre des dieux que « nous sommes venus ici; il n'y a que ce pays qui « doive nous servir de port après tant de courses. « Nous n'avons point de mauvaises intentions; « c'est uniquement l'extrême nécessité qui nous a « obligés à commettre quelques actes de violence « envers vos sujets. Mais si nous avons moins écouté « les raisons de bienséance que nos propres besoins, « nous en avons un regret sensible, et nous sommes

« prêts à réparer le tort que nous vous avons pu
« faire. Nos corps, nos bras, nos armes sont à vous;
« vous pouvez en disposer. Endurcis aux travaux,
« accoutumés aux fatigues de la guerre, intrépides
« dans les dangers, si vous voulez nous recevoir
« dans votre alliance, nous defendrons vos terres
« du pillage, et nous nous joindrons volontiers à
« vos sujets pour faire des conquêtes sur vos enne-
« mis. Nous vous conjurons donc d'oublier le passé,
« et d'être persuadés que la nécessité y a eu plus de
« part que le dessein de vous offenser : il n'est point
« de fautes plus pardonnables que celles qui sont
« involontaires; et dans l'état de supplians où nous
« nous présentons aujourd'hui, il ne seroit pas juste
« de nous traiter avec la dernière rigueur. Sachez
« au reste que si nous vous faisons réparation de nos
« fautes, et si nous vous demandons avec tant de
« soumission un peu de terrain où nous puissions
« nous établir, c'est une soumissiou où la crainte
« n'a point de part : nous avons soutenu des guerres
« plus terribles que celle qui nous menace aujour-
« d'hui; et si vous refusez d'écouter nos demandes
« justes et modérées, après avoir prié les dieux et
« les génies tutelaires de votre royaume de nous
« pardonner des maux que nous ne causerons qu'à
« la dernière contrainte, nous nous défendrons jus-
« qu'à l'extrémité, si vous nous attaquez les pre-
« miers ».

XXXI. Le roi des Latins écouta Enée avec beaucoup de joie, et lui fit cette réponse obligeante.
« J'estime les gens de cœur, j'ai compassion des

« malheuruex,

« malheureux, et je ne souhaite rien tant que de « trouver l'occasion de vous procurer une meilleure « destinée. Si j'étois convaincu que vous ne fussiez « venus ici que pour y chercher une demeure, et « que contens d'une portion de mes terres vous « voulussiez jouir en bons amis de ce que je vous « cederois, sans entreprendre sur ma couronne, « votre salut m'en deviendroit plus cher. Si vous « êtes veritablement dans cette disposition, jurons-« nous une fidélité mutuelle, et que nos sermens « soient le nœud de notre alliance : je vous pro-« mets tout ce que vous pouvez raisonnablement « souhaiter de nous, et j'accepte votre secours dans « la guerre où je me suis maintenant engagé contre « les Rutules ».

XXXII. Rien ne pouvoit faire plus de plaisir au prince Troyen qu'une reponse si favorable. Il accepta les offres de Latinus; on fit une alliance entre les deux nations, on la confirma par des sermens solemnels, et on conclut un traité à ces conditions : que les Aborigènes donneroient aux Troyens autant de terres qu'ils en demandoient, savoir, environ quarante stades autour et de chaque côté de la colline, où ils avoient commencé à bâtir une nouvelle ville; que les Troyens de leur côté se joindroient aux Aborigènes dans la présente guerre sous leurs étendars par-tout où l'on auroit besoin de leur secours, et que les deux peuples s'aideroient mutuellement de conseils et de services en tout et par-tout.

XXXIII. Les conditions acceptées de part et d'au-

tre, ils donnèrent réciproquement leurs enfans pour ôtages [1]; et les Troyens laissant leur ville imparfaite, se joignirent aux Aborigènes contre les Rutules. Latinus jouit bientôt des avantages de sa nouvelle alliance. Il avoit été vaincu auparavant dans differens combats. Mais dans cette dernière campagne la fortune l'accompagna par-tout. Il défit les Rutules en plusieurs occasions, prit leurs villes, et courut de victoire en victoire avec une rapidité surprenante; de sorte qu'on peut dire que la guerre fut presqu'aussi-tôt terminée que commencée. Après une si heureuse campagne, les nations s'attachèrent avec une égale ardeur à achever les travaux des Troyens [2], qui étoient demeurés imparfaits.

XXXIV. La guerre des Rutules avoit donné au roi des occasions de connoître parfaitement Enée, et de faire avec lui une étroite amitié. Cette connoissance lui fit comprendre combien il étoit de son intérêt en toutes façons de se l'assurer pour ami. Latinus avoit une fille unique, nommée Lavinie. Il avoit contracté quelques engagemens de la marier à Turnus, prince qui étoit neveu ou du moins parent de la reine Amate. Mais il crut que le mérite du prince Troyen pouvoit le dispenser de garder trop religieusement ses promesses; et nonobstant toutes les oppositions que fit la reine en faveur du prince son parent, il maria sa fille à Enée. Cette

[1] Dion. Halic. p. 36 et 37. Strab. L. V, p. 138.

[2] Aurel. Victor; ch. 10, 12 et 13. Dion. Halic. L. I, p. 37. Cato apud Serv. Æn. I.

alliance étoit si honorable et si avantageuse au Troyen, qu'il crut ne pouvoir se dispenser d'en témoigner une vive reconnoissance. Il donna donc le nom de la princesse à la ville qu'il venoit de bâtir, et elle fut appellée *Lavinium*.

XXXV. Les deux premières années qu'il régna en Italie sur les Troyens, furent employées à bâtir cette ville, à l'orner de temples [1] et d'édifices publics, et à mettre la dernière main à ces ouvrages. Il vécut ensuite une année dans une paix parfaite, jouissant de la réputation qu'il s'étoit acquise, et donnant à ses sujets le repos dont ils avoient besoin pour se remettre de leurs longues fatigues. Mais la quatrième année de son règne il se trouva engagé avec Latinus son beau-père dans une nouvelle guerre contre les Rutules.

XXXVI. Turnus rival d'Enée avoit ressenti vivement l'affront que lui avoit fait Latinus [2] en préférant un homme étranger à un allié, à un proche parent, au préjudice même des engagemens solemnels. La reine entra dans ses sentimens, on savoit à la cour qu'elle étoit entêtée de Turnus et qu'elle l'aimoit beaucoup: ainsi il continuoit toujours à vivre à la cour de Latinus, où il avoit le même crédit qu'auparavant. Mais pendant ce temslà il tramoit sourdement contre Latinus, et fit si bien qu'il excita les Rutules à un soulevement général. Quand ils furent prêts à commencer la ré-

[1] Dion, L. I, ch. 39.

[2] Dion. Halicarn. L. I, ch. 39. Liv. L. II, ch. 3. Aurel. Vict ch. 135. Strab. L. V, p. 158.

volte, il quitta la cour par l'avis de la reine; il fut suivi de plusieurs Latins qui étoient dans ses intérêts; et menant avec lui un corps considérable de troupes qu'il commandoit, il se mit à la tête des Rutules. Il fit d'abord irruption sur le territoire d'Enée et des Troyens, qui n'étoit pas d'une grande étendue. Enée joignit ses forces avec celles de son beau-pere, et marcha sans différer pour présenter la bataille aux ennemis. Cette guerre fut sanglante de part et d'autre. Il se donna un rude combat, dans lequel Latinus fut tué avec plusieurs autres personnes de marque. Enée et les siens ne se découragerent point; ils continuerent le combat avec vigueur, Enée tua de sa main le général des ennemis et remporta une victoire complète.

XXXVII. La mort du roi [1] diminua beaucoup la joye de cette victoire; ses sujets qui l'aimoient fort, en parurent inconsolables. Enée lui succéda sur le trône des Aborigènes sans aucune opposition; car la reine son ennemie déclarée, s'étoit étranglée sur la nouvelle de la mort de Turnus. Devenu roi des deux nations il s'attira l'amitié du peuple, en ordonnant que tous ses sujets, soit Troyens, soit Italiens, s'appelleroient du nom commun de *Latins*. Une ordonnance si sage fit assez connoître qu'il aimoit tous ses sujets également, et qu'il ne vouloit point qu'il y eût de distinction entre les anciens et les nouveaux. Il mit tous ses soins à unir les deux nations. Le peuple seconda les intentions

[1] Aurel. Victor. ch. 13. Dion. Halic. L. I, p. 38 et 39. Liv. L. I, ch. 2.

du prince. Les Latins et les Troyens s'allièrent par des mariages, ils se communiquèrent les uns aux autres le droit de bourgeoisie; de sorte que peu à peu ils n'eurent plus que les mêmes loix, la même religion, le même culte, les mêmes cérémonies, et que leur union fut si parfaite que la suite des tems ne pût mettre la division parmi eux. Enée regna trois ans en paix. La dernière de ces trois années, son pere Anchise mourut [1] dans un âge très avancé, et il lui rendit les derniers devoirs.

XXXVIII. Après la mort d'Anchise, Enée non content des avantages qu'il avoit déja remportés sur les Rutules, resolut d'achever [2] la conquête de cette nation rebelle. Cette entreprise lui suscita un plus dangereux adversaire, et lui coûta la vie. Les Rutules par un dernier effort, rassemblèrent des troupes de toutes leurs villes, et toujours convaincus qu'ils n'étoient pas en état par eux-mêmes de résister aux forces des Latins et des Troyens réunis ensemble, ils engagèrent Mezence dans leurs intérêts. Mezence étoit roi des Etruriens, la plus puissante nation de toute cette partie de l'Italie. Il avoit toujours regardé d'un œil jaloux l'empire d'Enée; il étoit au comble de sa joie de trouver un prétexte pour ruiner dès ses commencemens une puissance qui ne pouvoit manquer de lui devenir bientôt formidable. Dans cette disposition il écouta favorablement la demande des Rutules, et se mit

[1] Dion. Halicarn. L. I, p. 40.

[2] Aurel. Vic. ch. 14. Liv. L. I, ch. 3. Dion. Halicarnas. L. I.

à la tête d'une nombreuse armée, qui jointe à la leur, étoit si supérieure à celle des ennemis, qu'il regardoit déjà Enée comme vaincu. Avant que de se mettre en marche, il engagea les Rutules à lui promettre qu'ils lui céderoient entièrement tout ce qu'on gagneroit sur les Latins. Ils lui accordèrent tout ce qu'il demanda, parce qu'ils n'étoient pas en état de le lui refuser.

XXXIX. Enée n'avoit point de plus sûr moyen pour résister à des forces si inégales, que de se jetter dans Lavinium; mais d'un autre côté il crut qu'il ne se feroit pas d'honneur s'il paroissoit saisi de crainte. Il fit donc porter dans cette ville tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un siege; il donna à son fils Euryleon, qui dans la suite fut plus connu sous le nom d'Ascagne, quelques troupes pour le défendre, et avec le reste de son armée il alla présenter la bataille aux ennemis. On se battit des deux côtés avec une ardeur incroyable: la nuit termina le combat, et la perte parut égale de part et d'autre. Mais le lendemain on connut que la fortune de ce jour avoit été plus favorable aux Toscans qu'aux Latins, en ce que ceux-ci avoient perdu Enée.

XL. Lorsque les Latins furent retirés dans leur camp, ils trouvèrent qu'il leur manquoit Enée, c'est-à-dire, leur roi, et leur général. Toutes leurs recherches furent inutiles, on ne put jamais trouver son corps. Les uns crurent qu'il avoit été enlevé et mis au rang des dieux; les autres (c'est le sentiment le plus probable) qu'il étoit tombé dans le

fleuve du Numicius, sur les bords duquel s'étoit donnée la bataille, sans que personne en eût rien vu, à cause de l'obscurité de la nuit et de la confusion de la retraite. Quelques personnes pieuses croyant que cette fin étoit trop peu honorable pour un si grand héros, se persuadèrent comme une vérité certaine, qu'il avoit été enlevé au ciel, où il avoit mérité une place par la valeur dont il avoit donné des marques si éclatantes dans la dernière bataille. Il y en eut même qui assurèrent qu'ils l'y avoient vu monter. On dit qu'Ascagne son fils fut de ce nombre : il étoit de son intérêt d'appuyer et de favoriser cette créance. Quoiqu'il en soit, on lui rendit les honneurs divins, et on lui érigea un temple sur les bords du fleuve, avec cette inscription : « Au Jupiter père de la patrie, qui gouverne « et règle le cours du Numicius ». Enée mourut la quatrième année de son règne sur les Latins [1], qui étoit la huitième de la prise de Troye.

XLI. Cependant Mezence poursuivit avec vigueur l'avantage que lui donnoit la mort d'Enée, et assiégea si étroitement Ascagne son successeur dans Lavinium, qu'il lui fut impossible de recevoir le secours qu'il attendoit des autres villes Latines. Ascagne réduit à une si fâcheuse extrémité, proposa de conclure un traité sous les conditions qu'il crut les plus convenables pour les deux nations. Enflé de son bonheur Mezence rejetta les proposi-

[1] Aurel. Victor. ch. 15. Dion. L. I, Macrob. Sat. L III, ch. 5.

tions d'Ascagne, offrans de son côté d'autres conditions de paix, mais des conditions si extrêmement déraisonnables ; entr'autres choses il exigeoit que tout le vin qu'on recueilloit dans le pays des Latins, fût envoyé en Etrurie comme un tribut annuel. De si dures conditions ne pouvoient manquer de révolter les assiégés ; ils résolurent de se défendre jusqu'à l'extrémité et d'engager les dieux dans leur cause. Ils firent même un décret par lequel ils consacrèrent à Jupiter le produit de leurs vignes, ce fut l'avis de leur roi. Ascagne leur conseilla en même tems d'attendre l'occasion favorable d'une nuit obscure pour faire une sortie, et tomber sur l'ennemi. Les assiégeans qui étoient campés dans une situation avantageuse, et qui se tenoient comme assurés de la victoire, étoient peu sur leurs gardes contre un ennemi qu'ils méprisoient. »

XLII. Ascagne et les siens reprirent un nouveau courage, ils s'exhortèrent les uns les autres à la constance et à la valeur, et conjurèrent les dieux de favoriser leur entreprise. Aussi-tôt qu'ils trouvèrent l'occasion qu'ils attendoient, ils sortirent de la ville, et attaquèrent le quartier des retranchemens où étoit Lausus, fils de Mezence, qui commandoit la fleur de la jeunesse Etrurienne ; ils y donnèrent l'assaut si brusquement qu'ils y entrèrent sans beaucoup de peine. Pendant qu'ils prenoient ce poste, la lueur des flambeaux et les cris des mourans jettèrent la terreur parmi les troupes qui étoient campées dans la plaine. Le désordre et la

confusion se répandirent par-tout. Le trouble redoubloit à chaque moment; les soldats ne gardoient plus ni ordre ny rangs; la crainte jointe avec l'horreur des ténèbres leur faisoit croire que leur perte étoit assurée; ils ne songeoient qu'à abandonner le plat-pays pour se sauver sur les montagnes, et sans écouter la voix de leurs chefs, ils mettoient toute leur espérance dans la fuite. Les Latins qui avoient déja emporté un retranchement des ennemis, poussèrent plus loin leur avantage; ils poursuivirent les fuyards à toute outrance, et en firent une horrible boucherie. Les ennemis ne pensoient plus à se défendre; ils ne connoissoient pas même le danger où ils étoient. Ils couroient çà et là à l'aventure; les uns tomboient dans des précipices, les autres se jettoient dans des ravins, dans des cavernes d'où ils ne pouvoient se retirer, et y attendoient la mort ou la servitude. Pour surcroît de malheur, plusieurs ne pouvant reconnoître leurs camarades au milieu des ténèbres, s'entretuoient comme ennemis, et augmentoient par ce carnage la défaite de leurs troupes. Le jeune prince périt dans ce combat. Mezence qui s'étoit emparé d'une colline avec un petit nombre de soldats, n'eût pas plutôt appris la nouvelle de la mort de son fils, qu'il la regarda comme une punition de son insolence. La déroute de son armée et la mort de Lausus, le jettèrent dans un si grand embarras, que ne sachant quel parti prendre, il envoya sans différer des ambassadeurs à Lavinium pour demander la paix. As-

cagne persuada aux siens d'user de leur victoire avec modération. Mezence obtint ce qu'il demandoit, on lui accorda la paix à des conditions raisonnables, et il se retira avec les troupes qui lui restoient. Depuis ce tems-là il mit bas toute inimitié, et vécut dans une si parfaite intelligence avec les Latins, qu'ils n'avoient point de meilleur ami ni de plus fidèle allié.

XLIII. Enée en mourant laissa la reine enceinte [1]. Dans les premiers troubles que sa mort causa par tout le royaume, elle s'enfuit dans les bois, et confia sa destinée à la fidélité d'un certain Tyrrhenus qui avoit été intendant des bergers de son père, et qui prenoit toujours soin des troupeaux du roi. Elle continua à y vivre après qu'Ascagne fut monté sur le trône, craignant la haine que les beaux-fils ont ordinairement pour leurs belles-mères. L'intendant des bergers la reçut, et en prit un soin particulier. Il lui bâtit une cabane connue de peu de personnes, et lui garda un secret inviolable. Dans sa retraite elle se délivra d'un fils, qu'elle appella *Silvius* parce qu'il étoit né dans les bois, et Enée du nom de son père. Tout cela n'étoit connu que de peu de personnes, qui gardèrent inviolablement le secret. Cependant les Latins firent de grandes recherches de Lavinie, ils furent même assez injustes envers leur roi pour l'accuser d'avoir fait mourir secrettement cette princesse. Ses protestations les plus solemnelles furent une foible défense contre

[1] Dion. Hal. L. I. Aur. Vict. 16. Serv. ad AE. L. VI.

leurs soupçons. Ils le menaçoient de se soulever ouvertement, et sa vie même eût été en grand danger, si Tyrrhenus n'eût fait sortir la reine de sa retraite pour la représenter au peuple. Ascagne traita honorablement Lavinie. Mais voyant qu'elle étoit fort aimée du peuple, pour prévenir à coup sûr toutes disputes, il lui abandonna la ville de Lavinium, et en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, où il transféra une partie des habitans de Lavinium et tous ceux d'entre les Latins qui voulurent s'y établir. Il l'appella *Albe*, et la surnomma la *Longue;* ses successeurs y régnèrent pendant une longue suite de siècles.

XLIV. Après la mort de ce prince [1] Enée Silvius monta sur le trône; mais ce ne fut pas sans contestation de la part d'Iule, fils aîné d'Ascagne, qui prétendoit que le royaume de son père lui appartenoit. C'étoit au peuple à terminer ce différend. Il décida en faveur du fils d'Enée et de Lavinie qui avoit apporté le royaume pour dot. Treize princes descendus en droite ligne de Silvius, se succédèrent sur le trône des Latins. Romulus fondateur de Rome, étoit petit-fils du dernier. Il mourut sans enfans, et cette branche de la famille d'Enée fut éteinte en lui. Pour dédommager Iule de la préférence qu'on avoit donnée à Silvius son compétiteur, on l'honora du souverain sacerdoce, dignité préférable à la royauté, parce qu'elle est exempte de craintes et d'inquiétudes. Elle passa à sa postérité,

[1] Dion. Halicar. Aurel. Victor. ch. 17.

et ses descendans la possédèrent pendant une longue suite de siècles. Jules César qui rapportoit son origine à ce prince, joignit à la prêtrise tout l'empire Romain. Cet empire demeura dans sa famille jusqu'à la mort de Néron, qui fût le dernier de cette maison.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TULLUS HOSTILIUS.

De la famille Hostilia. II. *A quoi Tullus Hostilius dût son élection à la couronne.* III. *Libéralité qui lui gagne les cœurs.* IV. *Comment Cluilius, dictateur des Albains, s'y prend pour exciter la guerre entre Albe et Rome.* V. *Ambassades respectives.* VI. *Les deux peuples se mettent en campagne. Mort de Cluilius.* VII. *Diverses conjectures sur cet événement.* VIII. *Les Véiens et les Fidénates forment le dessein de profiter de cette guerre pour écraser les deux partis.* IX. *Propositions de paix faites au roi de Rome par Mutius Fuffetius, dictateur d'Albe.* X. *Propositions de Tullus Hostilius.* XI. *Le dictateur Albain demande le commandement pour Albe dans la réunion des deux villes.* XII. *Réponse de Tullus.* XIII. *On convient de part et d'autre de remettre la décision de la querelle au sort du combat de trois champions respectifs.* XIV. *On choisit du côté de Rome les trois Horaces, du côté d'Albe les trois Curiaces.* XV. *Sentimens que ce choix excite dans les deux armées.* XVI. *Victoire d'Horace.* XVII. *Il tue sa sœur.* XVIII. *Comment le vieil Horace reçoit son fils.* XIX. *Triomphe de Tullus.* XX. *Horace accusé, défendu par son père, est absous par le peuple.* XXI. *Expiation d'Horace.* XXII. *Tullus entreprend la guerre contre les Véiens et les Fidénates.* XXIII.

Complot de trahison concerté entre Fuffetius et les principaux officiers d'Albains XXIV. *Tullus remporte la victoire.* XXV. *Comment Tullus reçoit les complimens de Fuffetius.* XXVI. *Tullus instruit le sénat de la trahison de Fuffetius.* XXVII. *Il envoie raser Albe.* XXVIII. *Discours de Tullus dans l'assemblée générale des deux armées.* XXIX. *Il déclare la destruction d'Albe et la translation des habitans à Rome.* XXX. *Supplice de Fuffetius.* XXXI. *Destruction de la ville d'Albe, ses citoyens incorporés au peuple Romains.* XXXII. *Tullus assiége et prend Fidènes.* XXXIII. *Origine de la guerre de Tullus contre les Sabins.* XXXIV. *Combat, après lequel les deux peuples retournent dans leurs villes.* XXXV. *Nouvelle campagne. Victoire de Tullus.* XXXVI. *Traité de paix entre les deux peuples.* XXXVII. *Ligue des villes Latines contre Rome.* XXXVIII. *Nouvelle guerre contre les Sabins, et nouvelle victoire de Tullus.* XXXIX. *Guerre contre les Latins. Paix conclue.* XL. *Prodiges et fléaux qui affligent Rome.* XLI. *Mort de Tullus.* XLII. *Ses bonnes et ses mauvaises qualités.* XLIII. *Ancus Marcius conserve les conquêtes de Tullus.*

TULLUS HOSTILIUS.



Les Hostilius[1] étoient une ancienne et illustre famille de Médullie, ville bâtie par les Albains, et dont Romulus avoit fait une colonie Romaine après l'avoir réduite sous son obéissance. Tullus Hostilius[2], ou, comme d'autres l'appellent, Hostius Hostilius alla dans ce temps-là s'établir à Rome, et et y transporta tous ses effets qui étoient très-considérables. Il étoit brave de sa personne, et aimoit la profession des armes. C'étoit la meilleure recommandation qu'il put avoir auprès d'un prince qui étoit naturellement guerrier, et qui estimoit infiniment tous les hommes de ce caractère. Il servit sous Romulus dans les guerres qu'il eût avec les peuples voisins, et se distingua particulièrement dans celles dont l'enlèvement des Sabines fut suivi. Quelques [3] auteurs nous apprennent qu'au siége de

[1] Dion. Halicarn. p. 101. Edit. Rob. Steph.
[2] Liv. L. I, ch. 12. Plin. L. XVI, ch. 5.
[3] Plin.

Fidènes, il entra dans la ville; et que sur cette preuve de valeur il fut couronné par Romulus. Mais d'autres, et en plus grand nombre, disent [1] qu'il périt dans les guerres des Sabins, à un combat qui se donna dans la ville. Il épousa Hersilie, fille d'un Sabin [2] de distinction : c'est la même qui dans la suite s'employa avec tant de succès à terminer la guerre entre ses compatriotes et les Romains. Il fut enterré [3] dans la place publique de Rome. Les deux rois, Romulus et Tatius, lui érigèrent un superbe tombeau, qui fut un monument de son rare mérite.

II. Il ne laissa qu'un fils [4] qui fut le père de Tullus Hostilius, troisième roi des Romains. Les auteurs [5] qui disent que ce prince étoit de basse naissance, qu'il n'avoit point eu d'éducation, qu'il étoit né pauvre, et que ce ne fut qu'à travers mille difficultés qu'il parvint d'abord à un état de grandeur, et enfin à la couronne, se sont sans doute trompés. Car il paroît certain qu'il descendoit d'une famille noble [6], et qu'il étoit si riche, qu'on le distingua des autres rois de Rome par cette épithète. D'ail-

[1] Liv. et Dion. Plutarq. Vie de Romulus.
[2] Dion. Plut.
[3] Dion. p. 102.
[4] Dion. L. II.
[5] Valer. Max. L. III, ch. 4.
[6] Horat. L. IV, Ode 7.

Nos ubi decidimus,
Quò pius Æneas, quò Tullus dives, et Ancus;
Pulvis et umbra sumus.

leurs

leurs d'autres historiens nous apprennent [1] qu'il s'étoit signalé dans la guerre avant que d'être élu roi, et que la réputation qu'il s'étoit acquise par sa valeur, fut une des principales raisons qui portèrent le peuple à fixer son choix sur lui. Si cela est vrai, il falloit qu'il eût donné des preuves de son courage dans des guerres que d'autres peuples d'Italie avoient eues ensemble, puisque tous les historiens conviennent que le règne de son prédécesseur fut un règne de paix *, et qu'à peine il étoit né avant la mort de Romulus. Mais il est parlé [2] des guerres des Sabins comme étant celles où Tullus Hostilius avoit signalé sa valeur. Ainsi il y a apparence que ces historiens l'ont confondu avec son ayeul, par une ignorance qui ne peut être que très-pardonnable dans l'obscurité des premiers siècles de Rome. D'où il faut conclure que ce fut principalement à la réputation de ses ancêtres, à son crédit, à sa naissance et à sa fortune qu'il dut son élection **.

Mais, soit qu'il eût déjà donné quelques preuves

[1] Flor. I, ch. 3. Aur. Vict. in Tull. Host.

* Et ce règne avoit duré quarante-quatre ans; et Tullus étoit dans la fleur de l'âge lorsqu'il succéda à Numa.

[2] Aur. Vict.

** La fondation de Rome est de la fin de la troisième année de la sixième olympiade, 753 ans avant J. C. Romulus régna 38 ans. Numa Pompilius 44. Tullus Hostilius lui succéda la seconde année de la vingt-septième olympiade, l'an de Rome 83, avant J. C. 671, régna 32 ans, et mourut la première année de la trente-cinquième olympiade, de Rome 114, avant J. C. 640.

de son courage avant son élection, soit qu'il n'en eût point encore donné, il est certain qu'il attendoit avec impatience l'occasion de le faire. Il méprisoit souverainement le caractère pacifique de son prédécesseur[1]; il n'estimoit point les établissemens, les lois, les ordonnances qu'il avoit faites: il avoit même plus d'inclination[2] pour la guerre que Romulus. Dès qu'il fut monté sur le trône, et que le peuple et les augures eurent confirmé son élection, il fit une action mémorable qui lui gagna le cœur des pauvres et des artisans. Les deux rois ses prédécesseurs avoient joui d'une vaste étendue de terres fertiles et abondantes, dont ils avoient employé les revenus aux frais des sacrifices et à la magnificence de leur table. Romulus, en établissant sa nouvelle ville, se les étoit réservées pour lui et pour ses successeurs. Ces terres n'appartenoient point au public; elles faisoient le domaine particulier des rois. Tullus qui étoit riche par lui-même, et dont le patrimoine étoit plus que suffisant pour la dépense des sacrifices et pour celle de sa maison, crut qu'il n'en avoit pas besoin pour soutenir sa dignité. Il renonça à tout le droit qu'il pouvoit y avoir, et il permit aux pauvres citoyens qui n'avoient aucun fonds de terre, de les partager entr'eux. Par cette libéralité il soulagea ceux qui étoient dans l'indigence, et les mit en état de n'être plus obligés à servir les autres pour gagner leur vie.

IV. De si beaux commencemens ne pouvoient

[1] Liv. L. I, ch. 22.

[2] Dion.

manquer de lui gagner l'affection de ses sujets et de les disposer à le servir avec zèle dans les guerres qu'il entreprenoit. Il ne fut pas long-tems sans trouver l'occasion d'exercer sa valeur, et d'éprouver combien les Romains étoient portés à exécuter ses ordres, et à le secourir dans toutes les occasions. Cluilius [1] étoit alors dictateur d'Albe. C'étoit un homme haut et ambitieux, qui ne voyoit qu'avec impatience la prospérité des Romains dont la puissance s'augmentoit de jour en jour. Dominé par la jalousie si naturelle aux esprits ambitieux, il conçut le détestable dessein d'allumer le flambeau de la guerre entre les deux nations. Il fit plusieurs tentatives pour inspirer aux Albains la même haine qu'il avoit contre Rome : mais il ne put y réussir d'abord. Il falloit quelque prétexte, ou juste ou apparent, pour brouiller deux peuples qui étoient unis par les liens de la parenté. Cluilius mit tout en œuvre pour en faire naître. Il engagea sous main quelques-uns des plus pauvres et des plus déterminés d'entre les Albains, à piller les terres du peuple Romain, et leur promit l'impunité de tous les actes d'hostilité qu'ils commettroient. C'étoit le moyen le plus sûr pour faire réussir ses desseins. Il savoit que les Romains n'étoient pas d'humeur à souffrir qu'on fît le dégât sur leurs terres, et qu'ils prendroient infailliblement les armes pour se défendre; ce qui lui fourniroit un prétexte de les faire passer dans l'esprit du peuple pour d'injustes agresseurs. Une troupe d'Albains qui ne cherchoient qu'à s'en-

[1] Dion. L. III.

richir du bien de leurs voisins, profitèrent de la permission que Cluilius leur avoit donnée; ils entrèrent sur les terres de Rome, et les désolèrent par leurs brigandages. Les Romains ne purent souffrir une insulte si manifeste. Ils prirent les armes pour défendre leurs campagnes, et s'étant mis à poursuivre les pillards, ils en tuèrent un grand nombre, ils entrèrent même sur les terres des Albains; et après avoir recouvré le butin qu'on leur avoit enlevé, ils s'en retournèrent chez eux avec les effets qu'ils avoient perdus, et peut-être même avec ceux de leurs ennemis. Le dictateur qui n'attendoit que cette occasion, convoqua une assemblée du peuple. Il y fit venir les blessés, et les parens de ceux qui avoient été tués ou faits prisonniers dans les différentes escarmouches; et grossissant encore le mal, il détermina les Albains à envoyer des ambassadeurs aux Romains pour demander justice, ou pour leur déclarer la guerre, s'ils ne leur donnoient une entière satisfaction.

V. Du tems de Romulus [1] il s'étoit fait une convention entre le peuple Romain et celui d'Albe, que si dans la suite une des deux nations avoit quelque sujet de se plaindre, elle s'adres-eroit à l'autre pour avoir justice, et que si on ne faisoit droit sur ses plaintes, elle se vengeroit par les armes. Les ambassadeurs étant arrivés à Rome, Tullus à qui on avoit donné avis de ce qui se passoit, résolut de prévenir les Albains, afin qu'on fût en droit de rejetter sur eux l'infraction de l'alliance qui avoit été faite entre la

[1] Dion. p. 103 et 104. Liv. L I.

métropole et sa colonie. Il chargea quelques-uns de ses amis de recevoir chez eux les ambassadeurs d'Albe, et de les traiter avec beaucoup de politesse et d'amitié, tandis que sous prétexte de quelques affaires il différoit toujours de leur donner audience, jusqu'à ce qu'il eût pris de justes mesures. En même-tems il envoya à Albe quelques-uns des plus illustres citoyens, accompagnés de hérauts d'armes, pour demander justice du dégât qu'on avoit fait sur les terres du peuple Romain. Ces députés avoient ordre de faire diligence, et d'insister pour avoir une prompte réponse. Etant arrivés à Albe, ils trouvèrent Cluilius au milieu du peuple assemblé dans la place publique. Ils exposèrent le sujet de leur députation, et demandèrent justice de l'infraction que les Albains avoient faite au traité d'alliance. Les Albains les reçurent assez mal, et leur reprochant que les Romains étoient eux-mêmes les violateurs de l'alliance, ils les renvoyèrent. Le chef de l'ambassade ne les trouvant pas disposés à donner au peuple Romain la satisfaction qu'il demandoit, leur dit qu'on voyoit bien qu'ils ne cherchoient qu'à éluder, et que puisqu'au lieu d'écouter les plaintes qu'on leur faisoit, ils menaçoient de la guerre; il la leur déclaroit lui-même au nom du peuple Romain, à commencer dans trente jours. Pendant ce tems-là, Tullus avoit soin que les envoyés d'Albe fussent reçus avec toute la civilité possible : ce n'étoit que festins, divertissemens, et visite des principales familles de Rome. C'est ainsi qu'il les amusoit, différant toujours de leur donner audience, jusqu'à ce qu'il fût informé

du succès qu'avoient eu ses ambassadeurs à Albe. Quand les envoyés de Rome furent de retour, et qu'ils eurent fait le rapport de ce qui s'étoit passé dans leur négociation, il manda les ambassadeurs des Albains, et leur donna audience. Ceux-ci lui exposèrent les ordres dont ils étoient chargés, et menacèrent de déclarer la guerre, si on ne leur accordoit ce qu'ils demandoient. « Je me suis plaint « avant vous, leur dit Tullus, et je n'ai rien obtenu « de ce qui est ordonné par le traité d'alliance. Ain- « si il est évident que vous avez été les premiers à « en violer les articles. Allez donc dire à ceux qui « vous ont envoyés, que puisqu'ils n'ont donné au- « cune satisfaction à mes ambassadeurs, et qu'ils les « ont si mal reçus, je leur déclare une guerre qui « ne peut être que très-juste, puisque j'y suis con- « traint. Fassent les dieux, témoins de nôtre al- « liance, que tous les malheurs de cette guerre re- « tombent sur ceux qui en sont les auteurs » !

VI. Sur ces sujets de mécontentement, les deux nations [1] firent les préparatifs nécessaires, et on se mit en campagne sans différer. Les Albains s'y mirent les premiers, et leurs troupes s'avancèrent sur les terres du peuple Romain. Le lieu où ils assirent leur camp, fut appelé dans la suite *Fossa Cluilia*, du nom de Cluilius leur général. Les Romains se postèrent à quelque distance du camp des Albains, dans l'endroit le plus avantageux qu'ils purent trouver. Cluilius s'étoit flatté qu'il engageroit facilement les siens à attaquer les Romains dans leurs retran-

[1] Dion. L. XXXIII. Liv. L. I, ch. 33.

chemens. Mais quand les deux armées furent en présence, et qu'elles eurent remarqué qu'elles étoient à peu-près égales en nombre, également bien équipées, également fournies de toutes les choses nécessaires pour une longue campagne, l'ardeur qu'elles avoient fait paroître d'abord pour le combat, commença à se rallentir, et chaque général songea moins à engager une action, qu'à se tenir sur la défensive, et à se fortifier de plus en plus dans son camp. Déjà l'officier et le soldat murmuroient contre les commandans, et se plaignoient de ce qu'on passoit le tems à de légères escarmouches. Le chef des Albains qui étoit le premier moteur de la guerre, ennuyé d'une si longue inaction, résolut de sortir de ses lignes, pour attirer l'ennemi au combat, ou pour l'attaquer dans son camp, s'il refusoit le défi. Le jour étoit marqué pour en venir aux mains, et il avoit fait tous les préparatifs nécessaires. Mais s'étant retiré dans sa tente pour y passer la nuit environné de sa garde ordinaire, le lendemain matin on le trouva mort, sans qu'il parût sur son corps aucune marque ou de blessure ou de poison.

VII. Un accident de cette nature [1] parut d'autant plus surprenant, qu'il n'avoit été précédé d'aucune indisposition sur laquelle on pût le rejetter. Il fit beaucoup d'impression sur les esprits, et donna matière à plusieurs réflexions. Les esprits accoutumés à attribuer à la providence tout ce qui se passe dans ce monde, furent persuadés que sa mort étoit

[1] Dion. L. III.

un effet de la colère des dieux, parce que, contre toute justice, et sans aucune nécessité, il avoit allumé le flambeau de la division entre la ville d'Albe et sa colonie; c'est ce que croyoient les plus pieux, mais particulièrement les Romains: Tullus eut soin de les entretenir dans cette opinion. Ceux au contraire qui avoient regardé la guerre comme un moyen de s'enrichir, et qui par sa mort se voyoient privés des plus grands avantages, n'attribuoient un accident si imprévu, qu'à l'envie, à la jalousie, aux embuches des hommes, et prétendoient que quelqu'ennemi caché l'avoit fait mourir par un poison secret dont il étoit difficile de s'appercevoir; tel étoit le sentiment de la plupart des Albains. D'autres disoient qu'accablé de chagrin, il s'étoit lui-même ôté la vie, désepérant de se tirer avec honneur d'une guerre qu'il avoit suscitée: mais on ne voyoit sur son corps aucune apparence ni de violence ni de poison. D'autres enfin, qui n'étoient prévenus ni par l'amour ni par la crainte, n'attribuoient sa mort ni à la colère des dieux, ni aux embuches des hommes, mais à la nécessité de la nature, et au destin qui a fixé le nombre de nos jours dès le premier instant de notre naissance: ces derniers jugeoient plus sainement, et étoient en plus grand nombre.

VIII. Tullus ne laissa pas échapper une occasion [1] si favorable. Profitant de la consternation générale que la mort de Cluilius avoit jetté par toute l'armée ennemie, il passa au-delà du camp des Al-

[1] Liv. L. I, ch. 23.

bains, et marcha avec ses troupes sur les terres de la ville d'Albe. A la place de Cluilius, l'armée Albaine élut pour dictateur Metius Fufetius. C'étoit un homme entièrement indigne d'un poste si élevé, aussi peu capable de conduire la guerre que de maintenir la paix, n'ayant ni courage, ni constance, ni sincérité, ni bonne foi; un homme enfin qui sembloit destiné à causer la ruine de sa patrie. Dans les commencemens il avoit paru plus ardent qu'aucun autre à semer la division entre les deux villes; et ce fut pour cette raison qu'on lui donna le commandement de toutes les forces de la république. Dès qu'il fut revêtu de l'autorité souveraine, il se mit aux trousses de l'armée Romaine, et la poursuivit sur les terres d'Albe où elle étoit entrée. Mais quand il eut vu de plus près l'état des affaires, il changea de sentiment, et ne chercha qu'à temporiser, et sur-tout lorsqu'il eut appris que les Albains n'avoient plus tant d'ardeur pour le combat; que les entrailles des victimes ne lui permettoient pas une heureuse réussite, et que les deux villes étoient menacées d'une guerre étrangère, si elles ne se réunissoient promptement contre leurs ennemis communs par une paix solide et durable. Metius n'avoit ni assez de courage pour surmonter tant de difficultés, ni assez de prudence pour les prévenir. Du tems de Romulus, les Véïens et les Fidenates avoient fait la guerre aux Romains pour leur disputer la primauté. Vaincus et défaits dans plusieurs combats et dépouillés d'une partie de leurs terres, ils avoient été contraints de céder

et de se soumettre aux vainqueurs. Ensuite ils avoient joui d'une paix profonde sous le règne de Numa, et leurs villes étoient devenues très-florissantes. Cette prospérité les rendoit plus fiers et ranimoit leur courage; de sorte qu'ils ne cherchoient qu'à recouvrer leur liberté et à secouer le joug de la domination Romaine. Jusqu'alors ils avoient dissimulé le dessein qu'ils avoient de se révolter. Mais la proximité des deux armées, qui n'étoient campées qu'à deux ou trois heures de Fidènes, donna occasion de le faire éclater. Les chefs de la conspiration envoyerent des ordres pressans à tous ceux qui étoient en état de porter les armes, de s'assembler à Fidènes, et d'y entrer les uns après les autres et à petit bruit, de peur de donner quelque soupçon. Leur intention étoit d'épier le moment favorable que les Romains et les Albains seroient sortis de leurs retranchemens pour se livrer bataille; ce qu'on attendoit de jour en jour. Quelques espions postés dans les montagnes devoient en avertir par un signal dont on étoit convenu. Les mesures étoient prises pour arriver au champ de bataille vers la fin de l'action, et il y avoit ordre de tomber également sur les vainqueurs et sur les vaincus. Tel étoit le projet des conjurés; s'il eût réussi, ils se seroient facilement défait et des Romains et des Albains.

IX. Si les Albains eussent eu la témérité de hazarder contre l'armée Romaine un combat décisif, rien n'eût empêché que les embuches de leurs ennemis communs ne fussent demeurées cachées [1] et

[1] Dion. p. 306 et 108.

que les deux armées n'eussent été taillées en pièces. Mais tandis qu'on différoit d'en venir aux mains, la conjuration fut éventée et le projet déconcerté. Fufetius averti de ce qui se passoit à Fidènes, en fut allarmé, et fit tous ses efforts pour porter les esprits à la paix. Tullus qui avoit aussi été informé de la conjuration par quelques Fidenates, ne balança point à écouter les propositions que lui fit le général des Albains. Les deux chefs se rendirent dans la plaine qui étoit entre les deux camps, et après s'être fait les civilités ordinaires, l'Albain parla en ces termes : « Depuis que ma patrie m'a « honoré du titre de dictateur, j'ai examiné le sujet « de nos divisions, et il m'a paru si frivole et si « leger, que je n'ai point balancé à blâmer la con- « duite des Albains aussi bien que la vôtre : plus « je suis entré dans cet examen, plus j'ai condamné « notre désunion, et plus j'ai compris qu'elle ne « peut que nous faire tort aux uns et aux autres. « Ces pensées modérant l'ardeur qui me portoit « d'abord à vous présenter la bataille, j'ai temporisé « jusqu'à présent, dans l'espérance que vous feriez « quelques avances pour conclure la paix. Mais « pendant que nous tardons et que nous attendons « à qui fera le premier pas pour terminer cette « guerre à des conditions raisonnables, la nécessité « plus forte que les conseils et les raisonnemens « humains nous oblige à nous réconcilier malgré « nous. Il n'est plus tems de reculer. Les Fidenates « nos ennemis communs profitent de nos divisions « et conspirent contre nous. C'est un feu rapide,

« c'est un torrent impétueux qui va nous ruiner de « fond en comble si nous ne nous réconcilions. J'en « suis informé de bonne part ; et je vous en donne « avis ; écoutez quelles sont les embusches qu'ils « nous dressent, et comment j'ai découvert leurs « pernicieux desseins ». Aussi-tôt il fit lire par un de ses gens les lettres qu'il avoit reçues de quelques Fidénates, et en même tems il fit paroître devant toute l'assemblée celui qui les avoit apportées. La lecture faite, l'étonnement fut général, et le dictateur continua son discours. « Vous voyez, dit « -il, Romains, ce qui m'a engagé à vous faire les « premieres propositions de paix. C'est à vous « maintenant d'examiner si pour quelques trou- « peaux qu'on vous a enlevés, il est plus de votre « intérêt de continuer une guerre injuste où votre « perte est inévitable, que de vous réunir avec vos « parens et vos fondateurs contre l'ennemi commun. « Mais il est inutile de vous faire de plus vives ins- « tances ; je vous crois trop raisonnables pour ne pas « sacrifier vos inimitiés aux intérêts des deux nations. « Il ne s'agit plus que de voir à quelles conditions « on peut faire la paix. Il me paroit que l'accommo- « dement le plus honorable que puissent faire des « amis et des parens, est de se pardonner récipro- « quement les injures qu'on a reçues de part et d'au- « tre. Cependant, Tullus, si vous aimez mieux « qu'on livre les auteurs des injures pour être punis, « je déclare que les Albains sont prêts à y consentir « et à faire cesser tout sujet de plainte. Si vous avez « quelqu'autre moyen plus juste et plus raisonnable,

« vous nous ferez plaisir de nous le communi-
« quer. »

XI. Le roi des Romains qui avoit été informé en même tems que le dictateur de la conspiration des Fidenates et des Véïens, et qui étoit convaincu que les Romains n'avoient pas moins d'intérêt que les Albains à conclure une paix solide et durable, lui fit cette réponse. « Nous savons, Fufetius, que le « danger dont nous sommes menacés, seroit inévi- « table, si nous étions obligés de terminer cette « guerre par un combat. Nous avons été informés « comme vous des pièges secrets que nous dressent « nos ennemis communs. Toujours en garde contre « les embuches qu'ils nous tendent, et bien résolus « de nous venger de leur perfidie, nous avons le « même empressement que vous de terminer amia- « blement tout nos différens. Ensevelissons donc « dans un éternel oubli toutes nos plaintes, toutes « nos querelles, puisque vous le voulez. Mais il ne « suffit pas de remédier à nos inimitiés présentes; il « faut prendre de justes mesures, afin de n'avoir « plus aucun démêlé à l'avenir. Car tandis que vous « nous envierez des avantages que nous n'avons ac- « quis qu'avec beaucoup de peines et de dangers, « tandis que nous aurons sujet de nous défier de vous « et que nous vous regarderons comme des ennemis « secrets contre lesquels nous serons continuelle- « ment en garde, il n'y aura point de paix solide, « point de veritable amitié ni d'intelligence entre « les deux nations. Mais comment leverons-nous « ces obstacles qui s'opposent à la stabilité de notre

« alliance? Ce ne sera certainement pas par les « clauses que nous insérerons dans le traité, ni « par les sermens les plus solemnels; ces précau- « tions sont aussi foibles qu'elles sont faciles. Le « seul moyen qui nous reste, est donc de n'avoir « plus que la même fortune et les mêmes intérêts. « Pour parvenir à cette union, il faut que les Ro- « mains fassent part aux Albains de tous les biens « dont ils jouissent aujourd'hui et de ceux dont ils « pourront jouir dans la suite; il faut d'un autre « côté que les Albains recevant avec reconnoissance « les offres que nous leur faisons, viennent tous « s'établir à Rome, ou du moins la plus grande « partie. Les Sabins et plusieurs Etruriens l'ont « fait, et ne s'en sont pas repentis. Pouvez-vous « refuser de suivre leur exemple, vous qui êtes nos « amis, nos alliés, nos parens, nos fondateurs? Si « cependant vous ne pouvez vous résoudre à quit- « ter votre patrie pour venir à Rome, du moins « établissons un conseil public qui jugera des in- « térêts de l'une et de l'autre ville, et donnons l'au- « torité souveraine à celle des deux qui est la plus « puissante et la plus en état de faire du bien à « l'autre. Tel est mon avis; et je suis persuadé que « si vous le voulez suivre, nous verrons régner en- « tre nous une paix solide, une union parfaite, une « amitié qui ne sera point sujette au changement. « Sans cela n'espérez pas que nous puissions ja- « mais nous accorder; deux villes également puis- « santes, telles que sont aujourd'hui Albe et Rome, « seront toujours jalouses l'une de l'autre ».

XI. Tullus ayant parlé de la sorte, le dictateur demanda du tems pour délibérer; il sortit de l'assemblée, convoqua le conseil des Albains, mit l'affaire en délibération, et après avoir recueilli les suffrages, il s'adressa au roi des Romains, et lui tint ce discours. « Non, Tullus, nous ne pouvons « nous résoudre à abandonner notre patrie, nos « temples, nos maisons. Mais nous approuvons fort « votre dernière proposition, qui est d'établir un « conseil des deux nations, et de céder l'autorité « souveraine à l'une des deux villes : faisons entrer, « si vous le voulez, ces conditions dans le traité de « paix, et retranchons par ce moyen tout sujet de « division ». La difficulté étoit de savoir qui de Rome ou d'Albe, auroit le commandement; on disputa sur la préférence, et chacun fit valoir ses raisons. « C'est à nous, dit le dictateur, qu'il ap-« partient de commander. Le droit naturel et com-« mun à tous les hommes, veut que ceux qui ont « donné l'origine à une nation, aient la souve-« raineté sur elle. Or Rome a été fondée par une « colonie d'Albains; et c'est ce qui nous donne de « légitimes prétentions sur vous. D'ailleurs les Al-« bains, quoique beaucoup plus anciens que vous, « sont encore aujourd'hui tels qu'ils étoient lors-« qu'Albe fut bâtie; ils sont sans mélange d'étran-« gers, et n'ont jamais accordé le droit de bour-« geoisie qu'à des Grecs et à des Latins. Rome au « contraire est un composé de toutes sortes de na-« tions, d'Etruriens, de Sabins, de barbares, de « vagabonds, qui autrefois n'avoient point de de-

« meure fixe ; et aujourd'hui il n'y reste qu'un fort « petit nombre de nos descendans. Si donc nous « vous cédions l'empire, il faudroit que les Grecs « obéissent aux barbares, les naturels du pays à des « étrangers, les anciens aux nouveaux venus, le « sang le plus pur à un sang mêlé. Enfin une troi- « sième raison qui justifie nos prétentions, c'est « qu'Albe a encore aujourd'hui les mêmes loix, les « mêmes coutumes, la même constitution, la même « forme de gouvernement qu'elle avoit d'abord. « Rome au contraire, qui est une ville nouvellement « bâtie, et composée de toutes sortes de nations, « n'a pû parvenir à cette police exacte, à ce bel « ordre, à cette discipline qui ne peut être le fruit « que d'une longue suite d'années. Or peut-on dis- « convenir qu'une république qui joint à une lon- « gue expérience une constitution parfaite, ne doive « commander à celle qui manque d'expérience, et « qui n'a que la division, le trouble, et la foiblesse « en partage » ?

XII. Telles étoient les raisons sur lesquelles le dictateur appuyoit le droit que les Albains prétendoient avoir à la souveraineté. Mais Tullus les détruisit sans peine, et fit valoir celles des Romains. « Les droits de la nature, dit-il, et le mérite des « ancêtres, nous sont communs avec vous, puis- « que nous descendons des mêmes pères. Mais « vous dites que les colonies doivent obéir à leurs « fondateurs, et que c'est une loi dont il n'est pas « permis de se dispenser. Y pensez-vous, Albains ? « Ne sçavez-vous pas que Lacédémone prétend com-

« mander

« mander non seulement aux autres Grecs, mais « encore aux Doriens dont elle tire son origine? Et « vous-mêmes qui êtes une colonie des Laviniens, « reconnoissez-vous vos fondateurs pour vos maî- « tres? En faut-il davantage pour détruire la pre- « mière raison que vous avez fait valoir avec tant « de confiance? Vous faites en second lieu une com- « paraison odieuse de nos deux villes, et vous pré- « tendez que la république d'Albe a tousjours con- « servé sa noblesse, tandis que Rome a corrompu « et altéré la sienne par le mélange d'un sang étran- « ger. Il faut donc vous désabuser sur ce point, et « vous faire voir que vous avez tort d'alléguer en « votre faveur une si foible raison. Nous ne rou- « gissons point d'avoir accordé le droit de bour- « geoisie à tous ceux qui ont voulu s'établir à Rome, « au contraire nous nous en faisons gloire. Les Athé- « niens nous en ont donné l'exemple; et c'est par une « conduite si sage qu'ils se sont fait tant d'honneur « parmi les Grecs, et qu'ils ont rendu leur ville si « florissante. A Rome nous donnons le commande- « ment, les charges, les honneurs de la magistra- « ture, non pas à ceux qui possédent de grands biens « ou qui peuvent montrer une longue suite d'an- « cêtres nés dans le pays, mais à ceux qui en sont « dignes; c'est dans la vertu que nous faisons con- « sister le mérite, et non dans les avantages exté- « rieurs, tels que sont la naissance et les richesses. « C'est par cette conduite que vous blâmez, c'est « par cette douceur envers les étrangers, que Rome « si petite dans ses commencemens, est parvenue

« à l'empire que les nations voisines n'osent aujour-« d'hui nous disputer. Albe au contraire, cette ville « autrefois si riche, si florissante, et si fière, se « trouve aujourd'hui réduite à un fort petit nom-« bre de familles, tandis que par les maximes que « vous blâmez, la république Romaine qui dans son « origine étoit si peu de chose, est devenue plus « puissante que les autres républiques d'Italie. Ce « qui doit décider de la préférence d'une nation sur « une autre, c'est la force dans la guerre, c'est la « prudence dans les conseils; qualités que vous de-« vez respecter dans les Romains. Ce n'est point « par ostentation que je le dis: j'en appelle à l'ex-« périence, et j'en prends à témoins plusieurs villes « Latines qui sont vos colonies; elles ne vous ont « abandonnés pour se joindre à nous, que parce « que nous sommes en état de faire du bien à nos « amis et de nuire à nos ennemis, ce qu'on ne peut « ni attendre ni craindre de vous. J'aurois encore « d'autres raisons à opposer à vos prétendus droits: « mais comme vous êtes nos parties, vous voudriez « encore y répondre, et nos constestations ne fini-« roient jamais.

XIII. Il n'y avoit pas d'apparence qu'une affaire si importante pût se disputer par des raisonnemens. Les parties intéressées en furent bientôt convaincues, et cherchèrent d'autres voyes d'accommodement. On proposa de décider le différend par les armes. Cet avis fut généralement approuvé. Mais on n'étoit pas d'accord sur le nombre des combattans. Tullus vouloit qu'on choisît de part et d'autre

les deux plus braves qu'on pourroit trouver dans chacune des deux armées, et qu'on leur remît la décision du sort des deux nations. Il prétendoit même que dans une affaire de cette importance, nul autre que lui ne devoit être chargé de défendre les intérêts de la patrie, et il invitoit le général des Albains à un combat singulier. Pour piquer de générosité le dictateur, il lui représentoit que ce seroit un honneur aux chefs des deux nations de combattre pour l'empire, et qu'en pareille occasion s'il étoit glorieux de vaincre, il ne pouvoit être honteux d'être vaincu. En même tems il lui apportoit l'exemple des fameux généraux et de plusieurs rois qui avoient exposé leurs vies pour le salut de leurs républiques, persuadés qu'ils se fussent rendus indignes des honneurs dont ils étoient revêtus, s'ils n'eussent participé autant et plus que les autres aux périls de la guerre. Fufétius qui ne se sentoit pas assez de valeur pour se mesurer contre Tullus, consentoit que le différeud se décidât par un petit nombre de combattans, mais il n'étoit point d'avis que ce fût par un duel. Il disoit qu'il étoit glorieux à des généraux d'armée de se battre seul à seul lorsqu'il y alloit de leur autorité et de leur intérêt particulier, mais que quand il s'agissoit de décider de l'empire entre deux villes rivales, non seulement un combat singulier n'étoit pas nécessaire, mais qu'il ne pouvoit tourner qu'à la honte du vainqueur et du vaincu. Il concluoit qu'il falloit choisir de chaque côté trois champions pour combattre à la vue des deux armées; et pour donner plus d'au-

torité à son sentiment, il ajoutoit que le nombre de trois étoit un nombre très-propre pour vuider toutes sortes de contestations, parce qu'il comprend un commencement, un milieu, et une fin. Cet avis ayant été approuvé, on vit aussi-tôt naître une noble émulation dans les deux camps. Chacun s'offroit à l'envi pour partager la gloire du combat. Tout ce qu'il y avoit de plus distingué par la noblesse, par la valeur, par la force, soit parmi les soldats, soit entre les officiers, demandoit avec empressement d'estre choisi le premier. Mais le destin y avoit pourvu, et la nature avoit fait naître à Rome et à Albe six jeunes champions d'illustres familles, bien faits de leurs personnes, et d'une taille avantageuse.

XIV. Sequinius, citoyen d'Albe, avoit eu deux filles jumelles. Il les avoit mariées en un même jour, l'une à un citoyen Romain nommé Horace, l'autre à un Albain appelé Curiace. Elles devinrent enceintes toutes deux dans le même tems, et à leurs premières couches elles mirent au monde chacune trois jumeaux. Les pères de ces enfans, regardant leur naissance comme un heureux présage pour leur famille et pour leur patrie, les élevèrent tous avec beaucoup de soin. Ils avoient de la force, du courage, de la grandeur d'ame; et parmi toute la jeunesse des deux ville, il n'y avoit personne de plus accompli. Ce fut sur ces jeunes gens que Fufétius et Tullus jettèrent les yeux pour leur confier le sort des deux nations. Il ne restoit plus qu'une difficulté: c'étoit de savoir si les liens de l'amitié et de la

parenté ne rallentiroient point leur courage, et s'ils voudroient se battre ensemble. Le dictateur sonda les dispositions des Curiaces, et ils ne balancèrent point à se dévouer pour leur patrie. Tullus fit la même chose à l'égard des Horaces. Ils lui témoignèrent qu'ils étoient très-sensibles à l'honneur qu'on leur faisoit de les choisir pour décider de l'empire, mais qu'ayant encore leur père, ils n'étoient pas les maîtres de leurs personnes, et qu'ils ne pouvoient rien faire sans son aveu; qu'ainsi ils le prioient de leur accorder un moment pour le consulter avant que de lui rendre une réponse décisive. Tullus charmé de leur respect filial, leur donna de grandes louanges, et leur dit qu'il approuvoit fort qu'ils ne s'engageassent à rien, qu'ils n'eussent obtenu le consentement de celui qui leur avoit donné la vie. Ils partirent dans le moment, et lorsqu'ils furent arrivés chez leur père, ils lui rapportèrent ce que Tullus leur avoit dit, et la réponse qu'ils lui avoient faite. Horace transporté de joie leva les mains aux ciel, et ayant embrassé tendrement ses trois fils; « Allez, leur dit-il, généreux enfans, je vous donne « mon consentement; allez porter à Tullus une ré- « ponse digne de vous ».

XV. On choisit pour le champ de bataille une large plaine[1] où les deux armées pussent voir l'action. Elle séparoit les terres Romaines de celles des Albains. L'espace qu'on laissa aux combattans étoit de trois ou quatre stades. Le jour qui devoit assurer l'empire à l'une des deux villes, on commença

[1] Dion. p. 115. Liv. L. I, ch. 24.

par immoler des victimes ; et tandis qu'elles brûloient sur les autels, les Romains et les Albains firent serment qu'ils s'en tiendroient à ce qui seroit décidé par le combat, et qu'ils garderoient inviolablement les conditions du traité, eux et leurs descendans. La cérémonie des sacrifices étant achevée, les troupes mirent bas les armes, et sortirent de leurs retranchemens pour voir le combat. Le dictateur fit avancer les Curiaces, et Tullus les Horaces. Ils étoient tous revêtus de belles armes, et ornés comme des victimes destinées à la mort. Ils s'approchent d'abord, et ayant mis leurs épées entre les mains de leurs écuyers, ils courent s'embrasser, ils se saluent par les termes les plus tendres, et s'arrosent mutuellement de leurs pleurs. Un spectacle si touchant tire des larmes aux spectateurs, ils accusent leurs généraux de cruauté, et se reprochent à eux-mêmes d'avoir obligé des parens à s'égorger les uns les autres pour les intérêts publics, tandis qu'ils auroient pu sans conséquence donner à d'autres une si triste commission. Après les embrassemens réciproques, les Horaces et les Curiaces reprennent leurs armes des mains de leurs écuyers, et les ayant fait retirer, ils se postent l'un contre l'autre selon leur âge *, et commencent le combat.

XVI. Jusqu'a ce moment les deux armées avoient été tranquilles, et un profond silence régnoit par tous les rangs. Mais dès qu'on les vit aux mains, on entendit de part et d'autre un grand bruit mêlé d'ac-

* Il n'y avoit pas grande différence, puisqu'ils étoient jumeaux.

clamations, de vœux, d'exhortations, d'applaudissemens, de gémissemens, et l'air retentissoit de leurs cris militaires. Tantôt les combattans cédoient à leurs adversaires, et sembloient lâcher pied, tantôt ils retournoient à la charge et prenoient le dessus; et cette alternative tenoit les esprits suspendus entre la crainte et l'espérance. Ils se battirent long-tems sans que la victoire se déclarât; l'égalité de leurs forces, la bonté de leurs armes défensives qui les couvroient depuis la tête jusqu'aux pieds, la rendoient difficile, et retardoient la décision. L'aîné des Albains étant aux prises avec son adversaire, lui fit plusieurs blessures, et lui porta enfin un dernier coup dont il tomba mort sur la place. Un des deux Horaces qui étoit accouru soutenir son frère, fond sur le vainqueur, et après lui avoir porté plusieurs coups, et en avoir reçu lui-même, il lui enfonce son épée dans la gorge et le renverse par terre. Déjà les Romains reprenoient courage, et la joie des Albains commençoit à se dissiper, lorsqu'un revers de fortune replongea les Romains dans leur premier abbattement. L'Albain irrité par la mort de son frère, attaque le Romain qui en étoit l'auteur. Acharnés l'un contre l'autre, ils se percèrent réciproquement de plusieurs coups. Le Romain en reçoit un qui pénètre jusqu'aux entrailles. Se sentant blessé à mort, il fait les derniers efforts : il glisse son épée sous le bouclier de son ennemi, lui coupe le jarret, et tombe mort à ses pieds. L'Albain, tout boiteux qu'il étoit, se soutint encore long-tems. Il s'appuie sur

son bouclier, et va joindre son frère qui étoit aux prises avec le seul Romain qui restoit. Celui-ci attaqué par devant et par derrière, et désespérant de pouvoir tenir contre deux adversaires qui l'enveloppoient, résolut de partager leurs forces, afin de les combattre avec plus d'avantage. Il crut qu'il y réussiroit en prenant la fuite, et qu'un des Curiaces ne s'aidant que d'une jambe, il ne seroit poursuivi que par un de ses ennemis. Plein de cette espérance, il lâche pied, et se met à courir de toutes ses forces. L'artifice lui réussit. Celui des deux Curiaces qui n'étoit point encore blessé dangereusement, le poursuit de près, tandis que l'autre reste loin derrière. Alors les Albains poussent des cris de joie; ils encouragent leurs champions, ils leur applaudissent, et veulent déjà les couronner comme vainqueurs. Les Romains au contraire, consternés et abattus, déplorent leur sort, et se plaignent de la lâcheté de leur combattant. Au milieu des plus tristes regrets d'une part, et des plus douces acclamations de l'autre, Horace se retourne contre son ennemi, et sans lui laisser le tems de se mettre en garde, il lui décharge un coup si terrible, qu'il lui coupe le bras dont il tenoit son épée; et à l'instant il lui porte un autre coup, et le renverse sur la place. De-là il revient contre le denier des Albains qui étoit déjà à demi-mort: il l'achève sans résistance, et met le comble à sa victoire. Voilà, je crois, ce que l'on dit de plus probable de ce combat; quoique le plus grand nombre des historiens

rapportent que deux des Horaces furent tués d'abord, et que le troisième qui restoit [1], voyant qu'il avoit seul à combattre les trois Albains qui étoient tous blessés, prit la fuite, et qu'ayant par cet artifice partagé leurs forces, il les défit l'un après l'autre.

XVII. Les Romains reçurent leur champion avec d'autant plus d'applaudissemens, que le désespoir où il les avoit jettés par sa fuite simulée, augmentoit la joie de sa victoire. Après avoir dépouillé ses cousins [2], il courut promptement à Rome pour annoncer à son père la nouvelle de son triomphe. Mais il étoit homme, et il falloit qu'il éprouvât qu'il n'est point dans cette vie de félicité parfaite. La fortune qui venoit de l'élever au plus haut point de gloire, le précipita le même jour dans le plus grand de tous les malheurs par un horrible parricide. A peine étoit-il arrivé aux portes de la ville, qu'au milieu d'une foule de peuple de toutes les conditions, il apperçoit sa sœur qui venoit au-devant de lui. Il crut que c'étoit l'empressement de le complimenter sur sa victoire, et d'apprendre les circonstances du combat, qui l'avoit fait passer par-dessus les règles de la bienséance qui obligent une jeune fille à se tenir toujours sous les yeux de ses parens. Mais il se trompoit : c'étoit l'amour qu'elle avoit pour un des Curiaces, à qui son père l'avoit promise en mariage, qui lui inspiroit la hardiesse de sortir ainsi

[1] Voyez Liv. Flor. L. I, ch. 3. Plutarque Paral. p. 309. Aug. de Civ. Dei. L. III, ch. 14.

[2] Liv. L. I, ch. 25, Dion. L. III, p. 116 et 117.

contre sa coutume, et de se mêler avec une populace inconnue. Parmi les dépouilles dont son frère étoit chargé, elle reconnoît une cotte d'armes qu'elle avoit travaillée elle-même avec sa mère, et dont elle avoit fait présent à son futur époux. A la vue de cette cotte d'armes teinte du sang de celui qu'elle aimoit, elle déchire ses habits, elle se frappe la poitrine, elle répand des torrens de larmes, et appelle son cousin; l'air retentit de ses gémissemens. Après avoir pleuré la mort de l'Albain qu'elle aimoit, elle arrête ses yeux sur son frère, et lui fait les reproches les plus sanglans. Horace trop fier de sa victoire, animé par les caresses de son roi, et par les applaudissemens et les congratulations de sa patrie, ne put souffrir un traitement si peu attendu. Il entre en fureur, et se tournant vers sa sœur : « Ingrate, lui dit-il, ennemie jurée de tes frères! Va « joindre celui que tu préfères à ton bonheur et à « ta patrie. Puisse toute Romaine qui ose pleurer « un ennemi avoir le même sort, et périr d'une « mort aussi tragique »! En disant cela, il lui passe son épée au travers du corps, et tandis qu'elle se roule dans son sang, plein d'une indifférence sauvage il va du même pas à la maison de son père.

XVIII. Les Romains de ces premiers siècles avoient tant d'horreur des mauvais cœurs, leurs mœurs étoient si sévères et si rigides, on peut dire même si farouches, qu'à les comparer avec les nôtres, elles pourroient passer pour barbares et féroces. Horace le père, digne d'un tel fils, reçut le vainqueur et le parricide avec des transports de joie

qu'on ne peut exprimer. Ayant appris la mort de sa fille, loin d'y paroître sensible, il trouva qu'elle avoit mérité un si triste sort, et que son fils s'étoit comporté en toutes choses comme un zélé citoyen. Il ne permit pas même qu'on apportât son corps dans sa maison, ni qu'on l'enterrât dans le tombeau de ses pères; le corps resta étendu sur la place où elle avoit été tuée, et les passans le couvrirent de terre et de pierres, comme un cadavre abandonné. On peut juger par-là de la sévérité de ce Romain. Mais ce que je vais dire en est une preuve plus convaincante. Insensible aux malheurs de sa maison, et uniquement occupé du triomphe de sa patrie, ce jour-là même il fit des sacrifices d'actions de graces, et invita ses parens, ses amis, et les plus illustres citoyens à un superbe festin, où tout se passa dans une joie extraordinaire. Pour parler sincérement de la grandeur Romaine, je dirai en passant que ce caractère n'a en soi rien d'aimable, et même rien d'humain. Un amour pour la patrie, un zèle pour le bien, qui porte à de pareils excès, cesse d'être louable; et de la plus recommandable de toutes les vertus, il dégénère en une parfaite barbarie. Nous trouvons dans les premiers siècles de Rome plusieurs exemples de cette nature, mais je n'en connois aucun qui soit aussi choquant que celui-là.

XIX. Les deux armées passèrent [1] d'une manière bien différente la nuit d'après le combat des Horaces et des Curiaces. Les Romains occupés à faire des sacrifices pour remercier les dieux de la victoire

[1] Dion, L. III, p. 118.

qu'ils avoient remportée, étoient au comble de leur bonheur, et ne pensoient qu'à se réjouir. Les Albains au contraire, accablés de tristesse, et condamnant ouvertement la conduite de leur dictateur, passèrent cette soirée sans prendre de nourriture, et sans pourvoir à leurs besoins. Les uns et les autres enterrèrent leurs combattans dans le lieu même où ils avoient été tués: leurs tombeaux y ont subsisté pendant plusieurs siècles, et l'Historien Romain [1] nous assure qu'il les avoit vus. Le lendemain Tullus assembla les Albains, et leur fit un discours très-obligeant: il leur promit qu'il ne leur commanderoit rien de dur ni de fâcheux, qu'il prendroit également les intérêts des deux nations, qu'il auroit toujours égard aux droits de leur parenté, qu'il ne feroit aucun changement à la constitution de leur république, qu'il conserveroit Fufétius dans la dignité dont il étoit revêtu, et qu'il n'useroit jamais du pouvoir que la fortune avoit donné à la ville de Rome, que pour le bien et l'avantage des uns et des autres: ce discours ne contribua pas peu à soulager leurs peines et leurs chagrins. Ensuite il fit décamper son armée pour retourner à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe par un décret du sénat.

XX. La joie de cette solemnité fut beaucoup diminuée par la rencontre qu'il fit d'Horace, que quelques-uns des premiers de la ville lui amenèrent pour lui demander justice du sang de sa sœur dont il s'étoit souillé, L'accusation fut vive, et soutenue de fortes raisons. On cita les loix qui défendoient de

[1] Liv. L. I, ch. 25.

tuer : elles étoient formelles; et à les suivre à la rigueur, Horace méritoit la mort. Cependant Tullus n'avoit nullement envie de prononcer; dans le cas dont il s'agissoit, il étoit dangereux de faire justice. D'un autre côté il ne pouvoit absoudre un criminel qui convenoit qu'il avoit tué sa sœur pour un sujet qui selon les loix ne méritoit point la mort; et il craignoit que s'il mollissoit en cette occasion, il n'attirât sur lui-même et sur sa famille quelque malédiction. Mais d'un autre côté il n'osoit condamner comme parricide celui qui s'étoit exposé à la mort pour la gloire de la patrie. Dans cet embarras il lui vint en pensée de renvoyer l'accusé aux duumvirs. qui étoient des juges établis pour ces sortes de causes. Les duumvirs suivirent les loix à la rigueur, et le condamnèrent sur-le-champ. Horace, par le conseil de Tullus, en appela au peuple. Son père plaida sa cause avec véhémence. Il soutint que l'action que son fils avoit faite, ne devoit point passer pour un meurtre, mais une juste vengeance; qu'il étoit le père de l'accusé et de celle pour qui on demandoit justice; que le malheur, s'il y en avoit, le regardoit lui seul; qu'il étoit le juge le plus compétent des affaires de sa maison, et que s'il eût cru son fils coupable, il l'eût lui-même condamné et puni de son autorité paternelle, avant qu'il fût cité au tribunal des duumvirs ou à celui du peuple : que sa fille, par les indignes reproches qu'elle avoit faits à un frère victorieux, à un libérateur de la patrie, à celui qui avoit assuré aux Romains la puissance souveraine, s'étoit attiré le juste châtiment qu'elle

avoit eu ; qu'il l'auroit lui-même punie de mort si son fils ne l'avoit pas fait, que son fils avoit agi en cela comme son député, comme dépositaire de son pouvoir paternel, et qu'il ne pouvoit être repris de justice pour tout ce qu'il avoit fait en ce caractère contre une fille qui avoit mérité la plus rigoureuse punition. Mais le mérite du fils et les services importans qu'il avoit rendus à la république, faisoient infiniment plus en sa faveur que tout ce que son père pouvoit dire. Pendant que ses accusateurs pressoient ses juges de le condamner à mort, et lors même que sa sentence étoit prononcée, il étoit aussi tranquille que s'il se fût agi d'une chose indifférente. Le peuple regardoit avec admiration cet illustre vainqueur; il avoit toujours présens les grands avantages que son courage invincible lui avoit procurés, il se représentoit en même-tems ceux qu'il pouvoit s'en promettre dans la suite, et il avoit honte de balancer si long-tems à le renvoyer absous. Enfin toute l'assemblée confirma le jugement que le père avoit prononcé ; et Horace, quelqu'énorme que fût son crime, fut déclaré innocent.

XXI. Cependant Tullus [1] ne crut pas que dans une ville qui faisoit profession de craindre les dieux, ce jugement des hommes suffît pour calmer des esprits inviolablement attachés aux principes de la religion ; un parricide étoit un trop grand crime pour que le coupable ne subît pas au moins quelqu'espèce de punition. Il fit donc venir les pontifes, et leur ordonna d'appaiser la colère des dieux et des

[1] Dion. L. III. p. 119.

génies, en expiant le criminel par toutes les épreuves et par toutes les purifications que prescrivoient les loix pour les homicides involontaires. Les pontifes érigèrent deux autels, l'un à Junon protectrice des sœurs, l'autre à Janus qui fut surnommé *Curiace*. Ils firent faire à Horace certaines cérémonies sur ces autels; et afin que l'expiation fût parfaite, et qu'il n'y manquât rien, il passa sous le joug la tête couverte [1]. Il fut ordonné qu'on conserveroit ce joug à perpétuité, et que quand il auroit besoin de réparations, elles se feroient aux dépens du public. On l'appela *Tigillum Sororium* [2]: la Solive de la Sœur. Il consistoit en deux morceaux de bois plantés tout droits en terre, à quelque distance l'un de l'autre, et traversés d'un troisième qui étoit appuyé sur leurs bouts d'en haut. Horace le père fut obligé de payer les frais de l'expiation, mais on lui donna du trésor public la somme qu'il falloit pour cela. On fit à cette occasion une loi par laquelle il fut ordonné que quand un père auroit trois fils jumeaux, ils seroient élevés aux dépens du public.

XXII. Tullus mit un an entier à faire des préparatifs de guerre pour punir les Véïens et les Fidenates. Accusés d'avoir dressé des embuches aux Romains et aux Albains, il les avoit fait sommer de comparoître à Rome, pour se justifier de ce crime. Mais se connoissant coupables, au lieu d'obéir, ils avoient pris les armes, levé des troupes, fermé leurs

1 Liv. L. I, ch. 26.
2 Liv. L. I.

portes, et s'étoient révoltés ouvertement. D'abord on envoya des ambassadeurs à Fidènes, pour leur demander quel étoit le sujet de leur révolte : ils répondirent qu'ils n'avoient plus de mesure à garder à l'égard des Romains; qu'ils avoient juré fidélité et soumission à Romulus, mais que sa mort les avoit délivrés du joug de l'obéissance. Sur cette réponse, Tullus arma toutes les forces de la république, et fit venir des secours des villes alliées. Le plus considérable fut celui que lui amenèrent les Albains. L'injure ne les regardoit pas moins que le peuple Romain, et depuis le combat des Horaces et des Curiaces ils étoient obligés de suivre les étendards de la ville de Rome dont ils étoient alliés et sujets. Tullus avoit continué Métius dans sa dictature, qui ne devoit être qu'annuelle. Comptant entièrement sur son zèle et sur son attachement aux intérêts de la république, il lui donnoit d'illustres témoignages de son estime, et lui communiquoit tous ses desseins. Mais cet ingrat ne paya toutes ces caresses que de la plus noire ingratitude. Accusé par ses citoyens d'avoir mal conduit les affaires dans la dernière guerre; soupçonné de trahison, parce que depuis près de trois ans il jouissoit de la dictature par concession, et déjà ennuyé de dépendre d'une puissance supérieure, il conçut la résolution la plus impie et la plus détestable. Il députa secrètement vers les ennemis du peuple Romain qui balançoient encore à se révolter, les exhorta à secouer au plutôt le joug de l'obéissance, et leur promit que lorsqu'on donneroit la bataille, il tourneroit toutes ses forces contre

contre les Romains. Ses menées furent si secrètes, que quand on se mit en campagne on n'en avoit pas le moindre soupçon.

XXIII. Les préparatifs de guerre étant faits, Tullus fit marcher ses troupes sans se défier de rien. Après avoir passé le Teveronne [1], il alla se camper à la vue de Fidènes, où il trouva les ennemis rangés en bataille devant la ville. Le premier jour il demeura tranquille dans son camp. Mais le lendemain il assembla le conseil de guerre, et tout le monde étant d'avis qu'il falloit au plutôt attaquer l'ennemi, il fit publier qu'on livreroit bataille le jour suivant. Jusque-là Fufétius avoit toujours tenu son dessein caché, sans en rien découvrir à la plupart de ses amis. Mais quand il vit que le tems pressoit, il assembla les principaux officiers Albains, et leur dit que Tullus lui avoit marqué son poste au pied de la montagne, et qu'il lui avoit donné le commandement d'une des aîles : qu'il se retireroit au commencement du combat sur le haut de cette montagne, et que là il attendroit en toute sûreté, jusqu'à ce que la victoire se déclarât d'un côté ou de l'autre ; que si les Romains consternés par la désertion de l'armée Albaine, pensoient plutôt à fuir qu'à faire une vigoureuse résistance, ce qui probablement ne manqueroit pas d'arriver, pour lors il tomberoit sur eux, et que profitant de l'avantage du lieu, il couvriroit la plaine de morts, et acheveroit de les défaire ; que si au contraire les Romains, par une espèce de miracle et

[1] Liv. L. I. ch. 27. Dion. L. III. p. 120.

contre ses espérances, venoient à gagner le dessus, il se joindroit à eux pour avoir part à leur victoire, et qu'il leur feroit entendre qu'il ne se seroit retiré sur les hauteurs avec les troupes qu'il commandoit, que dans le dessein d'investir les Fidenates et leurs alliés ; et qu'on pourroit d'autant moins le soupçonner d'infidélité, que ses actions se trouveroient d'accord avec ses paroles ; que de quelque côté que la victoire se déclarât, il étoit sûr de partager avec les vainqueurs la bonne fortune de cette journée ; et que si les Romains, malgré sa désertion, défaisoient l'armée ennemie, il attendroit une autre occasion pour secouer le joug de leur obéissance. Ce projet étoit également lâche et impie. Cependant les officiers de l'armée Albaine y donnèrent les mains, tant ils avoient d'envie de secouer leur nouveau joug, et de recouvrer leur ancienne liberté. Ils promirent donc au dictateur qu'ils suivroient ses ordres en toutes choses ; et après s'être engagés par les sermens les plus solemnels à garder un silence inviolable, l'assemblée se sépara.

XXIV. Le lendemain au lever du soleil, les Fidenates et leurs alliés sortirent de leurs retranchemens, et se rangèrent en bataille. Les Romains de leur côté firent la même chose. Tullus commandoit l'aîle gauche de l'armée Romaine ; il se posta contre les Véïens qui faisoient l'aîle droite de l'armée ennemie. Métius et ses Albains étoient à l'aîle droite, postés contre les Fidenates à côté de la montagne. Quand les deux armées furent en présence, avant qu'on en vînt à la portée du trait, les Albains se sé-

parant du reste des alliés, gagnèrent peu-à-peu la montagne sans rompre leurs rangs. Les Fidenates qui s'en apperçurent, ne doutèrent point que ce ne fût là l'exécution des promesses que le dictateur leur avoit faites : l'espérance d'un prompt secours animant leur courage, ils attaquent l'aîle droite de l'armée Romaine, et cherchent à l'envelopper. Les Romains qui se voient abandonnés, restent immobiles sans avoir le courage de se défendre. Cependant leur aîle gauche combattoit avec succès, et Tullus qui étoit à la tête avec l'élite de la cavalerie, se signaloit dans la mêlée, lorsqu'un cavalier étant accouru à bride abbatue : « Notre aîle droite, s'écria-t-il, ne « peut plus résister, les Albains abandonnent leur « poste, et se retirent sur les hauteurs; les Fide-« nates vont nous envelopper ». A cette nouvelle, les Romains prenent l'épouvante, et se croyoient déjà investis. Tullus lui-même en fut ébranlé [1] d'abord. Quelques auteurs disent que dans cette occasion il fit vœu de bâtir des temples à la Paleur et à la Peur. Mais il revînt bientôt de son épouvante, et par une présence d'esprit qu'on ne peut assez admirer, il appela à haute voix celui qui lui avoit apporté cette nouvelle [2] et lui reprochant sa timidité : « Romains, dit-il, la victoire est à nous; les Albains « se sont emparés de la montagne, c'est par mon « ordre qu'ils l'ont fait; ils vont investir les Fide-« nates et les charger en queue : ayez soin de parta-

[1] Liv. L. I.

[2] Polyæn. L. VIII. Frontin. L. VII, ch. 7. Valer. Maxim. L. VII, ch. 4. Ex. 2.

« ger avec eux la gloire de cette journée ». En disant cela, il marche contre les ennemis, qui avoient entendu une partie de son discours, et qui en étoient alarmés. Il ordonne en même-tems à sa cavalerie de lever les piques [1] pour cacher à son infanterie la retraite des Albains. La cavalerie romaine animée par la voix de son roi, se jette brusquement sur les ennemis. Les Fidenates à leur tour prennent l'alarme, et craignent que Fufétius ne les ait trahis, parce qu'ils ne lui voient faire aucun mouvement pour attaquer les Romains. Tullus les enfonce et les met en fuite. Il les poursuit d'abord; mais voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre de leur part, et qu'ils étoient hors d'état de se rallier, il se retourne contre les Véïens qui demeuroient encore fermes dans leur poste. L'infanterie donne une rude attaque, et la cavalerie fait des prodiges de valeur. Les Véïens soutiennent le premier choc; mais à la fin, ils suivent l'exemple de leurs alliés, et cherchent leur salut dans la fuite. Tullus les pousse dans le Tibre, plusieurs y périssent au milieu des flots. Pour augmenter la déroute et le carnage, il envoie une partie de sa cavalerie après les fuyards, et revient avec le gros de son armée attaquer leur camp; il s'en rend maître sans beaucoup de peine.

XXV. Quand le dictateur [2], qui s'étoit retiré sur la montagne, vit que Tullus avoit remporté la victoire, il descendit dans la plaine; et pour faire croire aux Romains qu'il avoit fait son devoir, il se mit à

[1] Liv. L. I.

[2] Dion. L. III, p. 123 et 124.

poursuivre les fuyards, et en défit un grand nombre. Tullus qui avoit pénétré ses desseins, et qui étoit convaincu de sa lâcheté, n'eut pas moins d'horreur de cette seconde trahison que de la première. Il résolut d'en faire une punition exemplaire. Mais cette résolution n'empêcha pas qu'il ne reçut avec une joie extérieure les complimens que lui fit Fufétius sur la victoire qu'il venoit de remporter. Il fit semblant d'être persuadé qu'il ne s'étoit retiré sur les hauteurs qu'à bonne intention, et loua publiquement sa prudence. Il lui envoya même une partie de sa cavalerie, et le pria de donner encore une dernière preuve de son zèle en poursuivant et taillant en pièces les Fidenates qui étoient dispersés dans la campagne, et qui n'avoient pas encore pu se retirer sous leurs murailles. Le dictateur pleinement persuadé que Tullus l'honoroit de sa confiance, et qu'il n'avoit rien découvert de ses pernicieux desseins, parcourut la plaine, et fit main basse sur tout ce qu'il rencontra. Sur le soir il revint au camp des Romains, où il passa la nuit avec les autres dans de grandes réjouissances. Tullus pendant ce tems-là étoit dans le camp des Véïens. Il y resta jusqu'à la première veille, et ayant interrogé les plus considérables d'entre les prisonniers de guerre sur les auteurs de la révolte, il apprit d'eux que Métius avoit été un des plus ardens, et que l'espérance qu'il avoit donnée aux alliés de les secourir, étoit un des principaux motifs qui leur avoient fait lever l'étendard. Il ne lui manquoit que ces dispositions pour être entièrement certain de la perfidie du dictateur.

Aussitôt qu'il en eut toutes les preuves qu'il pouvoit desirer, il monta à cheval avec un petit nombre de ses amis les plus affidés, et s'en alla droit à Rome.

XXVI. Avant qu'il fut minuit il fit assembler les sénateurs, et leur découvrit la trahison des Albains. Dans une affaire de cette importance, il ne voulut pas qu'ils l'en crussent sur sa parole; il fit comparoître les prisonniers de guerre qui l'en avoient informé, et leur raconta en même-tems de quel stratagême il s'étoit servi pour déconcerter les mesures des Fidenates et de leurs alliés. Il conclut enfin en leur disant qu'après avoir heureusement terminé une guerre où la république avoit couru de si grands dangers, il leur laissoit à déliberer de quel supplice on puniroit les traîtres, et par quels moyens on pourroit à l'avenir se précautionner contre les entreprises d'une ville dont on avoit tout à craindre. Il n'y avoit point de doute que les coupables ne méritassent les châtimens les plus rigoureux. Mais la difficulté étoit de savoir quelles mesures il falloit prendre pour les punir. Oter la vie au dictateur et aux principaux officiers des troupes Albaines par des voies secrètes et par un jugement particulier, la chose ne paroissoit pas possible; le nombre des coupables étoit trop grand. Les condamner par un jugement authentique, et les faire punir publiquement, ç'auroit été une entreprise dangereuse; les Albains ne l'aurbient pas souffert sans prendre les armes, et Rome se seroit attiré une nouvelle guerre de la part des Fidenates, des Etruriens et de leurs

alliés. Tullus voyant les sénateurs dans l'embarras, leur presenta un moyen qu'il croyoit aussi sûr que facile ; on l'approuva d'une voix unanime, et il fut suivi dans tous ses points.

XXVII. Il n'y avoit que quarante stades de Rome à Fidènes; Tullus et ceux de sa suite étant bien montés, firent ce chemin en très-peu de tems, et arrivèrent au camp avant que le jour parût. Le roi fait venir Horace, le seul qui restoit des trois frères jumeaux qui avoient combattu contre les Curiaces: il lui donne l'élite de la cavalerie et de l'infanterie, et l'envoie à Albe, avec ordre de raser cette ville jusqu'aux fondemens, sans épargner aucun édifice, excepté les temples, et lui défend de maltraiter personne, de faire aucune insulte, et de piller les citoyens. Après avoir donné ces ordres, il assemble les tribuns et autres officiers généraux de l'armée Romaine; il les informe du crime des Albains, leur expose l'arrêt du sénat, et leur commande de se tenir auprès de sa personne pour lui servir de gardes. A peine avoit-il donné les ordres nécessaires, que Métius vint lui faire de nouveaux complimens sur sa victoire. Tullus les reçut avec un visage gai, il le combla de louange, et s'étendit beaucoup sur la valeur des Albains. « Les services que « vous nous avez rendus, ajouta-t-il, sont trop im- « portans ; ce seroit une espèce de crime de ne les « pas récompenser: faites-moi donc donner une liste « des principaux officiers qui se sont distingués dans « le combat, afin que je reconnoisse leurs servi- « ces ». Fufétius écrivit sur-le-champ le nom des prin-

L 4

cipaux officiers de l'armée Albaine, et les présenta au roi; il n'oublia pas ses fidèles amis, les complices de sa trahison.

XXVIII. Tullus muni de cette liste [1], convoqua une assemblée, et ordonna selon la coutume, que chacun s'y rendit sans armes. Il fit mettre le dictateur et les principaux officiers des Albains sur le tribunal où il étoit lui-même; il plaça les autres Albains après eux, ensuite le reste des alliés, et les fit tous investir par les Romains dont les plus braves et les plus résolus étoient armés de poignards ou d'espées cachées sous leurs habits. Quand il se vit maître de ses ennemis, en sorte qu'ils ne pouvoient plus échapper, il se leva de son tribunal et parla en ces termes. « Romains et alliés, leur dit-il, « graces aux dieux nous nous sommes vengés des « Fidenates qui ont osé se soulever contre nous; « et ceux qu'ils avoient engagés dans leur ligue, ont « aussi payé la peine qu'ils méritoient. Après un « succès si heureux il est tems de punir nos autres « ennemis, je veux dire ces alliés perfides, ces in- « fâmes traîtres qui ont fait des complots odieux « avec nos ennemis pour nous perdre sans ressource. « Ces faux amis, beaucoup plus dangereux que des « ennemis déclarés, méritent sans doute un plus « rigoureux châtiment. Il est aisé de prendre de « justes précautions contre les embusches de ceux- « ci; on repousse la force par la force quand on « est attaqué: mais lorsqu'un ennemi se cache sous « les apparences d'une amitié feinte, on est moins « sur ses gardes, et prévenu que lon est en sa fa-

[1] Liv. L. I, ch. 28, Dion. L. III. p. 125, 126 et 127.

« veur on ne se défie point de ses artifices. Ces faux « amis, Romains, sont ceux qu'Albe a envoyés à « notre secours, et qui sous prétexte de nous aider, « ont travaillé à notre perte de concert avec les « Fidenates et les Véïens. Ils avoient fait une ligue « secrette avec nos ennemis communs, ils leur « avoient promis de tourner leurs armes contre « nous dans le fort du combat; et dans ce dessein, « quand les deux armées se sont approchées pour en « venir aux mains, quittant le poste que je leur « avois marqué, ils ont gagné la montagne voisine. « Si leur entreprise eût réussi, investis en même « tems par les Fidenates et les Véïens et par nos « perfides alliés, nous étions perdus sans ressource; « le fruit de toutes les peines que nous nous sommes « données pour établir notre empire, disparoissoit « en un seul jour. Mais leurs mauvais desseins ont « échoué, et c'est l'effet d'une protection particu-« liére des dieux, à qui nous sommes redevables de « nos succès. Maintenant donc que nous sommes « hors de danger, ne manquerions-nous pas à ce « que nous nous devons à nous mêmes, si nous ne « punissions rigoureusement ces traîtres qui ont « violé la foi des traités et la religion de leurs ser-« mens. Je sais, Albains, tout ce que vous pouvez « apporter pour votre défense; je crois que la mul-« titude n'a point eu connoissance de ce que Métius « tramoit contre nous : je suis même persuadé qu'en-« tre les principaux officiers il n'y en a que très-peu « qui soient complices de la trahison. Mais quand « même vous auriez tous conçu depuis long tems le

« dessein de nous perdre, les liens de la parenté « nous engageroient par bienséance et par une es- « pèce de nécessité à vous pardonner le passé. Ce- « pendant il est bon que nous prenions des mesures « pour l'avenir, de peur que les magistrats qui vous « gouvernent, ne vous engagent encore, soit par « leur autorité, soit par séduction et par surprise, « à tramer quelque chose contre nous. Sachez donc « que j'ai assemblé cette nuit les sénateurs, et qu'il « a été arrêté par un décret, qu'on rasera votre « ville jusqu'aux fondemens, sans épargner aucun « édifice, soit public, soit particulier, excepté les « temples; que tous les habitans d'Albe seront « transférés à Rome, mais qu'on ne leur ôtera ni « leurs héritages, ni leurs esclaves ou autres biens; « qu'on distribuera les terres du public aux Albains « qui n'ont point d'héritage, excepté celles dont « les revenus sont destinés pour la dépense des sa- « crifices; que je suis chargé de marquer les quar- « tiers de Rome où vous devez bâtir, et de fournir « aux plus pauvres d'entre vous les matériaux et au- « tres choses nécessaires; qu'on doit incorporer le « peuple d'Albe dans nos tribus et dans nos cu- « ries, et recevoir vos plus nobles familles dans « notre sénat et au nombre des patriciens: mais « que pour Métius et les complices de sa trahison, « nous en ferons une justice exemplaire, et que « par leur supplice nous apprendrons à la posté- « rité la plus reculée à respecter la religion des ser- « mens et à craindre les dieux qui en sont les té- » moins ».

XXXIX. Les Albains entendirent ce discours avec une surprise extrême, mais dans des sentimens bien différens. Tout ce qu'il y avoit de pauvres parmi eux, y applaudirent par des acclamations, fort contens de changer d'état, et de transférer leur demeure dans une ville où on leur promettoit de leur donner des terres en propriété. D'un autre côté les nobles et les riches étoient inconsolables; la seule pensée d'abandonner leur patrie et les maisons de leurs ancêtres pour aller s'établir dans une ville étrangère, où ils ne pouvoient s'attendre ni à jouir des mêmes honneurs ni à trouver les mêmes commodités de la vie, leur faisoit horreur et les jettoit dans l'abbattement: mais ils n'osoient rien dire, et dans l'état présent des affaires, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Cette différence de sentimens excita quelques murmures, mais Tullus y mit fin, et fit faire silence. Assuré des dispositions de la multitude, il dit à Metius de défendre sa cause s'il avoit quelques raisons à apporter pour sa justification. Mais le dictateur confus et troublé par les remords de sa conscience, n'avoit rien à répliquer à ses accusateurs et aux témoins qui déposoient contre lui. Il dit seulement qu'il n'avoit rien fait que par des ordres secrets; qu'avant que de se mettre en campagne, le sénat d'Albe lui avoit dit de prendre les mesures nécessaires pour se soustraire à la domination Romaine; et que s'il étoit coupable, toute la nation l'étoit aussi. En même tems il conjura les Albains de ne le point abandonner dans un péril où il n'étoit

tombé que pour avoir voulu rétablir leur puissance, qu'ils ne devoient pas souffrir qu'on renversât leur patrie, qu'on démolît leur ville, ni qu'on trainât au supplice les plus illustrus citoyens qui n'avoient point d'autre crime que d'avoir cherché à secouer le joug d'une domination étrangère. Les Albains furent extrêmement touchés de ce discours. Quelques-uns commençoient déja à sortir de l'assemblée pour courir aux armes. Mais les Romains qui les avoient investis, tirèrent leurs épées au premier signal qu'on leur donna, et la terreur se répandit par-tout. Alors Tullus se leva, et tout enflammé de colère : « Albains, leur dit-il, il n'est plus tems de « vous révolter, il n'est plus tems de courir aux « armes ; non il n'est plus en votre pouvoir de tra- « hir vos alliés, ni de défendre ceux qui nous ont « trahis dans le dernier combat. Si vous osez seule- « ment remuer, ceux-ci, leur dit-il, en montrant « les Romains, vont faire main basse sur vous. Ac- « ceptez donc les propositions que je vous fais, ac- « ceptez-les avec reconnoissance, et profitez de « votre bonheur : déja Albe n'est plus ; Horace est « parti ce matin pour la ruiner de fond en comble, « et pour en transférer les habitans à Rome ; l'af- « faire va se consommer, si elle ne l'est pas déja. « Prenez donc le parti d'obéir, et ne courez point « à votre perte ; Rome dans la suite sera votre pa- « trie comme la nôtre. Pour Métius qui a tâché de « nous surprendre par la plus noire perfidie, et qui « est encore assez hardi pour vous exciter à la ré- « volte, c'est un fourbe, c'est un mauvais esprit ;

« il sera puni comme il le mérite ; et si quelqu'un « ose songer à le défendre, il participera à sa puni- « tion de même qu'à son crime ».

XXX. A ces mots les rebelles saisis de crainte, rentrèrent dans leur devoir, et se soumirent au vainqueur. Fufétius étoit le seul qui se livroit aux transports de sa colère ; la rage et le désespoir dans le cœur, il crioit à l'injustice, et réclamoit la foi des traités, quoiqu'il fût atteint et convaincu d'en être lui-même l'infracteur. Cependant Tullus ordonna aux licteurs de se saisir de lui ; ils lui déchirèrent ses habits, et le battirent de verges jusqu'à ce qu'il fût tout en sang : ensuite il fut attaché par les pieds et par les mains à des chevaux, qui poussés vers différents côtés, le mirent en pièces à la vue de toute l'armée. Il y a quelque chose dans ce genre de supplice, qui paroît d'abord très-choquant. Les auteurs Romains, lorsqu'ils rapportent cette histoire, défendent la réputation de leur patrie aux dépens de leurs rois. C'est le premier et le dernier [a] exemple que nous avons d'un pareil genre de mort parmi un peuple qui s'est toujours fait remarquer au-dessus des autres par la douceur des punitions qu'il a exercées. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse diminuer la barbarie de cette action : c'est le crime dont elle fut la punition ; crime le plus noir et le plus abominable qui se soit jamais commis, crime que tous les siècles et toutes les nations sont convenus de distinguer entre tous les crimes capitaux par les plus affreux supplices. Le poëte

[a] Voyez Liv. L. I, ch. 28.

Romain a employé tout l'art de la poésie à décrire la mort de Métius, il a judicieusement pesé son crime, il en a envisagé toute l'énormité, il nous le dépeint sous les couleurs les plus frappantes, il le répète même deux fois dans le peu de lignes où il fait la description du supplice de ce traître.

« Haud procul inde citæ Metium in diversa quadrigæ [1]
» Distulerant (at tu dictis, Albane, maneres :)
« Raptabatque viri mendacis viscera Tullus
« Per sylvam, et sparsi rorabant sanguine vepres ».

« Pas loin de-là, quatre chevaux vigoureux, pous-
« sés vers différens côtés, écarteloient Métius (ce
« malheureux dictateur des Albains n'eût pas été
« ainsi traité s'il eût gardé la foi et la religion des
« sermens!) et Tullus traînoit les entrailles de ce
« perfide à travers le bois, ensorte qu'on voyoit son
« sang dégoutter des ronces et des buissons ». Ainsi finit Fufétius par la mort la plus honteuse et la plus tragique. Après cela, Tullus établit des tribunaux pour juger les complices [2] de sa trahison, et ils furent tous condamnés à mort selon les loix portées contre les traîtres.

XXXI. Pendant [3] ce tems-là Horace que Tullus avoit envoyé pour détruire la ville d'Albe, s'y rendit en diligence, et trouvant les portes ouvertes et les remparts sans sentinelles, il s'en empara *. Il

[1] Virg. Æn. L. VIII, v. 641. Voyez Servius sur cet endroit, et A. Gell. L. XX, ch. 1.

[2] Dion. L. III, p. 128.

[3] Liv. L. I, ch. 29. Dion. L. III.

* L'an de Rome 87.

fit aussi-tôt assembler le peuple, et après lui avoir rapporté ce qui s'étoit passé dans le combat et le danger où avoit été l'armée Romaine par la trahison du dictateur, il lui lut le décret du sénat. Les Albains eurent recours aux prières et aux supplications, et demandèrent instamment qu'on leur accordât quelque tems pour envoyer une ambassade à Rome; mais ce fut inutilement. Horace sans leur accorder aucun délai, fit démolir les murailles, raser les maisons et autres édifices tant publics que particuliers, et conduisit à Rome tous les citoyens de cette malheureuse ville, leur laissant emporter leurs meubles et autres effets. Tullus qui étoit de retour, les reçut avec toutes sortes de marques d'humanité et de bienveillance : il les incorpora dans les tribus et dans les curies Romaines, il leur fit bâtir des maisons dans les quartiers de la ville qu'ils choisirent eux mêmes pour y établir leur demeure; il donna une juste portion des terres du public à ceux qui jusqu'alors avoient été obligés de travailler pour gagner leur vie; il associa au sénat quelques-unes de leurs plus nobles familles; enfin il leur rendit tous les bons offices qu'ils pouvoient espérer, et n'oublia rien pour les rendre contens de leur condition présente. Ce fut à cette occasion qu'on ajouta le mont Célius [1] à la ville de Rome: Tullus lui-même y bâtit un palais, et y alla demeurer. Il ajouta aussi de nouvelles compagnies de cavalerie Albaine à celles qu'il avoit déja; il recruta d'Albains

[1] Liv. L. I, ch. 30. Dion. L. III, p. 102.

ses anciennes légions, et en fit quelques nouvelles. Telle fut la destinée d'Albe, ville bâtie par Ascagne, fils d'Enée et de Créuse. Elle avoit subsisté quatre cens quatre-vingt-sept ans: pendant cette longue suite d'années, elle étoit devenue très-florissante par ses richesses, par la multitude de ses habitans, par l'étendue de sa puissance: elle avoit fondé trente villes de Latins par ses colonies, et fut enfin détruite par la derniere de toutes.

XXXII. Tullus [1] employa l'hyver à mettre le bon ordre dans Rome, et à régler les affaires du gouvernement. Au commencement du printems il mit son armée en campagne, et marcha contre les Fidenates. Ces peuples ne reçurent aucun secours de leurs alliés. Il leur vint seulement des villes voisines quelques troupes soudoyées, avec lesquelles ils eurent la témérité de sortir de leurs murailles pour attaquer les Romains. Mais ils furent battus à platte couture, et repoussés dans leur ville avec beaucoup de perte. Tullus mit le siége devant cette place, et le pressa si vivement, que réduits à la dernière extrêmité ils offrirent de se rendre à discrétion. Maître de Fidènes, il voulut qu'on lui livrât les auteurs de la révolte, et il les fit punir de mort. Sa vengeance n'alla pas plus loin; il pardonna aux autres, remit la ville en liberté et dans la possession de ses biens, sans rien changer à la forme de son gouvernement ni aux privilèges dont elle avoit joui jusqu'alors. Après cette expédition il

[1] Dion. p. 128.

retourna

retourna à Rome, où il reçut pour la seconde fois les honneurs du triomphe.

XXXIII. Cette guerre étant terminée, il en eut une autre [1] à soutenir contre les Sabins. De tous les peuples voisins de Rome, ils étoient les plus considérables en richesses et en puissance après les Etruriens. Ils attaquèrent Rome dans sa première origine, et après une longue guerre toujours douteuse, ils firent la paix à des conditions qui leur étoient honorables, mais qui furent encore plus avantageuses aux Romains. A l'occasion de cette paix il y en eut un grand nombre qui allèrent s'établir dans la nouvelle ville; un de leurs rois y alla aussi, et partagea la puissance souveraine avec Romulus; ils donnèrent même pour second roi à la ville de Rome le célèbre Núma Pompilius qui étoit de Cures, ville des Sabins, et qui fut le successeur de Romulus. Une alliance si étroite et si ancienne devoit les unir pour toujours avec Rome. Cependant ils ne voyoient qu'avec jalousie le prodigieux accroissement de sa puissance par la destruction d'Albe; une prospérité si rapide les inquiétoit, et ils ne cherchoient qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Dans ces dispositions ils trouvèrent bientôt l'occasion de lever l'étendard. Il y avoit un fameux temple à l'usage des Sabins et des Latins, situé sur les terres des Sabins. Il étoit consacré à la déesse Feronia que les Grecs appellent *Proserpine*. Dans certains jours de fêtes il s'y trouvoit une

[1] Liv. L. I, ch. 30. Dion. L. III, p. 128.

grande affluence de peuple de toutes les villes des Latins et des Sabins, les uns pour accomplir leurs voeux et pour offrir des sacrifices, les autres, comme les marchands, les artisans, les laboureurs, pour faire commerce; c'étoit une des plus belles foires de toute l'Italie. Quelques marchands Romains étant allés à cette solemnité, les Sabins les arrêtèrent, et les mirent dans les fers après leur avoir pris leur argent et leurs effets. On envoya des ambassadeurs pour demander justice de cette insulte. Mais les Sabins, sous prétexte de représailles, ne voulurent ni rendre l'argent ny relâcher les prisonniers, parce que les Romains avoient donné retraite à des fugitifs qu'on avoit exilés du païs des Sabins, et qu'ils leurs avoient ouvert un asyle sacré.

XXXIV. Sur ces plaintes réciproques la guerre s'alluma entre les deux nations. Les Sabins sollicitèrent fortement les villes Etruriennes de leur envoyer des secours, mais elles refusèrent constamment de s'engager dans cette guerre. Il fallut donc qu'ils se contentassent de leurs troupes domestiques; ils en levèrent autant qu'ils purent, et y joignirent un grand nombre de volontaires qui vinrent des villes voisines leur offrir leurs services. Les Romains avoient aussi des troupes très-nombreuses, et ne demandoient qu'à en venir aux mains. Dès que les deux armées furent en présence, on livra bataille. L'ardeur fut égale des deux côtés, et la nuit termina le combat sans que la victoire se déclarât. Le nombre des morts et des blessés, tant du côté des

Romains que de celui des Sabins, fut si considérable, que les jours suivans ils n'oserent hasarder un second combat. Ils décampèrent les uns et les autres dans le même tems, comme si c'eût été de concert, et s'en retournèrent dans leurs villes.

XXXV. Le reste de l'année se passa sans qu'on fît rien de mémorable. Mais l'année suivante on se remit en campagne avec des forces plus nombreuses qu'auparavant. Il y eut une action générale proche d'Erète, ville située environ à cent sept stades [1] de Rome. Le succès de ce combat fut long-tems douteux. Mais Tullus leva les mains au ciel, et fit vœu que s'il en sortoit victorieux, il institueroit en l'honneur de Saturne et de Rhea, une fête qui se célébreroit tous les ans; c'est cette fête que les Romains solemnisoient après avoir fait la moisson : il fit vœu aussi dans cette même occasion d'augmenter de moitié le nombre des Saliens *. Animés par l'exemple de leur prince, les Romains reprirent de nouvelles forces, et comptant que les dieux seconderoient leurs efforts, ils tombèrent comme des troupes toutes fraîches sur les ennemis déjà épuisés de fatigues. La face du combat changea bientôt. Les Sabins s'ébranlèrent, et leurs officiers furent les premiers à prendre la fuite pour se retirer dans leur camp. Les Romains à leurs trousses les menèrent battant jusqu'à leurs lignes, où ils trouverent une vigoureuse résis-

[1] Dion. L. III.

* Prêtres de Mars, que Numa avoit institués au nombre de douze.

tance ; ils furent sous les armes toute la nuit, s'acharnèrent à forcer le camp, et le prirent enfin au point du jour. L'armée victorieuse pilla les terres des ennemis sans aucune résistance, et chargée de butin et des dépouilles des Sabins elle s'en retourna quand elle n'eut plus d'ennemis à combattre. Tullus reçut alors pour la troisième fois les honneurs du triomphe.

XXXVI. La perte de cette bataille avoit convaincu les Sabins qu'ils étoient trop foibles par eux mêmes pour tenir contre l'armée Romaine, et que tant qu'ils n'auroient point de secours de leurs alliés, ils ne seroient jamais en état de faire la guerre à une nation si puissante. Dans cette persuasion ils résolurent de ne point prendre les armes qu'il ne se présentât une occasion favorable, et en attendant ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour demander la paix. Tullus la leur accorda à certaines conditions, dont les principales furent « qu'ils rendroient les déserteurs et les prisonniers qu'ils avoient « faits dans leurs courses ; qu'ils restitueroient aussi « les bestiaux et autres effets qu'ils avoient enlevés, et « pour entière satisfaction ils payeroient une amende « pécuniaire telle que le sénat l'ordonneroit ». Les Sabins se soumirent à ces conditions sans hésiter ; le traité fut confirmé par des sermens solemnels, et ils en mirent les articles dans leurs temples. La paix conclue, ils demeurèrent tranquilles, et gardèrent religieusement leurs traités jusqu'à ce qu'ils crussent pouvoir les violer impunément, ce qui arriva bientôt.

XXXVII. Quinze ans après la destruction d'Albe[1], Tullus envoya des ambassadeurs * aux trente villes Latines qui avoient été bâties par des colonies de cette ville, qui l'avoient toujours regardée comme leur souveraine, pour leur dire que Rome avoit succédé à tous ses droits, et qu'elle attendoit d'elles le même respect et la même soumission. Il n'étoit pas difficile de prouver que Rome avoit et par ses conquêtes et par les traités le droit que Tullus prétendoit lui avoir été cédé par les Albains : mais les villes Latines ne paroissoient pas dans la disposition de le reconnoître. Elles ne firent point de réponse aux ambassadeurs ; mais il se tint à Férente ** une assemblée de députés de toutes les villes, où il fut décidé qu'on ne rendroit point aux Romains le respect qu'ils exigeoient. En conséquence de cette résolution, on élut deux généraux, et on leva une nombreuse armée.

XXXVIII. Tandis que Tullus levoit des troupes et faisoit des préparatifs de guerre pour réduire les villes Latines, les Sabins violant la foi des traités, prirent les armes, sans se mettre en peine de chercher du moins quelque prétexte pour colorer leur soulevement. Les conjonctures leur paroissoient favorables, et ils comptoient de retirer avec usure l'argent que les Romains leur avoient fait payer par le dernier traité. Ils sortirent d'abord en petit nombre, et firent quelque dégât sur les frontières. Peu

1 Dion. L. III, p. 130.

* L'an de Rome 102.

** Dans la Pouille, aujourd'hui Forenza.

à peu ils s'enhardirent, et s'attroupèrent en plus grand nombre. Enfin voyant que leurs premières tentatives avoient réussi, et qu'il ne s'étoit présenté personne pour les repousser, ils conçurent un si grand mépris pour les Romains, qu'ils formèrent le projet de porter leurs armes jusqu'à Rome. Dans ce dessein ils levèrent des troupes de tous côtés, et sollicitèrent les Latins à se joindre à eux. Mais avec toutes leurs intrigues ils ne purent engager cette nation dans leur alliance, ni en obtenir les secours dont ils avoient besoin. Tullus informé de leurs menées les prévint, et conclut une trêve avec les villes Latines, pour se mettre en campagne contre les infracteurs du traité. Il arma toutes les forces de la république, qui étoient augmentées de moitié depuis que les Albains avoient été transférés à Rome, et fit venir des villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir. A la tête d'une armée si puissante, et telle que Rome n'en avoit jamais eu depuis sa fondation, il se mit en marche, et alla au-devant des Sabins, qui étoient campés auprès d'un bois appellé *Silva Malitiosa*, la Forêt des malfaicteurs. Il ne laissa reposer ses troupes qu'une nuit, et le lendemain matin il attaqua les ennemis. On se battit long-tems avec un égal avantage. Mais sur le soir les Sabins ne pouvant plus tenir contre la cavalerie Romaine qui avoit été considérablement augmentée par celle des Albains, se laissèrent enfoncer, et on en fit un horrible carnage. Les Romains profitèrent de leurs dépouilles, pillèrent leur camp, ravagèrent leurs terres, et chargés de butin ils s'en

retournèrent triomphans. Tel fut le succès de cette guerre.

XXXIX. La trêve que Tullus avoit faite avec les Latins étant expirée, il reprit les armes, et commença une nouvelle guerre. Elle dura cinq ans; mais elle ne fut point sanglante, et il ne s'y passa rien de mémorable. On ne vit point de nombreuses armées rangées en bataille pour répandre le sang, il n'y eut point de villes prises d'assaut ou reduites sous l'esclavage, ni de combats en forme. Ce fut une guerre à l'ancienne manière, où l'on garda tousjours beaucoup de modération, sans jamais porter les choses à la rigueur. On se contentoit de part et d'autre de faire tous les ans des courses dans les campagnes vers le tems de la moisson, on enlevoit les grains et on s'en retournoit chez soi, et à la fin de l'année on échangeoit les prisonniers. De toutes les villes Latines, Medullie fut la seule qui souffrit dans cette guerre. Sous le règne de Romulus les Romains y avoient envoyé une colonie, et depuis ce tems-là elle avoit tousjours été soumise. Pour s'être soustraite à l'obéissance et avoir refusé de reconnoître la souveraineté de Rome, Tullus l'assiégea, quoique sa famille fût originaire de cette ville; il en vint facilement à bout, et la fit si bien rentrer dans le devoir [1], qu'elle ne songea plus à se révolter dans la suite. Quant aux autres villes, soit des Latins, soit des Romains, il ne leur arriva pendant tout ce tems-là aucun des malheurs si or-

[1] Denys d'Halicarnasse dit seulement ἔπειτε μηδὲν νεωτερίζειν.

dinaires dans la guerre. La paix fut d'autant plus facile à faire, les esprits n'étant point aigris, et s'y portant d'eux-mêmes.

XL. Rome étoit dans sa splendeur, et avoit porté sa puissance à un très-haut degré [1], lorsque le peuple commença à être épouvanté par le bruit qu'on fit courir qu'il arrivoit d'étranges prodiges sur une montagne qui étoit proche des ruines d'Albe. On disoit qu'on avoit entendu sur le haut de la montagne des voix terribles et effrayantes qui ordonnoient aux Albains de sacrifier à la manière de leurs ancêtres et de leur pays, ce qu'ils avoient négligé de faire depuis qu'ils s'étoient incorporés parmi les Romains, et qu'ils avoient embrassé leurs cérémonies. On assuroit aussi qu'il avoit plu des pierres vers le même endroit. Ces contes ne trouvèrent que trop de créance. Les Aruspices eux-mêmes les accréditèrent, en ordonnant des sacrifices de neuf jours, qu'on réitéroit sans cesse, comme remarque Tite-Live, toutes les fois que le prodige recommençoit. Peu de tems après, la peste fit d'affreux ravages dans la ville, et acheva d'abbatre les esprits. On crut que les dieux irrités de ce qu'on négligeoit d'observer les cérémonies instituées par Numa, avoient envoyé ce fléau dans leur colère; et le roi même qui avoit rejeté la plupart de ces cérémonies, fut forcé de consentir à leur rétablissement.

XLI. Tullus ne survécut pas long-tems à ce changement des affaires, qui, après une si longue suite de prospérité, ne pouvoit que l'abbattre et le cha-

[1] Liv. L. I, ch. 31.

griner. La trente-deuxième année de son règne, le feu prit à son palais. On ne put jamais savoir comment. Quoiqu'il en soit, il y fut brûlé lui-même, avec sa femme, ses enfans et toute sa maison. Quelques-uns disent, et c'est l'opinion la plus commune, que ce prince étant tombé malade, donna dans les superstitions [1] qu'il avoit condamnées jusqu'alors; qu'il voulut faire quelques-unes des plus sacrées et des plus redoutables cérémonies de Numa, par lesquelles il croyoit pouvoir faire descendre sur ses sacrifices Jupiter Elicius et d'autres dieux; mais qu'il n'observa pas les cérémonies dans toutes les règles, et qu'au lieu de faire descendre les dieux sur ses sacrifices, il attira sur son palais le tonnerre et les éclairs, qui le consumèrent lui et toute sa maison. Le prétendu fait, auquel il paroît que toute la postérité a ajouté foi, n'eut pas autant de crédit dans le tems de la mort de Tullus. D'autres, et en plus grand nombre, attribuèrent cet embrâsement [2] à ses ennemis, et en rejettèrent tout le crime sur Ancus Marcius qui fut son successeur. Marcius, petit-fils de Numa, ne pouvoit se résoudre à mener une vie privée. Il avoit beaucoup de crédit et de réputation, par rapport à son ayeul auquel on étoit persuadé qu'il ressembloit. Il voyoit que Tullus avoit des enfans, qu'il leur destinoit la couronne, et qu'à sa mort ils ne manqueroient pas de s'en em-

[1] Dion. L. III. Liv. L. I. Plut. in Numâ. Plin. L. XXVIII, ch. 4, après Pison, et L. II, ch. 54. Valer. Max. L. IX, ch. 2. Ex. 1.

[2] Dion. L. III.

parer. C'est pour cela que depuis long-tems il dressoit des pièges au roi, et qu'il cherchoit les moyens de se frayer un chemin à la couroune, par la perte de ceux qui étoient un obstacle à son ambition. Il avoit beaucoup d'amis parmi les Romains; le roi même l'honoroit de sa confiance, et lui facilitoit, sans le savoir, les occasions d'exécuter ses projets. Un jour que Tullus se disposoit à faire dans son palais certains sacrifices où il ne vouloit avoir pour témoins que sa famille, il s'éleva une tempête affreuse, qui couvrit l'air de ténèbres si épaisses, que les gardes qui étoient devant le vestibule, abandonnèrent leur poste. Marcius trouvant les portes ouvertes, profita de l'occasion : il se glissa dans le palais, avec ses complices, armés de poignards qu'ils cachoient sous leurs habits; il assassina le roi, ses enfans et toute sa famille; et après avoir mis le feu de tous côtés, il se retira sans être apperçu. Cependant le bruit se répandit que c'étoit Marcius qui avoit tué le roi, et mis le feu à son palais. Mais comme on n'en avoit que des conjectures, sans aucune preuve réelle, et qu'Ancus monta sur le trône après la mort de Tullus, ce bruit se dissipa peu-à-peu, et on n'y pensa plus. Après tout, il est assez vraisemblable que le feu prit au palais par le tonnerre ou par quelqu'autre accident, sans que ni la vengeance des dieux ni les embuches des hommes y eussent aucune part.

XLII. Telle fut la fin malheureuse de ce prince, qui sans doute en méritoit une meilleure. Tullus étoit né pour remporter des victoires et pour faire

des conquêtes : c'étoit un prince d'un rare mérite; mais plus propre à accroître sa puissance et celle de la république qu'à rendre son peuple heureux, toujours prêt à faire la guerre, intrépide dans les combats, prudent dans les dangers, d'une conduite enfin et d'une valeur à être presque sûr du succès dans toutes ses entreprises. Jamais il ne fit la guerre qu'après une mûre délibération; mais quand il l'avoit commencée, il la poursuivoit avec une constance à l'épreuve, jusqu'à ce qu'il eût réduit ses ennemis. On peut dire qu'il surpassa la plupart des princes belliqueux, en ce que son ambition naturelle, le desir de la gloire, et l'ardeur avec laquelle il couroit de conquête en conquête, ne lui firent jamais commettre d'injustices; et, quoiqu'il eût toujours les armes à la main, nous ne voyons point qu'il ait entrepris aucune guerre sur des prétexte frivoles ou déraisonnables. Mais d'un autre côté il faut avouer qu'il n'avoit pas beaucoup de religion, et qu'il témoigna toujours trop d'aversion pour les cérémonies instituées par Numa. C'est ce qui lui attira un si grand nombre d'ennemis, et qui lui fit perdre presqu'entièrement l'affection de ses sujets, du moins dans les dernières années de son règne. Fatigués par de continuelles guerres, et ne respirant qu'après les douceurs de la paix, ils parurent peu affligés lorsqu'ils apprirent sa mort.

XLIII. Les Romains lui choisirent un successeur d'un caractère entièrement différent, et qui avoit autant d'inclination pour la paix, que Tullus en avoit eu d'aversion. Mais ils furent extrêmement

trompés dans ce choix, et bientôt ils regrettèrent la perte de Tullus. L'esprit de Numa et son caractère pacifique pouvoient avoir leurs avantages dans le premier siècle de la fondation de Rome, lorsque la puissance de cette ville n'étoit pas encore assez grande pour donner de la jalousie aux peuples voisins, et que ces peuples ne cherchoient point l'occasion d'arrêter ses progrès. Mais il étoit entièrement hors de saison dans Ancus Marcius *. Rome avoit considérablement étendu son empire, elle étoit devenue formidable à ses voisins par les conquêtes de Tullus, et les petites républiques des environs avoient trop d'intérêt à affoiblir le pouvoir d'un peuple dont la prospérité leur donnoit de l'ombrage, pour ne pas profiter de l'occasion sous le règne d'un prince qui, à l'exemple de Numa son ayeul, ne cherchoit qu'à mettre dans Rome la police et la réforme, à rétablir le culte divin, et à passer le reste de ses jours dans la paix et dans la tranquillité. A peine eût-il achevé d'établir le bon ordre dans ses états, que la plupart de ces petites républiques armèrent contre Rome, persuadées que l'éloignement qu'Ancus avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou d'expérience. Il fut donc obligé, quelqu'inclination qu'il eût pour la paix et pour la tranquillité, de passer tout le tems de son règne dans des

* Tite-Live le peint comme un prince qui réunissoit les vertus pacifiques de Numa, et les qualités guerrières de Tullus Hostilius, et les faits de son histoire en sont la preuve. Il monta sur le trône la seconde année de la trente-cinquième olympiade, de Rome 115, avant J. C. 639, et régna 24 ans.

guerres nécessaires et indispensables. Il en eut entre autres quelques-unes qui furent plus difficiles qu'elles n'auroient été, si Tullus eût vécu plus long-tems. Les troupes que son prédécesseur avoit formées et disciplinées, combattoient avec succès, et repoussoient toujours avec avantage ceux qui faisoient irruption sur les terres de la république; mais à peine avoit-on donné la chasse aux premiers agresseurs, qu'il s'en présentoit d'autres : de sorte que ce fut une grande gloire pour Ancus d'avoir conservé au milieu de tant de fatigues et de dangers les conquêtes de son prédécesseur.

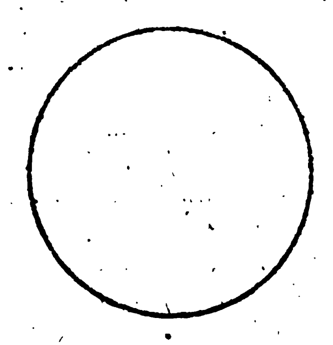
SOMMAIRE

DE LA VIE D'ARISTOMÈNE.

Pourquoi les récits fabuleux mêlés dans l'histoire des grands hommes inspirent si facilement le doute sur leurs vertus réelles. II. *Il y a dans l'histoire d'Aristomène tout ce qu'il faut pour nous convaincre qu'il fut véritablement grand homme.* III. *Opinion exacte que les Messéniens avoient d'Aristomène.* IV. *Conquête de la Messénie par les Lacédémoniens.* V. *Aristomène demande du secours aux Argiens et aux Arcadiens, qui lui en promettent.* VI. *Il commence la guerre.* VII. *Etrange action de deux jeunes Messéniens.* VIII. *Les Lacédémoniens prennent pour leur général le poëte Tyrtée, Athénien.* IX. *Victoire remportée par Aristomène.* X. *Les Lacédémoniens remplacent leurs soldats morts par des Hélotes, à qui ils font épouser leurs veuves.* XI. *Aristomène bat les Lacédémoniens. Il est blessé.* XII. *Il est fait prisonnier dans une entreprise contre les femmes d'Égile, et mis en liberté par la prêtresse Archidamie.* XIII. *Il est trahi par Aristocrate et battu.* XIV. *Il se retire à Ira, d'où il désole les terres de la Laconie.* XV. *Il est fait prisonnier et jetté dans la Céade.* XVI. *Comment il s'en échappe.* XVII. *Il taille en pièces un corps de troupes Corinthiennes envoyées aux secours des Lacédémoniens.* XVIII. *Il offre un sacrifice de cent victimes.* XIX. *Il*

est pris en trahison, et s'échappe en tuant les cinq Crétois qui le gardoient. XX. *Oracle qui annonce la prise d'Ira.* XXI. *Gages secrets déposés par Aristomène à Ithome.* XXII. *Comment les Lacédémoniens apprennent que la ville d'Ira n'étoit pas gardée.* XXIII. *Ils l'escaladent.* XXIV. *Résistance désespérée des Messéniens.* XXV. *Aristomène passe au travers de l'armée ennemie.* XXVI. *Les Arcadiens reçoivent les Messéniens dans leur pays.* XXVII. *Aristomène forme le dessein de surprendre Sparte. Il est encore trahi par Aristocrate.* XXVIII. *Celui-ci est lapidé par les Arcadiens.* XXIX. *Les Messéniens se retirent à Cyllène.* XXX. *Ils passent en Sicile pour faire la guerre aux Zancléens.* XXXI. *Ils s'établissent à Zancle qu'ils nomment Messéne.* XXXII. *Mort d'Aristomène.* XXXIII. *Autre récit ou fable sur sa mort.* XXXIV. *Portrait d'Aristomène.* XXXV. *Une nouvelle Messène bâtie par Epaminondas. Les os d'Aristomène y sont portés.* XXXVI. *Divers événemens arrivés depuis aux Messéniens.*

ARISTOMÈNE.



On a remarqué avec raison, que ceux qui ont écrit l'histoire de quelques-uns des grands hommes de l'antiquité, leur ont souvent fait un tort qui ne se peut exprimer, en les représentant beaucoup plus grands qu'ils n'étoient. En effet, loin de s'en laisser imposer à l'avantage du héros, la postérité a refusé toute créance aux vérités mêmes, à cause des faussetés avec lesquelles elles se trouvoient mêlées; et sur la moindre difficulté qu'il y avoit à discerner le vrai du faux, on a plutôt pris le parti de douter de tout, que de se donner les peines nécessaires pour faire un jugement plus exact. Cette façon de penser est plus commune et plus aisée que raisonnable. Nous supposons comme une chose reconnue de tout le monde, que les grands hommes dont nous ne nous sentons point portés à imiter les vertus, étoient beaucoup moins éminens qu'ils ne l'étoient réellement; et pour flatter cette injuste disposition, nous

nous sommes ravis que leurs exploits fabuleux, qui sont en effet inimitables, nous aient donné un prétexte de révoquer en doute ces glorieuses actions que nous pourrions imiter, et qui devroient nous servir d'exemples. Ces réflexions s'offrent naturellement à un auteur qui écrit la vie d'Aristomène le Messénien.

II. Le siècle dans lequel vivoit Aristomène, étoit un siècle historique, mais peu éloigné * de ces siècles qu'on appelle à juste titre siècles fabuleux. Ce que l'histoire nous apprend de sa vie et de ses actions, nous le devons presqu'entièrement à ses compatriotes. La Messénie n'étoit pas fertile en grands hommes. De tous ceux à qui elle avoit donné naissance, Aristomène étoit presque le seul ** dont la réputation fût universellement reconnue. C'est pourquoi les Messéniens, qui n'avoient point d'autres héros à qui ils pussent partager leurs louanges, devoient être fort tentés de les réunir toutes dans son portrait, et de l'égaler du moins au plus grand nombre des héros que les autres peuples pouvoient se vanter d'a-

* Les tems fabuleux finissent à la prise de Troie, qu'il faut placer au plus tard 1180 ans avant l'Ere Chrétienne, ou avec la vie des héros qui eurent part à cette expédition. La seconde guerre de Messénie, dans laquelle Aristomène s'illustra par ses exploits, commença 685 ans avant cette même Ere. L'intervalle est presque de 500 ans; ce n'est pas là se toucher de trop près.

** Aristodème s'étoit déjà rendu très-célèbre dans la première guerre de Messénie, dont la fin précéda de 39 ans le commencement de la seconde.

voir eu parmi eux. Ils n'ont pas été néanmoins si extravagans qu'on auroit pu le croire. La fable n'est pas souvent mêlée avec l'histoire dans leurs écrits, et il faudroit être extrêmement porté au scepticisme, pour ne pas croire que dans tout ce qu'ils rapportent, il y a autant de vrai qu'il en faut, pour nous convaincre qu'Aristomène étoit réellement un très-grand homme.

III. Les Messéniens étoient extraordinaires dans leur conduite et dans leur façon de penser, du moins quant à une chose. Ils ne se faisoient point un plaisir de croire que leur libérateur fût fils de quelque dieu, de quelque génie, ou [1] démon; bien différens en cela des autres peuples de la Grèce. La fable disoit que sa mère avoit été honorée des faveurs d'un dieu sous la forme d'un dragon. Bien loin d'autoriser cette fable, ils la rejettoient expressément; et dans le culte qu'ils rendoient à sa mémoire, ils ne le qualifioient pas autrement que l'illustre fils de Nicomède et de Nicotelée. Or, Nicomède et sa femme étoient Messéniens, et avoient toujours mené une vie privée, quoiqu'ils fussent d'une famille qui étoit royale [2] avant la ruine de leur patrie, et qu'ils descendissent indubitablement d'Hercule. Il y a beaucoup de bon-sens dans cette prétendue humilité. Les Messéniens faisoient par-là un plus grand éloge de leur patrie. Aristomène étoit mortel, fils d'un homme mortel. Il avoit fait néanmoins de ces grandes actions pour lesquelles d'autres héros avoient

[1] Pausan. Messen. ch. 14.
[2] Pausan. *ibid.* ch. 15.

été regardés généralement comme étant de la race des dieux. Le regardant comme mortel, c'étoit faire l'éloge de sa patrie, sans lui faire deshonneur à lui-même.

IV. La Messénie, c'est-à-dire, la partie du Péloponèse la plus occidentale, et en même-tems la plus méridionale, étoit un très-beau pays. Lorsque les Héraclides [1] partagèrent le Péloponèse au sort, ce canton étoit regardé comme beaucoup meilleur que les autres; de sorte que Cresphonte, le premier roi de Messénie de cette famille, se l'assura à lui-même par une imposture, au préjudice des fils de son frère, qui auroient dû avoir un sort égal au sien, et qui là-dessus furent faits conjointement rois de Sparte. La fraude fut découverte, mais trop tard; et depuis ce tems-là les deux peuples eurent toujours une haine mortelle l'un contre l'autre. Enfin ils se déclarèrent une guerre ouverte [2] * qui dura très-long-tems, qui se fit avec une grande fureur de part et d'autre, et qui se termina ensuite par la conquête de la Messénie. Les Lacédémoniens furent toujours regardés comme de rigoureux maîtres [3]. Ils obligèrent les Messéniens qui restoient dans le pays

[1] Pausan. Mess. ch. 3. Diod. Sic. L. XV. Olymp. 3, an. 4. Apollod. L. III, ch. 8, §. 3.

[2] Pausan. Mess. ch. 4, 13. Just. L. III, ch. 4 et 5.

* C'est la première guerre commencée l'an 745, et terminée l'an 723 avant l'Ere Chrétienne, après qu'Aristodème se fut tué sur le tombeau de sa fille qu'il avoit sacrifiée 23 ans auparavant.

[3] Pausan. Mess. ch. 14. AElian. Var, Hist. L. VI, ch. 1.

à faire serment que jamais ils ne se révolteroient contr'eux; en second lieu ils les condamnèrent à apporter tous les ans à Sparte la moitié des fruits et des graines qu'ils recueilleroient sur leurs terres, et cela par forme de tribut; troisièmement, et c'est ce qu'il y avoit de plus rude et de plus humiliant, ils exigèrent d'eux qu'à l'avenir ils assisteroient tous sans distinction, hommes et femmes, en habits de deuil aux funérailles des rois de Sparte et à celles des magistrats,

V. Aristomène étoit né dans le tems que sa patrie gémissoit dans un état si misérable. Ainsi il n'étoit pas surprenant qu'il trouvât un grand nombre de Messéniens résolus de mourir généreusement avec lui pour la cause de la liberté, plutôt que de vivre dans un si malheureux esclavage. Sa qualité lui facilita les moyens d'engager ses compatriotes dans ses sentimens, et leur inspira une parfaite déférence pour tout ce qu'il desiroit. Quand la résolution de se révolter fut prise, il commença par envoyer aux Argiens et aux Arcadiens [1] quelques personnes qu'il honoroit de sa confiance, et qu'il croyoit capables de bien conduire une négociation. Ces peuples avoient été autrefois alliés avec les Messéniens. Ils les avoient secourus dans leur dernière guerre qui avoit eu un si malheureux succès. Ils étoient toujours dans la disposition de prendre les armes contre les Spartiates qui étoient de très-mauvais voisins; ils se préparoient même dans ce tems-là à leur faire la guerre. Ils reçurent donc avec joie la nouvelle du dessein

[1] Pausan. Mess. ch. 15.

des Messéniens, et leur promirent de les secourir en toutes manières.

VI. Sur ces assurances [1], Aristomène éclata par une guerre ouverte, et commença à faire des actes d'hostilité. Il se livra un combat la première année de la guerre, à Dères, petit village de la Messénie. Aristomène n'avoit point encore reçu de secours de ses alliés, les Lacédémoniens n'avoient point non plus de troupes auxiliaires, leurs forces étoient assez égales, et le succès du combat le fut aussi. On dit que dans cette journée Aristomène fit des choses qui passent toute créance, et qu'aussitôt après, sa petite armée l'élut pour roi; mais il refusa modestement cet honneur, et prit seulement la qualité de général, avec les pouvoirs qui en étoient une suite, c'est-à-dire, l'autorité absolue dans les affaires qui concernoient la guerre. Il étoit persuadé que dans la guerre tout dépend des commencemens, et qu'il faut d'abord faire une vigoureuse résistance, et même quelque coup d'éclat, pour se rendre formidable à ses ennemis. Dans ce dessein il va à Sparte, il y entre de nuit, il attache de sa main un bouclier au temple de Minerve *Chalciœcos* (ainsi surnommée, parce qu'elle avoit chez les Spartiates un temple dont presque tous les embellissemens étoient d'airain), avec une inscription qui portoit que ce bouclier avoit été consacré à la déesse par Aristomène, des dépouilles remportées sur Lacédémone. Cet action eut le succès qu'il s'en étoit promis. Les Lacédémoniens commencèrent à redouter un ennemi si hardi, et

[1] Pausan. Mess. ch. 15.

il eut soin que leur crainte ne fût pas sans fondement.

VII. Il est incertain [1] s'il eut quelque part à une action qui auroit mérité de grandes louanges, si elle n'avoit pas été aussi impie que hardie. Deux jeunes Messéniens d'Andanie, ville où commença la révolte, où Aristomène étoit né, et où il avoit été élevé, tous deux d'une vigoureuse constitution, tous deux bien faits, et d'une beauté plus qu'ordinaire, alloient souvent à la petite guerre sur les terres de Sparte, d'où ils rapportoient toujours quelque butin : l'un s'appeloit Panorme et l'autre Gonippus. Un jour que les Lacédémoniens célébroient dans leur camp la fête des Dioscures, c'est-à-dire, de Castor et Pollux, et qu'après avoir fait des sacrifices aux dieux, toute l'armée étoit en joie et ne pensoit qu'aux divertissemens, les deux jeunes Messéniens, vêtus de blanc, avec le manteau de pourpre sur leurs épaules, une pique à la main, et superbement montés, allèrent se présenter au milieu des Spartiates. On ne douta point que ce ne fussent les Dioscures eux-mêmes, qui par une faveur extraordinaire, venoient prendre part aux réjouissances de cette solemnité. On les reçut avec respect, on se prosterna devant eux, on leur adressa des vœux et des prières. Mais ces deux jeunes guerriers, ayant laissé approcher les Lacédémoniens, firent aussitôt main basse sur eux, en tuèrent et blessèrent un grand nombre à coups de piques ; et après avoir ainsi violé la solemnité la plus sacrée, avant que les

[1] Polyæn. L. II, ch. 33, §. 4.

Spartiates fussent revenus de leur surprise, ils sortirent de leur camp, et s'en retournèrent à Andanie, sans qu'il leur arrivât le moindre mal. Quelques auteurs [1] disent qu'Aristomène étoit un des Messéniens qui firent une action si impie. Mais je crois qu'ils ont écrit cela un peu inconsidérément. Quoiqu'il en soit, il est probable qu'il les encouragea à exécuter ce dessein également impie et téméraire. L'entreprise étoit hardie : elle en convenoit mieux à son génie et à son caractère. Il est vrai qu'on y remarque une impiété visible envers les divinités de Sparte; mais est-ce là une raison suffisante pour assurer qu'il l'eût désapprouvée ?

VIII. Aussitôt après [2], les Lacédémoniens consultant l'oracle de Delphes sur le succès de leurs armes, il leur fut ordonné de faire venir d'Athènes un général pour commander dans cette guerre. Ils envoyèrent des ambassadeurs à cette ville, pour lui demander un de ses citoyens qui pût les aider de ses conseils. Les Athéniens, qui ne vouloient ni désobéir à l'oracle, ni contribuer à accroître une puissance qui étoit déjà plus grande qu'ils ne l'auroient souhaité, furent assez embarrassés. Ils avoient parmi eux un maître d'école nommé [3] Tyrtée. C'étoit un homme aussi méprisable par sa condition que par sa figure. Il étoit boiteux, et ne passoit pas pour un grand esprit. Il est vrai qu'il se méloit de poé-

[1] Polyæ.

[2] Pausan. Mess.

[3] Just. L. II, ch. 5. Strab. L. VIII, p. 250. Diog. Laërt. L. II, ch. 43.

sie; mais ses vers ne servoient qu'à diminuer sa réputation, et qu'à le faire passer pour un fou. Ce fut là l'homme qu'ils jugèrent à propos de donner aux Lacédémoniens, persuadés qu'il n'y en avoit point de moins propre à les aider dans la guerre où ils étoient engagés. Mais ils se trompoient extrêmement. Ce nouveau général ne fut pas plutôt arrivé à Sparte, qu'il se mit à faire des vers. Il prit la valeur pour son sujet; il traita des actions des anciens héros; il rappela dans l'esprit des Spartiates les belles actions de leurs ancètres, et leur fit voir qu'il étoit honteux pour eux d'être descendus de si grands hommes, et de se laisser abbatre par la peur à la vue d'une guerre qui les menaçoit. Il s'en falloit plus de moitié que les Lacédémoniens ne fussent aussi polis qu'ils étoient braves et courageux. Les élégies de Tyrtée furent autant admirées à Sparte qu'elles avoient été méprisées à Athènes. Peut-être aussi l'admiration que témoignoïent les Lacédémoniens lorsqu'il les leur récitoit, contribua-t-elle à polir son génie, à lui donner une certaine élévation, et à le faire écrire mieux qu'il n'avoit fait auparavant. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'ils commencèrent à le regarder comme un homme inspiré, et que les vers qu'il récitoit en toutes sortes d'occasions, tantôt aux rois, aux magistrats, et aux nobles, tantôt au peuple et aux citoyens de moyenne condition, leur inspirèrent plus efficacement la valeur, que n'auroient fait probablement les commandans les plus braves et les plus expérimentés que les Athéniens auroient pu leur envoyer. Mais avant que de

reconnoître l'autorité de leur nouveau général[1], ils jugèrent à propos de le faire citoyen de Sparte, afin qu'il ne fût pas dit dans les siècles futurs que jamais ils eussent eu besoin de généraux d'un autre pays, pour conduire leurs armées : ce qui ne leur auroit pas fait d'honneur.

IX. On continua donc la guerre avec une égale vigueur[2] de part et d'autre. L'année suivante on mit de nombreuses armées en campagne. Les Lacédémoniens et les Messéniens avoient reçu le renfort qu'ils attendoient de la part de leurs alliés. Il étoit venu aux Messéniens de puissans secours d'Argos, de Sicyone, d'Elide, d'Arcadie; et quelques-uns de leurs compatriotes, dont les ancêtres avoient quitté leur pays après la prise d'Ithome, étoient revenus se joindre à eux. Les alliés de Lacédémone étoient les Corinthiens et les Lépréates; mais ces derniers étoient venus en petit nombre. Les deux armées se recontrèrent à un village appelé le *Monument du Sanglier*, parce qu'Hercule fit, dit-on, un traité avec les fils de Nélée, et que ce fut là qu'ils promirent de l'observer, en jurant sur les entrailles d'un sanglier. Aristomène[3] avoit auprès de lui quatre-vingts jeunes Messéniens, qui lui servoient comme de gardes ; il les avoit choisis lui-même, et ils combattoient toujours auprès de sa personne. A la tête de cette brave troupe, il chargea cette partie de l'armée des Spartiates, où Ana-

[1] Plut. Lac. Apopht. p. 130, edit. Francof.
[2] Pausan. ch. 15.
[3] Paus. Mess. ch: 16.

xandre, un de leurs rois, combattoit en personne: elle étoit composée de ce qu'il y avoit de plus braves Lacédémoniens. La résistance fut opiniâtre, et le combat dura plusieurs heures. Enfin les Spartiates commencèrent à plier. En même-tems Aristomène donna ordre à une autre partie de son armée d'achever de les enfoncer, et de les poursuivre. Pour lui, à la tête de sa troupe d'élite, il tomba sur d'autres corps qui tenoient encore ferme dans leurs postes. Il y trouva moins de résistance, et en peu de tems il mit toute l'armée des Lacédémoniens en déroute. On dit qu'il les poursuivit jusqu'à un poirier sauvage qui étoit au milieu de la plaine. Théoclus qui étoit un devin qu'il gardoit toujours auprès de sa personne, lui dit de ne pas passer outre, parce que les Dioscures, c'est-à-dire, Castor et Pollux, protecteurs de la ville de Sparte qui leur avoit donné naissance, s'étoient autrefois reposé sous cet arbre. Aristomène se laissa emporter à son ardeur: il avança inconsidérément; il perdit son bouclier, et pendant qu'il le cherchoit, les Lacédémoniens lui échappèrent. Cependant il trouva enfin son bouclier; et dans la suite il le consacra au temple de Trophonius à Lébadée, où on l'a pu voir pendant plusieurs siècles: Pausanias dit qu'il l'y avoit vu lui-même, et qu'il étoit facile à reconnoître par la figure d'une aigle déployée, qui de ses aîles en embrassoit les deux extrémités.

X. Après cette victoire, Aristomène se rendit à Andanie. Il y entra en triomphe. Les femmes et les vierges allèrent au-devant de lui: elles jonchèrent

de fleurs le chemin par où il devoit passer, et chantoient un distique dans lequel il y avoit plus de vérité que de poésie; il a été conservé à la postérité, et étoit conçu à peu-près en ces termes :

« Aristomène victorieux dans la glorieuse plaine « de Stenyclère, a mis en fuite les Lacédémo« niens, et les a poursuivis jusqu'au haut de la mon« tagne ».

D'un autre côté les Lacédémoniens furent si découragés, qu'ils vouloient absolument faire la paix à quelque prix que ce fût. Tyrtée eut besoin de toute sa poésie pour les empêcher de se livrer au désespoir. Il fut obligé de faire de nouvelles élégies pour relever leur courage abbatu : elles eurent à la fin leur succès ordinaire; et pour leur montrer qu'il étoit propre à autre chose qu'à faire des vers, il remplaça les soldats qui avoient été tués dans le combat, en enrôlant autant d'Hilotes, qu'il incorpora au nombre [1] des citoyens de Sparte, et auxquels il fit épouser les veuves des Lacédémoniens qui avoient péri dans la dernière action.

XI. Aristomène ne fut pas long-tems oisif. Un soir, prenant avec lui sa garde, qui, comme nous avons dit, étoit composée de braves et jeunes soldats, et quelques-unes des meilleures troupes des Messéniens, il se met en marche, et va attaquer une ville de Laconie, qu'Homère appelle *Pharé*, et que les Lacédémoniens et les peuples d'alentour nommoient *Phares*. La garnison étant surprise, ne fait qu'une faible résistance. Il pille la ville, et en-

[1] Just. L. II, ch. 5.

lève un butin considérable. Mais comme il s'en retournoit avec sa proie, un gros de Lacédémoniens commandés par Anaxandre, tomba sur son arrière-garde. Aristomène se met en défense; il les charge, et les oblige bientôt à prendre la fuite. Il fut blessé à la cuisse d'un coup de javelot, lorsqu'il se disposoit à profiter de son avantage; ce qui l'obligea à revenir sur ses pas, mais sans avoir rien perdu de sa proie. Les Messéniens disent qu'il avoit dessein d'aller attaquer Sparte même : mais une vision dans laquelle Hélène et les Dioscures lui apparurent, le détourna de cette entreprise. Il en fit bientôt une autre qui étoit d'une plus grande conséquence qu'elle n'étoit dangereuse. En passant par Caryes, il trouva toutes les filles des plus riches et des plus nobles du pays, qui s'étoient assemblées pour célébrer une fête de Diane. Il les prit et les mena jusqu'à un village de la Messénie, où il fut obligé de passer la nuit. Les ayant mises sous la garde de quelques Messéniens de sa troupe, il alla se reposer. Pendant qu'il dormoit, quelques jeunes soldats, échauffés par le vin, attentèrent à l'honneur de leurs prisonnières. Elles firent un grand bruit; Aristomène se réveilla, il courut à leur secours; mais, ni sa présence, ni toutes les raisons qu'il put alléguer, n'eurent pas tant de force que la passion brutale qui portoit sa soldatesque à de pareilles extravagances. Il entra dans une espèce de fureur; et en ayant tué de sa propre main quelques-uns des plus coupables, il arrêta l'emportement des autres. Ensuite il mena toutes les Caryatides à Andanie; après quoi il les

rendit à leurs parens pour une grosse rançon, sans qu'aucune eût été déshonorée.

XII. Faire la guerre à des femmes, c'est une chose qui n'a jamais passé pour honorable. Aristomène fit une seconde entreprise de cette nature [1], mais elle servit à le convaincre qu'il étoit peu sûr et même dangereux d'attaquer celles de Sparte. Il y a dans la Laconie un certain lieu nommé *Egile.* C'est un gros bourg, ou une espèce de ville sans murailles et sans fortifications. Ce lieu étoit célèbre à cause d'un temple de Cérès fort ancien, et où l'on s'assembloit très-fréquemment. Aristomène sut que quelques femmes du païs s'y étoient assemblées un certain jour solemnel pour offrir des sacrifices à la déesse. Il résolut de les enlever, et dans ce dessein il se mit en marche avec sa troupe. Mais ces femmes appellant Cérès à leurs secours, se défendirent courageusement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches dont on se servoit pour faire rôtir les victimes, d'autres avec des torches ardentes, ou autres armes que leur fournit l'appareil du sacrifice; de sorte qu'elles blessèrent plusieurs des Messéniens, et forcèrent le reste à se retirer. Aristomène lui-même blessé, terrassé, et assommé à coups de torches, fut fait prisonnier. C'en étoit fait de lui, il eût perdu la vie, et la Messénie eût été réduite dans une honteuse servitude, si la prêtresse Archidamie n'eût eu plus de tendresse que ses compagnes. On dit qu'il y avoit un peu d'amour dans sa compassion. Quoi qu'il en soit, elle le mit en li-

[1] Paus. Mess. ch. 17.

berté la nuit suivante. Elle en fut quitte pour dire aux autres qu'il s'étoit délié lui-même en brûlant les cordes avec lesquelles il étoit attaché, et qu'après cela il ne lui avoit pas été difficile de trouver moyen de s'enfuir. On l'en crut sur sa parole, et plusieurs auteurs [1] rapportent qu'en effet il s'échappa de cette manière.

XIII. Cependant les moyens qu'employoient les Spartiates pour faire la guerre, étoient encore beaucoup plus inexcusables que ceux dont Aristomène s'étoit servi. Aristocrate étoit roi des Arcadiens, il étoit aussi leur général, et commandoit un gros corps de troupes qu'ils avoient envoyé au secours des Messéniens. Les Lacédémoniens tentèrent toutes sortes de voies pour le corrompre, et ils en vinrent à bout à force d'argent. Quand les deux armées furent en présence et sur le point de livrer bataille dans un lieu qu'on appelle le *Grand Fossé*, il prit ses officiers à part, il feignit d'être dans une grande perplexité, leur dit que les entrailles des victimes ne lui promettoient rien de bon, et qu'ils alloient combattre dans un lieu fort désavantageux où leur perte étoient inévitable : il leur exagera les suites funestes de la perte de la bataille, et leur fit entendre qu'il leur seroit impossible de fuir après qu'on auroit livré le combat; enfin il ajouta qu'il leur donneroit un signal, et qu'alors ils eussent à le suivre avec toutes leurs troupes. Il leur tint parole; et dès que le combat fut engagé, il fit retirer tous

[1] Plin. L. XI, ch. 70, edit. Hard. Polyæn. L. II, ch. 33, §. 3.

ses Arcadiens, laissant l'aîle gauche et le centre de l'armée des Messéniens tout dégarnis et à découvert. Les Messéniens qui ne s'attendoient à rien moins, furent dans la dernière consternation. Au lieu d'attaquer les ennemis, ils couroient après les Arcadiens, tantôt les conjurant les larmes aux yeux de ne point abandonner leurs alliés dans cette extrémité, tantôt les chargeant d'injures et les appellant traîtres et perfides. Mais tout cela fut inutile : bientôt ils furent investis de toutes parts, et les Lacédémoniens remportèrent une victoire plus facile que glorieuse. Aristomène fut le seul qui à la tête de ses gardes, qui ne composoient qu'un très-petit corps, fit une vigoureuse résistance : il soutint l'effort des ennemis ; et dans l'endroit où il combattoit, la fortune de cette journée demeura incertaine durant quelque tems. Mais que pouvoit faire un si petit nombre contre une armée entière ? De nouvelles troupes vinrent fondre sur lui, ses plus braves officiers tombèrent morts à ses côtés, et il fut enfin obligé de céder. Il se retira néanmoins en assez bon ordre avec le peu de troupes qui lui restoient.

XIV. Après la bataille du Grand Fossé, Aristomène recueillit ce qu'il put du débris de son armée, et persuada aux Messéniens [1] d'abandonner Andanie avec tout le païs de terre ferme. Ils suivirent son conseil, et se retirèrent à Ira, château presqu'imprenable, et situé sur le haut d'une montagne, d'où ils trouvèrent aussi les moyens d'avoir communica-

[1] Paus. Mess. ch. 18.

tion avec la mer. Aussi-tôt les Lacédémoniens les y assiégèrent, croyant emporter ce poste d'emblée. Mais ils trouvèrent des obstacles auxquels ils ne s'étoient nullement attendus, et demeurèrent plus d'onze ans devant la place. Aristomène avoit ramassé un corps de trois cens hommes. A la tête de cette troupe il faisoit souvent des courses sur les terres de Sparte, et même sur celles des Messéniens, ne mettant plus de différence entre les unes et les autres. Il enlevoit tout ce qu'il trouvoit, bled, vin, bétail, meubles, esclaves. Les Lacédémoniens ne trouvèrent point d'autre moyen pour arrêter ce pillage continuel, que de faire une ordonnance, par laquelle ils défendirent d'ensemencer les terres de la Messénie et les frontières de la Laconie. Mais le remède fut pire que le mal; car les terres n'étant plus ensemencées, il s'ensuivit une disette de grains, et la disette causa bientôt une sédition, le peuple manquant de tout, et les riches ne pouvant se résoudre à perdre le revenu de leurs terres. Cette émeute fournit à Tyrtée un nouveau sujet pour exercer sa veine; il se remit à écrire, et ne cessa de réciter des vers jusqu'à ce qu'enfin il eût calmé les séditieux, en leur inspirant la généreuse résolution de continuer la guerre avec une nouvelle vigueur, et de supporter avec patience un mal nécessaire.

XV. Pendant que le poëte ranimoit le courage des Lacédémoniens, Aristomène sortit un soir avec sa troupe. Il marche toute la nuit avec une diligence incroyable,

incroyable ; il arrive aux portes d'Amycles * à la pointe du jour ; il surprend la ville, il la pille ; et chargé de butin, il revient à Ira avant que les Spartiates envoyés pour le lui enlever, puissent le joindre. Mais il continua ces courses trop long-tems, et il n'étoit pas possible qu'il les fît toujours avec le même succès. Un jour qu'il alloit en parti, il fut surpris par un gros détachement des ennemis qui s'étoit posté en embuscade. Ce détachement faisoit plus de la moitié de l'armée des Lacédémoniens, et étoit commandé par les deux rois. La partie n'étoit pas égale : mais il n'y avoit pas moyen de reculer. Aristomène combattit comme un lion ; et quoique sa troupe fût beaucoup moins nombreuse que le détachement ; il tenta de s'ouvrir un passage à travers l'armée ennemie. Mais, après avoir reçu plusieurs blessures, il fut atteint d'un coup de pierre à la tête, perdit entièrement connoissance, et tomba comme mort. Les Lacédémoniens le voyant terrassé, se jettèrent sur lui et le prirent. Cinquante hommes de sa troupe eurent le même sort, et furent faits prisonniers. On les conduisit tous à Sparte avec leur général ; et après quelques délibérations, il fut résolu qu'ils seroient jettés dans la *Ceada* [1]. C'est le nom d'un gouffre ou fosse profonde où l'on avoit coutume de précipiter ceux qui étoient condamnés à mort pour les crimes les plus noirs ; supplice à peu près semblable à celui dont

* Petite et agréable ville à près d'une lieue de Sparte, au midi.

[1] Plin. L. XI, ch. 70. Polyæn. L. II, ch. 31.

on punissoit à Rome les plus grands criminels, en les précipitant du haut de la roche Tarpeïenne. Les autres Messéniens furent brisés par leur chûte, et pas un n'en réchappa. Il ne falloit pas moins qu'un miracle pour préserver Aristomène du même sort. La providence en fit un en sa faveur, et le même dieu qui l'avoit sauvé tant de fois, le sauva encore celle-ci, par l'aventure la plus surprenante dont on eût jamais oui parler.

XVI. Quelques auteurs rapportent [1] qu'au moment qu'il fut jetté dans la Ceada, un aigle recevant son corps, le descendit doucement sur ses aîles éployées jusqu'au fond du précipice, de sorte qu'il ne fût ni estropié, ni blessé. D'autres disent [2] qu'on le jetta dans la fosse tout armé, au lieu que tous les autres y furent précipités désarmés; que l'air soutint un peu son bouclier, et que sa chûte en fut plus lente et plus douce. Il est certain qu'il y avoit un aigle gravé sur son [3] bouclier, d'ailleurs quelques auteurs rapportent qu'il fut jetté tout armé dans le précipice. C'est ce qui avoit donné occasion à d'autres de dire qu'un aigle vola à son secours, et rendit sa chûte plus lente et plus douce, en le soutenant sur ses aîles. Quoi qu'il en soit, on convient qu'il arriva au fond du précipice sans être estropié ni même blessé dangereusement. Il y resta deux jours étendu parmi les corps de ses compagnons, enveloppé dans ses habits, et attendant la mort avec

[1] Paus. Messen, ch. 16.
[2] Polyæn. L. II, ch. 31.
[3] Pausan. Messén. ch. 16.

une constance héroïque. Le troisième jour il entendit du bruit; il découvrit son visage, et regardant de tous côtés à la faveur d'un peu de jour, il entrevit un renard qui cherchoit les cadavres. Il attend patiemment que cet animal s'approche de lui. Dès qu'il le voit à sa portée, il le saisit d'une main; et de l'autre, toutes les fois que cet animal se tourne pour le mordre, il lui présente son habit à la gueule pour se garantir lui-même. Il le suit sans lâcher, il se laisse conduire par-tout où il trouve un chemin large et facile; et dans les endroits où le passage est plus étroit, il se laisse traîner. Il arrive enfin à une ouverture qui donnoit un peu plus de lumière, mais qui n'avoit de largeur qu'autant qu'il en falloit pour que le renard y passât. La lumière qu'il apperçoit, lui inspire un nouveau courage. Il lâche son guide et le laisse en liberté. Le renard grimpe et se sauve par l'ouverture. Aristomène profite de son exemple: il rappelle toutes ses forces; il élargit le trou avec ses mains, et s'ouvre enfin un passage pour sortir du précipice. Aussitôt qu'il se voit délivré, il prend le chemin d'Ira; il fait la plus prompte diligence que ses forces lui permettent; il y arrive enfin, et les Messeniens le reçoivent avec des transports de joie inexprimables.

XVII. Aristomène ne fut pas plutôt rentré dans le château d'Ira, que quelques transfuges en portèrent la nouvelle à Sparte [1]. D'abord les Lacédémoniens ne la trouvèrent pas plus probable que si on

[1] Pausan. Messen. ch. 19.

leur eût dit qu'un mort fût ressuscité. Mais quelques jours après ils en furent pleinement persuadés, Aristomène leur ayant appris lui-même ce qui en étoit. Il sut par ses coureurs que les Corinthiens avoient envoyé quelques renforts à l'armée des Lacédémoniens qui étoit devant le château d'Ira ; il apprit en même tems la route que ces troupes avoient prise, et que n'observant aucune discipline dans leur marche, elles campoient à l'aventure, sans poser ni corps de garde, ni sentinelles. Il va se poster en embuscade sur leur chemin, il les attaque brusquement durant la nuit, les taille presque tous en pièces, leur tue quatre de leurs principaux officiers, pille leur camp, et retourne à Ira chargé de butin. Il n'y avoit qu'Aristomène qui eût pu faire un coup si hardi. A cette nouvelle les Lacédémoniens furent saisis d'horreur et d'étonnement. Il n'en falloit pas moins pour leur persuader qu'il vivoit.

XVIII. A son retour il fit à Jupiter Ithomate un sacrifice appellé *Hecatomphonie* ; c'étoit un sacrifice de cent victimes, et personne n'avoit droit de l'offrir qu'après avoir tué de sa main cent ennemis dans un combat [1]. On dit qu'il fit trois fois en sa vie cette sorte de sacrifice, la première après la bataille qui se donna au *Monument du Sanglier* ; la seconde après avoir défait les Corinthiens dans l'occasion dont je viens de parler ; et la troisième, après plusieurs excursions qu'il avoit faites avec un grand succès, et où il avoit taillé en pièces un grand

[1] Plin. L. XI. ch. 70. Pausan. ch. 19.

nombre d'ennemis. Plutarque, dans la vie de Romulus (après avoir cité les auteurs Romains, qui pour relever la gloire de ce prince, disent que dans un combat où il périt quatorze mille hommes du côté des ennemis, il en tua lui-même plus de sept mille) remarque que les Messéniens donnent aussi un peu trop dans le merveilleux, lorsqu'ils rapportent que leur général avoit tué de sa propre main trois cens Spartiates. Pour moi j'avoue que je ne suis point du tout convaincu de la justesse de cette remarque. Ce que rapportent les Romains, est entièrement fabuleux. Mais je ne vois pas la moindre ressemblance entre cette fable inventée à plaisir, et ce que les Messéniens racontent de leur héros. Qu'un homme tel qu'Aristomène, d'une valeur et d'une intrépidité connues, dans une guerre de près de vingt ans, dans une guerre pleine d'actions, ait tué lui-même trois cens hommes aux ennemis, il n'y a rien en cela que de probable. Si l'on révoque en doute ces sortes de faits, il n'y a presque rien de certain dans l'histoire. On peut dire aussi que quand Aristomène faisoit ces sortes de sacrifices, qui donnoient à entendre qu'il avoit tué trois cens Spartiates, quoi qu'en effet il n'en eût pas tué de sa main un si grand nombre, c'étoit un trait de politique et de prudence d'un général habile, qui employoit toutes sortes de moyens pour décourager l'ennemi et pour animer les siens dans une guerre si inégale. Mais comme le fait n'est pas incroyable, il n'y a nulle nécessité d'avoir recours à de pareils artifices. Saint Clément d'Alexandrie a amplifié cette

histoire, en disant qu'Aristomène sacrifia trois cens Lacédémoniens, entr'autres Théopompe, roi de Sparte, prince qui malheureusement étoit mort avant qu'Aristomène fût né. C'est un conte fait à plaisir et qui n'a pas la moindre apparence de probabilité. Mais cela n'empêche pas qu'il n'ait été fidèlement copié par Eusèbe et autres apologistes de la religion * chrétienne, tant anciens que modernes.

XIX. La fête des Hyacinthia approchoit; les Lacédémoniens se disposoient à la célébrer, et pour cet effet ils firent une trêve de quarante jours avec les Messéniens. Pendant ce tems-là quelques archers Crétois qui étoient venus au secours des Spartiates ne se crurent pas obligés de s'abstenir de tout acte d'hostilité. Ils faisoient des courses continuelles sur les terres des Messéniens, et ne cessoient de ravager les environs du mont Ira. Dans une de ces cour-

* La remarque est curieuse, comme si ce récit n'appartenoit qu'aux apologistes de la religion, et cela en leur qualité d'apologistes. Myron, historien cité par Pausanias, qui le contredit, racontoit qu'Aristomène avoit tué Théopompe. On n'a point la date fixe, ni de la mort de Théopompe, ni de la naissance d'Aristomène. Mais où est la preuve que la mort de l'un ait précédé la naissance de l'autre? Théopompe a survécu à la fin de la première guerre de Messénie; Pausanias l'atteste. La seconde guerre commença trente-neuf ans après la fin de la première, et Aristomène avoit déjà, depuis plusieurs années, un fils nommé Gorgus, dont l'on va bientôt voir le mariage; Pausanias l'atteste encore. Cela prouve que la première jeunesse d'Aristomène a pu concourir avec la vieillesse de Théopompe, non, que Théopompe soit mort nécessairement avant qu'Aristomène fût né. *Paulmilliers.* Voyez les observations,

ses ils trouvèrent un plus gros butin qu'ils n'avoient espéré ; ce fut Aristomène. Sur la foi d'une trève jurée solemnellement de part et d'autre, il s'étoit malheureusement écarté. Sept archers Crétois le trouvant seul, le prirent, et lui lièrent les pieds et les mains. Aussi-tôt deux de la bande se détachent pour porter à Sparte l'agréable nouvelle de la prise d'Aristomène. Les autres gardent leur prisonnier, et le conduisirent à une cabane d'un village de la Messénie ; car ce fut le soir qu'ils le prirent, et ils étoient trop loin des terres de la Laconie pour y arriver cette nuit. La chaumière où ils le conduisirent étoit habitée par une veuve qui avoit sa fille avec elle. La nuit précédente cette fille avoit eu un songe extraordinaire. Elle avoit rêvé qu'elle voyoit des loups qui lui amenoient un lion enchaîné, auquel on avoit arraché les griffes, qu'elle l'avoit délié, et lui avoit donné des ongles dont il s'étoit servi dans le moment pour déchirer en pièces ceux qui le gardoient. Elle se souvint de ce songe lorsque les archers Crétois eurent amené Aristomène dans sa maison : et quand elle eut appris son nom, ne doutant point que le songe qu'elle avoit eu, ne fût prophétique, elle résolut de faire tout ce qu'elle pourroit pour l'accomplir. Elle observe attentivement les yeux du prisonnier, et comprend au moindre signe ce qu'il souhaite qu'elle fasse. Elle va tirer du vin, elle en verse largement aux Crétois, et les fait boire jusqu'à ce qu'ils s'endorment. Alors elle prend l'épée de celui qui dormoit le plus profondément, elle en coupe les couroyes dont ils avoient lié leur pri-

sonnier ; c'étoient les couroyes de leurs carquois. Ensuite elle donne l'épée à Aristomène, et sur le champ il égorge les cinq Crétois qui l'avoient pris. Pour marquer sa reconnoissance à sa libératrice, il la mène avec lui à Ira, et la marie à son fils Gorgus qui avoit environ dix-huit ans.

XX. Il y avoit alors onze ans * que le siège duroit; le terme fatal approchoit [1], et l'onzième année du siége d'Ira devoit être la dernière. Après la déroute des Messéniens au Grand Fossé, Aristomène et Théoclus allèrent à Delphes pour consulter l'oracle sur le sort de leur patrie. La Pythie leur respondit en ces termes.

Ἒς τε τράγος πίνῃσι Νέδης ἑλικόρροον ὕδωρ,
Οὐκ ἔτι Μεσσήνην ῥύομαι, σχεδόθεν γὰρ ὄλεθρος.

« Quand un bouc altéré boira de l'eau de la rivière « de Néda, je ne conserverai plus Messène ; car alors « sa ruine sera proche ».

La rivière de Néda a sa source au mont Lycée ; elle prend son cours par l'Arcadie ; puis se repliant, pour ainsi dire, sur elle-même, elle coule vers la Messénie, la sépare de l'Elide. Les Messéniens trompés par l'ambiguité de l'oracle, mirent toute leur attention à empêcher que les boucs ne bussent de l'eau de la Néda : mais le dieu entendoit toute au-

* Pausanias ne dit point que ce mariage se soit fait la onzième année ; il le raconte entre plusieurs événemens qui ne sont pas de même date. Et prenant ensuite le fil de l'histoire, il termine en disant : enfin la onzième année du siège Ira fut prise.

[1] Pausan. Messen. ch. 20.

tre chose. Vers ce tems-là le devin Théoclus se promenant sur les bords de la rivière, vit un figuier sauvage, qui au lieu de pousser en haut, s'étoit plié du côté de la rivière, et penchoit tellement sur l'eau que quelques-unes de ses branches y touchoient. Il faut savoir que le mot grec τράγος qui signifie un bouc, signifioit aussi chez les Messéniens un figuier sauvage. Or c'étoit là le mot dont l'oracle s'étoit servi dans sa réponse. Le devin ayant donc remarqué le figuier sauvage qui penchoit sur la Néda, comprit que ce que l'on entendoit d'un bouc, devoit peut-être s'entendre de cet arbre; d'où il jugea que la prédiction étoit accomplie, et que le moment fatal de la ruine de la Messenie étoit très-proche. Il va trouver Aristomène, il le mène sur le lieu, il lui montre le figuier, lui dit ce qui lui est venu en pensée, et lui développe le sens de l'oracle. Aristomène n'eut pas de peine à le croire, et dès-lors il commença à se préparer à un sort qu'il regardoit déjà comme inévitable.

XXI. Les Messéniens [1] avoient certains gages sacrés * qui leur étoient venus de main en main de l'antiquité la plus reculée: ils étoient persuadés que la durée de leur état dépendoit de la conservation de ces précieux gages, et que la ruine ou le salut de leur patrie y étoient attachés; de sorte que s'ils les laissoient perdre, ils étoient eux-mêmes perdus sans ressource, et sans aucune espérance de pouvoir jamais se rétablir; et qu'au contraire, s'ils avoient

[1] Pausan. Messen. ch. 20.

* Voyez ce que c'étoit au chapitre XXXV.

soin de les conserver, quelque bas qu'ils tombassent, ils devoient certainement se relever un jour, et refleurir plus que jamais. Aristomène prit en une nuit ces gages sacrés; et les portant en Ithome, autrefois ville capitale de la Messénie, mais qui avoit été ruinée dans la première guerre des Spartiates, il les cacha sous terre dans l'endroit le plus désert qu'il put trouver; puis, s'adressant à Jupiter Ithomate, et à toutes les divinités tutélaires de la Messénie, il leur confia ce sacré dépôt, la dernière et l'unique espérance de sa patrie qui étoit menacée d'une ruine prochaine.

XXII. Les Messéniens n'étoient pas assiégés fort étroitement dans Ira. Ils étoient encore maîtres non-seulement de cette ville, mais encore de tous les environs, c'est-à-dire, de toute la vallée depuis le pied de la montagne jusqu'à la rivière de Néda; quelques-uns même habitoient dans des maisons qui étoient hors des portes de la ville. Mais il étoit arrêté qu'ils périroient, comme autrefois les Troyens, par un adultère. Un esclave d'Emperamus, homme distingué parmi les Spartiates, avoit coutume d'amener tous les jours les troupeaux de son maître boire à la rivière. Un jour, il rencontra la femme d'un Messénien qui demeuroit hors des portes de la ville, et qui alloit chercher de l'eau vis-à-vis de l'endroit où il faisoit boire ses troupeaux. Il entra avec elle en une conversation familière, en devint amoureux, et sut si bien profiter de l'occasion, qu'elle lui permit de la venir voir les nuits que son mari feroit la garde. Car tous les citoyens

tour-à-tour gardoient la citadelle, de crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville par cet endroit. Les fortifications en avoient été faites à la hâte, et il n'y avoit ni corps de garde ni aucun endroit où la garnison pût se mettre à couvert quand il tomboit de la pluie. Une nuit que le mari de cette femme étoit de garde, il tomba une pluie affreuse, et il fit un tems fort rude. Le général étant alors absent, les sentinelles négligèrent leur devoir, et abandonnèrent leurs postes avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis entreprissent rien pendant une nuit si pluvieuse. Aristomène avoit fait marché avec un Céphallénien, qui étoit son hôte et son ami, pour fournir aux Messéniens du bled et les autres provisions nécessaires. Le Céphallénien avoit été enlevé depuis quelques jours par une troupe de Lacédémoniens, comme il venoit à Ira. Aristomène informé du malheur qui étoit arrivé à son ami, vouloit le délivrer à quelque prix que ce fût. Il sortit de la ville, il attaqua le parti qui l'avoit enlevé, et l'ayant enfin délivré, il le conduisit à Ira, avec toutes les provisions qu'il avoit avec lui : mais en rendant service à son ami, il fut blessé lui-même dans le combat. Cette blessure l'obligeoit de rester chez lui, et le mettoit hors d'état de faire sa ronde à l'ordinaire. Les soldats qui étoient en faction dans la citadelle, crurent que pour ces deux raisons, et à cause que leur général étoit absent, et parce qu'il ne paroissoit pas qu'il y eût rien à craindre de la part de l'ennemi, ils pouvoient abandonner leur poste, et se retirer chez eux. Le mari de cette Mes-



sénienne qui avoit une intrigue avec l'esclave d'Emperamus, étoit du nombre de ceux qui devoient faire la garde cette même nuit, selon sa coutume. Le Messénien abandonnant son poste, revient à sa maison, il frappe à la porte : sa femme, surprise d'un si prompt retour, cache son amant du mieux qu'elle peut; elle court au-devant de son mari, elle le reçoit avec de grandes démonstrations de joie; elle fait semblant d'être agréablement surprise d'un retour si prompt, et lui demande par quel heureux hazard il revient sitôt. Le mari, qui ne se défie de rien, lui en dit la raison; qu'il n'a fait que suivre l'exemple de ses camarades; qu'ils se sont tous retirés chez eux; et qu'il n'y a rien à craindre pour la citadelle, attendu le mauvais tems et l'obscurité de la nuit. Cependant l'esclave d'Emperamus entendoit tout : il n'eut pas plutôt appris que la citadelle n'étoit point gardée, que, se dérobant à la hâte, il courut promptement au camp pour en donner avis. Les deux rois étoient alors absens : Emperamus tenoit leur place, et commandoit les assiégeans. L'esclave s'adresse à lui; il lui apprend que le moment de prendre Ira est venu, que la citadelle est abandonnée, que les assiégés se sont retirés dans leurs maisons; qu'il seroit très-imprudent de négliger une occasion si favorable, qui peut-être ne se représenteroit jamais; et qu'enfin il avoit appris de la bouche même d'un des Messéniens, que les assiégés se croyoient en sûreté, et n'étoient point sur leurs gardes.

XXXIII. L'obscurité de la nuit et l'orage affreux

qui continuoit toujours [1], favorisèrent l'entreprise des Lacédémoniens. Les chemins étoient impraticables, à cause de la pluie et des ténèbres. Leur courage cependant, et l'espérance prochaine d'emporter une place qui les tenoit depuis si long-tems, leur firent surmonter toutes les difficultés. Ils arrivent au pied des murailles, les uns y appliquent des échelles, les autres grimpent ou s'élancent, et ils entrent dans la citadelle, sans trouver aucune opposition de la part des Messéniens *. Gorgus, fils d'Aristomène, fut le premier qui s'apperçut qu'ils étoient entrés dans la ville. Son père, tout blessé qu'il étoit, sortit de sa maison, fit tout ce qu'il put pour encourager les citoyens : mais ils étoient si troublés, et dans un si grand désordre, qu'il ne fut pas possible de les rassembler, et d'en former un corps considérable. Ils combattoient néanmoins, non pas tous ensemble ni en bataille rangée, mais par troupes, et en se servant de toutes les armes que le hazard leur présentoit. Aristomène fut toute la nuit sur pied. A la tête d'une petite troupe qu'il avoit ramassée au hazard, il soutenoit l'effort des ennemis, il couroit par la ville, il exhortoit les Messéniens à faire leur devoir en braves gens ; et par ses cris, il tâchoit de réveiller ceux qui ignoroient encore que l'ennemi s'étoit emparé de la citadelle, et que tout étoit dans la confusion. Mais tous ses efforts étoient inutiles ; c'étoit en vain qu'il

[1] Pausan. Messen. ch. 21.

* La seconde année de la vingt-septième olympiade, avant J. C. 671.

exhortoit les Messéniens; à peine entendoient-ils ses ordres, et ils les exécutoient encore moins : ils n'avoient pu ni demander ni donner le mot du guet; et s'ils allumoient un flambeau ou quelque brandon, le vent et la pluie l'éteignoient aussitôt. D'un autre côté, les Lacédémoniens qui ne connoissoient point les lieux, et qui craignoient Aristomène, se contentoient de conserver les postes dont ils s'étoient emparés. Ainsi la nuit se passa sans qu'il se fit rien de considérable de part ni d'autre.

XXIV. Lorsque le jour parut, Aristomène n'oublia rien pour irriter le désespoir des siens; il les exhortoit à faire leurs derniers efforts pour sauver leur patrie, et chasser l'ennemi. Ses discours eurent tout l'effet qu'il pouvoit en attendre. Les Messéniens se raniment, ils se jettent en désespérés au travers des ennemis, et vendent chèrement leurs vies. Les femmes de leur côté montent au haut de leurs maisons pour lancer des pierres et des tuiles sur l'ennemi. Elles auroient voulu monter sur les toits pour les renverser sur les Lacédémoniens. Mais la tempête étoit si violente, et l'orage si affreux, qu'elles ne pouvoient tenir contre. Enfin elles descendent, elles prennent les armes, elles fondent sur les Lacédémoniens, et raniment les hommes autant par leur exemple que par leurs paroles. Mais l'orage qui continuoit toujours, le bruit épouvantable du tonnerre, les éclairs dont ils étoient continuellement éblouis, et qui étoient encore plus terribles pendant le jour qu'ils n'avoient paru pendant la

nuit, étoient des obstacles qu'ils ne pouvoient vaincre. Les Spartiates au contraire tiroient un bon augure de ce qu'il tonnoit à leur droite; leur devin les assuroit que c'étoit un heureux présage, et que Jupiter se déclaroit pour eux : tout cela ne contribuoit pas peu à leur inspirer une nouvelle ardeur. Ils étoient fort supérieurs en nombre; mais ils croyoient qu'il étoit beaucoup plus prudent de fatiguer l'ennemi par de légères escarmouches, que de l'attaquer brusquement, et de le pousser à outrance. Ils se reposoient tour-à-tour, il venoit continuellement de nouveaux renforts de leur camp : au lieu que les Messéniens n'avoient ni repos, ni relâche, ni le tems de prendre de la nourriture : de sorte que tout contribuoit à les accabler, et qu'ils étoient à demi-morts de froid, de faim et de soif. Leurs femmes épuisées de fatigue, étoient aussi aux abois; et peu accoutumées à porter les armes et à combattre, il n'étoit pas possible qu'elles résistassent plus long-tems.

XXV. Il y avoit trois jours que les Messéniens combattoient, ou qu'ils étoient sous les armes, lorsque Théoclus, prenant Aristomène à part : « A « quoi bon, lui dit-il, nous donner tant de peines? « Il faut que notre patrie succombe : il y auroit une « espèce d'impiété à s'opposer plus long-tems à ce « que le ciel a ordonné. Je renonce donc à une vie « qui ne peut plus être ni utile ni nécessaire à la « Messénie. Pour vous, Aristomène, ayez soin de « vous conserver pour vos citoyens; veillez sur les « ruines de votre patrie; et tant que vous vivrez,

« ne souffrez pas que Sparte jouisse tranquillement « des fruits d'une victoire trop facile ». Ayant ainsi parlé, il se jette tête baissée au milieu des ennemis, suivi de quelques autres, il combat comme un lion ; il tue, il renverse tout ce qui lui résiste; mais à la fin, mortellement blessé, il tombe, et rend le dernier soupir. Aristomène fait sonner la retraite, et rassemble les Messéniens : il leur commande de mettre leurs femmes et leurs enfans au milieu de leurs bataillons : il donne la conduite de l'arrière-garde à Gorgus son fils, et se mettant lui-même à la tête de ses troupes, il leur fait comprendre par quelque signe, qu'il veut s'ouvrir un passage à travers les ennemis pour sortir de la ville. Les Lacédémoniens le voyant déterminé à périr, s'ouvrirent eux-mêmes pour le laisser passer, persuadés qu'il étoit plus à propos de faire, pour ainsi dire, un pont à un ennemi forcené, que de le porter, par une trop opiniâtre résistance, à des entreprises qui auroient pu avoir des suites fatales.

XXVI Les Arcadiens [1] n'eurent pas plutôt reçu la nouvelle de la prise d'Ira, qu'ils déclarèrent à leur roi qu'ils vouloient marcher contre les Lacédémoniens, résolus de sauver leurs alliés, ou de périr avec eux. Aristocrate vivoit encore, et étoit toujours dans les intérêts de Sparte. S'étant laissé gagner par des présens, il refusa de mener les Arcadiens au secours des Messéniens, en leur disant qu'ils n'avoient plus d'alliés à secourir, et qu'ils avoient tous été ensévelis sous les ruines de leur ville.

[1] Pausan. Messen. ch. 22.

ville. Peu de tems après ils furent mieux informés; et ayant appris qu'à la vérité les Messéniens avoient été obligés d'abandonner Ira, mais qu'ils avoient échappés pour la plupart aux ennemis, ils envoyèrent d'abord leur principale noblesse, puis ils se mirent tous en marche pour aller joindre au mont Lycée les généreux fugitifs. Ils leur firent toutes sortes de bons traitemens, leur offrant de les distribuer dans leurs villes, et de leur donner une partie de leurs terres [1]: ils donnèrent même dès-lors leurs filles en mariage à quelques jeunes Messéniens qui n'étoient point encore mariés.

XXVII. Il n'étoit pas possible à Aristomène de demeurer tranquille après la ruine de sa patrie. Il fit choix de cinq cents Messéniens qu'il connoissoit pour gens déterminés à tout entreprendre, et qui comptoient leurs vies pour rien, lorsqu'il s'agissoit de se venger. Ensuite il assembla les Arcadiens avec leur roi: car il ne le connoissoit pas encore pour un traître, et ne le soupçonnoit point d'autre crime que de lâcheté. Il demande à ses braves s'ils sont déterminés à mourir avec lui, pour venger leur patrie; et en présence des Arcadiens et d'Aristocrate, il leur fait part de son dessein. « Actuellement, leur « dit-il, les Lacédémoniens tout occupés de leur « nouvelle conquête, ne pensent qu'à piller les ri- « chesses que nous avons laissées à Ira. Profitons de « l'occasion, et dès ce soir partons pour aller atta- « quer Sparte ». Trois cents Arcadiens lui offrirent leur secours, et voulurent partager la gloire

[1] Polyb. L. IV, ch. 20.

de l'entreprise. Mais on fut obligé de différer l'exécution, parce que les entrailles des victimes ne promettoient pas un heureux succès. Pendant ce tems-là Aristocrate découvrit aux Lacédémoniens le dessein d'Aristomène. Mais on reconnut bientôt sa trahison. Car l'esclave qu'il avoit dépêché à Sparte, pour informer Anaxandre de ce qui se passoit, fut arrêté à son retour par les Arcadiens qui tenoient leur roi pour suspect. On le fouilla, et on lui trouva une lettre d'Anaxandre, qu'on fit lire et examiner dans une assemblée de la nation. Le roi de Sparte y remercioit le roi d'Arcadie des anciens services qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, et l'assuroit qu'il pouvoit compter sur leur reconnoissance, pour le dernier service qu'il venoit de leur rendre, aussi bien que pour les bons offices qu'il leur avoit rendu auparavant. Il appuyoit beaucoup sur l'importance de la dernière découverte, et parloit de la perfidie de ce malheureux prince dans les termes les plus clairs.

XXVIII. La justice des Arcadiens fut tout-à-fait prompte et expéditive. Sans délibérer plus longtems, ils résolurent de lapider leur roi, et exhortèrent les Messéniens à se joindre à eux pour cette exécution. Ceux-ci se tournoient vers Aristomène, comme attendant ses ordres. Mais les yeux baissés contre terre, il se contentoit de verser des larmes, et ne leur répondoit rien. Les Arcadiens furent donc eux-mêmes les exécuteurs de leur sentence [1];

[1] Plutarque, de serâ num. vindictâ, p. 458. Polyb. L. IV, ch. 33.

et après qu'ils eurent lapidé Aristocrate, et jeté son corps hors de leurs terres, sans sépulture : ils érigèrent une colonne dans le temple de Jupiter Lycéen, avec cette inscription.

« Les rois parjures [1] sont punis tôt ou tard avec « l'aide de Jupiter. On a enfin découvert la perfi- « die de celui qui a trahi Messène. Tant il est dif- « ficile à un homme parjure d'échapper à la ven- « geance des dieux ! Grand Jupiter ! louanges et « actions de graces vous soient rendues : protégez « l'Arcadie ».

Telle fut la fin malheureuse d'Aristocrate ; et tels étoient les principes d'un peuple généreux, qui ne s'étoit point laissé corrompre par de fausses subtilités, qui n'obéissoit point en esclave, et qui ignoroit toute autre puissance que celle qui étoit dirigée et limitée par les loix. Il faut avouer néanmoins que, si ce que rapporte Polybe est vrai, qui est que non contens d'avoir lapidé Aristocrate, ils firent aussi mourir toute sa famille, la vengeance fut peut-être * poussée un peu trop loin.

XXIX. Sur la nouvelle de la prise d'Ira, les habitans de Pylos, de Mothone, et de quelques autres ports de mer de la Messénie [2], abandonnèrent leur patrie; et s'étant embarqués, ils passèrent à Cyllène, qui étoit un port des Eléens. De-là ils envoyèrent prier leurs compatriotes qui étoient en Arcadie, de se joindre à eux pour aller chercher de

[1] Pausanias et Polybe.

* Ces principes sont anglais; le peut-être est barbare.

[2] Pausan. Messen. ch. 23.

nouvelles terres, et conjurer Aristomène de vouloir bien être leur chef dans cette expédition. Aristomène leur fit réponse qu'il étoit dans la résolution d'employer le reste de ses jours à combattre contre les tyrans de sa patrie, et qu'il espéroit faire encore bien de la peine à Sparte; mais il leur donna pour chefs Manticlus, fils de Théoclus, jeune homme d'un grand courage, et qui promettoit beaucoup, et Gorgus son fils. Vers ce tems-là, Evergitidas son beau-frère vint se joindre à lui. Quand il eut appris le dessein qu'avoit eu Aristomène d'aller surprendre la ville de Sparte, et que la perfidie d'Aristocrate avoit fait échouer cette entreprise, il eut beaucoup de chagrin. Il prit avec lui cinquante Messéniens, qui s'offrirent d'eux-mêmes à le suivre dans ses expéditions; il les mène à Ira: il attaque les Lacédémoniens qui étoient toujours occupés à piller et saccager la ville, il en fait un horrible carnage, et meurt glorieusement les armes à la main avec tous ses compagnons. Le reste des Messéniens allèrent joindre leurs compagnons à Cyllène. Là, Aristomène remit toute son autorité entre les mains des nouveaux généraux qu'il leur avoit donnés. Il accorda en même-tems une permission générale à tous ses soldats d'aller avec eux chercher un nouvel établissement, et la plupart usèrent de cette permission, de sorte qu'il n'en resta presque point en Arcadie, à la réserve des vieillards, et de quelques misérables qui n'avoient pas de quoi faire les frais du voyage. Ainsi finit, par la prise d'Ira, la seconde guerre des Messéniens avec les Spartiates,

Autosthène étant archonte à Athènes, la première année de la vingt-huitième olympiade *.

XXX. La flotte des Messéniens passa à Cyllène; et les Eléens lui fournirent généreusement de l'argent avec toutes les provisions nécessaires. La belle saison du printems étant venue, il fut question de savoir où l'on iroit. On tînt conseil là-dessus, et les sentimens des généraux furent partagés. Gorgus, héritier de la haine de son père contre Sparte, étoit d'avis qu'on n'allât pas plus loin que Zacynthe ** : « Nous y serons, dit-il, à portée d'inquiéter toute « la côte maritime de la Laconie ». Manticlus au contraire croyoit qu'il n'étoit plus tems de penser à troubler les Lacédémoniens : « Il faut, disoit-il, « oublier tous les maux qu'ils nous ont faits; nous « ne sommes plus en état de leur nuire, tout ce « que nous pourrions entreprendre contr'eux dans « la suite, serviroit plutôt à rendre notre condi- « tion plus mauvaise, qu'à causer quelque dommage « à nos ennemis : allons donc droit en Sardaigne; « c'est une belle et grande île qui nous fournira « abondamment toutes les choses nécessaires à la « vie ». Tandis que la dispute duroit encore, et que chacun s'échauffoit pour faire valoir son avis, Anaxilas, monarque de Rhegium, dont les ancêtres étoient Messéniens, et s'étoient établis dans ce pays après que leur patrie eût été ruinée pour la première fois dans la première guerre de Sparte, les envoya prier de lui donner quelque secours. Il

* L'an de Rome 86, avant J. C. 568.

** Ile à l'occident du Peloponèse.

étoit en guerre avec les Zancléens, peuples établis dans cette partie de la Sicile, qui étoit précisément vis-à-vis du territoire qu'il occupoit. La guerre étoit très-sanglante; et comme il n'avoit point de flotte à lui, l'avantage n'étoit pas toujours de son côté. Il promit donc aux Messéniens qu'il leur céderoit tout ce qu'ils pourroient gagner sur les Zancléens, qu'il leur aideroit à faire la conquête de leurs terres, et qu'il leur en feroit présent; et pour les faire entrer plus efficacement dans ses vues, il leur envoya une description du pays qu'il s'agissoit de conquérir.

XXXI. Les Messéniens acceptèrent la proposition. Ils firent voile à Rhegium, prirent ce monarque sur leur flotte avec toutes ses troupes, et les débarquèrent en Sicile *. Là il se donna plusieurs combats. Anaxilas défit les Zancléens sur mer, et les Messéniens les battirent sur terre. Bientôt après on les assiégea et par mer et par terre. Le siége fut poussé vivement; et lorsqu'ils virent que l'ennemi avoit déjà abattu une grande partie de leurs murailles, ils se réfugièrent dans les temples et aux pieds des autels où ils se tinrent en qualité de supplians. Anaxilas étoit d'avis qu'on les passât au fil de l'épée, et qu'on vendît les autres à l'encan avec leurs femmes et leurs enfans. Mais les généraux des Messéniens s'opposèrent à cette barbarie, et prièrent Anaxilas de ne pas les obliger à trai-

* La troisième année de la vingt-huitième olympiade, deux ans après la prise d'Ira.

ter des Grecs comme les Lacédémoniens les avoient traités eux-mêmes.

L'asyle fut donc respecté; on leur accorda la vie à tous : on fit un traité avec eux : on permit à tous ceux qui ne vouloient point quitter leur patrie, de rester dans la ville sous le gouvernement des vainqueurs; mais Zancle changea de nom, et les Messéniens l'appellèrent Messène [1], en mémoire de leur ancienne patrie.

XXXII. Aristomène [2] après le départ de ses compatriotes, maria sa sœur, et deux de ses filles qui avoient atteint l'âge nubile, aux plus éminens du pays où il demeuroit. Bientôt après, les dieux donnèrent un mari à la troisième. Damagète, roi d'Ialyse, qui étoit une ville de l'île de Rhodes, alla en personne à Delphes pour consulter l'oracle sur le choix d'une femme. La prêtresse lui ordonna d'épouser la fille du plus brave homme, du plus noble, et du plus distingué qu'il y eut dans la Grèce. Aristomène étoit dans le même tems à Delphes pour ses affaires particulières. Le prince Rhodien qui avoit oui parler de son rare mérite, comprit facilement qu'il n'avoit pas besoin de chercher plus loin, et qu'il n'y avoit point d'homme dans toute la Grèce qui fût comparable à Aristomène. Il lui demande sa fille et il l'obtient. Ensuite il s'en retourne à Rhodes, menant avec lui et le père et la fille. Mais Aristomène ne put pas y rester long-tems. Il se disposa à faire un voyage à Sardes, capitale de Lydie, qui

[1] Aujourd'hui Messine.

[2] Pausan. Messen. ch. 24.

étoit en ce tems-là gouvernée par Ardys, fils de Gygès. Son dessein étoit d'aller de-là à Ecbatane, à la cour de Phraorte, roi de Médie. Mais une maladie dont il fut pris et qui l'emporta en peu de tems, mit obstacle à tous ses desseins. Damagète son gendre lui érigea un superbe monument, et les Rhodiens ne témoignèrent pas moins d'empressement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.

XXXIII. Il me semble que c'est là le récit le plus probable de la mort d'Aristomène. Mais il y en a un autre, que nous trouvons dans plusieurs auteurs [1], et qui est beaucoup plus commun. On dit qu'après s'être plusieurs fois échappé miraculeusement des mains des Lacédémoniens, il fut enfin repris et mis à mort, qu'on l'ouvrit tout vivant et qu'on trouva son cœur tout velu. Quoique nous ne connoissions pas les premiers auteurs de ce récit, ou plutôt de cette fable, et que nous n'en puissions rien dire de particulier, il y a néanmoins beaucoup de raisons qui nous empêchent de la croire. Ceux qui ont écrit le plus exactement l'histoire des guerres des Messéniens et la vie d'Aristomène, ne parlent point de ce fait : d'un autre côté, ceux qui en parlent, sont d'une réputation inférieure à celle des premiers, ils font des fautes intolérables dans ce qu'ils disent, et il semble qu'ils n'ont rapporté ce prétendu fait, que parce qu'il contient quelque chose d'extraordinaire et de singulier, sans se donner la peine d'en examiner la vérité ou la fausseté.

[1] Pline, L. IX, ch. 70, dit qu'on l'ouvrit tout vivant., Val. Maxim. L. I, ch. 8. Steph. de Urb. V. Ανδανία.

Il est vrai que ceux qui le rapportent, citent des auteurs plus anciens [1], afin de lui donner quelqu'apparence de vérité. Mais il est certain que les anciens auteurs, sur le témoignage desquels ils prétendent s'appuyer, n'ont jamais rien écrit de semblable : et c'est ce qui nous donne lieu de croire que quelques-uns de ceux qui ont parlé de ce fait extraordinaire, sentoient eux-mêmes qu'ils rapportoient une fable.

XXXIV. Aristomène étoit brave de sa personne, bon soldat, excellent général, bien fait de corps, et d'un génie supérieur, propre à former les plus vastes projets et à exécuter les plus grandes entreprises ; il supportoit aisément les fatigues, il étoit hardi et entreprenant, peut-être même téméraire ; mais la prodigieuse inégalité de ses forces le mettoit dans la nécessité de tout hasarder et de tout entreprendre. Cette même inégalité rend excusable la hardiesse avec laquelle il exposoit si fort et si souvent une vie d'où dépendoit le succès de la guerre et le salut de tant de citoyens. Cette raison seule et l'apologie de plusieurs autres de ses actions où il semble qu'il y avoit quelque chose de bas : par exemple, il faisoit quelquefois la guerre à des femmes, il alloit en partis, il pilloit, il ravageoit le pays ennemi, parce que n'ayant pas assez de

[1] Steph. cite Hérodote, qui n'a jamais parlé d'Aristomène, et Rhianus que Pausanias suit expressément, mais sans parler de cette fable. Aristomène étoit le héros du poëme de Rhianus, et il n'est nullement croyable qu'il l'eût fait mourir si misérablement.

troupes, il n'étoit pas toujours en état de livrer bataille et de résister à une armée entière. Mais il ne paroît pas avoir été fort religieux; et quoiqu'on puisse dire qu'il est probable qu'il n'eut aucune part à l'action des deux jeunes Messéniens qui, sous la forme de Castor et de Pollux, allèrent dans le camp des Lacédémoniens troubler leurs cérémonies les plus sacrées, il est certain que l'on voit quelque chose d'impie dans celle qu'il fit en attaquant les femmes et les prêtresses dans le tems qu'elles étoient occupées au service des déesses. Son amour pour la patrie, son zèle pour la liberté qui étoit le mobile de toutes ses actions, et qui ne l'abandonna jamais jusqu'aux derniers momens de sa vie, doivent couvrir bien des fautes. Si les portraits que nous avons de lui ne sont pas extrêmement flattés, et si ce que les historiens rapportent de ses actions est bien vrai, on peut dire que si parmi les anciens héros il y en a plusieurs qui aient mieux réussi dans les guerres qu'ils ont entreprises, il y en a peu qui aient mérité de plus heureux succès; et si d'autres ont entrepris de délivrer leur patrie avec une meilleure fortune, à peine s'en trouve-t-il un seul qui ait été plus accablé d'affaires, ou qui ait fait paroître plus de grandeur d'ame lors même qu'il succomboit.

XXXV. Sa mort assura aux Lacédémoniens les conquêtes qui leur avoient tant coûté [1]. Maîtres de la Messénie, ils en partagèrent les terres entr'eux, et pendant presque trois siècles ils traitèrent comme

[1] Pausan. Messen. ch. 24, 25, 26 et 27. Diod. Sic. L. XXV.

des esclaves publics le peu d'habitans qui y étoient restés. Après que les Thébains eurent remporté à Leuctres une grande et mémorable victoire sur les Lacédémoniens, Epaminondas, héritier de la haine d'Aristomène contre Sparte, aussi célèbre par sa valeur que ce généreux défenseur de la patrie, mais plus heureux que lui dans ses entreprises, résolut de rétablir les Messéniens dans leur pays, et de les délivrer de l'esclavage. Il envoya de tous côtés, en Italie, en Sicile, et même chez les Evespérites jusqu'au fond des déserts de la Libye, pour inviter ces malheureux exilés à revenir dans le Péloponèse. Il leur bâtit une ville qu'il appella Messène, et les y établit sous d'heureux auspices. On recouvra les gages sacrés qu'Aristomène avoit cachés, et on les plaça dans la nouvelle ville. Ils consistoient en des lames de plomb fort minces, qui formoient une espèce de rouleau, et sur lesquelles étoit écrit tout ce qui concerne le culte et les cérémonies des grandes déesses. On dit que l'endroit où ils étoient cachés, fut découvert à Epaminondas dans un songe. Les os d'Aristomène [1] furent rapportés dans sa patrie par un ordre de l'oracle de Delphes, et on les enterra dans la nouvelle ville. Les Messéniens lui sacrifioient un taureau avec des cérémonies particulières. Ils attachoient la victime à une colonne qui étoit auprès de son tombeau. Si à force de se débattre, le taureau déplaçoit la colonne, c'étoit une marque que la victime étoit agréable, et ils en tiroient un bon augure : si au contraire il laissoit la

[1] Pausan. Messen. ch. 33.

colonne en l'état où elle étoit sans la remuer et la déplacer, ils se croyoient menacés de quelque malheur.

Ce fut ainsi que les Messéniens revînrent dans le Péloponèse, et qu'ils recouvrèrent et leur patrie et leur liberté, deux cens quatre-vingt-dix-sept ans après [1] la prise d'Ira, Dyscinète étant archonte à Athènes, la 3e année de la 102e olympiade *. Après cela ils vécurent en paix pendant plusieurs années. Ils repoussèrent avec succès les fréquentes attaques des Lacédémoniens ; ils échappèrent à la ruine commune, et à l'échec que toute la Grèce reçut dans la bataille de Chéronée ; ils se joignirent à la république des Achéens, qui les délivrèrent de la tyrannie ** de Nabis le Spartiate, qui avoit surpris la ville de Messène. Ils eurent un peu après une guerre assez malheureuse avec les Achéens, firent prisonnier Philopœmen, général de leurs ennemis, et le mirent *** à mort. Les auteurs de cette action ayant été punis, ils rentrèrent dans l'alliance des Achéens, et bientôt après ils furent réduits avec eux et avec toute la Grèce sous la puissance des Romains [2].

[1] Pausan. Mess ch. 27, 28 et 29. Plutarq. in Philopœmen.

* L'an de Rome 384.

** La première année de la cent quarante-septième olympiade, l'an de Rome 562.

*** La seconde année de la cent quarante-neuvième olympiade, l'an de Rome 571.

[2] Par le consul Lucius Mummius, la troisième année de la cent cinquante-huitième olympiade, l'an de Rome 608, avant J. C. 146. C'est l'année de la destruction de Carthage, par Scipion le second Africain.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TARQUIN L'ANCIEN.

La vie de Tarquin est un exemple du pouvoir qu'on attribue à la fortune. II. *Ce que c'étoit que les Bacchiades. Cypsélus s'empare de la souveraineté de Corinthe.* III. *Il chasse les Bacchiades.* IV. *Démarate, un d'entre eux, s'établit en Toscane. Lucumon son fils hérite de tous ses biens.* V. *Il est vu de mauvais œil par ses concitoyens.* VI. *Tanaquil sa femme l'engage à s'aller fixer à Rome.* VII. *Il va à Rome. Présage qui lui promet la couronne, suivant l'interprétation de sa femme.* VIII. *Guerres d'Ancus Marcius qui régnoit alors à Rome.* IX. *Lucumon se présente à Ancus, et prend le nom de Lucius Tarquin.* X. *Il est nommé général de la cavalerie Romaine.* XI. *Ses exploits dans la guerre contre les Sabins.* XII. *Il est élu roi.* XIII. *On combat la manière dont Tite-Live raconte son avénement au trône.* XIV. *Il crée cent nouveaux sénateurs.* XV. *Il ajoute aussi deux nouvelles vestales aux quatre anciennes.* XVI. *Il prend et livre au pillage la ville d'Apiole.* XVII. *Il subjugue les Crustumériens et les Nomentins.* XVIII. *Il prend la ville de Collatie, et y établit pour commandant son neveu Egérius, qui prend le surnom de Collatin.* XIX. *Il prend et brûle Cornicule.* XX. *Il remporte la victoire sur les Latins.* XXI. *Ligue des Latins contre Rome.* XXII.

Combat sanglant où les Romains ont l'avantage. XXIII. *Nouvelle bataille. Victoire complète des Romains.* XXIV. *Tarquin accorde la paix aux Latins.* XXV. *Il triomphe, et fait bâtir le grand Cirque.* XXVI. *Il fait reconstruire et fortifier les murs de Rome.* XXVII. *Guerre contre les Sabins. Combat indécis.* XXVIII. *Les Sabins sont vaincus.* XXIX. *Ils sont battus de nouveau. Trève pour six ans.* XXX. *Les Etruriens pillent les terres des Romains.* XXXI. *Ils battent les alliés commandés par le neveu de Tarquin.* XXXII. *Tarquin de son côté a l'avantage par tout.* XXXIII. *Il remporte sur les Etruriens une victoire complète.* XXXIV. *Les Etruriens demandent la paix.* XXXV. *Ils reconnoissent Tarquin pour souverain.* XXXVI. *Victoire sanglante qu'il remporte sur les Sabins.* XXXVII. *Il prend leur camp.* XXXVIII. *Il remporte sur eux une grande victoire.* XXXIX. *Il leur accorde la paix.* XL. *Grands ouvrages que Tarquin fait faire dans Rome.* XLI. *Il entreprend de bâtir un temple à Jupiter, Junon et Minerve, sur le mont Tarpeïen.* XLII. *L'augure Nevius s'oppose au dessein que Tarquin avoit d'augmenter le nombre de centuries.* XLIII. *Pierre coupée d'un coup de rasoir.* XLIV. *Nevius disparoît.* XLV. *Tarquin est accusé de l'avoir fait mourir par les enfans d'Ancus Marcius.* XLVI. *Il se justifie.* XLVII. *Ils le font assassiner.* XLVIII. *Sa mort et son éloge.* XLIX. *Postérité de Tarquin.* L. *Servius Tullius lui succède.*

Depuis l'an 97 jusqu'à l'an 177 de Rome, avant J. C. 577.

TARQUIN L'ANCIEN.



L'HISTOIRE de Tarquin l'ancien est un exemple remarquable du pouvoir qu'on attribue ordinairement à la fortune sur les choses humaines ; pouvoir dont elle se plaît souvent à donner des marques, en faisant réussir certains événemens par les moyens qui paroissent les moins propres à les produire. Le bannissement de son père qui fut chassé d'une ville où il tenoit un des premiers rangs, les disgraces qu'il eut dans le païs de sa naissance, son exclusion de toutes les charges et dignités de sa patrie, furent autant de pas qui le conduisirent à la couronne. Mais d'un autre côté toute sa grandeur et toute sa prudence ne purent le garantir d'une fin aussi imprévue et aussi surprenante que l'avoit été son élévation.

II. LES Bacchiades *, dont ce roi descendoit,

* Sisyphe, établi roi de Corinthe par Médée, eut entr'autres enfans : 1°. Glaucus, père de Bellerophon, qui s'établit en Lycie, et eut pour fils Glaucus qui combattit au siège de

furent pendant plusieurs siècles [1] la famille royale de Corinthe. A la fin ils devinrent si nombreux et si puissans, qu'à la mort d'un de leurs princes ils se trouvèrent en état de changer la monarchie en une espèce d'aristocratie. Comme ils étoient plus de deux cens, ils retinrent pour eux toute l'authorité du gouvernement, et tous les ans ils élisoient un magistrat souverain qu'ils prenoient tousjours d'entr'eux. Sur-tout ils avoient grand soin de ne se jamais allier par les mariages que dans les familles les uns des autres. Mais après s'être assuré, à ce qu'ils

Troye en faveur des Troyens; et 2°. Ornytion qui régna à Corinthe. D'Ornytion naquit Phocus qui s'ésablit dans la Phocide, et Thoas qui demeura à Corinthe, et eut pour successeur Demophon. Son fils Propodas en eût deux, Doridas et Hyanthidas. Sous leur règne les Héraclides rentrant dans le Péloponèse, attaquèrent Corinthe, sous la conduite d'Alétès, qui les détrôna, et régna 35 ans; après lui, Ixion 37; autant Agelaus; Prymnis 35; puis son fils Bacchis, dont les décendans prirent le nom de Bacchiades. Il régna 35 ans; Agelas 30; Eudémus 25; Aristodème 35; Agemon 16; Alexandre 25; Teleste 12. Celui-ci ayant été tué par Ariée et Perantas, Automène qui lui succéda ne régna qu'un an. La royauté fut abolie, et les Bacchiades qui étoient en très-grand nombre, formèrent une aristocratie qui concentra toute l'autorité dans leur famille. Ils élisoient tous les ans entr'eux un chef sous le nom de Prytane. Cette forme de gouvernement subsista environ 170 ou 200 ans. Alors Cypselus descendu de Melas, qui s'étoit établi à Corinthe au tems d'Alétès, après l'avoir aidé à s'en rendre maître, s'empara de la souveraineté vers la troisième année de la trentième olympiade, de la fondation de Rome 96, avant l'Ere Chretienne 658. Il régna 30 ans, et Périandre après lui 44.

[1] Herod. L. V. Pausan. Cor.

croyoient,

croyoient, une tyrannie stable et perpétuelle [1], ils s'abandonnèrent à l'oisiveté, au luxe, à la débauche; ce qui les conduisit enfin à leur ruine. Un des Bacchiades avoit une fille qui étoit très-difforme. Il la maria à un Corinthien d'un autre famille et d'une condition fort au-dessous de la sienne. Cypsele naquit de ce mariage. Dans son enfance, les parens de sa mère entreprirent sur sa vie : mais il leur échappa par une espèce de miracle. Quand il fut grand, il résolut de se venger, et sut si bien conduire ses entreprises qu'il se rendit maître de Corinthe. Ce fut un des meilleurs tyrans de l'anquité. Il gouverna son peuple avec tant de douceur, que quelque tems après son avénement à la couronne, il se vit en état de se passer de gardes et de se maintenir par lui-même dans la puissance souveraine, sans rien craindre de la part de ses sujets.

III. Il fut néantmoins obligé au commencement de son règne d'user d'une grande sévérité envers les Bacchiades. Il ne pouvoit pas s'attendre à avoir ni repos, ni joie, ni sûreté, jusqu'à ce qu'il les eût entièrement extirpés ou chassés de la ville; ce qu'il fit en effet par la mort de quelques-uns et par le bannissement des autres, n'en laissant aucun à Corinthe, excepté ceux qui étoient dans le mépris, pauvres, et réduits à la dernière misère. Démarate fut du nombre des exilés [2]. C'étoit un gros marchand, il faisoit son principal commerce sur les

[1] AElian. V. Hist. L. I, ch. 29.

[2] Dion. Hal. L. III, p. 137. Liv. L. I, ch. 34.

côtes de Toscane; et comme il avoit un grand nombre de correspondans dans ce païs, ce fut là qu'il se retira. Ses richesses étoient considérables; il avoit à sa suite un grand nombre d'esclaves, de domestiques, de cliens [1] et d'amis : il prit même avec lui plusieurs ouvriers et artisans de Grèce qu'il mena en Etrurie; de sorte qu'il fit fleurir en Italie quelques-uns des arts de son païs, qui auparavant n'y avoient été connus que très-imparfaitement.

IV. Tarquinie étoit alors une des principales villes de la Toscane. Démarate s'y établit, et peu de tems après il s'y maria fort avantageusement. Il eut deux fils de ce mariage, auxquels il donna des noms étruriens, à l'un le nom d'*Aruns*, et à l'autre celui de *Lucumon*. Il les maria tous deux dans les meilleures familles du païs. Mais l'aîné mourut quelque tems après, dans la fleur de son âge, laissant sa femme enceinte. Démarate eut tant de chagrin de la mort de son fils aîné, qu'il en mourut. Il ne lui survécut pas même assez long-tems pour être certain de la grossesse de sa belle-fille; de sorte qu'il laissa Lucumon seul héritier de ses biens. Le fils posthume d'Aruns [2] naquit donc sans biens, sans patrimoine, et dépourvu de toutes choses; ce qui lui fit donner le surnom d'*Egerius*, c'est-à-dire, pauvre.

V. Seul héritier de tant de biens, Lucumon se prévalut de sa bonne fortune, et voulut faire une figure qui répondît à ses richesses. Il avoit eu une

[1] Strab. L. V, p. 152.
[2] Dion. Hal. L. III, p. 139.

très-bonne éducation, Démarate ayant eu soin de les faire instruire, son frère et lui, dans toutes les sciences, et de la Tyrrhénie où il s'étoit établi, et de la Grèce d'où il avoit été banni. Il croyoit avoir toutes les qualités nécessaires pour remplir une des premières charges de Tarquinie et pour entrer dans le gouvernement de la république. Il les avoit en effet: mais ses compatriotes au lieu de lui rendre justice, le rebutèrent indignement. Ils étoient si mauvais politiques, qu'ils ne pouvoient souffrir le mérite d'un homme qu'ils regardoient comme étranger. Ils affectoient même d'ignorer ou de mépriser ses excellentes qualités, et ils traitoient comme le dernier des hommes celui qui méritoit une des premières places de la ville. Lucumon souffrit avec peine cet affront, et sa femme le confirmoit dans ses ressentimens.

VI. Tanaquil étoit d'une [1] des plus nobles familles de Tarquinie: mais son cœur étoit beaucoup au-dessus de sa naissance et de son sexe; la fierté et l'ambition faisoient son caractère distinctif. Ces qualités néantmoins étoient accompagnées d'une prudence mâle, qui sembloit lui assurer la fortune à laquelle elle aspiroit. Une femme de ce caractère pouvoit-elle se résoudre à mener une vie privée? Elle épousa un homme riche, dans l'espérance que par ce mariage elle s'éléveroit encore au-dessus de sa condition; et cependant elle se voyoit au-dessous de l'état pour lequel elle étoit née. Le mérite de son mari étoit un obstacle à son élévation: on l'avoit

[1] Liv. L. I, ch. 34.

exclus de toutes les charges par jalousie, et il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût jamais y parvenir. Lucumon devoit être assez disposé par lui-même à sortir de Tarquinie, et sa femme naturellement ambitieuse n'avoit garde de manquer de l'entretenir dans cette pensée. « Sortons, lui disoit-elle, de ce « païs ingrat : abandonnons une ville qui n'est pas « digne de vous. Puisque votre mérite est si mal ré- « compensé à Tarquinie, je renonce volontiers à « l'amour que j'ai naturellement pour le lieu de ma « naissance. Je veux vous accompagner dans votre gé- « néreux exil. Je serai pleinement récompensée du « sacrifice que je fais aujourd'hui, en partageant avec « vous les honneurs où vous ne pouvez manquer de « parvenir. On reçoit à Rome tous les étrangers, « on leur accorde avec bonté le droit de bourgeoisie, « et la vertu y est honorée. Cette ville florissante « connoît trop bien ses intérêts pour ne pas ré- « compenser le mérite par-tout où il se trouve. Les « Romains ne cherchent qu'à combler d'honneurs « les hommes illustres qui se retirent chez eux. Ils « leur donnent le commandement de leurs armées, « ils les reçoivent dans le sénat, le trône même leur « est ouvert. Numa dont la mémoire est respectée « à Rome au-dessus de celle de tous les autres prin- « ces, étoit un étranger ; et le roi qui les gouverne « aujourd'hui, n'est tout au plus qu'à moitié Ro- « main ».

VII. LUCUMON l'écoutoit [1] avec plaisir ; et comme il avoit beaucoup moins d'habitudes à Tarquinie,

[1] Dion. Hal. Liv.

et moins d'attachement pour cette ville que Tanaquil dont toute la famille en étoit originaire, il ne fut pas long-tems à se déterminer à en sortir. Outre sa femme, il prit avec lui quelques-uns de ses amis, un grand nombre d'esclaves, de domestiques, et tous ses effets, et s'en alla droit à Rome. Quand il fut arrivé au Janicule, d'où lon commence à appercevoir la ville de Rome en venant de Tyrrhénie, une aigle fondant tout d'un coup sur sa tête, lui enleva son chapeau, et après avoir voltigé autour du chariot où étoit Lucumon, elle s'élança si haut qu'on la perdit de vue. Un moment après elle reparut, et lui remit son chapeau sur la tête dans le même état où il étoit auparavant. Alors Tanaquil qui avoit été élevée dans la connoissance des auspices, embrassa son mari, et lui donna de bonnes espérances, en l'assurant qu'un jour il seroit assis sur le trône de la ville où ils alloient entrer; que si les règles de l'art des augures qu'elle avoit appris dans son païs, étoient certaines, elle ne pouvoit pas se tromper; qu'au reste c'étoit à lui de travailler à se rendre digne de la couronne, et qu'il ne devoit rien oublier pour mériter l'estime des Romains, afin qu'ils exécutassent en sa faveur les ordres du destin, et qu'ils le forçassent pour ainsi dire à accepter la royauté. Ces heureux présages le remplirent de joie, et fondé sur les prédictions de Tanaquil, il pensa sérieusement à se rendre digne des honneurs qui lui étoient destinés. Il s'arrêta aux portes de la ville pour remercier les dieux des augures favorables qu'ils lui avoient envoyés, et après ces actions de

graces il entra dans Rome avec une joie proportionnée à la grandeur de la dignité qui lui étoit promise.

VIII. Ancus Martius étoit alors roi de Rome *. Il étoit petit fils de Numa, marchoit sur les traces de son ayeul, et lui ressembloit de caractère. Sous le règne de son prédécesseur on avoit négligé les cérémonies religieuses instituées par Numa, et la plupart des Romains s'appliquant uniquement aux exercices de la guerre, n'avoient cherché qu'à s'enrichir des dépouilles des ennemis. Ancus, à son avénement à la couronne, assembla le peuple, et l'exhorta à reprendre les exercices de la religion comme du tems de Numa. Il étoit pieux comme son ayeul maternel, et aimoit la religion. Il n'aimoit pas moins la paix, et ses sujets avoient conçu de grandes espérances de jouir sous son règne de la même tranquilité dont ils avoient goûté les douceurs sous celui de Numa, dont la mémoire leur étoit chère. Les villes voisines mirent obstacles à ses bonnes intentions, et trouvèrent des prétextes pour recommencer la guerre. Elles se promettoient un heureux succès de toutes leurs entreprises, parce qu'elles savoient que Marcius n'étoit pas d'un caractère guerrier. Mais elles y furent trompées. Si Ancus aimoit la paix, il n'en étoit pas pour cela moins capable de faire la guerre quand il s'y voyoit contraint; d'ailleurs il avoit de bonnes troupes,

* C'étoit la septième ou la huitième année de son régne, l'an de Rome 121 ou 122. Lucumon avoit environ vingt-cinq ans.

bien disciplinées par son prédécesseur, accoutumées à vaincre, et animées par une suite de constance d'heureux succès. Les Latins persuadés que l'éloignement qu'il avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou de peu d'expérience, firent le dégât sur les terres des Romains. Il leur envoya une ambassade pour les sommer de rendre tout ce qu'ils avoient enlevé; et sur leur refus, il assiégea la ville de Politorie, et en transféra les habitans à Rome. Il prit aussi les villes de Tellène et de Fidène. Après la prise de ces places, les Romains et les Latins se battirent en deux différentes occasions. Dans la première, l'action dura longtems sans que la victoire se déclarât, et les deux armées se retirèrent avec un égal avantage: mais dans la seconde les Romains gagnèrent la bataille, et poursuivirent les ennemis jusques dans leur camp. On continua dans la suite à faire des actes d'hostilité, et l'on en vint souvent à des escarmouches, où les Romains eurent presque toujours l'avantage, parce qu'ils avoient posté des troupes en embuscade sous le commandement de Tarquin le Tyrrhénien. Ancus n'avoit d'abord pris les armes que pour se défendre. Mais quand il se vit victorieux, il poussa son avantage, et la fortune l'accompagna toujours; de sorte qu'après les Latins, il fit sentir sa puissance aux Fidénates, aux Véiens et aux Sabins. Son règne fut donc troublé par de fréquentes guerres, mais il ne fut pas malheureux; et l'on peut dire que, quoiqu'il ne procurât point à ses sujets autant de tranquillité et de repos qu'il le desiroit,

les troubles ne furent pas assez grands ni leurs infortunes assez considérables pour les impatienter.

IX. Ce fut sous le règne de ce prince que Lucumon vint à Rome. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il demanda à parler au roi; il lui dit qui il étoit, qu'il venoit à Rome pour y établir sa demeure; qu'il apportoit avec lui toutes les richesses que son père lui avoit laissées, et que, comme ces biens étoient trop considérables pour un sujet, il lui en faisoit offre, tant pour ses dépenses particulières que pour les besoins de la république. Un pareil compliment ne pouvoit être que très-agréable. Marcius le reçut avec beaucoup d'amitié, lui et tous ceux de sa suite; il lui permit de choisir tel quartier de la ville qu'il lui plairoit pour y bâtir, et lui donna une portion considérable des terres du public. Lucumon, pour se conformer aux manières des Romains, changea son nom en celui de *Lucius*, et de la ville où il étoit né il prit le surnom de *Tarquin*. Dans la suite on l'appella tousjours de ce dernier nom; et dans les siècles suivans, pour le distinguer de son petit-fils, on lui donna le surnom de *Priscus*, c'est-à-dire, l'*Ancien*. Il est assez probable que sa femme changea aussi son nom en celui de *Caia Cæcilia*. Mais ce fait est contesté, et il est certain que les historiens l'appellent ordinairement *Tanaquil*.

X. On suppose ordinairement que Tarquin * vint à Rome vers la huitième année du règne d'Ancus, quoique quelques auteurs croient qu'ils y vint plu-

* Voyez la note sur le ch. VIII. C'est l'époque de l'invasion des Scythes dans l'Asie, 633 ans avant l'Ere chrétienne.

tôt. En effet, nous voyons dans l'histoire qu'immédiatement après la huitième année de Marcius, il commandoit déjà quelques garnisons Romaines sur les frontières des Latins. Les Romains étoient alors en guerre avec les villes Latines. Tarquin qu'ils avoient mis à la tête d'une partie de leurs troupes, faisoit de continuelles excursions dans tout le païs des ennemis, et les tourmentoit beaucoup; il avoit soin en même tems d'empêcher que les Latins ne fissent aucun dégât considérable sur les terres Romaines. Ces belles actions lui acquirent une si grande réputation, que l'année suivante il fut fait général de la cavalerie dans la guerre contre les Sabins.

XI. Marcius informé par ses espions et par quelques déserteurs, que les ennemis avoient envoyé la plus grande partie de leur armée dans les campagnes pour les ravager, et qu'il n'étoit resté qu'une foible garnison dans leur camp, ordonna à Tarquin d'aller avec la cavalerie attaquer les pillards. Pendant ce tems-là il courut lui même à la tête de son infanterie au camp des Sabins, et le força dès la première attaque. Les Sabins voyant que la cavalerie Romaine venoit fondre sur eux, abandonnèrent tout leur butin, et ne pensèrent qu'à se retirer en bon ordre dans leurs retranchemens. Quand ils y furent arrivés, l'ennemi s'en étant emparé ils tâchèrent de s'enfuir dans les bois et dans les campagnes. Mais Tarquin à la tête de sa cavalerie légère, ne leur en donna pas le tems; ils les poursuivit si vivement, qu'il n'y en eût que très-peu

qui échappèrent. Cette déroute obligea les Sabins à envoyer une ambassade à Rome pour demander la paix, qu'on leur accorda sans peine. Nous ne savons point d'autres particularités des actions que fit Tarquin dans la guerre avant son avénement à la couronne. L'histoire nous apprend seulement en général, qu'il se distingua par ses exploits dans toutes les occasions.

XII. Les historiens ont pris plus de plaisir à nous informer de sa conduite dans la ville. Il gagna bientôt les bonnes graces du roi par les secours d'argent qu'il lui fournissoit à propos, soit pour ses dépenses particulières, soit pour les frais de la guerre. Marcius le fit patricien, sénateur, et enfin premier ministre. Mais la faveur dont le prince l'honoroit, ne diminuoit rien de l'estime et de l'affection de la noblesse et du peuple. Sa douceur, sa politesse, ses libéralités, ses manières prévenantes, et les bons offices qu'il rendoit volontiers à toutes sortes de personnes, lui attachoient les grands et les petits. Jamais homme ne prit plus de plaisir à faire du bien. Ses libéralités n'avoient point de bornes. Il prodiguoit son argent et pour les besoins de l'état et pour ceux des particuliers. Il cherchoit toutes les occasions de servir les citoyens, il les prévenoit même dans leurs besoins, de sorte qu'on lui avoit double obligation des bons offices qu'il rendoit. Un de ses premiers soins étoit d'éviter toute apparence d'orgueil, de fierté, de hauteur; plus il se voyoit élevé, plus il étoit modeste, et tout le monde étoit persuadé qu'il n'étoit le favori du roi que parce qu'il n'avoit

en vue que le bien public. Il gagnoit l'amitié des nobles et des sénateurs par ses politesses, celles du simple peuple par des faveurs réelles, par sa douceur, par son affabilité, et par ses promesses obligeantes qu'il ne manquoit jamais d'exécuter. Il ne faut donc pas s'étonner si à la mort d'Ancus, qui ne laissoit que deux fils qui étoient en bas âge, il fut élu roi avec l'applaudissement de toute la ville *.

XIII. Je sais que l'historien Romain rapporte les moyens par lesquels Tarquin parvint à la couronne, d'une façon très-injurieuse à sa mémoire. Il dit qu'Ancus avoit nommé Tarquin pour tuteur de ses enfans : mais que celui-ci abusa du pouvoir qu'il avoit sur eux ; qu'il les fit sortir de la ville, sous prétexte de les envoyer à la chasse, vers le tems que se devoient tenir les assemblées pour l'élection d'un roi ; qu'alors il fit un discours au peuple par lequel il lui demanda la couronne d'une manière tout à fait insinuante, et qu'en effet il fut aussitôt élu. Mais le silence de Denys d'Halicarnasse, historien exact et diligent, est pour moi d'un grand poids contre ce prétendu fait qui n'a par lui-même aucune probabilité. C'est faire injure à la sagesse de Tarquin et à celle des Romains, que de supposer ou que l'un craignît la concurrence de deux jeunes enfans ; ou que les autres pensassent à les élire : un homme d'une réputation aussi bien

* La seconde année de la quarante-unième olympiade, l'an de Rome 139.

établie et d'une vertu aussi connue, n'avoit pas besoin de pareils artifices pour parvenir au trône.

XIV. La première action qu'il fit après son élection, étoit très-juste, et décéloit en même-tems un grand politique. La ville de Rome avoit été agrandie sous chacun de ses prédécesseurs, mais le nombre des sénateurs étoit toujours le même que du tems de Romulus. Il n'étoit pas raisonnable qu'on ne fît point de changemens dans le sénat à proportion que le nombre des citoyens s'augmentoit, ni qu'une constitution, faite dans les commencemens d'une ville foible et peu étendue, empêchât tant de gens de mérite d'avoir part à des honneurs qui ne leur étoient pas moins dûs qu'aux anciens patriciens, puisqu'ils avoient contribué à les augmenter. C'est ce qui porta le roi à choisir cent nouveaux sénateurs parmi les Plébéïens qui s'étoient signalés ou par leur valeur dans la guerre, ou par leur prudence dans la paix. Mais outre les raisons publiques qui l'engageoient à faire cette promotion, il y trouvoit aussi son intérêt particulier. Par ce moyen, le sénat étoit augmenté d'un tiers, et l'autorité du roi en devenoit d'autant plus grande, qu'il n'étoit pas probable que ceux qui lui avoient des obligations personnelles, voulussent s'opposer à ses intentions. Nous ne voyons pas néanmoins qu'il ait abusé de sa puissance, pour engager ses sujets dans des desseins et des entreprises injustes. On applaudit au choix qu'il avoit fait de ces nouveaux séna-

teurs, et on les distingua des autres par le nom de PATRES MINORUM GENTIUM *.

XV. IL fit aussi une autre action, qu'on peut appeler un acte de dévotion, et par laquelle il gagna de plus en plus l'affection du peuple. Les vierges Vestales, pour qui les Romains avoient une extrême vénération, se trouvoient trop fatiguées des cérémonies publiques, et des sacrifices qu'elles étoient obligées de faire. Pour rendre leur fardeau plus léger, Tarquin en ajouta deux aux quatre que Numa avoit instituées. Ce nombre parut suffisant, et jamais on ne l'augmenta dans la suite. Il eut le chagrin de se voir obligé d'en punir une. C'étoit Pinaria, fille de Publius; elle se trouva coupable de quelque faute considérable contre la chasteté, et fut enterrée toute vive. On dit que ce fut lui qui détermina ce genre de punition et toutes les formalités qu'on y observoit. Quelques Historiens assurent qu'il en reçut des ordres exprès dans un songe, et il est très-probable qu'il n'étoit pas fâché qu'on le le crût ainsi.

XVI. AUSSITÔT après ces différentes institutions, il fut obligé de faire la guerre aux Apiolains. Apiole étoit une ville considérable dans le pays des Latins. Les habitans de cette ville, suivant une façon de penser qui paroît n'avoir été que trop commune dans ce tems-là, ne se croyoient obligés à garder les traités qu'ils avoient fait avec les Romains, que tant

* Pères de moindres familles; sénateurs de races moins anciennes.

que vivoit le prince avec lequel ils les avoit conclus. Sur ce principe, à la première nouvelle de la mort d'Ancus, ils entrèrent sur les terres des Romains, et en emportèrent un gros butin. Comme il y avoit beaucoup d'apparence que plusieurs autres villes ne manqueroient pas d'imiter leur conduite si elle demeuroit impunie, Tarquin résolut de châtier cette insolence avec la dernière sévérité. Il leva une armée, entra dans leur pays, et le ravagea à son tour. Les Apiolains ayant enfin reçu quelques troupes auxiliaires des autres villes Latines, prirent le parti de hazarder une bataille : mais ils furent défaits. Ils en hazardèrent ensuite une seconde, et n'y ayant pas eu un meilleur succès que dans la première, ils furent contraints de se retirer dans leur ville, où Tarquin les assiégea. Il pressa le siége avec une vigueur extraordinaire. Comme les forces des Romains étoient beaucoup plus nombreuses que celles de la ville, elles donnoient des assauts continuels; et roulant tour à-tour, elles avoient le tems de se reposer, tandis que les assiégés n'avoient aucun relâche ni jour ni nuit, étant obligés de combattre sans cesse pour repousser les assiégeans. La ville fut emportée d'assaut, et la plupart des Apiolains périrent dans les combats. Quelques autres, mais en petit nombre, rendirent les armes, et on leur laissa la vie; mais on les mena tous à Rome avec leurs femmes et leurs enfans, et ils furent réduits en servitude ou vendus. La ville fut mise au pillage, puis réduite en cendres, et on rasa les murailles jusqu'aux fondemens. Tarquin, en punissant

ces peûples avec tant de sévérité, de même que dans la suite il punit en pareil cas ceux de Cornicule, agissoit plutôt comme un juge qui exécute une sentence contre des traîtres et des rebelles opiniâtres, que comme un prince engagé dans une guerre contre un ennemi qui a de l'honneur, et qui se conduit selon les règles; et quelque dur que paroisse le traitement qu'il leur fit, on ne pent pas dire qu'il fut injuste. La conduite différente qu'il tint à l'égard des Crustumériens et d'autres peuples, dont le crime étoit le même, mais dont la soumission le désarma, fit assez voir que la cruauté n'avoit point eu de part à la punition exemplaire des Apiolains et des Corniculains.

XVII. Crustumerie étoit originairement une colonie des Latins; mais depuis le règne de Romulus, elle avoit toujours été soumise aux Romains. Tarquin étant parvenu à la couronne, les Crustumériens se révoltèrent, dans l'espérance d'être secourus par les Latins. Le roi leva une armée formidable, marcha contr'eux, et aucunes des villes Latines ne leur ayant envoyé du secours, ils furent obligés de se rendre à la merci des Romains. Quand l'armée approcha de leurs murailles, ils ouvrirent leurs portes, et envoyèrent à Tarquin les plus vénérables de leurs citoyens, pour lui rendre la ville et pour implorer sa clémence. Tarquin les traita avec plus de douceur qu'ils n'avoient espéré; il n'en mit pas un seul à mort, se contentant d'imposer une amende à quelques-uns qui étoient notoirement les plus coupables, et auteurs de la révolte; quant aux

autres, il les laissa dans leur premier état, sans leur ôter aucun de leurs priviléges. Mais pour empêcher qu'ils ne remuassent à l'avenir, il mit dans la ville une garnison Romaine; et par ce moyen, il s'assura de leur fidélité. Les Nomentins eurent le même sort. Se fiant sur le secours des villes Latines, ils prirent les armes, et se mirent à ravager les terres des Romains. Tarquin marcha contr'eux pour les faire rentrer dans leur devoir. Le secours qu'ils attendoient, tardant trop à venir, et n'étant pas en état par eux-mêmes de résister à l'armée Romaine, ils se soumirent comme avoient fait les Crustumériens, et furent traités avec la même douceur.

XVIII. Les habitans de Collatie eurent aussi la témérité de se soulever contre les Romains. Tarquin, après avoir réduit Nomente, marcha contr'eux. Ils comptoient tellement sur leurs forces, qu'ils sortirent à sa rencontre. Mais ils furent punis de leur révolte; et, sans en venir à une action générale, Tarquin les défit dans plusieurs escarmouches : de sorte que, convaincus de leur propre foiblesse, ils se réfugièrent dans l'enceinte de leurs murs. Ils envoyèrent demander des troupes aux villes Latines; mais comme ces secours tardoient trop, et que le roi pressoit vivement le siége, ils furent enfin obligés de se rendre à la discrétion du vainqueur. L'Historien Romain nous donne la formule dont on se servit en cette occasion. Par cette formule, les habitans de Collatie se donnent au roi et au peuple Romain, eux et leur ville, leurs terres, eaux, temples, et biens, et generalement toutes choses

choses. Ils ne furent pas traités si doucement que les Nomentins et les Crustumériens. Tarquin les désarma : il leur imposa une amende pécuniaire; et pour les contenir dans le devoir, il mit dans la ville une garnison Romaine, sous le commandement d'Egérius son neveu, auquel il donna la souveraineté de cette place pour toute sa vie, ce qui lui tînt lieu de la part de la succession de son père, dont les circonstances malheureuses de sa naissance l'avoient privé. Egérius établi à perpétuité gouverneur de Collatie, prit le surnom de *Collatinus*, que ses descendans portèrent après lui.

XIX. Après la réduction de Collatie, Tarquin tourna ses armes contre Cornicule, qui étoit une autre ville des Latins. Il commença par ravager les terres, sans trouver d'opposition; et quand il vit qu'il ne venoit point de troupes pour défendre le pays, il s'approcha de la ville. Il fit d'abord plusieurs tentatives pour engager les habitans à faire amitié avec lui, à des conditions raisonnables. Mais ils regardèrent ces offres comme des marques de foiblesse, et ne voulurent point entendre parler de paix. Leur ville étoit bien fortifiée, leurs affaires étoient en bon état, et ils comptoient sur les secours qu'ils attendoient de toutes parts. C'est ce qui les détermina à rejetter toute proposition, et à se laisser assiéger. Tarquin fit donc ranger son armée autour de la ville, et leur donna l'assaut. Il trouva d'abord une vigoureuse résistance, et perdit beaucoup de monde dans les fréquentes attaques. Les assiégés firent plusieurs sorties qui leur réussirent;

mais leurs réussites même les épuisoient. Enfin, accablés de fatigues, ils commencèrent à se diviser. Les uns vouloient qu'on se rendît, et les autres qu'on tînt ferme jusqu'à la dernière extrémité ; et quoique ce dernier avis l'emportât, la discorde les mettoit de plus en plus hors d'état de se défendre. Tarquin sut en profiter ; il redoubla les assauts, et la ville fut emportée de force. Cette conquête fut très-sanglante. Tout ce qu'il y avoit de braves citoyens périt les armes à la main. Les lâches et la populace survécurent à la ruine de leur patrie, mais on les vendit comme esclaves avec leurs femmes et leurs enfans. Leur ville fut pillée et réduite en cendres.

XX. Les Latins irrités de la rigueur avec laquelle Tarquin avoit traité la ville de Cornicule, et étonnés du succès de ses armes, résolurent de joindre toutes leurs forces contre un si dangereux voisin. Dans ce dessein, ils levèrent une nombreuse armée ; ils se jettèrent sur les meilleures terres des Romains ; et après les avoir ravagées, ils se retirèrent chargés de butin dans une forteresse qu'ils avoient bâtie pour leur sûreté. Tarquin de son côté alla à leur rencontre avec ses plus lestes troupes, et n'ayant pu les attirer au combat, il fut obligé de se jetter sur leurs terres pour leur rendre la pareille. Les différentes courses qu'il y fit, eurent tout l'effet qu'il en attendoit, et les Latins ne reculèrent plus. Il se donna une action générale auprès de Fidènes, où il périt beaucoup de monde de part et d'autre. Les Romains cependant demeurèrent maîtres

du champ de bataille. La nuit les empêcha de remporter une victoire complète, et facilita aux ennemis les moyens d'abandonner leur camp pour se retirer dans leurs villes.

XXI. Après cette victoire, le roi envoya à toutes les villes séparément, pour leur offrir la paix à des conditions raisonnables. Elles reçurent ses envoyés bien différemment. Quelques-uns considérant le traitement qu'il avoit fait aux villes qui lui avoient résisté jusqu'à l'extrémité, et la clémence dont il avoit usé envers celles qui s'étoient rendues par capitulation, crurent qu'il étoit dangereux d'irriter un conquérant que la victoire accompagnoit par tout. Les Fidenates furent les premiers qui se soumirent; les habitans de Camérie firent la même chose, et quelques autres villes moins considérables, avec plusieurs châteaux, suivirent leur exemple. Les autres Latins voyant que la plupart des villes avoient abandonné la cause commune, en furent fort allarmés; et pour empêcher que la contagion ne se répandit plus loin, ils convoquèrent promptement une assemblée de la nation à Férente, pour délibérer sur les moyens d'arrêter les conquêtes des Romains. Là il fut résolu que chaque ville fourniroit autant de troupes qu'elle pourroit pour défendre la liberté de la patrie contre les entreprises de Rome, et qu'on enverroit des ambassadeurs aux peuples voisins, particulièrement aux Etruriens et aux Sabins, pour leur demander des secours. Les Sabins promirent que dès qu'ils sauroient que les troupes Latines auroient commencé à ravager les

terres des Romains, ils prendroient les armes de leur côté, et que pour faire diversion, ils fourageroient les terres voisines. Quant aux Etruriens, ils furent partagés de sentimens. La plupart étoient d'avis de ne prendre aucune part à cette guerre. Il n'y eut que cinq de leurs villes qui s'engagèrent à envoyer des troupes au secours des Latins, savoir Clusium, Arezzo, Volaterre, Russelle, et Vetulone.

XXII. Ranimés par cette espérance, les Latins levèrent dans toutes leurs villes autant de troupes qu'elles pouvoient leur en fournir, et s'étant joints à celles que les Etruriens leur avoient envoyées, ils fondirent sur les terres de Rome. Dans le même-tems les Sabins qui leur avoient promis leur secours, entrèrent dans le pays voisin pour y faire le dégât. Tarquin, qui pendant leurs préparatifs avoit levé une nombreuse armée, étoit tout prêt à se remettre en campagne. Mais ayant fait réflexion que ce seroit affoiblir ses troupes que de les partager en deux corps, il résolut de laisser faire aux Sabins tout le mal qu'ils pourroient, et de marcher à la tête de toutes ses forces contre les Latins et les Etruriens. Quand les deux armées furent en présence, elles s'observèrent pendant quelques jours sans oser hasarder une action générale. Mais de tems en tems la cavalerie légère se détachoit de part et d'autre, et livroit quelquefois des combats très-sanglans. Les troupes enfin se lassèrent de ces escarmouches, et on en vint bientôt à une action générale. Les escarmoucheurs s'étant animés au combat, ceux qui

étoient restés dans les retranchemens, en sortirent d'abord en petit nombre pour secourir les leurs, et tous enfin se trouvèrent engagés dans une bataille. Les deux armées presqu'égales en nombre, tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, se disputèrent la victoire avec une valeur incroyable; tous les soldats également exercés dans le métier de la guerre, et également animés les uns contre les autres, étoient persuadés que cette journée devoit décider du salut et de la liberté des deux nations. L'action dura tout le reste du jour, et la nuit étant venue, on se sépara sans savoir de quel côté étoit l'avantage. Mais le lendemain la différente contenance des deux armées fit assez voir pour qui la victoire s'étoit déclarée. Car Tarquin, pour montrer qu'il étoit prêt à livrer un second combat, fit avancer ses troupes dans la plaine, où il les retint quelque tems rangées en bataille. Les Latins au contraire n'osoient remuer ni sortir de leurs lignes. Quand il vit qu'ils ne faisoient aucun mouvement, il fit enterrer honorablement ses morts et dépouiller ceux des ennemis, après quoi il rentra dans son camp avec un air triomphant.

XXIII. Quelques jours après, les Latins ayant reçu des Etruriens un nouveau renfort, hasardèrent une seconde bataille. Elle fut beaucoup plus sanglante que la première. D'abord les Romains plièrent, et leur aîle gauche fut mise en désordre. Mais Tarquin qui combattoit avec succès à l'aîle droite, étant informé que ses troupes avoient lâché pied, courut à leur secours avec les meilleurs esca-

drons de sa cavalerie. Il attaque l'ennemi avec fureur, et jette la terreur par tous les rangs. En même-tems, toute l'infanterie Romaine revient de sa première épouvante, elle se rallie, met à son tour les ennemis en déroute, et les taille en pièces sans leur donner de quartier. Le roi laisse le corps de son armée pour achever la victoire, et ordonne cependant à son infanterie de le suivre au petit pas en ordre de bataille. Il court lui-même à bride abattue au camp des Latins avec sa cavalerie, il y arrive avant que les fuyards y aient porté la nouvelle de leur défaite, et le prend du premier assaut. D'un côté les fuyards y accourent en foule, et de l'autre la garnison en sort pour se jetter dans la plaine. Les Romains tombent sur les uns et sur les autres, et en font une sanglante boucherie. Les uns meurent les armes à la main, les autres, poussés et culbutés dans leurs lignes, périssent misérablement. Quelques-uns, mais en petit nombre, échappent à la mort, et se rendent à la merci du vainqueur. De l'aveu de toutes les troupes, on fut redevable à Tarquin du succès de cette journée. Il trouva de grosses sommes d'argent dans le camp des Latins et quantité d'autres effets; il s'en réserva une partie, et abandonna le reste au pillage.

XXIV. Après une expédition si glorieuse, il marcha contre les villes des Latins, résolu d'emporter de force celles qui refuseroient de se soumettre. Mais il ne fut point obligé de les assiéger. Elles eurent toutes recours à sa clémence, et n'employant pour armes que les prières, elles lui demandèrent la paix

à telles conditions qu'il voudroit, et lui ouvrirent leurs portes. Tarquin dans cette occasion donna des marques de sa modération et de sa clémence. Il ne fit mourir personne, il ne condamna aucun citoyen ni à l'exil ni à l'amende; il ne changea rien à leurs loix, à leur gouvernement, à leurs privilèges; et sans leur faire payer de contributions, il leur laissa la jouissance entière de leurs terres et autres biens. Il leur ordonna seulement de rendre aux Romains les transfuges et les prisonniers sans rançon, de remettte à leurs maîtres tous les esclaves qu'ils avoient enlevés dans leurs courses, de restituer ou payer aux gens de la campagne ce qu'ils leur avoient emporté, en un mot, de réparer tous les torts qu'ils avoient faits sur les terres de la république; leur promettant que s'ils remplissoient exactement ces conditions, ils seroient toujours amis et alliés des Romains, pourvu que dans la suite ils les regardassent comme leurs protecteurs, qu'ils eussent toujours une parfaite déférence pour leurs ordres, et que jamais, ils n'entrassent dans aucune intrigue contre leurs intérêts.

XXV. La guerre des Latins étant si heureusement et si glorieusement terminée, Tarquin revint à Rome, et y reçut les honneurs du triomphe. Il ajouta plusieurs choses aux ornemens et à la pompe de cette solemnité. L'histoire nous apprend qu'il reçut les honneurs du triomphe en robe d'or; et quelques auteurs d'une autorité plus douteuse, disent qu'il les reçut dans un char d'or. Quoiqu'il en soit, il ajouta tant de nouveaux ornemens à la magnificence du triomphe, qu'il y a des auteurs qui disent

qu'il fut le premier qui institua cette auguste cérémonie. Il célébra aussi des jeux avec une pompe et une dépense qui jusqu'alors avoient été inconnues à Rome. Les dépouilles qu'il avoit enlevées aux ennemis, étoient plus que suffisantes pour fournir à toutes ces dépenses. Ce fut à cette occasion qu'il fit bâtir le grand cirque entre le mont Palatin et le mont Aventin. Avant ce tems-là, tous les spectateurs qui assistoient à ces sortes de solemnités étoient debout. Tarquin fut le premier qui fit faire autour de ce cirque des sièges couverts, qu'il partagea en trente parties, assignant à chaque curie ses places particulières, afin que tout le monde fût assis en son rang. Dans le tems que Denys d'Halicarnasse étoit à Rome, ce cirque avoit trois stades et demie de longueur, sur quatre plèthres * ou arpens de largeur, et il y tenoit 150,000 hommes fort à l'aise. Mais il n'étoit pas si grand du tems de Tarquin ; on l'avoit augmenté depuis son règne, et on y avoit ajouté beaucoup de divertissemens. Les jeux que ce prince fit célébrer pour le divertissement du peuple, consistoient principalement en courses de chevaux et en lutteurs qu'il avoit fait venir d'Etrurie. Depuis ce tems-là ces jeux se célèbrent tous les ans, et on les appella les jeux Romains ou les grands jeux.

XXVI. Tarquin fit en même-tems orner le *Forum Romanum*, c'est-à-dire, la place publique de Rome, où l'on rendoit la justice, où se faisoient les assemblées, et où l'on traitoit des affaires ; il fit bâtir des

* Le plèthre est une mesure de cent pieds dans chaque dimension ; l'arpent de cent perches quarrées.

boutiques et plusieurs autres édifices autour de cette place. Mais ce qu'il fit de plus important, c'est qu'il rétablit les murs de Rome, qui auparavant n'étoient que de pierres brutes, mal polies, posées les unes sur les autres sans aucun art. Quelque fabuleux que soit ce que l'on dit de Remus, savoir, qu'il franchit d'un saut les murs dont son frère avoit fortifié sa nouvelle ville, il est certain que ses fortifications étoient peu de chose. Quand on ajouta une colline à la ville de Rome, on la fortifia de murailles. Mais ces murailles étoient faites à la hâte, de sorte qu'elles n'étoient pas assez fortes pour mettre la ville en sûreté; et d'ailleurs elles étoient si mal bâties qu'elles ne servoient pas même d'ornement. Tarquin crut qu'il ne pouvoit mieux occuper le peuple qu'à fortifier toute la ville de nouvelles murailles de pierres de taille quarrées. Mais à peine eut-il fait commencer l'ouvrage, qu'il fut obligé de l'interrompre à l'occasion des excursions que faisoient les Sabins sur les terres de la république.

XXVII. Cette nation savoit combien elle avoit offensé les Romains, et que Tarquin ne différoit à se venger que pour le faire plus sûrement. C'est pourquoi elle résolut de le prévenir, et fit passer le Téverone à son armée avant que les Romains eussent des troupes en campagne. Mais Tarquin avoit fait des préparatifs de loin; et quelque diligence que fissent les ennemis, il fut aussi-tôt prêt qu'eux. Les armées se rencontrèrent sur les frontières, et en vinrent aux mains. Le combat fut très-sanglant, et dura jusqu'à la nuit sans que la victoire se déclarât.

Les jours suivans ils ne sortirent point de leurs lignes ni les uns ni les autres. Au contraire, ils reculèrent leurs camps, et à la fin chacun se retira comme de concert, sans piller le pays ennemi. Car le général des Sabins et le roi des Romains avoient le même dessein de mettre sur pied une armée plus nombreuse pour rentrer en campagne au commencement du printems.

XXVIII. Les deux nations ayant fait de nouveaux préparatifs, recommencèrent leurs hostilités dès que la belle saison fut venue. Les Sabins qui avoient reçu des Etruriens un renfort considérable, parurent les premiers en campagne. Ils vinrent se poster près de Fidènes, au confluent du Téverone et du Tibre, où ils établirent deux camps sur une même ligne. Le lit commun des deux fleuves étoit entre deux. Mais ils y firent un pont de bois sur des bateaux pour avoir communication de l'un à l'autre; de sorte que ce n'étoit, pour ainsi dire qu'un seul et même camp. Sur la nouvelle de leur marche, Tarquin se mit aussi en campagne avec son armée, et alla se camper auprès du Téverone, un peu au-dessus des Sabins. Il se saisit d'une colline où il n'étoit pas possible aux ennemis de l'attaquer, et à la faveur de ce poste avantageux, il différa de livrer bataille jusqu'à ce qu'il fût sûr du succès. Quelqu'envie qu'eussent les deux armées d'en venir aux mains, il n'y eut cependant aucune action générale. Mais Tarquin, sans donner bataille, ruina entièrement les affaires des Sabins par un stratagême qui est un des plus remarquables de l'antiquité. Voici de quelle

manière il s'y prit. Il jetta sur le Téverone, auprès duquel il s'étoit campé, quantité de petits bateaux, qu'il remplit de poix, de souffre, de bois sec, et d'autres matières combustibles; et vers la quatrième veille il y fit mettre le feu, et les laissa aller au courant de l'eau. Le vent favorisant son dessein, ces brûlots gagnèrent bientôt le pont, et y causèrent un grand embrâsement. Les Sabins apperçoivent des tourbillons de flamme, ils accourent au pont, et font tous leurs efforts pour arrêter l'incendie. Pendant ce tems-là, Tarquin fait marcher son armée en ordre de bataille, attaque un des deux camps qui étoit du même côté de la rivière que ses troupes, et s'en empare d'autant plus facilement que la plupart des ennemis l'avoient abandonné pour courir au feu. Tandis que cela se passoit, un détachement de l'armée Romaine, que le roi avoit envoyé la nuit d'auparavant, et qui avoit passé le fleuve, partie sur des bateaux, partie sur des radeaux, sortit de son embuscade dès qu'il vit le pont en feu, et se rendit maître de l'autre camp avec la même facilité. Les Sabins qui s'étoient mis en défense, furent taillés en pièces par les Romains; d'autres se jettèrent dans le fleuve pour se sauver à la nage, mais ne pouvant résister à la rapidité de son cours, ils furent engloutis; et la plupart de ceux qui étoient allés éteindre l'incendie du pont, périrent misérablement par le feu. On fit aussi un grand nombre de prisonniers; et afin qu'il ne manquât rien à la gloire de cette journée, les Romains perdirent très-peu de monde.

XXIX. On dit qu'on apprit à Rome cette importante victoire par les armes des ennemis qu'on vit flotter sur le fleuve, avant que personne pût y en porter la nouvelle. Le roi envoya à la ville les dépouilles qu'il avoit enlevées dans les deux camps. On les mit toutes en pile, et on en fit un sacrifice au dieu Vulcain, à qui Tarquin les avoit vouées en cas que ses entreprises eussent un heureux succès. Le roi profitant de sa victoire, continua à ravager les terres des ennemis, tandis que la terreur de ses armes étoit répandue parmi eux. Les Sabins qui avoient perdu leurs meilleures troupes dans la dernière action, mirent sur pied une nouvelle armée. Elle n'étoit composée que de soldats sans expérience et peu aguerris. Ils osèrent néanmoins hasarder une bataille; mais ils eurent le succès qu'ils devoient attendre de l'inégalité de leurs forces. Après cette déroute, reconnoissant leur foiblesse et leur témérité, ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome, et demandèrent une trève; on la leur accorda pour six ans,

XXX. Tarquin ayant terminé cette guerre, reçut les honneurs du triomphe; mais il ne jouit pas long-temps de la paix. Dans les batailles précédentes, on avoit fait un grand nombre de prisonniers sur les Etruriens. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome, pour demander qu'on les leur rendît. Tarquin ne jugea pas à propos d'accorder cette faveur à une nation qui paroissoit toujours portée à se déclarer contre Rome. Sur son refus, il se tint une assemblée solemnelle des états du pays, où il fut

résolu que toutes les villes d'Etrurie s'uniroient ensemble pour faire la guerre à l'ennemi commun, et que ceux qui ne voudroient pas entrer dans cette ligue, seroient déclarés rebelles, et déchus des droits de l'alliance. En vertu de cette ordonnance, ils prirent tous les armes, et on vit bientôt une nombreuse armée sur pied. D'abord ils passèrent le Tibre, et vinrent se camper à la vue de Fidènes. Cette ville ne les arrêta pas long-tems. Elle étoit agitée d'une sédition, et ils surent profiter de l'occasion pour s'en rendre maîtres par intelligence. Ensuite ils pillèrent les terres des Romains sans trouver de résistance. Ils en enlevèrent un grand nombre de prisonniers; et, laissant une forte garnison dans Fidènes, ils s'en retournèrent chargés de butin.

XXXI. Tarquin attendit que les ennemis eussent jeté leur premier feu, et laissa piller les terres des Romains. Mais l'année suivante, il arma toutes ses forces domestiques, fit venir des villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir, et dès le commencement du printems, il ouvrit la campagne avant que les Etruriens pussent s'assembler dans toutes leurs villes. Comme son armée étoit très-nombreuse, il la partagea en deux corps. Il se mit lui-même à la tête du premier qui étoit composé de troupes Romaines, et marcha contre les villes des Tyrrhéniens. Le second comprenoit les alliés, Latins pour la plupart, dont il donna le commandement à Egérius son neveu, avec ordre d'aller bloquer Fidènes. Les alliés mirent donc le siége devant cette ville. Mais comme ils se croyoient supé-

rieurs en nombre, et que pour cette raison ils méprisoient les ennemis, ils se campèrent dans un lieu peu sûr, et n'eûrent pas assez de soin de se bien retrancher. Cette négligence leur coûta cher, et peu s'en fallut qu'ils ne fussent défaits à plate-couture; car la garnison de Fidènes qui avoit fait venir secrètement des secours d'Etrurie, fit sur eux une sortie si à propos, que du premier effort elle emporta leurs retranchemens qui étoient mal gardés, et que, tombant sur les fourrageurs, elle en fit un grand carnage.

XXXII. Pendant ce tems-là, le roi, à la tête de l'armée Romaine, entra sur les terres des Véïens, et y fit le dégât, jusqu'à ce que les Etruriens fussent venus à leur secours, et qu'il les eût attiré à un combat dont le succès fût entièrement à son avantage. Après ce combat, les Véïens s'étant retirés dans leurs murailles, les campagnes lui furent ouvertes; il les parcourut sans trouver de résistance, y fit un grand nombre de prisonniers, et avant la fin du printems, il s'en retourna à Rome chargé de butin. Ce pays étant riche et très-abondant, il résolut enfin d'en tirer ce qui lui étoit nécessaire pour faire subsister et pour entretenir son armée. Il y fit trois courses consécutives, et désola tellement les terres les plus fertiles, qu'il mit ces pauvres peuples hors d'état de recueillir ni bled, ni vin, ni fruits pendant trois ans. Il ravagea de la même manière les campagnes de Céré, qui étoit une des plus grandes villes, des plus peuplées et des plus riches de l'Etrurie. Il en sortit des troupes pour défendre les ter-

res, mais elles furent battues et obligées de se retirer sous leurs murailles. Les Romains s'étant rendus maîtres de ces campagnes qui fournissoient abondamment à toutes les nécessités de la vie, y vécurent plusieurs jours aux dépens de l'ennemi; et quand il fut tems de se retirer, ils en emportèrent tout ce qu'ils purent. De si heureux succès animèrent Tarquin à poursuivre ses conquêtes. Il marcha vers Fidènes dans le dessein d'en chasser la garnison et de punir sévérement ceux qui avoient livré la ville aux Etruriens. La garnison fit une sortie pour l'empêcher d'en faire le siége. Mais les Romains la défirent dans un combat, et prirent la ville d'assaut. Quelques-uns des citoyens qui s'étoient distingués dans la révolte, furent décollés, et d'autres moins coupables furent, ou bannis à perpétuité, ou condamnés à de grosses amendes. Le roi donna tous les biens des coupables à ceux de l'ancienne colonie Romaine qui lui avoient toujours été fidèles, ou il les distribua à la nouvelle garnison qu'il y laissoit.

XXXIII. Nous n'avons pas beaucoup de particularités d'une guerre si glorieuse et à Tarquin et à la ville de Rome. Nous savons seulement en général qu'elle fut très-fatale aux Etruriens, et qu'après avoir duré neuf ans, elle se termina par la bataille d'Erète dans le païs des Sabins. Les Etruriens avoient pris leur marche par cette ville, parce que la trêve de six ans qu'ils avoient obtenue de Tarquin, étoit expirée, et qu'ils n'avoient rien tant à cœur que de réparer leurs pertes. Ils comptoient

d'autant plus sur ces secours que les villes Sabines pouvoient leur donner une florissante jeunesse, qui avoit eu le tems de croître et de se fortifier pendant la tréve. Car il ne leur vint point de secours, excepté quelques volontaires à qui ils donnoient une grosse paye. D'ailleurs l'armée Romaine ayant fait prompte diligence, parut béaucoup plutôt qu'ils ne s'y attendoient, et il fallut en venir aux mains. Les Romains remportèrent en cette journée une victoire complète, qui leur coûta peu de monde. Les Etruriens au contraire y firent des pertes irréparables. La plus part se défendirent jusqu'à l'extrémité et restèrent sur le champ de bataille; les autres cherchant à s'échapper par des routes inconnues, tombèrent dans des défilés impraticables, où il ne leur restoit point d'autre ressource que de se laisser tailler en pièces où de se rendre à la discrétion du vainqueur. Cette affreuse déroute leur fit perdre toute espérance, sur-tout lorsqu'ils virent que d'une si nombreuse armée, il ne revenoit presque personne. Les chefs de la nation informés que Tarquin se préparoît à continuer la guerre, prirent un parti que la prudence seule pouvoit leur suggérer. Ils convoquèrent les états généraux, et il fut résolu qu'on demanderoit la paix. Aussi-tôt on envoya à Rome une ambassade composée des personnes les plus distinguées de chaque ville et par leur âge et par leur rang, avec plein pouvoir de conclure un traité aux conditions qu'il plairoit au roi.

XXXIV. La nouvelle de la victoire que Tarquin venoit de remporter, étant arrivée à Rome, le sénat

et

et le peuple d'un commun consentement lui décernèrent les honneurs du triomphe. Il étoit de retour, et avoit déjà fait son entrée triomphante, lorsque les députés des villes d'Etrurie arrivèrent. Il les reçut avec beaucoup d'humanité; il écouta même avec patience un long discours dans lequel ils s'étendirent sur la modération et la clémence dont ils tâchoient de lui inspirer les sentimens, et sur les anciennes alliances qui les unissoient avec les Romains. Quand ils eurent fini, il leur dit qu'il n'avoit qu'une question à leur faire, savoir : « s'ils venoient « disputer avec lui de l'égalité, et si les villes qui « les avoient envoyés, se regardoient encore comme « souveraines et indépendantes, ou si elles se recon« noissoient vaincues et vouloient se soumettre au « vainqueur ? Les ambassadeurs déclarèrent hautement qu'ils venoient pour lui remettre leurs villes, et qu'ils se trouveroient trop heureux de recevoir la paix aux conditions qu'il voudroit. Tarquin ravi de les voir soumis : « Ecoutez maintenant, leur dit « il, à quelles conditions je vous accorde la paix; « et de quelle manière je veux récompenser votre « soumission. Mon dessein n'est point de faire mou« rir, ni d'exiler, ni de dépouiller de ses biens au« cun des Etruriens. Je laisse à toutes vos villes la « liberté de vivre selon leurs loix et de garder leur « ancienne forme de gouvernement, sans les obli« ger ni à recevoir garnison ni à payer aucun tribut. « Pour récompense de toutes ces graces, je ne de« mande qu'une seule chose que je crois que vous « ne devez pas me refuser, c'est que vous me ré-

« connoissiez pour votre souverain ; je puis bien « l'être malgré vous, tant que je serai le plus fort ; « mais j'aime mieux que vous m'accordiez ce titre « de bonne grace, que de le prendre sans votre « consentement. Allez porter cette nouvelle à vos « villes, je vous promets une suspension de tout « acte d'hostilité jusqu'à ce que vous soyez de re« tour ».

XXXV. Sur ces promesses, les ambassadeurs partirent pour porter en Etrurie les propositions du roi. Quelques jours après, non-seulement ils lui rapportèrent pour réponse que leurs villes le reconnoissoient pour leur souverain, mais ils lui présentèrent toutes les marques de souveraineté dont leurs rois étoient revêtus ; elles consistoient en une couronne d'or, un trône d'ivoire, un sceptre au bout duquel il y avoit un aigle, et en de riches habits royaux tels qu'en portoient les rois de Perse et de Lydie. On croit aussi généralement qu'ils lui présentèrent en même tems douze faisceaux, avec autant de haches, dont chacune appartenoit au roi ou souverain magistrat de chaque ville, et qu'on donnoit toutes à un seul et même général d'armée dans toutes les expéditions que les villes d'Etrurie entreprenoient en commun. Mais ce fait n'est pas si certain que les autres ? Car quelques autres disent que long-tems avant le règne de Tarquin on portoit douze haches devant les rois, et que dès le tems de la fondation de Rome Romulus avoit pris cette coutume des Etruriens. Si nous en croyons les historiens Romains, Tarquin ne se servit pas de ces marques d'honneur

aussi-tôt qu'il les eut receuës, quoiqu'elles convinssent fort à son caractère. Il demanda auparavant au sénat et au peuple s'il pouvoit en faire usage, et sur leur consentement il commença dès-lors et continua le reste de sa vie à porter une couronne d'or, un habit de pourpre bigarré de diverses couleurs, un sceptre d'ivoire, à s'asseoir sur un trône aussi d'ivoire, et à faire marcher devant lui douze licteurs avec des haches et des faisceaux lorsqu'il paroissoit en public ou qu'il rendoit la justice. Les rois qui lui succédèrent, se servirent des mêmes ornemens. Les consuls qu'on créoit tous les ans après qu'on eût chassé les rois, les conservèrent tous, excepté la couronne et la robbe de diverses couleurs, qu'on leur retrancha comme des ornemens odieux et contraires à la liberté. Cependant on ne leur ôta pas pour toujours ces deux dernieres marques de la puissance souveraine, puisque quand le sénat leur avoit décerné les honneurs du triomphe pour quelque grande victoire remportée sur les ennemis, ils paroissoient en public avec tout cet appareil de la royauté.

XXXVI. La guerre des Etruriens étant heureusement terminée, il ne restoit plus que les Sabins qui disputassent aux Romains la supériorité. C'étoit une nation belliqueuse, riche, puissante, et fameuse par sa haine héréditaire contre Rome. Tarquin avoit envie de les réduire, comme il avoit réduit les autres peuples voisins. Il ne lui fut pas difficile de trouver un prétexte pour leur déclarer la guerre. Il les somma de lui livrer ceux qui avoient engagé les

Etruriens à entrer sur les terres de Rome en leur promettant de faire soulever les villes Sabines en leur faveur. Les Sabins ne purent se résoudre à livrer leurs meilleurs citoyens, car c'étoient les plus éminens de chaque ville qui avoient attiré les Etruriens sur les terres des Romains; et pour ne pas donner à Tarquin le tems de les prévenir, ils se mirent au plus vîte en campagne. D'abord ils passèrent le Tévérone sans trouver de résistance, et ravagèrent les campagnes en toute sûreté. Le roi mit sur pied la fleur de la jeunesse Romaine, et marcha à grandes journées pour attaquer les fourageurs. Il les trouva dispersés au pillage, en tua un grand nombre, et leur ayant enlevé leur butin, il alla se camper à la vue de leurs lignes. Il laissa passer quelques jours, jusqu'à ce que le reste de son armée et les troupes auxiliaires qu'il attendoit, vinssent le joindre; après quoi il sortit dans la plaine pour engager le combat. Les Sabins sans s'étonner de l'ardeur que les Romains faisoient paroître, sortirent aussi de leurs retranchemens. Ils ne cédoient à leurs ennemis ni en nombre ni en valeur. Ils se battirent avec un courage extraordinaire, tant qu'ils n'eurent à soutenir que ceux qui étoient rangés en bataille devant eux. Mais quand ils virent qu'un corps de troupes toutes fraîches venoit en bon ordre les charger en queue, ils abandonnèrent leurs rangs et prirent la fuite. Ces nouvelles troupes étoient composées de la fleur de la cavalerie et de l'infanterie Romaine; Tarquin la nuit précédente les avoit placées en embuscade dans un poste avantageux, avec

ordre d'attaquer l'ennemi par derrière quand le combat seroit engagé. Les Sabins le voyant venir à eux, furent tellement saisis d'épouvante, qu'ils perdirent courage et n'eurent plus la force de se défendre. Ils firent néanmoins quelques efforts pour s'enfuir. Mais la cavalerie Romaine leur ferma le passage et les investit de toutes parts. Il ne s'en sauva qu'un très-petit nombre qui se retirèrent dans quelques villes voisines; les autres furent taillés en pièces, ou faits prisonniers. Ceux qui étoient restés dans le camp pour le garder, furent si consternés de cette affreuse déroute, que sans oser même se mettre en défense, ils se livrèrent aux ennemis et leur abandonnèrent leurs retranchemens.

XXXVII. Cette perte néanmoins les irrita beaucoup plus qu'elle ne les abbatit. Persuadés que la victoire qu'on avoit remportée sur eux, étoit plutôt l'effet de l'artifice que de la force et du courage, ils se flattoient de mieux réussir dans la suite, et d'étonner les Romains par leur valeur. Dans cette espérance, ils levèrent une armée plus nombreuse que la première, et élurent un général d'une grande réputation et d'une expérience consommée. Tarquin résolut de les prévenir à son tour; il rassembla ses troupes en diligence, et passa le Tévérone avant que les ennemis pussent se joindre en un corps. Sur la nouvelle de sa marche, le général des Sabins prend une partie de ses troupes, et va au-devant de lui. Comme il se sentoit trop foible pour hazarder une bataille, il se campe à la vue des Romains sur une colline haute et escarpée, où il étoit presque cer-

tain qu'on ne pourroit pas le forcer à combattre; de-là il envoyoit continuellement des partis pour harceler les fourageurs et pour empêcher les Romains de faire des courses dans la campagne. Il y eut de fréquentes escarmouches de la cavalerie et de l'infanterie légère, mais le général des Sabins évita toujours une action générale; quelques tentatives qu'on fit, il ne fut pas possible de l'y attirer. Tarquin ennuyé de ces retardemens, résolut de forcer le camp des ennemis. Il leur livra plusieurs assauts; mais le poste étant trop difficile à emporter, il prit le parti de leur couper les vivres, afin de les réduire par la famine. Il mit des troupes dans toutes les avenues, pour les empêcher de sortir dans la campagne et d'aller chercher du bois, du fourage, et autres provisions nécessaires; et par ce moyen il les réduisit à la dernière extrémité. Les Sabins ainsi réduits, prirent l'occasion d'une nuit obscure et orageuse pour décamper honteusement. Ils sortirent de leur poste sans beaucoup de perte; mais ils furent obligés d'abandonner leurs malades, leurs blessés, leurs chevaux, leurs tentes, et toutes leurs munitions de guerre. Le lendemain les Romains pillèrent le camp, enlevèrent les tentes, les bêtes de charge, l'argent et autres effets, et revinrent à Rome, suivis d'un grand nombre de prisonniers.

XXXVIII. La guerre des Sabins dura cinq ans sans discontinuer. Pendant ce tems-là, on ne cessa de faire des courses de part et d'autre pour ruiner le païs ennemi. Il se donna plusieurs combats entre les deux nations; et la fortune se déclara tantôt

pour les uns, tantôt pour les autres : mais si les Sabins remportèrent quelquefois l'avantage dans les petits combats, les Romains gagnèrent les plus grandes batailles et les victoires signalées. La dernière année les Sabins ayant résolu de faire un dernier effort, armèrent tout ce qu'ils avoient d'hommes en état de porter les armes. Les Romains de leur côté mirent en campagne toutes leurs troupes, celles des Etruriens, et généralement toutes les forces de leurs sujets et de leurs alliés. Le général des Sabins divisa son armée en deux corps qu'il posta dans deux différens camps. Tarquin partagea la sienne en trois : le roi en personne commandoit les Romains; Aruns * son neveu conduisoit les Etruriens; et Servius Tullius son gendre, homme courageux et d'une prudence consommée, étoit à la tête des Latins et des autres alliés. Tous les préparatifs étant faits de part et d'autre, on en vint aux mains. L'action commença du matin, et dura un jour entier. Mais à la fin les Romains remportèrent la victoire, et ayant fait un grand carnage, ils prirent plusieurs prisonniers, et se saisirent des deux camps. Maîtres de la campagne ils ruinèrent tout le pais par le fer et par le feu, et sur la fin de l'été ils revinrent à Rome avec de grandes richesses.

XXXIX. Tarquin reçut alors pour la troisième fois les honneurs du triomphe. Au printems suivant il leva une nouvelle armée, et se mit en campagne Son dessein étoit d'assiéger quelques villes des Sabins, mais ils le prévinrent par une prompte sou-

* Celui qu'on a nommé plus haut Egerius.

mission. Leur courage étoit tellement abbatu par leurs pertes précédentes, qu'ils ne pouvoient attendre d'une plus longue guerre que leur ruine entière et une honteuse servitude. Dans une si fâcheuse situation il ne leur restoit point d'autre parti que d'avoir recours à la clémence du vainqueur qui leur étoit connue; ils le firent, et ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Ils envoyèrent les principaux de chaque ville à Tarquin pour se rendre à lui et pour le prier de leur accorder la paix à des conditions raisonnables. Le roi ravi de pouvoir réduire cette nation sans aucun danger, reçut favorablement l'ambassade; il leur accorda la paix aux mêmes conditions qu'il l'avoit accordée auparavant aux Etruriens; et pour cimenter la nouvelle alliance, il leur renvoya tous leurs prisonniers sans rançon.

XL. Toutes les guerres étant terminées, Tarquin reprit les travaux qu'il avoit interrompus. Il y exerça les Romains avec autant de peines et de fatigues qu'il les avoit exercés dans les travaux militaires, et le peuple ne fut pas plus en repos dans la paix qu'il l'avoit été dans la guerre. D'abord il fit achever les murs et les fortifications de Rome. Ensuite il commença les immenses travaux de ces égouts par où les eaux et les immondices de la ville s'écoulent dans le fleuve; ouvrage qui dans le temps même de la plus grande splendeur de Rome, a toujours été regardé comme une des plus éclatantes preuves de sa magnificence. Ne croiroit-on pas, comme remarque judicieusement l'historien Romain, que ce prince prévoyoit dès-lors que Rome devoit être un jour la maîtresse du monde, et que ce fut dans

cette vue qu'il l'orna d'ouvrages si superbes? On creusa de vastes montagnes d'un bout à l'autre, et on détourna des rivières de leurs lits pour faire ces magnifiques égouts qui étoient si larges qu'on pouvoit y aller presque par-tout en bateau comme sur un grand fleuve. Une quantité prodigieuse de décombres et d'immondices, les maisons qui étoient tombées, les incendies, les tremblemens de terre, ruinèrent considérablement ces égouts dans l'espace de sept cens ans; ils étoient bouchés en plusieurs endroits, et les eaux ne pouvoient plus s'écouler. Agrippa étant édile, on les fit nettoyer et réparer; on y fit même entrer sept nouvelles rivières dont on détourna le cours; et la dépense de cet ouvrage seul monta à mille talens. De-là on peut juger qu'il en coûta prodigieusement pour les faire d'abord, et que ce fut un travail immense. Nous voyons dans plusieurs auteurs que ceux qu'on y employoit, étoient tellement saisis d'horreur en considérant la difficulté de l'entreprise et les dangers qui en étoient inséparables, qu'il y en eut un grand nombre qui se tuèrent eux-mêmes, et qu'on ne trouva point d'autre moyen pour arrêter une si pernicieuse manie, que de crucifier les corps de ceux qui s'étoient défaits, afin qu'ils servissent d'exemples aux autres. On suppose que cela arriva sous le règne de Tarquin le jeune, qui continua les travaux que son ayeul avoit laissé imparfaits, et qui est noté d'infamie dans l'histoire, comme un tyran qui se faisoit un plaisir de fatiguer et de consumer le peuple par les travaux les plus serviles.

XLI. Vers le même tems, Tarquin entreprit un ouvrage d'un autre nature. Ce fut de bâtir un temple à Jupiter, à Junon et à Minerve, comme il s'y étoit obligé par un vœu dans la dernière bataille contre les Sabins. L'entreprise étoit digne d'un prince si religieux. Comme il n'avoit point encore dèsigné de place pour l'édifice, il assembla les augures et leur demanda leur avis. Ceux-ci consultèrent les règles de leur art, et lui dirent qu'ils ne voyoient point d'endroit qui pût être et plus agréable aux dieux et plus propre pour un temple, que le mont Tarpeïen qui commandoit sur la place publique. Mais il y avoit deux difficultés qui paroissoient invincibles. La colline étoit roide, escarpée, et presqu'inaccessible. D'ailleurs il y avoit déja plusieurs autels et plusieurs petites chapelles consacrées aux dieux; il auroit fallu les ôter pour faire place au nouvel édifice, et s'exposer à commettre un sacrilége. Cette dernière difficulté n'étoit pas la plus grande; les augures la levèrent facilement. Ils résolurent de consulter les dieux l'un après l'autre, et de ne point transporter leurs autels qu'ils ne donnassent des marques visibles de leur consentement. Tous les autres dieux ou génies leur permirent d'ôter leurs autels et de les mettre ailleurs. Il n'y eut que le dieu *Terme* et la *Jeunesse* qui furent sourds à leurs prières, et qui ne voulurent jamais céder leurs places, quelques instances qu'on leur fit. On fut donc obligé d'enfermer leurs autels dans l'enceinte du temple; l'un dans le vestibule de Minerve, l'autre dans le temple même, proche le sanc-

tuaire. Les augures conjecturèrent de-là que jamais les bornes de Rome ne changeroient, et que cette ville seroit toujours florissante, prédictions qui se sont vérifiées pendant une longue suite de siècles. L'autre difficulté étoit beaucoup plus importante. Le roi cependant en vint à bout. On pratiqua par des travaux immenses un chemin plus facile pour monter au haut de la colline; et en remplissant les creux et applanissant les éminences, on fit sur le mont Tarpéïen, dont le sommet étoit inégal et escarpé, une grande place assez unie pour y bâtir un vaste et magnifique temple. Mais il n'eut pas le bonheur de jeter les fondemens de l'édifice; car il ne vécut que quatre ans après avoir terminé la guerre des Sabins, et tout ce tems-là fut employé à faire la place et les autres préparatifs.

XLII. De tous les augures que Tarquin consulta sur cette pieuse entreprise, le principal et le plus célèbre étoit Attius Névius; ce fut lui qui désigna la place où l'on devoit bâtir le temple, et qui prédit à cette occasion la durée de l'empire Romain. Névius étoit né en Etrurie, d'un homme de la campagne, qui gagnoit sa vie à labourer un petit champ. Son père l'envoya à la ville pour apprendre les lettres; et quand il fut suffisamment instruit dans les sciences communes, il le mit sous la discipline d'un docteur Etrurien, sous lequel il fit de si grands progrès dans l'art de deviner qu'il surpassa tous ses collègues. Névius s'établit à Rome, et quoiqu'il ne fût pas membre du collége des augures Romains, il s'y acquit tant de réputation, qu'il étoit continuellement consulté,

non-seulement par le peuple, mais encore par les augures. De si heureux succès lui inspirèrent la hardiesse de s'opposer au roi même dans une entreprise très-innocente. Tarquin étant obligé dans la guerre des Sabins d'augmenter sa cavalerie, avoit dessein d'ajouter trois nouvelles centuries à celles que Romulus avoit établies d'abord, et voulut leur faire porter son nom et ceux de deux de ses amis. Attius s'y opposa fortement, et appuya son opposition de raisons plausibles: « Romulus, lui dit-il, « a donné des noms à ses centuries, il en a fixé le « nombre, et cet établissement a été confirmé par « des augures; il ne vous est donc pas permis d'y « rien ajouter ni d'y rien changer, sans consulter « les oiseaux ».

XLIII. Tarquin qui ne souffroit pas volontiers qu'on traversât ses desseins, ne pouvoit le pardonner à Névius; il ne cherchoit que l'occasion de le décréditer, et de faire voir qu'il n'y avoit rien de certain dans sa science. Un jour qu'il étoit sur son tribunal, il fit venir Névius, en présence d'une nombreuse assemblée, qu'il eut soin de prévenir sur le piége qu'il alloit lui tendre pour faire voir la vanité de son art. Le devin vient; Tarquin le reçoit d'un air doux et honnête: « Voici, lui dit-il, l'occasion « de donner des preuves de votre habileté dans l'art « de deviner. Je roule un grand dessein dans mon « esprit, et je voudrois savoir si je puis l'exécuter. « Allez donc consulter les oiseaux, et revenez au « plus vîte ». Le devin part: il revient peu après; il dit au roi que les auspices sont favorables, et que

ce qu'il médite peut s'exécuter. Sur cette réponse, Tarquin se prend à rire; et tirant de dessous sa robe un rasoir et une pierre à aiguiser : vous voilà, « lui dit-il, convaincu d'imposture; il est clair que « votre prétendue science n'est que fourberie, dès « que vous osez assurer que je puis faire une chose « qui est évidemment impossible. Je voulois savoir « si d'un coup de rasoir je pourrois couper cette « pierre en deux; les oiseaux que vous avez consul- « tés, vous ont-ils montré que cela soit possible »? Toute l'assemblée applaudit par un éclat de rire, et se moqua du devin. Névius, sans s'étonner du bruit: « Frappez, dit-il au roi, frappez sur la pierre; « vous la couperez en deux, ou je suis prêt à tout « souffrir ». Tarquin surpris de la confiance de l'augure, donne un coup sur la pierre, et le rasoir la coupe en deux, avec un morceau de la main qui la tenoit. Cette merveille étonne les spectateurs, il s'élève un cri général, et on applaudit au devin.

XLIV. Confus d'avoir éprouvé à ses dépens la science de l'augure, Tarquin abandonna son dessein, et distribua sa nouvelle cavalerie dans les anciens corps. Après cela il rendit à Névius les plus grands respects, et tâcha de le gagner par toutes sortes de marques d'estime et d'amitié. Il lui érigea lui-même une statue de bronze dans la place publique, vers l'endroit où s'étoit opéré le miracle, ou du moins il permit au peuple de la lui ériger. Cette statue étoit devant la chambre où se tenoient les assemblées du sénat, où elle subsista pendant plusieurs siécles; elle étoit au-dessous de la moyenne

taille, et représentoit Névius, la tête couverte du pan de sa robe. On dit aussi que la pierre et le rasoir furent enterrés sous un autel, pas loin de la statue; mais ce fait n'est appuyé que sur une tradition assez incertaine. Quoiqu'il en soit, le bruit du prodige qui étoit arrivé, se répandit par toute la ville. Névius devint en même-tems le plus célèbre et le plus illustre de tous les augures. Mais dans le plus haut degré de sa gloire, il disparut tout d'un coup; et quelques recherches qu'on fit, on ne put jamais ni savoir ce qu'il étoit devenu, ni même retrouver son corps. Au reste, je ne vois rien en cela de si extraordinaire. Dans des siècles moins fameux pour les miracles, combien d'illustres personnages qui avoient eu le malheur de déplaire aux princes, ont eu le même sort. Dans le siècle même de Névius, où les miracles étoient si communs, il y eut des incrédules qui cherchèrent des causes naturelles de sa mort. On soupçonna avec raison ses collègues de s'être défaits de lui par jalousie. Le roi lui-même fut accusé par ses ennemis d'avoir eu part à sa mort, et il paroît que rien ne contribua plus à sa perte que cette accusation, bel exemple qui fait voir combien il est dangereux d'être soupçonné d'avoir touché aux choses sacrées.

XLV. Tarquin étoit déjà dans un âge fort avancé, et par un malheur commun à cet âge, il avoit perdu son fils unique, jeune prince d'un rare mérite, qui avoit donné des preuves extraordinaires d'une valeur prématurée, et qui à treize ans, ayant combattu seul à seul et tué un des ennemis, avoit mérité que

le roi son père lui donnât la robbe prétexte et la bulle, qui depuis ce tems-là furent les ornemens des enfans des Romains. Il est vrai que ce fils de Tarquin avoit laissé deux fils *, mais ils étoient encore enfans. Le roi qui ne pouvoit pas raisonnablement se flatter de vivre jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge viril, jetta les yeux sur Servius Tullius son gendre, pour en faire son successeur, et commença à se servir de lui pour l'administration des affaires qu'il étoit hors d'état de gouverner lui seul. Les fils d'Ancus Marcius vivoient encore, et se flattoient toujours de succéder à Tarquin. L'occasion de la mort de l'augure qui avoit disparu tout d'un coup, étoit trop favorable pour la laisser échapper. Ils surent en profiter contre Tarquin et Servius, et ils commencèrent à accuser le roi de l'avoir fait tuer. « Il est « évident, disoient-ils, que dans le dessein qu'il avoit « d'introduire des nouveautés dans la république, il « a voulu se défaire d'un homme qui s'opposoit cons- « tamment à ses procédés arbitraires. Il n'a pris au- « cune part à la perte que faisoit le public, il n'a « pas fait la moindre information, et n'a point in- « terposé son autorité pour découvrir les auteurs « d'un crime si énorme; c'est une preuve que nul « autre que lui n'en est l'auteur. Il vit cependant, « il règne, et les mains souillées du sang du pro-

* Lucius et Aruns. Tite-Live nous apprend que les auteurs étoient partagés sur la question, s'ils étoient les fils ou les petits-fils de Tarquin l'ancien. Il se range de la première sur l'autorité du plus grand nombre, dit-il.

« phète il offre aux dieux de sacrifices publics. N'est
« il pas assez honteux pour nous qu'une ville fondée
« par un héros qui a été mis au rang des dieux, soit
« maintenant gouvernée par un tel roi? Faut-il
« encore qu'après un étranger les Romains aient
« pour monarque un homme inconnu, un vil es-
« clave! N'en doutez point, Romains, Tarquin veut
« laisser la couronne à Servius, il lui a déja donné
« toute l'autorité, il ne lui manque plus que le titre
« de roi ».

XLVI. Ces discours semés artificieusement par les partisans de Marcius, gens habiles et capables d'en imposer, firent quelque impression. D'abord ils les débitoient tout bas; ensuite devenus plus hardis, et se croyant déjà assez forts pour parler ouvertement, ils les débitèrent dans la place publique, et un jour ils voulurent chasser le roi de son tribunal. Mais la vérité fut plus forte que leurs calomnies, et jamais ils ne purent persuader au plus grand nombre de le détrôner. Ils ne parloient pas moins contre Tullius que contre le roi. Mais le crédit de ce ministre étoit si bien établi, que tout ce qu'ils pouvoient dire, ne faisoit point d'impression. Quand à Tarquin, il fit lui-même son apologie devant le peuple, et se justifia pleinement. Tullius, son gendre, ne lui fut pas inutile en cette occasion. Il prouva l'injustice et la fausseté des accusations qu'on faisoit contre lui; et comme il avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit des Romains, il excita la compassion et l'indignation du plus grand nombre,

couvrit

couvrit de confusion ceux qui calomnioient le roi, et les fit chasser de la place publique avec ignominie.

XLVII. Les Marcius ayant échoué dans leur entreprise, employèrent leurs amis pour se réconcilier. Tarquin sacrifia volontiers ses ressentimens au souvenir des obligations qu'il avoit à leur père ; et les croyant assez punis de leur témérité par la confusion qu'ils s'étoient attirée, il leur rendit son amitié. Cette feinte réconciliation dura trois ans, pendant lesquels ils continuèrent comme auparavant à faire leur cour. Mais dès qu'il trouvèrent l'occasion de satisfaire leur haine dont ils conservoient toujours le venin dans le cœur, ils ne la laissèrent pas échapper. Ils délibérèrent auparavant s'il falloit tuer le roi ou Servius. Ils voyoient bien que s'ils laissoient vivre le roi, ils ne pourroient échapper au supplice, et que son nom seul asseureroit leur punition, ou qu'au moins il choisiroit entre les principaux citoyens de Rome un autre gendre qui leur ôteroit toute espérance de parvenir à la couronne, au lieu que s'ils se défaisoient de Tarquin, Servius, qui n'étoit qu'un homme privé, n'auroit jamais assez d'autorité pour les faire punir. Sur ces raisons ils se déterminent à faire tuer le roi. Mais il n'étoit pas sûr pour eux de l'attaquer ouvertement : ils avoient déjà tenté cette voie, et elle leur avoit mal réussi. Il fallut donc agir sous main et tenter des voies secrètes. Cette résolution prise, ils assemblent les conjurés, ils en choisissent deux des plus déter-

minés, les habillent en paysans, et les envoient au palais en plein midi, armés de coignées, et bien instruits de ce qu'ils devoient faire. Ceux-ci arrivent devant le palais en se querellant pour des torts prétendus; les termes les plus grossiers ne sont point épargnés; des injures ils passent bientôt aux coups, ils crient à pleine tête, et réclament la justice du roi : les autres conjurés déguisés aussi en paysans, entrent dans leur querelle, et s'offrent à rendre témoignage. Quelques officiers du roi sortent au bruit, et les menent devant lui. Il leur ordonne de parler, et leur demande quel est le sujet de leur querelle. Il s'agit, lui disent-ils, de nos chèvres; et en même tems ils continuent à se quereller, criant à pleine tête, parlant tous deux ensemble, sans rien dire qui revienne au sujet de leur constestation. Les spectateurs en rient, et personne n'a le moindre soupçon de leur dessein. Les gardes du roi les obligent enfin à s'expliquer : Un des deux commence un ennuyeux discours; et tandis que le roi l'écoute patiemment, l'autre lui décharge un coup de coignée sur la tête; celui qui parloit lui donne en même tems un autre coup; et profitant tous deux de la surprise où l'on étoit, ils trouvent moyen de s'échapper de la salle où ils avoient fait le coup.

XLVIII. Tanaquil, quoique troublée par ce coup imprévu, conserva néantmoins assez de présence d'esprit pour envoyer les licteurs après les assassins, et pour faire fermer les portes du palais. On se saisit de ces malheureux, on leur donna la

question, et par la force des tourmens, on les obligea à déclarer les auteurs de la conjuration; ensuite on les punit de mort. Cependant elle fit porter le roi dans sa chambre: mais un moment après il expira, dans la trente-huitième année de son règne, qui étoit la quatre-vingtième de son âge *, prince né pour la grandeur, qui avoit un esprit de roi, un esprit de gouvernement dans un plus haut degré qu'aucun de ses prédécesseurs. Il étoit d'un tempérament vigoureux, il avoit encore un esprit actif et propre pour les affaires dans un âge très-avancé; brave de sa personne, mais plus célèbre encore par ses stratagêmes que par les victoires qu'il remportoit en bataille rangée. Maître parfait dans l'art de la guerre, il savoit si bien profiter de ses conquêtes, qu'elles tournoient toujours à l'avantage du public. Il employoit tantôt la clémence, tantôt la rigueur; et jamais il ne se trompoit dans l'usage qu'il faisoit de l'une ou de l'autre. Jaloux de sa puissance, il aimoit la pompe, l'éclat, la domination, la magnificence, peut-être même jusqu'à l'excès; mais il n'entreprit jamais sur la liberté de son peuple. S'il désiroit des honneurs, il tâchoit d'y parvenir par des voies douces et honnêtes, il les demandoit à ses sujets, et ne vouloit les tenir que d'eux, presque toujours sûr de les obtenir, mais toujours disposé à souffrir patiemment un refus. L'esprit de politesse, de grandeur et de magnificence, qu'il introduisit le

* La quatrième année de la cinquantième olympiade, l'an de Rome 177.

premier à Rome, et qui lui acquit tant de réputation dans les siècles suivans, étoit le seul défaut qu'on trouvât en lui dans le siècle où il vivoit. Il est vrai que les ouvrages où il faisoit travailler le peuple, n'étoient pas pour lui, mais pour l'ornement de Rome et pour l'avantage du public; rare exemple et trop peu suivi par les princes : mais ils étoient trop grands, trop vastes, trop superbes pour la ville de Rome et pour ses habitans. Ces travaux d'ailleurs étoient trop difficiles, il y avoit trop de danger pour ceux qu'il y employoit, et il y employoit trop de monde; c'est ce qui excitoit de si grands murmures. Son successeur, prince, après Numa, le plus populaire qui jamais ait été sur le trône de Rome, interrompit prudemment ces superbes travaux et les laissa imparfaits : mais son petit-fils les fit continuer; et ce ne fut pas un des moindres crimes de son règne si détesté, d'avoir forcé le peuple à reprendre un ouvrage si bas et si servile.

XLIX. Tarquin ne laissa point d'enfans mâles. Il avoit eu un fils, qui étoit mort, et dont il lui restoit deux petits-fils. Le plus jeune fut dans la suite assassiné par son frère et par sa femme. L'aîné succéda à Servius * : mais il ne parvint à la couronne que par le meurtre et par usurpation; crimes jusqu'alors inconnus à Rome. Cependant tous les crimes et toute la tyrannie de ce prince n'empêchèrent pas que dans les siècles suivans les Romains ne respectassent la mémoire de Tarquin l'ancien, sur-

* C'est lui qui fut appellé Tarquin le Superbe.

tout lorsqu'ils reconnurent qu'ils lui devoient aussi leur libérateur. Car il avoit deux filles, celle qu'il maria à Servius Tullius, et une autre qu'il donna à Junius, père du grand Brutus. Les obligations que Rome avoit à ce généreux libérateur de la patrie, étoient plus que suffisantes pour assurer à Tarquin une vénération et une reconnoissance éternelles, quand même il n'auroit point eu d'autre mérite que d'être son grand-père.

L. Tanaquil et Servius cachèrent quelque tems la mort de Tarquin. On s'étoit saisi des assassins, on les avoit mis à la torture, et ils avoient avoué dans les tourmens que les Marcius les avoient engagés à assassiner le roi. Après qu'on eut fait une punition exemplaire de ces malheureux, Servius agissant au nom du roi, escorté de gardes et précédé des licteurs, parut dans la place publique au milieu d'une nombreuse assemblée, et cita les Marcius par un héraut pour leur faire rendre compte de leur conduite. Ceux-ci ayant refusé de comparoître, il ne lui fut pas difficile de les faire condamner par contumace, eux et tous leurs adhérans, à un exil perpétuel, et de faire confisquer tous leurs biens au profit du public. En vengeant ainsi la mort de son beau-père, il mérita de lui succéder. Il le fit enterrer honorablement, lui marquant après sa mort, comme pendant sa vie, une vive reconnoissance, et donnant dans toutes les occasions les preuves les plus éclatantes de la plus profonde vénération pour sa mémoire. Tullius avoit deux filles, c'étoit tout ce

qu'il avoit d'enfans; il les donna en mariage aux jeunes Tarquins. Prince malheureux dans ces dernières marques de piété! Une alliance si funeste lui coûta la vie, et à Rome la liberté *.

* Il régna 44 ans.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE BRUTUS.

Combien Trasybule et Brutus sont au-dessus de Philippe et de César. II. *Tarquin fait assassiner le père et le frère de Brutus.* III. *Brutus contrefait l'insensé.* IV. *Tarquin le dépouille de ses biens et l'admet à sa cour.* V. *Oracle de Delphes; comment Brutus l'interprète et l'acomplit.* VI. *Caractère de Tarquin.* VII. *Dispute entre les fils de Tarquin et Collatin sur le mérite de leurs femmes.* VIII. *Sextus Tarquin ravit l'honneur à Lucrèce.* IX. *Lucrèce se tue.* X. *Brutus jure de venger sa mort.* XI. *Il propose à Collatin et à Valerius le plan de politique qu'il avoit conçu.* XII. *Il marche à Rome avec toute la jeunesse de Collatie.* XIII. *Discours qu'il tient au peuple contre Tarquin.* XIV. *Il propose au peuple de prendre les armes pour se mettre en liberté.* XV. *Le peuple ordonne l'expulsion des Tarquins.* XVI. *Tarquin se retire avec ses enfans.* XVII. *Serment du peuple Romain de ne jamais admettre de rois à Rome.* XVIII. *Forme de Gouvernement établie par les consuls.* XIX. *Tarquin engage les Etruriens à envoyer des embassadeurs à Rome pour travailler à son rétablissement.* XX. *Réponse de Brutus aux ambassadeurs.* XXI. *Ils se réduisent à demander qu'on rende à Tarquin ses biens patrimoniaux.* XXII. *Brutus s'oppose à cette demande.* XXIII. *Le*

peuple ordonne la restitution. XXIV. *Conjuration pour rétablir Tarquin.* XXV. *Elle est découverte.* XXVI. *Les conjurés sont punis de mort.* XXVII. *Dispute entre Brutus et Collatin par rapport au supplice des Aquilius.* XXVIII. *Discours de Brutus au peuple contre Collatin.* XXIX. *Conseil de Lucrètius à Collatin.* XXX. *Collatin se démet du consulat et se retire à Lavinie.* XXXI. *Valerius est substitué à Collatin.* XXXII. *Nouveaux règlemens faits par les consuls.* XXXIII. *Guerre contre les Tarquins. Brutus est tué dans le combat.* XXXIV. *Caractère de Brutus.* XXXV. *Eloge de sa rigueur contre ses enfans.* XXXVI. *Vénération des Romains pour sa mémoire.* XXXVII. *funérailles de Brutus.* XXXVIII. *Brutus ne laissa point de postérité.*

Depuis l'an 210 environ, jusqu'à l'an 245 de Rome avant J. C 509.

L. J. UNIUS BRUTUS.



DANS les Vies des Hommes Illustres qui se sont distingués en affranchissant leur patrie du joug de la servitude, il ne faut pas s'attendre à trouver de ces faits rares et frappans qui font le plus grand agrément de l'histoire. Ces héros ont été généralement persécutés par la fortune: leur vie n'a été qu'un tissu de malheurs; souvent même une mort violente et précipitée a mis obstacle à l'exécution de leurs desseins; et c'est ce qui fait que les historiens ne nous ont conservé la mémoire que d'un petit nombre de leurs actions. Il ne faut donc pas s'étonner si les Vies des fameux conquérans qui mettoient toute leur gloire à réduire les hommes sous une dure servitude, sont ordinairement des sujets plus attirans. Elles sont pleines de faits qui charment et le lecteur et l'historien, et qui assurent à l'auteur et à ses écrits l'admiration d'une postérité peu capable de faire de sérieuses réflexions. Ce préjugé,

quoiqu'assez général, n'en est pas moins injuste. Un Thrasybule exilé, et errant de tous côtés, un Brutus qui, sous une folie apparente, cache le plus grand rôle et les plus nobles desseins, sont dans leur humiliation même infiniment au-dessus d'un Philippe ou d'un César, lorsque par mille actions mémorables ils cherchent à détruire la liberté que les autres ont acquise à leur patrie. Un homme qui estime la liberté, lorsqu'il considère les desseins du monarque et du conquérant, doit naturellement être en garde pour ne pas louer des actions qui conduisent à une fin si odieuse. Mais quand il s'agit de parler des généreux défenseurs de la patrie, il lui est difficile de ne pas se persuader que l'histoire n'a point d'expressions assez énergiques pour les louer avec dignité; il est violemment tenté de faire leur panégyrique, au lieu d'écrire leurs Vies; il exagère leurs vertus; il diminue leurs vices; il ne croit pas même qu'ils en aient jamais eu aucun. Qu'il me soit permis de le dire, c'est une partialité que je ne puis excuser dans un historien. Mais d'un autre côté, je ne doute point que ceux qui aiment la liberté ne souhaitent, du moins autant que moi, qu'un caractère aussi aimable et aussi estimable que celui d'un libérateur de la patrie, soit autant exempt de taches qu'il le peut être.

II. Du côté de la naissance et de la fortune, Lucius Junius Brutus [1] avoit tous les avantages qui peuvent se trouver réunis dans un sujet. M. Junius son père, qui descendoit en ligne droite d'un des

[1] Dion. Hal. L. IV, p. 195.

compagnons d'Enée, faisoit une figure considérable à Rome, sous le règne de Tarquin l'ancien, et étoit un des plus illustres de cette ville, tant par sa vertu que par ses richesses; Tarquin qui connoissoit parfaitement le vrai mérite, l'avoit uni, par les nœuds du mariage, avec Tarquinia sa seconde fille, après avoir donné son aînée à Servius Tullius qu'il désignoit pour être son successeur. Brutus reçut une bonne éducation, et fut instruit dans toutes les sciences des Romains. Comme il avoit beaucoup d'esprit, et qu'il se portoit au bien, il y fit de grands progrès. Tarquin le Superbe [1] étant monté sur le trône *, par la mort de Tullius qu'il avoit fait assassiner, crut que pour sa sûreté il devoit commencer son règne par se défaire des plus distingués d'entre les citoyens qui pouvoient le troubler dans la possession d'une couronne dont il s'étoit emparé par des voies si criminelles. M. Junius étoit allié du feu roi, il étoit riche, il avoit du crédit, et haïssoit le vice; il n'en falloit pas davantage pour lui faire perdre la vie. Le tyran néanmoins eut la précaution de le faire assassiner secrètement; c'étoit le mari de sa tante, et il ne vouloit pas passer pour auteur de sa mort. Le fils aîné de Junius subit le même sort: ce jeune Romain étoit plein de sentimens, il paroissoit trop bien né pour laisser impunie la mort de son père; il falloit qu'il mourut pour la sûreté de l'usurpateur.

[1] Dion. Liv. L. I, ch. 56. Val. Max. 7, §. 2; et Aurel. Vict. ch. 10. (in Brut. ne font mention que de la mort de son frère.

* L'an de Rome 221, avant J. C. 533.

III. L. Junius, lorsqu'il perdit son père et son frère, étoit encore trop jeune [1] pour être formidable au tyran. Cependant il comprit qu'il ne pouvoit mettre sa vie en sûreté, qu'autant qu'il ne seroit point suspect, et que Tarquin ne le croiroit point dangereux. Dans un âge où tout autre que lui eût à peine été capable de concevoir un pareil dessein, et encore moins de l'exécuter avec succès, il résolut de contrefaire l'insensé, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable pour venger sa patrie et sa famille. Il en affecta l'air, et en conserva si parfaitement les manières, que tout le monde le croyoit véritablement stupide. C'est ce qui lui fit donner d'un consentement général le surnom de *Brutus*, surnom qui en soi-même étoit réellement le plus honteux qu'on pût imaginer, mais qui devînt dans la suite le plus honorable et le plus glorieux de toute l'antiquité. Ce fut le seul rempart qu'il put trouver contre les fureurs d'un tyran qui sacrifioit à son ambition tout ce qu'il y avoit de gens de mérite.

IV. Le vice qui distinguoit Tarquin, étoit l'ambition et l'envie de dominer. Il fit voir pendant toute sa vie qu'il n'y avoit point de crime, quelque barbare qu'il fût, qu'il se fît scrupule de commettre pour acquérir une autorité absolue, ou pour se maintenir dans celle qu'il avoit acquise. Quand il ne s'agissoit point de la puissance souveraine, il n'étoit pas excessivement cruel; il aimoit assez à paroître débonnaire, et à éviter les meurtres qu'il

[1] Dion. Liv. Aur. Vict. Ovid. Fast. II, 717.

ne croyoit pas nécessaire pour sa sûreté. Persuadé que Brutus étoit véritablement hébété et imbécille, il se contenta de s'emparer de ses biens [1], ne lui en laissant qu'une très-petite partie pour son entretien. Il sembloit que c'étoit une action de charité, de prendre soin du patrimoine d'un jeune homme qui étoit son proche parent, et qu'on regardoit comme incapable d'administrer ses biens par lui-même. Après cela, il lui permit de vivre à la cour avec ses fils, non pas pour lui faire honneur en qualité de parent, comme il vouloit le persuader à ceux qui l'approchoient, mais pour servir de jouet à ces jeunes princes qui prenoient plaisir à mille extravagances qu'il affectoit devant eux. Enfin il étoit si convaincu de la réalité de sa folie, qu'il le fit commandant des ses gardes du corps; preuve certaine qu'il ne l'appréhendoit pas, et qu'il ne le soupçonnoit d'aucun artifice.

V. Plusieurs années après [2], Tarquin fut obligé d'envoyer deux de ses fils, Aruns et Titus, pour consulter l'oracle de Delphes. L'occasion de ce voyage fut une maladie contagieuse qui causoit d'étranges ravages, et enlevoit un nombre prodigieux de jeunes gens de l'un et l'autre sexe; elle attaquoit sur-tout les femmes enceintes, et elles tomboient mortes avec leur fruit, sans que rien pût arrêter le mal. On espéroit que les dieux découvriroient la cause d'un

[1] Liv. L. XV, ch. 56 et 59. Dion. L. IV, p. 195 et 197.

[2] Liv. L.I, ch. 56. Dion. L. IV, p. 196. Aurel. Victor, ch. 10. Ovid. Fast. II, 713. Plin. L. XV, ch. 40. Val. Max. 7, 3, 2.

fléau si terrible, et qu'ils feroient connoître les remèdes qu'on pouvoit y apporter. Titus et Aruns obtinrent du roi que Brutus allât avec eux pour leur servir de jouet et de divertissement parmi les fatigues d'un voyage si ennuyeux. Etant arrivés à Delphes, après avoir fait de magnifiques présens au dieu, et reçu la réponse de l'oracle sur le sujet qui les amenoit, ils plaisantèrent fort sur Brutus, qui n'avoit offert qu'un bâton; mais ce bâton étoit creux, et il y avoit enfermé une baguette d'or: image, dit Tite-Live [1], du caractère de celui qui faisoit ce présent. Quand ils se furent acquittés de leur commission, il leur prit envie de savoir à qui l'empire des Romains étoit destiné. Le dieu répondit que c'étoit à celui qui baiseroit sa mère le premier. Les fils de Tarquin qui ne comprenoient pas le sens de cette réponse, convinrent entr'eux de baiser leur mère tous deux en même-tems, afin de régner tous deux ensemble. Mais Brutus, considérant que les oracles en général étoient obscurs, et que quand ils sembloient présenter un sens clair et facile, ce sens n'étoit presque jamais le véritable, se laissa tomber exprès pour baiser la terre, qui est notre mère commune. Si cette histoire est vraie, elle n'en paroît pas moins puérile; il semble même qu'elle ait été faite à plaisir: mais les meilleurs historiens que Rome ou le monde entier aient jamais connus, n'ont pas cru qu'entre toutes les actions de Brutus il y en eût aucune qui fut trop peu importante pour trouver place dans leurs annales.

[1] L. I.

VI. Cependant toute la prudence de Brutus auroit été inutile, et n'auroit servi qu'à lui conserver la vie, qu'il n'estimoit qu'autant qu'elle pouvoit contribuer au bien de l'état, s'il ne se fût présenté une occasion favorable de détrôner le tyran. Quelque haï que fut Tarquin, il étoit encore plus craint. Il s'étoit défait des plus puissans d'entre les Romains, ou par la mort ou par l'exil; et s'il en restoit encore quelques-uns, ils se tenoient cachés, et ne se connoissoient pas les uns les autres. Affermi de plus en plus sur le trône, par les alliances qu'il avoit faites avec les Latins et autres nations voisines, il régna en tyran l'espace de vingt-cinq ans; et probablement il fût mort roi, s'il n'eût pas eu Sextus pour fils. Ce prince étoit né avec un esprit de tyrannie, mais d'une tyrannie qui étoit à peine connue dans ces premiers siècles de Rome, et que jamais les nations les plus accoutumées à la servitude, n'auroient pu souffrir long-tems: rusé, fourbe, dissimulé, perfide, traître dès sa jeunesse, mais à un point où ne peuvent atteindre les plus grands scélérats, lors même qu'ils ont blanchi dans le crime; d'une ambition démesurée, d'un naturel farouche, capable des plus grandes cruautés, fougueux dans ses passions, sans foi et sans loi.

VII. Le tems marqué pour la délivrance de Rome étoit proche [1]. Tarquin cependant se croyoit paisible possesseur de la couronne, et ne craignoit plus rien. Il faisoit alors la guerre aux Rutules, sous prétexte qu'ils avoient donné retraite aux Romains exilés ou

[1] Dion. Liv. L. I, ch. 57.

fugitifs, et qu'ils s'employoient pour leur rétablissement. Mais la véritable raison qui le faisoit agir, c'est que leur république étoit florissante, et qu'ils habitoient un païs riche et abondant en toutes choses; deux puissans motifs pour armer contr'eux un tyran insatiable, et dont l'ambition ne connoissoit point de bornes. On assiégeoit actuellement Ardée *, la plus opulente ville de l'Italie. Tarquin s'étoit attendu à forcer cette place en peu de jours, mais il y fut trompé : les assiégés défendirent opiniâtrément leur liberté, et le siége fut long. Leur vigoureuse résistance, la durée de cette guerre, qui fatiguoit extrêmement les troupes, et les impôts exhorbitans qu'il faisoit payer aux Romains, avoient fort indisposé les esprits ; de sorte qu'on étoit prêt à se révolter, pour peu que quelqu'un commençât à lever l'étendard de la rébellion. Un soir [1], tandis que le siégé duroit encore, les fils de Tarquin soupèrent avec Collatinus, jeune prince qui étoit leur parent, et qui descendoit d'Egérius, neveu de Tarquin l'Ancien. Pendant le repas, la conversation tomba sur le sexe: chacun vanta sa femme, et épuisa toutes les expressions pour louer sa beauté. Enfin la dispute s'étant échauffée, Collatinus leur dit qu'une dispute de cette nature se décideroit beaucoup mieux par les faits : « Nos femmes, ajouta-t« il, ne sont pas loin d'ici, montons à cheval,

* A six lieues de Rome du côté du midi.

[1] Liv. L. I, ch. 57. Aur. Vict. ch. 9. Ovid. Fast. L. II, 721, 760. Dion. in Exc. Val. p. 574.

« allons

« allons leur rendre visite, et voyons comment elles « supportent notre absence ». Comme ils étoient tous échauffés de vin, ils acceptèrent la proposition. Ils montent à cheval, et arrivent à Rome au commencement de la nuit. Les fils de Tarquin trouvent leurs femmes en bonne compagnie, dans les festins, dans les jeux et dans les divertissemens; c'étoit ainsi qu'elles charmoient leurs ennuis, et que chacune se consoloit de l'absence de son mari. De-là Collatin les mène à Collatie *. La nuit étoit déjà fort avancée lorsqu'ils y arrivèrent. Ils trouvent Lucrèce occupée à filer avec ses femmes, sans atours et sans parure; mais d'une beauté charmante dans son négligé. Elle fut agréablement surprise de voir son mari; elle le reçut avec beaucoup de tendresse, et les princes avec toute la politesse possible. Ils passèrent le reste de la nuit à Collatie, et le lendemain matin il s'en retournèrent au camp avec Collatinus, lui cédant la victoire, et admirant son bonheur.

VIII. Sextus ne s'en tint pas là [1]. Admirer les beautés de Lucrèce, en être épris, et vouloir en jouir: ce fut en lui la même chose. Quelque jours après, il retourna à Collatie, n'ayant qu'un seul domestique avec lui. Il y fut reçu et traité avec tout le respect qui étoit dû à un prince et à un parent.

* Près de Rome, au nord sur le Téverone, autrefois l'Anio.

[1] Liv. L. I, ch. 58. Dion. Hal. L. IV, p. 194. Ovid. Fast. II, 761, 812. Diod. in Exc. Val. p. 253. Dion. *ibid.* p. 574, 577. Val. Max. 6, 1, 1.

Comme il avoit conçu depuis quelque tems le dessein criminel d'attenter à l'honneur de Lucrèce, il crut alors avoir la plus belle occasion de satisfaire ses desirs. S'étant retiré après le repas pour se coucher, tout occupé de son amour, il passa une partie de la nuit sans fermer l'œil. Lorsqu'il croit tout le monde endormi, il se lève, il entre, l'épée à la main, dans la chambre de Lucrèce, sans que ceux qui dormoient à la porte de l'appartement s'en apperçoivent; il va droit à son lit: elle s'éveille, elle demande qui c'est. Sextus se nomme, et il lui défend, sous peine de la vie, de parler et d'appeler à son secours. L'ayant intimidée par ses menaces, il lui donne le choix ou d'une mort ignominieuse ou d'une vie comblée de bonheur. « Si vous voulez, lui « dit-il, condescendre à mes desirs, je vous épou« serai; tant que mon père vivra, vous régnerez « avec moi dans la ville qu'il m'a donnée, et après « sa mort, vous serez maîtresse de Rome, du pays « Latin, de l'Etrurie, et de toutes les autres nations « qui vivent sous ses loix: je suis l'aîné de ses fils; « en cette qualité, sa couronne m'est assurée, et « personne ne peut me la disputer. Que si, trop « jalouse de votre honneur, vous osez me résister, « je vous tue dans le moment; et pour couvrir votre « mort d'une éternelle ignominie, je percerai de « cette même épée un de vos domestiques; je met« trai son corps auprès de vous, et je dirai par-tout « que, vous ayant surpris ensemble, j'ai lavé dans « votre sang l'affront que vous faisiez à Collatinus « mon cousin. Une mort si honteuse vous rendra

« éternellement infame; et, privée de la sépulture, « vous serez à jamais un objet d'horreur ». Ces menaces, mêlées de prières, et confirmées par serment, ne laissèrent à Lucrèce aucune espérance de lui échapper; elle céda enfin à la violence, et le lendemain matin, le ravisseur triomphant s'en retourna au camp.

IX. Aussitôt qu'il fut parti [1], Lucrèce envoya un exprès à Rome où son père étoit gouverneur, et un autre au camp devant Ardée où étoit son mari, pour leur dire de se rendre en diligence à Collatie, qu'il étoit arrivé une aventure des plus tragiques, qui demandoit absolument leur présence, et qu'ils amenassent avec eux chacun un de leurs intimes amis. Collatinus prend avec lui Brutus, et Sp. Lucretius prend P. Valérius; ils se rendent promptement chez Lucrèce: ils la trouvent seule, plongée dans la douleur, baignée de larmes, et toute occupée de son désespoir. Elle se jette aux pieds de son père et de son mari; elle embrasse leurs genoux, et les arrose de ses pleurs, sans pouvoir dire une parole. Son père la relève, il la presse, il la conjure de s'expliquer. « J'ai recours à vous, leur dit-elle enfin, « faites-moi justice du plus cruel affront que vous « puissiez vous imaginer; vengez-moi d'un outrage « plus honteux et plus insupportable que la mort « même ». Surpris de ce discours, ils lui demandent: « Quel est donc cet outrage, et quel en est « l'auteur »? Lucrèce leur raconte ce qui s'étoit passé, et les conjure de s'armer à sa défense. Ils lui

[1] Dion. L. IV, p. 194 et 195. Liv. Ovid. Fast. II, 813, 834.

promettent de la venger, ils l'exhortent à ne pas s'abandonner au désespoir, mais à se consoler sur son innocence. « Non, leur dit-elle, jamais femme « ne s'autorisera de mon exemple pour survivre à « son honneur : je sais que je suis innocente ; mais « afin qu'on en soit persuadé, et que vous rendiez « justice à ma mémoire, je veux me punir moi-mê-« me comme si j'étois coupable ». En disant ces paroles, elle tire un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe, elle se l'enfonce jusqu'au cœur, et tombe morte à leurs pieds.

X. Tandis que le père et le mari de Lucrèce [1] accablés de douleur, la tenoient entre leurs bras, Brutus tire de sa blessure le poignard tout fumant, et, d'une voix plus qu'humaine, « Je jure, dit-il, « par ce sang le plus noble et le plus chaste qui fut « au monde, avant que Sextus, ce monstre abomi-« nable, digne fils du plus cruel de tous les tyrans, « l'eût déshonoré; je jure une éternelle inimitié con-« tre Tarquin le Superbe, contre sa femme impie « et toute leur race maudite. Tant que j'aurai un « souffle de vie, je les poursuivrai à feu et à sang; « je ferai usage de toute la force que m'inspire une « juste vengeance, je m'opposerai jusqu'au dernier « soupir à la tyrannie, et jamais je ne souffrirai « qu'aucun de cette maison, ni même que qui que ce « soit règne sur les Romains. Grand Jupiter, Mars, « protecteur de Rome, et tous les dieux, soyez té-« moins de mes sermens ! Si jamais je deviens par-

[1] Liv. L. I. ch. 59. Dion. L. IV, p. 196 et 197. Aur. Vict. ch. 9 et 10, Ovid. Fast. II, 835, 846.

« jure, punissez-moi d'une mort aussi violente que « celle de Lucrèce, mais d'une mort aussi honteuse « que la sienne est glorieuse ». Alors se tournant vers les autres, que la surprise et la douleur avoient rendus muets : « Balancez-vous encore, leur dit-il, « à suivre mon exemple? Laissez aux femmes les « cris, les larmes, les gémissemens; si vous êtes « hommes, ne pensez qu'à vous venger, et cher- « chez les moyens les plus efficaces et les plus prompts « pour y parvenir ». Ayant parlé de la sorte, il donne le poignard à Collatinus, puis au père de Lucrèce, et à Valérius; et il les exhorte à s'engager par les mêmes sermens : ils le font; et une plus noble passion leur faisant oublier leurs douleurs, ils conjurent Brutus de leur servir de conseil et de guide dans leurs entreprises contre le tyran, protestant qu'ils ne veulent se conduire que par lui, et que par-tout ils marcheront sur ses traces.

XI. Brutus commence par leur rendre compte de sa conduite [1]; il les détrompe sur la stupidité qu'il avoit affectée jusqu'alors; il leur explique les raisons qu'il a eues de contrefaire l'insensé; il laisse pour ainsi dire tomber le masque; et se montrant à découvert, il leur fait voir que, sous une folie apparente, il cachoit un fond infini de sagesse. Il leur dit que depuis long-tems il s'est principalement occupé à considérer quelle seroit la forme de gouvernement la plus propre à rendre la ville de Rome heureuse, en cas qu'il se présentât quelqu'occasion

[1] Dion. Halic. L. IV, p. 197, 198, 199.

de la délivrer de la tyrannie sous laquelle elle gémissoit depuis tant d'années. « Pouvons-nous, dit-« il, imaginer une forme de gouvernement plus avan-« tageuse que celle que Romulus, Numa, et leurs « successeurs nous ont laissée ? C'est à la faveur de « leur sage politique et de leurs loix, que Rome est « devenue si florissante, et qu'elle a subjugué tant « de nations. Mais il faut remédier aux abus les plus « ordinaires de la royauté, abus qui la font souvent « dégénérer en tyrannie, et qui la rendent presque « toujours odieuse. Premièrement, si l'on ne con-« sidère que le nom des choses, on desire quelque-« fois ce qui est nuisible, et on rejette ce qui est uti-« le. La monarchie est de cette nature; elle est « bonne et utile, mais le nom de roi est odieux. Si « vous m'en croyez, nous exterminerons ce nom, « et ceux qui seront revêtus de l'autorité souverai-« ne, nous ne les appelerons plus ni monarques ni rois, « mais nous leur donnerons un autre nom plus mo-« deste et plus populaire. En second lieu, je crois « qu'il n'est point expédient que toute la puissance « réside dans un seul, mais qu'il faut la partager « entre deux personnes: à l'exemple des Lacédémo-« niens, qui en usent ainsi depuis long-tems, et « dont l'état est devenu, par cette sage politique, le « mieux réglé et le plus florissant de toute la Grèce. « L'autorité royale ainsi partagée également, les « deux magistrats qu'on en fera dépositaires, seront « moins en état d'en abuser pour vexer leurs sujets; « ils s'observeront mutuellement, ils auront un cer-« tain respect l'un pour l'autre, et l'égalité de leurs

« pouvoirs leur inspirera une noble émulation pour « la vertu. Mais toute puissance qui n'a point de « bornes, devient enfin insupportable, et dégénère « en tyrannie. Je voudrois donc qu'on ne donnât « l'autorité souveraine que pour un an, comme font « les Athéniens. Pour retenir un esprit hautain dans « les bornes du devoir, il n'est point de moyen plus « sûr que celui de ne lui point donner le tems de « s'enyvrer de sa grandeur. Un magistrat est moins « sujet à abuser de son autorité, quand il sait que « s'il commande aujourd'hui, il obéira demain: avec « ce tempéramment, nous jouirons des avantages « du gouvernement monarchique, sans en ressentir « les inconvéniens. Les marques d'honneurs que « nous avons accordées à nos rois, sont en trop grand « nombre; il y en a même quelques-unes qui cho-« quent le peuple. Je voudrois qu'on en diminuât le « faste, et qu'on en abolît une partie, sur-tout ces « sceptres, ces couronnes d'or, ces robes de pour-« pre chargées de broderie, et qu'il ne faudroit per-« mettre que dans certains jours de fêtes et dans les « pompes triomphales; dès qu'on se serviroit rare-« ment de ces ornemens, ils cesseroient d'être un « objet odieux. Cependant, pour ne pas abolir en-« tièrement le nom de la puissance royale introduit « dans cette ville par des augures favorables, et con-« firmé par des signes de la volonté des dieux, nous « pourrions avoir toujours un roi parmi nous, mais « un roi seulement de nom, un roi des choses sa-« crées, qui seroit revêtu de cette dignité pour toute

« sa vie, mais qui n'auroit point d'autre emploi que « l'intendance des sacrifices, sans se mêler des af- « faires de la guerre ou de l'état. Si vous approuvez « ce projet en général, on pourra dans la suite vous « l'expliquer plus en détail, et même y réformer « quelque chose. Mais il n'est pas tems maintenant « de l'exécuter : il faut attendre que nous ayons se- « coué le joug des tyrans; entreprise dont nous vien- « drons facilement à bout, si vous voulez suivre mes « conseils ».

XII. Ce discours de Brutus fut approuvé avec acclamation. On prit le corps de Lucrèce [1], tout ensanglanté, et on le porta dans la place publique de Collatie; il étoit suivi de son père et de son mari. Lucrétius et Collatinus, avec toute l'éloquence naturelle que leur inspiroit leur affliction, firent le rapport de ce qui s'étoit passé, et tirèrent les larmes des yeux de tout le peuple. Pendant ce tems-là Brutus, étouffant, pour ainsi dire, tout sentiment de douleur et de tristesse, excitoit l'assemblée à de plus nobles sentimens, et l'exhortoit à prendre les armes pour recouvrer la liberté et se venger des tyrans. Toute la jeunesse de Collatie promit de le suivre, et la plupart coururent aux armes. On laissa quelques gardes aux portes de la ville pour empêcher qu'il n'en sortît personne, qui pût donner avis au tyran de ce qui se passoit; et le reste, conduit par Brutus, accompagna le corps de Lucrèce jusqu'à Rome.

XIII. Pendant que cette triste pompe passoit par

[1] Liv. L. I, ch. 59.

les rues [1], il s'assembla une foule de peuple, et Brutus envoya ses hérauts par toute la ville pour convoquer le reste à la place publique. Il fait exposer le corps sur un lieu élevé devant la porte du sénat; il monte sur un tribunal, d'où l'on avoit coutume de haranguer, et d'où lui-même, comme capitaine des gardes, avoit souvent auparavant donné les ordres du tyran. Son air et ses manières le faisoient [2] assez connoître, et il n'étoit pas nécessaire qu'il avertît le peuple que sa folie n'avoit été que feinte. Cependant il commença par-là, et après avoir expliqué en peu de mots sa conduite passée, il s'étendit sur celle de Tarquin. Il remonta jusqu'aux crimes de sa vie privée; il rappella le triste souvenir de ses actions les plus criantes, de ses adultères avec la femme de son frère, du meurtre de sa propre femme, de celui de son frère: qu'aussitôt après ce double parricide, impatient de jouir du fruit de ses crimes, sans même attendre que les buchers qui avoient consumé ces infortunées victimes de sa cruauté, fussent entièrement éteints, il avoit fait passer cette infâme adultère au lit de sa sœur, exemple jusqu'alors inconnu dans Rome et détesté universellement de toutes les nations. « Quels crimes n'a-t-il pas commis à l'égard « de son beau-père et de sa belle-mère? Le seul « souvenir en fait horreur. Il fit massacrer ce « bon roi à qui il avoit de si grandes obligations, « et aima mieux s'emparer du trône par la plus « horrible barbarie, que d'attendre qu'il le put

[1] Dion. L. IV, p. 200. Liv. L. I, ch. 59. Ovid. Fast. II, 847.

[2] Dion. L. IV, p. 200, 201, 202, 203.

« posséder sans crime par la mort de ce prince déjà « fort avancé en âge. Il n'eut pas plus d'indulgence « pour Tarquinie femme de Tullius : sans respecter « en elle une belle-mère et une tante qui lui avoit « servi de mère, il la fit impitoyablement étrangler « lorsqu'elle avoit à peine rendu les derniers devoirs « au roi son mari. Mais sans m'arrêter à des crimes « particuliers, comment est-il parvenu à la royauté? « C'est par les armes, par la violence, par la cons- « piration d'une troupe de scélérats, comme un « usurpateur. Depuis qu'il occupe le trône, par « quelque voie qu'il y soit monté, quelle conduite « a-t-il tenue? S'est-il comporté en roi? Quels maux « n'a-t-il pas fait souffrir aux Patriciens? Les uns « ont été assasinés, les autres ont été bannis de Rome « ou se sont condamnés eux-mêmes à l'exil pour « éviter la cruauté du tyran; d'un grand nombre « que nous étions, il n'en reste aujourd'hui que très- « peu, encore sommes-nous dans l'humiliation, « dans la pauvreté, dans l'abbaissement, de sorte « que nos ennemis mêmes en seroient touchés. Et « vous Plébéiens, dans quelle situation êtes-vous! « Que sont devenues vos loix? Vous est-il permis de « vous assembler? Le tyran vous traite-t-il avec plus « de ménagement que de vils esclaves? Ne vous a-t-il « pas condamnés aux plus rudes travaux, à tailler « des pierres, à scier du bois, à porter des fardeaux, « à remuer les plus sales immondices aux dépens de « votre vie, sans vous donner un moment de relâ- « che? Ne verrons-nous donc jamais la fin de nos « maux? Jusqu'à quel tems souffrirons-nous? Nos

« calamités, quelque grandes qu'elles soient, ne se-« roient pas tout-à-fait intolérables si nous avions « espérance de les voir finir à la mort du tyran qui « n'est pas fort éloignée. Mais quel avantage peut « nous apporter sa mort, ou plutôt, ne serions-nous « pas encore pis, puisqu'au lieu d'un Tarquin, nous « en aurions trois encore plus méchans que leur « père? Si de particulier il est devenu tyran, s'il a « exercé sur nous toutes sortes de cruautés, quoiqu'il « n'ait commencé que tard à se livrer au crime, que « devons-nous attendre de ses enfans qui ont été « élevés dans une cour où ils n'ont jamais eu aucun « exemple de vertu, et où ils se sont familiarisés « avec la cruauté et la violence! Jugez par ce que vous « voyez maintenant, de quoi seront capables ces « dignes fils d'un père qui est le plus cruel de tous « les tyrans, et d'une mère qui a fait passer son char « sur le corps de son père. Les sacrés liens du ma-« riage, les droits de l'hospitalité respectés par les « nations les plus barbares, la qualité de fille de ce-« lui à qui le tyran avoit confié le gouvernement de « la ville en son absence, celle de femme d'un pro-« che parent, n'ont pu défendre Lucrèce contre la « passion de Sextus; elle a été contrainte de se sou-« mettre comme une esclave aux dernières indigni-« tés, et ne pouvant survivre à son honneur, elle s'est « plongé le poignard dans le sein ».

XIV. En parlant de la mort de Lucrèce, trans-porté d'une noble fureur : « O la plus généreuse de « toutes les femmes, s'écria-t-il, ô femme digne de « notre admiration et de nos louanges! Vous nous

« avez abandonnés, Lucrèce, vous vous êtes don
« la mort. Ni la foiblesse de votre sexe, ni les dou
« ceurs de la vie, ni les agrémens de la jeunesse
« de la beauté, ni les prières ni les larmes de v
« plus chers amis, n'ont pu vous faire résoudre
« votre honte. Après un si bel exemple, Romai
« nous qui sommes des hommes, sera-t-il dit q
« nous aurions moins de cœur qu'une fem
« Chaste Lucrèce, faites-nous part de votre c
« rage. Vous n'avez éprouvé qu'une seule fois
« rigueurs de la tyrannie par la violence que Se
« a faite à votre chasteté jusqu'alors inviolable
« n'en a pas fallu davantage pour vous faire pré
« rer la mort à tous les charmes de la vie. Et no
« qui gémissons depuis vingt-cinq ans sous la tyr
« nie de Tarquin, nous qui avons perdu notr
« berté sans espérance de jamais rompre nos li
« esclaves, insensibles à nos maux, nous ne prof
« rons pas d'un si bel exemple, nous ne nous rév
« lerons pas de cette profonde létargie, nous n
« rons pas la fermeté de prendre les mêmes se
« mens! Quand nous vous voyons, illustre hér
« nous est-il permis de nous appeller Romains?
« est-il même permis de nous appeller hommes?
« vons-nous nous vanter de descendre de ces
« qui ont porté la terreur dans toutes les villes
« sines, de ces héros accoutumés à vaincre, faits
« dangers, et qui ne redoutoient rien tant que
« déshonneur, nous avons si long-tems traîné
« malheureuse vie dans une honteuse servitude
« Livrons-nous, Romains, à une généreuse confu-

XX.



Quand nous vous voyons, illuſtre Héroïne nous eſt il même permis de nous appeller hommes? *T. XI. P. 316.*

P. Baquoy Sculpsit

« sion, et que la honte de notre stupidité nous porte « à oser tout pour la réparer ! N'êtes-vous pas tous « convaincus qu'une mort honorable est mille fois « préférable à notre condition présente ? Mais ce « n'est pas à la mort que je vous invite, c'est à la « vie, c'est à la liberté, c'est à votre bonheur. Qu'a- « vons-nous à craindre ? Le tyran est absent, la ville « est à nous, elle est fournie de tout, les plus illustres « du sénat sont à notre tête. Quel fond ne devons- « nous pas faire sur nos propres forces, sur notre « grand nombre, sur notre expérience ? Nos alliés « d'ailleurs ne nous laisseront pas sans secours : s'ils « n'osent se soulever tant qu'ils ne voient aucun « mouvement de notre part, dès que nous leverons « l'étendard, ils viendront se joindre à nous ; la li- « berté a trop de charmes pour ne pas trouver des « défenseurs. Quand à l'armée de Tarquin, nous « ne devons point la craindre. Elle est pleine de sol- « dats qui ont souvent rougi d'employer leurs armes « à rendre les autres aussi misérables qu'eux-mêmes. « Ils ne sont pas moins ennemis de la tyrannie que « nous, ils n'aspirent pas moins à recouvrer leur « liberté ; pour peu qu'ils voient de jour à se tirer « de la servitude où la nécessité des tems les a ré- « duits, ils profiteront de l'occasion pour secouer « le joug, et tourneront avec joie leurs armes con- « tre le tyran : si vous les appellez au secours de la « patrie par un décret, ni la crainte, ni l'espérance « ne pourront les retenir auprès de Tarquin. Que « s'il s'en trouve quelques-uns qui, par leur mau- « vais naturel ou par le malheur de leur éducation,

« aient du penchant pour la tyrannie, ils ne sont « qu'en petit nombre, et quelque méchans qu'ils « soient, nous trouverons bien les moyens de les « réduire à la raison. Nous avons entre les mains « leurs femmes, leurs enfans, leurs pères, qui leur « sont plus chers que la vie même : en leur promet« tant de leur rendre ces gages précieux, pourvu « qu'ils abandonnent les tyrans, et en leur accor« dant par un décret solemnel une amnistie générale, « nous les attirerons infailliblement dans notre parti. « Sur-tout, Romains, mettons notre confiance dans « les dieux immortels, vengeurs des meutres, des « sacrilèges, des parricides, irrités contre Tarquin « qui a tant de fois souillé les sacrifices, profané les « temples et les autels, ils seront pour nous, et nous « pouvons compter sur leur secours. Nous vous in« voquons, dieux tutélaires de Rome, nous vous « invoquons avec une ferme assurance que vous « exaucerez nos justes prières : aidez-nous dans cette « occasion favorable que vous nous présentez vous« mêmes ; faites que nous soyons les instrumens de « votre justice, donnez les plus visibles marques de « votre faveur à une cause qui mérite votre protec« tion, inspirez-nous des sentimens qui puissent « nous rendre dignes des bénédictions que vous « nous avez préparées ».

XV. Le peuple écouta ce discours de Brutus dans des dispositions qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer [1] ; la douleur, la colère, la rage, la honte, l'indignation, les desirs ardens, l'espérance de se

[1] Dion. L. IV, p. 203 et 204. Liv. L. I, ch. 59 et 60.

vengeret de recouvrer sa liberté, mais une espérance chancelante et mêlée de doutes, se succédoient tour à tour. Il n'eut pas plutôt cessé de parler, que réunis tous dans les mêmes sentimens, ils s'écrièrent d'une commune voix, qu'il leur mît les armes à la main et qu'il les menât contre le tyran. Brutus au comble de sa joie, « J'approuve, leur dit-il, votre « généreuse résolution. Mais avant de l'exécuter, il « faut que vous confirmiez par vos suffrages le décret « du sénat dont je vais vous faire part : ce décret « bannit de Rome et de toutes les terres de la répu- « blique, les Tarquins, leur famille, et toute leur « postérité, avec défense, sous peine de la vie, d'en- « treprendre et même de parler de les rétablir. Si vous « êtes prêts d'y souscrire, retirez-vous chacun dans « vos Curies pour donner vos suffrages, et que ce « droit que nous vous rendons aujourd'hui, soit com- « me les prémices de votre liberté ». Le peuple se retira aussi-tôt, on recueillit les voix, et toutes les Curies opinèrent à chasser les tyrans. Alors Brutus proposa une nouvelle forme de gouvernement, qui fut généralement approuvée. Sp. Lucretius fut fait *Entreroi*. Il renvoya le peuple, avec ordre de se rendre incessamment sous les armes dans le champ de Mars, où se tenoient ordinairement les comices. Dans cette assemblée solemnelle, il nomma Brutus et Collatinus pour exercer l'autorité souveraine sous le nom de consuls, * titre qu'on étoit convenu de donner aux nouveaux magistrats, comme étant chargés du

* Tite-Live ne place cette nomination qu'après le retour de Brutus à Rome, qu'on va voir au ch. XVI.

soin des affaires publiques. Leur élection fut confirmée dans les mêmes Comices par les suffrages de chaque Centurie.

XVI. PENDANT ce tems-là, Tarquin [1] reçut avis par des couriers qui étoient sortis de la ville avant qu'on eût fermé les portes, que Brutus haranguoit le peuple et sollicitoit les Romains à se mettre en liberté. Il part aussi-tôt du camp, sans en rien dire à personne, excepté ses fils et ses amis les plus affidés. Il court à toute bride, et arrive à Rome, avec un petit nombre d'amis qui le suivoient. Il trouve les portes fermées, et les remparts garnis de troupes, qui lui refusent l'entrée, et qui lui annoncent l'arrêt par lequel le peuple l'a condamné à un bannissement perpétuel. Plein de rage et de désespoir, il rebrousse vers le camp plus vîte qu'il n'étoit venu : mais il y trouve toutes choses en aussi mauvais état qu'à la ville. Brutus s'y étoit transporté pendant qu'il étoit absent; on l'y avoit reçu avec joie, et il n'avoit pas eu grande peine à engager les troupes dans la cause commune de la liberté. Tarquin exclus de toutes parts, se retira à Gabies avec ses fils qu'on avoit chassés du camp par le conseil de Brutus; c'étoit dans cette ville qu'il avoit établi roi Sextus [2] son fils aîné. L'impie Tullia étoit pour lors à Rome : après cette surprenante révolution, elle sortit de son palais pour s'enfuir; le peuple la suivoit en foule par toutes les rues, la chargeant d'imprécations, et in-

[1] Liv. L. I, ch. 60. Dion. L. IV, p. 204 et 206.

[2] Liv. L. I, 59.

voquant

voquant les furies de ses parens contre cette fille dénaturée qui avoit mérité les plus cruels tourmens.

XVII. Brutus s'étant rendu maître [1] du camp, fit une trêve de quinze ans avec les Ardéates, et ramena les troupes à Rome *. Peu de jours après, les deux consuls convoquèrent une nouvelle assemblée du peuple. Brutus fit un discours sur la concorde, et par un second décret il confirma l'arrêt qui condamnoit les Tarquins à un exil perpétuel. Ce décret étant passé avec la même unanimité que le précédent, les consuls jurèrent devant les autels, avec les plus grandes solemnités, tant pour eux, que pour leurs enfans et toute leur parenté, que jamais ils ne rappelleroient le roi, ni ses enfans, ni leur postérité, qu'ils n'établiroient point de rois à Rome, et qu'ils s'opposeroient de toutes leurs forces à tous ceux qui entreprendroient de rétablir l'autorité royale. Le peuple suivit leur exemple, et s'engage avec joie par les mêmes sermens.

XVIII. En établissant une nouvelle forme de gouvernement, les libérateurs de la patrie [2] commencèrent par la religion. Comme les rois prédécesseurs de Tarquin avoient procuré de grands avantages à l'état, on étoit convenu de conserver dans Rome quelqu'image de la royauté. Il fut donc ordonné aux pontifes et aux augures de choisir parmi

[1] Dion. L. IV et V, p. 205. Liv. L. II, ch. 1. Plutarq. in Pop.

* A la fin de l'an de Rome 244. C'est l'année où les enfans de Pisistrate furent chassés d'Athène.

[2] Dion. L. V, p. 205. Liv. L. II, ch. 1.

les anciens celui qu'ils jugeroient le plus digne pour présider seulement aux sacrifices et aux cérémonies du culte divin. On régla qu'il porteroit le nom de roi des choses sacrées, mais qu'il borneroit ses soins à la religion, sans se mêler ni des affaires civiles, ni du gouvernement, ni des affaires militaires. Manius Papirius, de famille patricienne, homme d'un mérite distingué, et respectable par son âge, fut le premier qu'on éleva à cette dignité. Quant aux affaires, les consuls crurent qu'ils ne pouvoient faire un plus grand plaisir au peuple, que de rétablir les loix équitables de Servius, dont la plupart avoient été abolies par Tarquin. Ils firent revivre celles qui regardoient les contrats que les Plébéiens étoient obligés de passer avec la noblesse. Ils ordonnèrent qu'on renouvelleroit, tant à la ville qu'à la campagne, l'usage des sacrifices où tous ceux d'une même tribu ou d'un même canton avoient coutume de se trouver; sacrifices institués pour entretenir l'amitié et l'union entre tous les membres de la république. Enfin ils rendirent aux plébéiens le droit de tenir des assemblées pour les affaires les plus importantes, la liberté d'y donner leurs suffrages, et toute l'autorité que Servius leur avoit accordée. Tandis qu'ils employoient ainsi la puissance royale à rendre le peuple heureux, afin que cette puissance fût moins odieuse, ils firent un autre réglement, par lequel il fut arrêté que l'un des consuls feroit porter devant lui les douze haches, et que l'autre seroit précédé de douze licteurs qui porteroient des faisceaux sans haches, en sorte néanmoins que pour éviter

toute supériorité ils auroient les haches tour-à-tour et chacun son mois. Une conduite si modérée étoit d'autant plus agréable aux Romains, qu'après de longues épreuves d'une rigoureuse servitude, ils jouissoient des douceurs de leur ancienne liberté. Il s'en trouva néanmoins, même parmi les plus distingués, qui par des motifs d'avarice ou d'ambition, se liguèrent pour trahir la ville, pour rappeller les tyrans, et pour se défaire des consuls.

XIX. Tarquin [1] chassé de ses états demeura quelque temps à Gabies, où plusieurs Romains moins sensibles aux douceurs de la liberté qu'aux avantages qu'ils se promettoient de la tyrannie, allèrent se joindre à lui et grossir sa faction. Du lieu de sa retraite il envoya des ambassadeurs aux villes des Latins pour les faire entrer dans ses intérêts : mais ces peuples inflexibles à ses vives sollicitations ne purent se résoudre à entreprendre pour l'amour d'un tyran, une guerre injuste contre les Romains. Désespérant de réussir de ce côté-là, il alla à Tarquinie, ville où avoit autrefois demeuré son grand-père, et il y fut bien reçu. A force de présens qu'il répandit à pleines mains, il gagna les citoyens, qui le présentèrent à toute la nation. Il les fit souvenir des bienfaits dont son ayeul avoit comblé toutes les villes d'Etrurie, et de l'ancienne alliance qu'ils avoient faite avec lui : de-là passant à ses malheurs, il leur fit une vive peinture de l'étrange revers de sa fortune ; il les conjura de ne se pas rendre insensibles à

[1] Dion. L. V, p. 206.

l'état d'un souverain qui étoit tombé en un seul jour du faîte de la grandeur, sans appui, sans secours, errant avec ses trois fils, obligé d'implorer la protection de ceux qui avoient été autrefois ses sujets. Par ces discours accompagnés de larmes, il engagea les Etruriens à envoyer des ambassadeurs à Rome. On choisit pour cette ambassade ceux qu'il nomma lui-même : il les instruisit de tout ce qu'ils avoient à dire et de ce qu'ils devoient faire ; il leur donna même de grandes sommes d'argent pour faciliter la réussite de leur négociation, et quelques lettres que les compagnons de son exil écrivoient à leurs parens et à leurs amis pour les prier de travailler à leur rappel.

XX. Les ambassadeurs [1] étant arrivés à Rome, le sénat leur donna audience *. Ils demandèrent un sauf-conduit pour le roi, par lequel il lui fut permis de venir justifier sa conduite devant les sénateurs, et de paroître ensuite sous leur bon plaisir dans une assemblée des plébéiens, afin que s'il pouvoit les convaincre qu'il n'avoit rien fait qui méritât l'exil, ils le reconnussent pour leur roi aux conditions qu'ils jugeroient à propos, ou que s'ils avoient résolu d'abolir pour toujours la puissance royale, il passât du moins le reste de sa vie avec sa famille, dans le lieu de sa naissance, en simple particulier et sans se mêler des affaires. Après s'être acquittés de leur commission, ils ajoutèrent que la ville de Tarquinie dé-

[1] Dion. L. V, p. 206. 207 et 208. Plut. Vit. Pop. Liv. L. II, ch. 3.

* L'an de Rome 245.

mandoit cela aux Romains comme une chose qu'ils lui devoient en considération de leur ancienne alliance avec elle ; que le droit des gens ne permettoit pas de condamner personne sans l'entendre ; que Tarquin les reconnoissoit pour juges, et qu'ils ne hazarderoient rien en lui accordant la permission de venir lui-même défendre sa cause. Brutus les écoutoit avec une extrême impatience. Quand ils eurent fini leurs remontrances, il leur répondit en peu de mots qu'il étoit inutile de solliciter le rappel des Tarquins, que les Romains les avoient déjà condamnés par plusieurs décrets à un exil perpétuel, qu'ils avoient fait serment de ne jamais les rappeller, et qu'ils ne souffriroient jamais qu'on les rétablît ; qu'en vain les Tarquiniens * feroient de plus vives instances ; et qu'ils n'obtiendroient point de grace pour les tyrans ; qu'au reste s'ils demandoient quelqu'autre chose qu'on pût leur accorder sans violer les loix et les engagemens qu'on avoit pris, ils trouveroient toujours la ville de Rome disposée à leur faire plaisir.

XXI. Les Tarquiniens affectèrent de paroître surpris de cette réponse, à laquelle néantmoins ils s'étoient attendus. « Il est étonnant, dirent-ils, qu'é« tant venus vous présenter les soumissions de votre « roi qui veut vous rendre compte de sa conduite, « et que demandant comme une grace ce qui est du « droit des gens, nous ne puissions rien obtenir.

* Les habitans de la ville de Tarquinie, dont il paroît par le chapitre suivant, que les ambassadeurs étoient, au moins la plupart.

« Mais puisque vous avez pris votre parti, nous « n'insisterons pas davantage sur son rappel. Cependant nous avons ordre de notre ville de vous faire « une autre prière, que ni vos loix ni vos sermens « ne peuvent vous dispenser d'écouter. C'est de rendre à votre prince les biens que possédoit son ayeul « avant que de monter sur le trône. Ces biens ne « vous appartiennent point. Tarquin l'ancien ne les « avoit point acquis parmi vous, et vous ne pouvez « pas dire qu'ils soient le fruit de la violence et de « l'injustice. Rendez-les donc à votre roi, puisqu'ils « lui appartiennent. Tarquin dans son malheur se « contentera de son patrimoine; et pour ne pas vous « être à charge, il ira s'établir dans quelqu'autre « païs où il pourra goûter les douceurs d'une vie « tranquille ». Après ce discours ils se retirèrent, et on délibéra sur leur demande.

XXII. Brutus parla avec force contre cette requête. Il dit qu'il étoit d'avis qu'on retînt les biens des Tarquins pour dédommager en quelque façon la république des maux qu'elle avoit soufferts sous une si longue tyrannie; que les Tarquins ne se contenteroient jamais d'une vie privée, qu'ils se serviroient infailliblement des richesses qu'on leur restitueroit, pour ruiner la patrie, et que c'étoit le comble de la folie de vouloir fournir des armes à un tyran. Mais Collatinus l'autre consul fut d'un sentiment tout contraire: c'étoit un homme foible, élevé à la cour, et qui ne connoissoit pas assez le prix de la liberté; on l'avoit élu contre le sentiment de Brutus; il n'avoit pour tout mérite que la qualité de mari de Lu-

crèce, et malgré l'affront que Sextus lui avoit fait il n'étoit pas encore des plus déclarés ennemis des Tarquins. Il représenta que si les Romains retenoient les biens du roi, ils feroient déshonneur à leur cause, qu'on croiroit qu'ils n'auroient banni les tyrans, que pour s'emparer de leurs richesses, qu'ils fourniroient aux Tarquins un prétexte légitime de prendre les armes pour rentrer en possession de leurs biens, et que par ce moyen ils leur procureroient peut-être de puissans secours pour remonter sur le trône : qu'au contraire si Tarquin vouloit leur faire la guerre après qu'on lui auroit rendu son patrimoine, il lui seroit difficile de trouver des alliés dans une si injuste entreprise.

XXIII. Le sénat délibéra pendant plusieurs jours sur la proposition des ambassadeurs. On tint différentes séances sur cette affaire, sans savoir à quoi se déterminer ; et à la fin on résolut d'en remettre la décision au jugement du peuple. Le peuple assemblé, chaque consul exposa ses raisons, et soutînt son sentiment avec beaucoup de force. L'avis de Brutus étoit le plus conforme à la raison et le plus utile pour le bien public. Mais plusieurs trouvèrent celui de Collatinus plus équitable et en même tems plus honorable ; ils se flattoient même qu'en le suivant, ils préviendroient une guerre qui les menaçoit. On balança long-tems la décision : enfin les curies donnèrent les suffrages, et on trouva que celles qui opinoient à rendre les biens aux Tarquins, l'emportoient d'une voix sur celles qui étoient d'avis qu'on les retînt.

XXIV. On annonça cette décision [1] du peuple aux ambassadeurs. Ils firent de grands éloges des Romains sur ce qu'ils avoient préféré la justice à leurs intérêts, et sur le champ ils écrivirent à Tarquin qu'il envoyât des personnes sûres à qui on pût remettre les richesses qui lui appartenoient. Cependant ils restoient toujours à Rome, sous prétexte qu'ils attendoient des voitures pour les transporter: mais c'étoit en effet pour examiner la situation des affaires, pour rendre les lettres des exilés à leurs amis, et pour ménager des intrigues en faveur du tyran. Ils sondèrent artificieusement les esprits, et n'oublièrent rien pour les séduire, les uns par l'espérance d'une meilleure destinée, les autres à force d'argent. Il trouvèrent que le roi avoit à Rome un grand nombre d'amis qui n'attendoient que l'occasion pour se déclarer hautement. Plusieurs jeunes gens, particulièrement des plus nobles familles, ne pouvoient souffrir la sévérité du nouveau gouvernement. Sous un prince absolu les graces s'obtenoient plus aisément, les requêtes étoient plutôt répondues. Un roi connoissoit mieux dans quel cas il falloit user de sévérité, dans quelle occasion il falloit pardonner; il savoit distinguer à propos entre un ami et un ennemi; il pouvoit, quand il lui plaisoit, imposer silence à la justice, ou lui donner un tour favorable. Les loix étoient sourdes et inexorables, plus avantageuses aux pauvres qu'aux riches. Il n'étoit ni agréable, ni sûr de vivre sous un gouvernement qui, sans avoir égard à la fragilité humaine, ne pardonnoit au-

[1] Dion. L. V. p. 208. Plut. vit. Pop. Liv. L. I, ch. 3.

cun dérangement, et sous lequel ceux même de la première condition ne trouvoient de protection que dans leur innocence. Tel étoit le sujet de leurs entretiens ordinaires depuis que Rome avoit secoué le joug de la tyrannie. Ces favorables conjectures facilitèrent aux ambassadeurs les moyens de former une conspiration. Les chefs des conjurés étoient les Vitellius, dont la sœur avoit épousé Brutus, et les Aquilius, neveux de Collatinus; ils avoient communiqué leur dessein à plusieurs autres jeunes gens des premières familles, du nombre desquels étoient Titus et Tibérius, fils de Brutus, qui s'étoient aussi engagés dans la conspiration.

XXV. Les conjurés s'assembloient [1] ordinairement chez les Aquilius, dont le père étoit mort; leur maison étoit retirée, et propre par conséquent à tenir ces assemblées secrètes. Les ambassadeurs donnèrent avis à Tarquin des mesures qu'ils avoient prises pour ménager son rétablissement. Il leur manda qu'il souhaitoit que les chefs de la conspiration lui écrivissent en détail le nombre des conjurés, leurs vues, leurs noms, leurs qualités, et qu'ils signassent leurs lettres, afin que sachant à qui il avoit obligation, il pût reconnoître leurs services quand il seroit remonté sur le trône. Jamais la providence, à laquelle les Romains ont été redevables de leurs prodigieux accroissemens, ne veilla plus visiblement à leur conservation qu'en cette occasion. Les chefs des conjurés furent assez dépourvus de sens pour

[1] Liv. L. II. ch. 4. Dion. L. V. p. 208 et 209. Plut. Vit. Pop.

consentir à tout ce que Tarquin leur demandoit. Un soir ils s'assemblèrent au rendez-vous ordinaire pour lui donner satisfaction. Après le repas ils firent retirer les domestiques de la salle où ils avoient mangé. Là, se croyant sans témoins, ils parlèrent ouvertement de leurs projets, et écrivirent de leurs mains une lettre à Tarquin, que les Aquilius furent chargés de remettre aux ambassadeurs. Un de leurs gens, nommé *Vindicius*, qui avoit été fait esclave à la prise de Cénine, et qui leur servoit d'échanson, eut quelque soupçon que ces fréquentes assemblées se tenoient pour de mauvais desseins. Lorsqu'ils eurent renvoyé leurs domestiques, il se cacha dans un endroit d'où il pouvoit entendre leurs délibérations: il fut témoin de la résolution qu'ils avoient prise de faire tuer les consuls et de rétablir le roi; résolution qu'ils avoient confirmée par serment, et même, selon quelques auteurs, par la plus horrible de toutes les cérémonies, qui consistoit à boire du sang d'un homme et à toucher ses entrailles. Dès qu'il leur eût vu signer la lettre au roi, il sortit de la maison pour en avertir. Il n'ose cependant s'adresser aux consuls, de peur que pour étouffer la conjuration où plusieurs personnes de leurs parens étoient impliqués, ils ne fissent mourir le dénonciateur. Il va droit chez P. Valérius, qui étoit un des quatre qui avoient le plus contribué à délivrer Rome de la tyrannie, et lui dit tout ce qu'il avoit vu et entendu. Valérius s'assure de cet esclave, et le fait garder: il prend avec lui quelques-uns de ses gens et de ses amis, il se transporte dès le grand

matin chez les Aquilius, il y entre sans peine, il se saisit de la lettre, et fait prendre les conjurés.

XXVI. Pendant ce tems-là les consuls informés de ce qui s'étoit passé [1], montent sur leur tribunal, et ordonnent qu'on leur amène les coupables. On les leur présente pieds et mains liés; on fait la lecture de leur lettre, et on examine l'esclave. Tous les coupables étoient des meilleures familles de Rome. Cependant le peuple n'avoit les yeux que sur les fils du consul. Leur sort, quelque malheureux qu'il fut, ne méritoit point de compassion. L'assemblée n'avoit aucun sentiment de tendresse pour des traitres, pour des ingrats envers la patrie, pour des enfans indignes d'un tel père, il n'y avoit point de supplice assez grand pour eux. Mais, si l'on n'étoit touché de compassion pour ces jeunes gens, on gémissoit sur le sort du consul. Tout le peuple joignit ses larmes à celles des coupables, les uns vouloient qu'on leur pardonnât, les plus sévères ne les condamnoient qu'à un bannissement. Brutus ayant fait faire silence, demanda à ses enfans s'ils avoient quelque chose à dire pour leur défense : il leur demanda la même chose jusqu'à trois fois; et voyant qu'ils ne répondoient rien, il prononça lui-même leur sentence. Ensuite se tournaut vers ses officiers : « Lic« teurs, dit-il, faites votre devoir ». Il fut témoin lui-même de l'exécution, il les vit battre de verges, il vit tomber leurs têtes sous les coups! seul insensible au supplice de ses enfans!

[1] Liv. L. II, ch. 5. Dion. L. V, p. 209 et 210. Plut. Vit. Pop. Aur. Vict. ch. 103. Flor. L. I.

XXVII. Après cette sanglante exécution [1], on fit venir les Aquilius, et on leur permit de se justifier. N'ayant rien à dire pour leur défense, soit de leur propre mouvement, soit par le conseil de leurs amis, ils se jettèrent aux pieds de leur oncle dans l'espérance d'obtenir grace. Brutus donne ordre aux licteurs de les mener au supplice. Collatinus arrête les licteurs, et leur défend de passer outre; il s'approche de son collègue, il le prend en particulier, il le prie d'avoir compassion de ses neveux, il lui présente leur faute comme l'effet d'une jeunesse inconsidérée, il le conjure d'épargner leurs vies, et de souffrir qu'en cela seul il lui fasse violence, résolu de souscrire dans la suite à toutes ses décisions. Brutus étonné de son empressement à sauver des traîtres, refuse non-seulement de leur pardonner, ou de commuer la peine, mais encore de différer l'exécution. Collatinus voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir: « Et moi, lui dit-il d'un ton de maître, « puisque vous êtes si dur et si inexorable, j'absous « les coupables par le pouvoir qui m'est commun « avec vous». Il n'en sera pas ainsi, reprit Brutus tout en colère: « Ne vous y trompez pas, Collatinus; « jamais de mon vivant vous n'aurez le pouvoir d'ac- « corder l'impunité à des traîtres; et vous-même, « avant qu'il soit peu, vous payerez la peine que « mérite un pareil attentat ».

XXVIII. Ayant ainsi parlé [2], il donne des gardes aux Aquilius, et convoque une assemblée géné-

[1] Dion. L. V, p. 210.

[2] Dion. L. V, p. 210, 211 et 212.

rale. En un instant, la place publique est remplie d'un nombre infini de citoyens que la nouvelle du supplice des fils du consul y avoit attirés de tous les quartiers de la ville. Brutus, accompagné des principaux sénateurs, se lève au milieu de l'assemblée, et leur parle en ces termes : « Romains, votre trop « grande facilité à consentir qu'on rendît aux tyrans « les biens qu'ils possédoient autrefois, a donné oc- « casion à la plus dangereuse conspiration. Mes « deux fils, les frères de ma femme, et d'autres jeu- « nes gens des meilleures familles, s'étoient assem- « blés chez les Aquilius, et avoient fait complot de « m'assassiner et de rappeler Tarquin. Quelque dieu « favorable nous a découvert leur pernicieuse entre- « prise par cet esclave que vous voyez, et on a ar- « rêté les complices. Pour moi, j'ai fait le devoir de « consul, j'ai ordonné qu'on punît mes deux fils du « dernier supplice, j'ai été moi-même spectateur de « l'exécution, et j'ai fait voir que je n'ai rien de plus « cher que le salut de la patrie. Mais mon collègue « arrête le cours de la justice, il m'enlève les Aqui- « lius ses neveux, et il ose dire qu'il ne souffrira ja- « mais qu'ils subissent le même châtiment que mes « enfans, quoiqu'ils ne soient pas moins coupables. « En voulant sauver les Aquilius, n'accorde-t-il « pas, autant qu'il est en lui, l'impunité au reste des « conjurés? Sous quel prétexte en effet pourroit-on « les condamner au supplice, si l'on pardonnoit à « ceux-ci qui ont trempé dans le même crime? Que « pensez-vous, Romains, de son procédé? Sont-ce « là des actions d'un consul dévoué à la patrie, ou

« d'une ame vendue aux tyrans ? Est-ce là garder « les sermens qu'il a faits, ou se rendre coupable de « la plus noire perfidie ? S'il insista si fort il y a quel« ques jours pour faire rendre les biens aux Tar« quins, c'est qu'il aimoit mieux qu'ils pussent « s'en servir pour nous faire la guerre, que de nous « les laisser pour les combattre par leurs propres ar« mes. Que prétend-il aujourd'hui en voulant ab« soudre ceux qui se sont ligués pour rappeler les ty« rans, sinon de gagner leurs bonnes graces par cette « trahison; afin que, rétablis un jour sur le trône, ils « lui accordent tout ce qui peut flater son ambition? « Allez, Collatinus, allez vous joindre aux Tar« quins, vous qui n'êtes ici que de corps, perfide « consul, toujours uni d'esprit à nos plus mortels « ennemis. Espérez-vous donc que je vous épargne« rai, moi qui n'ai pas épargné mes propres enfans? « Non, je n'aurai jamais aucun ménagement pour « vous; et afin de nous mettre à couvert de vos per« nicieuses intrigues, je vous dépose dès-à-présent. « C'est à vous, Romains, à voir maintenant ce que « vous voulez faire de cet indigne magistrat; c'est « à vous à voir si vous voulez confirmer l'arrêt que « j'ai prononcé: je vais vous assembler par centu« ries, afin que vous donniez vos suffrages. Je ne sais « pas quel sera le résultat de vos délibérations; mais « je vous avertis d'avance que jamais vous n'aurez « pour consuls Brutus et Collatinus ensemble, voyez « lequel des deux vous voulez conserver ».

XXIX. Collatinus voulut se justifier des crimes dont on l'accusoit; tantôt il reprochoit à son col-

lègue de tendre des piéges à son innocence, tantôt il demandoit grâce pour ses neveux, tantôt il empêchoit qu'on n'allât aux voix. Mais plus il se donnoit de mouvemens, plus il aigrissoit les esprits, et plus le peuple étoit impatient de donner ses suffrages pour le bannir. Dans la disposition où paroissoit l'assemblée, Sp. Lucrétius, homme populaire, craignit qu'on ne chassât honteusement son gendre. Comme il avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du peuple, il demanda la permission de parler, et elle lui fut accordée. Il s'adresse d'abord à Collatinus: il lui conseille de ne point s'entêter à conserver malgré les citoyens une dignité qu'il ne tenoit que d'eux; que puisqu'ils la lui redemandoient, c'étoit à lui à s'en démettre de bonne grâce; qu'il falloit céder à la nécessité, et qu'il ne pouvoit mieux faire que de prévenir un décret de bannissement, en se retirant dans une autre ville, jusqu'à ce que les troubles fussent appaisés. Ensuite, se tournant vers Brutus, il le conjura de ne point augmenter le malheur de son collègue, de lui épargner l'infamie d'une déposition forcée et d'un exil involontaire, de lui donner le tems de transporter ses meubles et ses effets, et de lui faire présent de quelque somme du trésor public, afin que cette libéralité lui servît de consolation dans sa disgrâce.

XXX. Les deux consuls et toute l'assemblée applaudirent à ces sages conseils. Collatinus se démit du consulat*, et promit de sortir incessamment de

* Tite-Live place tout ce qui regarde la démission de Collatin, avant la conjuration, et même avant l'arrivée des ambassadeurs.

Rome. Brutus ne put lui refuser des marques publiques de son estime. Il lui parla avec douceur, il loua la généreuse résolution qu'il avoit prise de sacrifier ses intérêts à ceux de la république: il l'exhorta à regarder son exil, non comme un bannissement forcé, mais comme une absence volontaire que l'état présent des affaires demandoit absolument de lui; que, tout éloigné qu'il seroit de Rome, il devoit toujours l'aimer comme sa patrie, sans jamais entrer dans aucune liaison avec ceux qui cherchoient sa ruine; et qu'enfin on se flattoit que, quoiqu'uni de corps avec ceux qui lui accorderoient l'hospitalité, il ne cesseroit d'être d'esprit et de cœur avec ses citoyens: que dans cette assurance, et pour reconnoître les obligations que la république lui avoit, il lui promettoit, au nom des Romains, un présent de vingt talens, auxquels il en ajoutoit cinq autres de son bien. Le peuple approuva le discours du consul; et Collatinus, sans différer plus long-tems, se retira à Lavinium, où il passa tranquillement le reste de ses jours, et mourut dans une extrême vieillesse.

XXXI. Après cela, Brutus[1] qui ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher de n'avoir déposé son collègue que pour gouverner lui seul, convoqua une nouvelle assemblée du peuple dans le champ de Mars *. Valérius y fut élu consul **. Il étoit Sabin

[1] Dion. L. V. p. 212. Plut. Vit. Pop.

* L'an de Rome 245.

** C'est celui qui fut surnommé depuis Publicola, à cause

d'origine,

d'origine; c'étoit un homme recommandable par mille belles qualités, mais admirable sur-tout par sa frugalité; il avoit un fond de sagesse dont il donna des preuves dans plusieurs occasions : son zèle pour le bien public le rendoit digne de la magistrature. Son élection fit plaisir à Brutus, qui avoit toujours desiré de l'avoir pour collègue. Etant parfaitement d'accord avec le nouveau consul, Brutus fit punir de mort le reste des conjurés. L'esclave [1] qui avoit découvert la conspiration, fut récompensé de cet important service; les consuls lui accordèrent la liberté : il fut mis au nombre des citoyens Romains, et reçut pour gratification une somme considérable du trésor public; il s'appeloit *Vindicius* ou *Vindex;* et c'est, dit-on, de son nom, que la cérémonie par laquelle on tiroit un esclave de l'état de servitude, fut dans la suite appelée *Vindicta*. Par respect pour le droit des gens, on renvoya les ambassadeurs des [2] Tarquiniens, sans leur faire aucun mal, quoique, par leur trahison, ils eussent perdu leur qualité sacrée, et par conséquent leur droit de franchise.

XXXII. Le premier acte public que firent les nouveaux consuls, fut d'augmenter le sénat [3], qui avoit été presqu'entièrement épuisé par les sanglantes et tyranniques exécutions de Tarquin. Ils rem-

de sa conduite populaire. Tite-Live place aussi cette substitution ou subrogation avant l'ambassade des Tarquins.

[1] Liv. L. II, ch. V. Plut. in Pop. Dion. L. V. p. 212.

[2] Liv. L. II, ch. 4.

[3] Liv. L. II. ch. 1. Dion. L. V, p. 215. Plut. in Pop.

plirent l'ancien nombre de trois cens sénateurs, en incorporant les principaux d'entre les Plébéïens dans l'ordre des Patriciens. Les biens du roi furent partagés entre le petit peuple, ou, selon d'autres, on les lui abandonna à piller, et chacun en prit ce qu'il voulut. On détruisit aussi le palais. La récolte d'un champ qui avoit été consacré à Mars, mais dont le tyran s'étoit emparé par une usurpation sacrilége, et qu'il avoit fait semer cette année, fut jetée dans le Tibre; les consuls avoient défendu qu'on l'emportât dans les greniers, ou qu'on en réservât la moindre portion; c'étoit un grain impur, un fruit digne d'horreur, un objet de l'exécration publique. Comme l'eau étoit alors très-basse, le grain, les gerbes et la paille qu'on y avoit jetés, s'amassèrent ensemble, et formèrent avec la vase et le limon une petite île appelée *Insula Sacra:* cette île s'étant agrandie dans la suite, on y fit plusieurs beaux édifices, et entr'autres de superbes temples. Les consuls, après cela, publièrent un ordre par lequel ils accordoient une amnistie générale à tous les citoyens qui avoient suivi le roi: on leur donnoit vingt jours pour se rendre à Rome, s'ils vouloient obtenir le pardon de leurs crimes; et, faute d'y revenir dans le tems marqué, on les condamnoit à un bannissement perpétuel, et leurs biens étoient déclarés confiscables au profit de la république.

XXXIII. Pendant ce tems-là, on eût avis [1] que les Tarquiniens et les Véïens s'étoient déclarés ou-

[1] Liv. L. II, ch. 6, Dion, L. V, pag. 213 et 214 Plutarque in Pop. Tome 9.

vertement pour le roi, qu'ils levoient une nombreuse armée pour le rétablir par la force; que la plupart des villes d'Etrurie le favorisoient secrètement, qu'elles avoient permis à leurs sujets de s'enrôler sous ses étendards; et qu'un grand nombre de volontaires, attirés par les amis de Tarquin, ou par l'appas d'une grosse paie, se rangeoient sous ses enseignes. Sur cette nouvelle, les consuls ayant levé autant de troupes qu'ils en purent trouver, les exerçoient tous les jours hors de la ville; et quand ils apprirent que les ennemis étoient en campagne, ils marchèrent à leur rencontre. Les deux armées étoient à peu-près égales en nombre: elles avoient l'une et l'autre la même ardeur pour le combat. Dès qu'elles furent en présence, avant même que l'infanterie eût pris son quartier dans le camp, il y eut une légère escarmouche. Peu de tems après, on se rangea en bataille dans le même ordre. Valérius commandoit l'aîle droite des Romains, et étoit opposé aux Véiens; Brutus, à la tête de l'aîle gauche, étoit posté contre les Tarquiniens, commandés par Aruns, fils du roi Tarquin. Lorsqu'on fut prêt d'en venir aux mains, ce jeune prince, appercevant Brutus, poussa son cheval à travers les escadrons, et s'approcha si près des Romains, qu'on pouvoit aisément le reconnoître et l'entendre. Là, il vomit mille injures contre le consul: il le traite de bête féroce, de bourreau souillé du sang de ses propres fils, de lâche, de timide, et sort enfin des rangs pour l'attaquer. Brutus pousse son cheval à toutes jambes, et va, malgré les remontrances de ses amis,

se jetter entre les bras d'une mort certaine. Tous deux transportés de rage, ils n'envisagent que la vengeance, sans penser au péril : ils se jettent l'un sur l'autre, ils se percent mutuellement de leurs lances; leurs chevaux s'entrechoquent, se cabrent, et les renversent sur la poussière ; le sang coule de leurs blessures, et leurs ames, trouvant un libre passage, abandonnent leurs corps.

XXXIV. Ainsi finit Brutus *, le second et le principal fondateur de Rome. Si l'on en excepte sa dernière action, dans laquelle il s'exposa trop témérairement, toute sa vie est le plus parfait modèle qu'un bon citoyen, un magistrat, un zèlé défenseur de la patrie, puissent se proposer à imiter. Il étoit à l'épreuve de tout, il osoit tout, il entreprenoit tout, il sacrifioit tout pour sa patrie. Une des preuves les plus convaincantes de sa prudence admirable, c'est que Rome fut long-tems libre, grande et florissante sous le gouvernement dont il jeta les fondemens; et on ne peut pas douter raisonnablement, que si les changemens des siècles suivans se fussent faits avec autant de jugement, la liberté Romaine n'eût duré beaucoup plus long-tems, ou que du moins elle n'eût pas été si facilement détruite. Dans le caractère de Brutus, on remarque au souverain degré, cette dureté, cette rudesse qui étoit si naturelle aux anciens Romains. Il étoit rigide et sévère; mais il n'exerça sa sévérité que sur les ennemis de la république et de la liberté. Ses passions étoient naturellement violentes ; mais il savoit leur lâcher la bride ou les mo-

* L'an de Rome 245.

dérer, selon que l'intérêt de la patrie le demandoit. Lorsque, changé en un autre homme, et transporté pour ainsi dire hors de lui-même, il harangue le peuple, qu'il lui rend compte de cette glorieuse folie, sous laquelle il avoit si long-tems caché la plus rare prudence, et qu'il l'exhorte à recouvrer sa liberté; lorsqu'il paroît si véhément, si emporté, si acharné à la ruine d'un indigne collègue, pour prévenir celle de la république: il n'est pas moins grand que quand il souffre avec une extrême patience les railleries et les insultes d'un tyran qui avoit fait assassiner son père et son frère, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion favorable pour se venger lui-même, et pour venger Rome en même-tems; ou lorsque, maître des mouvemens de son cœur, renonçant aux sentimens de la nature et de la tendresse paternelle, il prononce la sentence de mort contre ses deux fils, l'unique ressource de sa maison, et qu'il est lui-même témoin et spectateur de l'exécution.

XXXV. Il est fâcheux qu'il se trouve aujourd'hui des personnes qui condamnent comme féroce la dernière action dont je viens de parler. Pour moi, je crois qu'elle n'a pas besoin d'apologie, et qu'elle mérite au contraire les plus grands éloges. Il est certain que l'intérêt de la patrie, et toutes les règles de la bonne politique demandoient de Brutus cette généreuse exécution. Il étoit de la dernière conséquence, pour maintenir et pour affermir la nouvelle forme du gouvernement, de convaincre le peuple par un exemple si éclatant, et par une si sévère punition, que les crimes odieux, dès qu'ils étoient

contre la patrie, ne pouvoient échapper aux plus rigoureux châtimens, et qu'on n'avoit aucun égard à la condition des coupables. Si l'on eût épargné les Junius, les Romains n'auroient-ils pas eu raison de croire qu'ils n'avoient fait que changer de tyrans? Un pardon accordé mal-à-propos, une compassion mal placée, une grâce hors de saison, auroient attiré de nouvelles conspirations, et Brutus auroit fait dans l'histoire le même personnage qu'y fait aujourd'hui son collègue.

XXXVI. Ce n'est que depuis que le monde a appris ce que c'est que la servitude, qu'on a disputé sur le mérite de cette action. Tandis que Rome conserva la liberté que Brutus lui avoit acquise, la mémoire de ce héros fut toujours respectée et toujours inviolable. Dans ces heureux tems, jamais poëte[1] n'osa supposer que la vaine gloire, l'ostentation, l'envie de s'attirer des louanges, eussent eu part à la la punition exemplaire qu'il fit faire de tous les coupables, sans en excepter ses propres fils: jamais philosophe ne douta[2] que l'action la plus vantée dans l'histoire, et qui a toujours été regardée comme la

[1] Virgil. Æneid. VI, v. 822

> Infelix! utcumque ferent ea fata nepotes,
> Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido.

Père infortuné! pour maintenir la liberté il mettra à mort ses deux fils, sans se mettre en peine que la postérité blâme cette conduite, pourvu que l'amour de la patrie l'emporte dans son cœur, et qu'il se procure par là une gloire immortelle.

[2] Plutarque dans la Vie de Publius Valerius.

preuve la plus éclatante qu'un magistrat puisse donner de son amour pour la patrie, ne vînt plutôt d'un courage héroïque, d'un cœur tout dévoué aux intérêts de l'état, et d'une ame toute divine, que d'un cœur brutal, d'un naturel sauvage, et d'une ame féroce. Ceux qui vécurent immédiatement après l'établissement de la nouvelle forme de gouvernement, et qui eurent le bonheur d'en goûter les douceurs, crurent qu'ils ne pouvoient jamais trop honorer leur libérateur.

XXXVII. Les deux armées, voyant leurs chefs sans vie, jettent un cri effroyable : le combat s'engage, et on fait de part et d'autre des prodiges de valeur. D'un côté, l'aile droite des Romains, commandée par le consul Valérius, enfonce les Véïens, et les repousse jusque dans leur camp, avec un horrible carnage. De l'autre, les Etruriens, animés par Titus et Sextus, fils de Tarquin, ébranlent l'aile gauche de l'armée Romaine, la mettent en désordre, et la mènent battant jusques dans ses lignes; ils osent même attaquer le camp; mais le corps de réserve fait une vigoureuse résistance, et les oblige de se réfugier dans leurs retranchemens, avec beaucoup de perte. L'armée ennemie s'étant retirée pendant la nuit [1], Valérius retourna à Rome, et y fit son entrée en triomphe. Les plus distingués d'entre les chevaliers portoient devant lui le corps de Brutus sur leurs épaules, orné de couronnes qui étoient autant de trophées de sa valeur. Le sénat et le peu-

[1] Liv. L. II, ch. 7. Plutarque, Vit. Pop. Dion. L. V, page 215.

ple allèrent au-devant de l'armée, fondant en larmes, et portant néanmoins toutes sortes de rafraîchissemens pour les troupes. Le lendemain, on célébra les funérailles de Brutus, avec beaucoup d'appareil et de pompe; et le consul ayant assemblé le peuple, fit du haut de la tribune l'oraison funèbre de son collègue. Les dames Romaines portèrent le deuil du vengeur de leur honneur, un an entier, comme pour leur père. Peu de tems après, on lui érigea [1] une statue dans le Capitole, avec un poignard à la main.

XXXVIII. On prétend que Brutus ne laissa [2] point d'enfans, ni garçons ni filles. Les meilleurs historiens conviennent en effet qu'il n'en eut jamais d'autres que ceux qu'il fit décoller. Il est vrai qu'il y avoit à Rome une famille qu'on appeloit les *Junius*, qui se disoient descendus de ce Brutus. Mais ce qui prouve la vanité de leurs prétentions, c'est qu'ils étoient de famille Plébéïenne, et qu'ils n'eurent d'autres charges que celles d'édiles et de tribun: les seules que les loix permissent au peuple d'exercer, le consulat n'étant que pour les Patriciens *. Brutus le jeune, qui délivra Rome avec autant de valeur et de courage que le premier, quoiqu'avec un succès bien différent, étoit de cette dernière maison. Digne héritier de l'esprit de l'ancien Brutus, dont il portoit le nom, il n'avoit pas besoin de

[1] Plut. in Marc. Bruto.

[2] Dion. L. V, p. 216.

* Jusqu'à l'an de Rome 386, où le peuple y fut admis, et Lucius Sextius fut nommé le premier consul entre les plébéiens

le compter au nombre de ses ancêtres : il se rendit assez illustre d'ailleurs, et fut si grand par lui-même, que l'honneur de descendre du premier Brutus, qui auroit été si avantageux à tout autre, n'auroit fait que la moindre partie de son éloge.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE GELON.

Variations du gouvernement des Siciliens. II. *Gélon fut le meilleur des tyrans.* III. *Famille de Gélon.* IV. *Oracle rendu à Dinomène, père de Gélon.* V. *Gélon méprisoit les arts d'agrément.* VI. *Gélon s'attache à Hippocrate, tyran de Géla, et le suit dans ses guerres.* VII. *Il s'établit tyran de Géla.* VIII. *Il s'empare de Syracuse, et y établit le siége de son empire.* IX. *Il donne Géla à son frère Hiéron.* X. *Il prend la ville de Mégare.* XI. *On attaque la manière dont Hérodote raconte cet événement.* XII. *Soins que Gélon prend des mœurs et de la culture.* XIII. *Par quels moyens il se fit regarder comme un prince populaire.* XIV. *Il épouse la fille Théron, tyran d'Agrigente.* XV. *Il remporte la victoire à la course des chars dans les jeux olympiques.* XVI. *Il demande du secours aux Grecs contre les Carthaginois.* XVII. *Les Grecs lui demandent du secours contre Xerxès.* XVIII. *Gélon offre de leur conduire une armée à condition d'être nommé général de toutes les troupes.* XIX. *L'ambassadeur de Lacédémone refuse la condition. Gélon se rabat à demander le commandement de la flotte.* XX. *L'ambassa-*

deur d'Athènes s'y oppose. XXI. *Contradiction d'Hérodote avec les historiens de Sicile.* XXII. *Les Carthaginois se liguent avec les Perses et promettent d'attaquer la Sicile.* XXIII. *Intelligences qu'ils avoient dans l'île.* XXIV. *Amilcar débarque en Sicile.* XXV. *Il fait le siége d'Himère.* XXVI. *Gélon marche au secours d'Himère.* XXVII. *Il taille en pièces une partie de l'armée des Carthaginois.* XXVIII. *Il fait exposer les prisonniers nuds aux yeux de ses soldats.* XXIX. *Il intercepte des lettres des Sélinuntins adressées à Amilcar.* XXX. *Il envoie sa cavalerie à la place de celle des Sélinuntins. Amilcar est tué.* XXXI. *Gélon taille l'armée des Carthaginois en pièces.* XXXII. *Nombre des morts.* XXXIII. *Comparaison de cette victoire avec celles de Platée et de Salamine.* XXXIV. *Juste critique d'Hérodote.* XXXV. *Effroi des Carthaginois à la nouvelle de cette défaite.* XXXVI. *Riches dépouilles des Carthaginois distribuées entre les Siciliens.* XXXVII. *Modération de Gélon après sa victoire.* XXXVIII. *Il accorde la paix aux Carthaginois à condition qu'ils aboliroient leurs sacrifices de victimes humaines.* XXXIX. *Les ambassadeurs Carthaginois font présent à la reine, femme de Gélon, d'une couronne d'or.* XL. *Gélon reçoit la nouvelle de la victoire des Grecs à Salamine.* XLI. *discours*

de Gélon à son armée avant de la congédier. XLII. *Elle le proclame roi.* XLIII. *Il bâtit un temple à Cérès, et un à Proserpine.* XLIV. *Présens de Gélon au temple de Delphes.* XLV. *Sa mort.* XLVI. *Vénération des Siciliens pour la mémoire de Gélon.* XLVII. *Jalousie d'Hiéron contre Polyzèle.* XLVIII. *Vertus et vices d'Hiéron.* XLIX. *Trasybule chassé de Syracuse.* L. *Autres tyrans de Sicile.*

GÉLON.



A PEINE trouvons-nous, non seulement parmi les Grecs, mais encore parmi les barbares, un seul exemple d'une nation qui ait autant de fois perdu sa liberté, et souffert autant de maux, que les Siciliens sous leurs tyrans. Ils secouèrent souvent le joug de la servitude; et quand ils n'étoient pas en état de le faire par eux-mêmes, ils en furent plus d'une fois délivrés par les nations voisines. Mais leur liberté ne manquoit jamais d'être accompagnée de factions et de divisions. Ainsi il étoit toujours facile à un homme artificieux et plein d'ambition, de ruiner les uns et les autres, et de les réduire sous l'esclavage, en se mettant à la tête d'un des deux partis : et comme il y avoit toujours parmi eux des esprits remuans et entreprenans à qui il ne manquoit ni le pouvoir ni la volonté de profiter de leur foiblesse, il ne faut pas s'étonner si toute leur histoire n'est qu'une suite de longues tyrannies, où l'on ne voit que de très-courts intervalles de liberté.

II. Rien ne peut excuser la stupidité de ces peuples. S'ils ne furent pas toujours aussi malheureux qu'ils le méritoient, s'ils furent gouvernés par quelques tyrans d'un grand mérite et à qui ils avoient d'assez grandes obligations pour leur faire oublier presque sans crime la perte de leur liberté, il est certain néanmoins que la plupart de ceux à qui ils se soumettoient si lâchement, étoient des hommes du plus noir caractère, et que les avantages que leur procuroient les premiers, n'étoient pas comparables aux maux qu'ils souffroient sous ces grands scélérats, dont les règnes furent si durs et si cruels, que dans tous les siècles la tyrannie Sicilienne a passé en proverbe. C'est une chose reconnue de tout le monde, qu'entre tous ceux qui gouvernèrent la Sicile, il n'y en eût aucun qui leur donnât moins de sujet de se repentir de leur soumission, que Gelon, tyran de Syracuse. Jamais prince ne répandit du haut de son trône plus de graces sur son peuple; jamais prince n'eut plus à cœur de faire oublier à ses sujets les voies irrégulières par lesquelles il étoit parvenu à la couronne; et jamais tyran, après s'être emparé de la puissance souveraine par des moyens illégitimes, ne sut mieux réparer sa faute lorsqu'il en fut en possession, puisqu'il mérita qu'un peuple qui étoit né libre, l'affermît sur le trône, et le choisît pour son roi.

III. Gelon descendoit d'une famille originaire de l'île de Telos *. Ses ancêtres passèrent en Sicile lors-

* L'une des Sporades dans la mer Carpathienne.

que la ville de Gela[1] fut fondée par une colonie qui étoit venue de Rhodes. Telines, un de leurs descendans étoit prêtre des divinités infernales. On dit que c'étoit un homme naturellement mou et peu capable de grands desseins. Cependant quelques citoyens de Gela, qui dans une sédition avoient été chassés de la ville, l'ayant mis dans leurs intérêts, quoiqu'il n'eût point de troupes, il entreprit de les rétablir dans leur patrie, et il y réussit par la seule autorité que lui donnoit sa qualité de sacrificateur. En reconnoissance d'un service si important, on lui confirma la dignité de ministre des dieux, et on la rendit héréditaire dans sa maison.

IV. Diomènes avoit quatre fils, Gelon, Hiéron, Thrasybule, et Polyzèle. Si l'histoire qui suit est véritable, et qu'elle n'ait pas été inventée après les événemens qui sont prédits, il paroît que c'étoit un homme qui avoit des sentimens élevés, et qu'il n'eut point de part aux crimes de ses enfans. On dit qu'il consulta l'oracle[2] sur la fortune de ses fils, et que l'oracle lui ayant répondu qu'il y en avoit trois qui deviendroient tyrans, il s'écria dans un noble transport : grand dieu ! S'ils doivent être un jour si criminels, puissent-ils être aussi malheureux qu'ils seront élevés ! que l'oracle l'assura qu'ils auroient assez de traverses et de maux à souffrir pour rendre très-imparfaite la jouissance de leur grandeur ; et que la prédiction fut réellement accomplie par les continuelles maladies de deux d'entr'eux, et par le

[1] Herod. L. VII, ch. 153.

[2] Plutarque de Pythag. Orac. p. 403.

bannissement du troisième, après un règne difficile et de courte durée.

V. Il paroît que Gelon qui étoit le second des fils de Dinomènes, n'avoit pas eu une bonne éducation. Il est certain qu'il ne se piqua jamais de politesse, et que tant qu'il vécût, il eut quelque chose de rude dans ses manières. Il n'avoit ni science ni érudition, et même il ne les estimoit pas dans les autres. Il étoit plus qu'indifférent pour les arts les plus estimés des personnes polies. Un jour [1] qu'il étoit à un festin, on apporta une lyre, et selon l'usage de ce tems-là, on la présenta de main en main à tous les conviés. On la présenta aussi à Gelon à son tour, mais il la refusa : en même-tems il demanda son cheval qu'il avoit fait venir, monta dessus, et le mania avec beaucoup d'adresse et de vigueur, témoignant un grand mépris pour les divertissemens de l'assemblée, et donnant des preuves d'une habileté parfaite dans les exercices les plus dignes d'un homme de cœur.

VI. Gelon [2] trouva bientôt une occasion favorable pour faire paroître son mérite. Hippocrate, tyran de Gela, étoit un prince qui avoit plusieurs bonnes qualités, mais la valeur et l'ambition faisoient surtout son caractère. Il augmenta considérablement l'empire que son frère lui avoit laissé *, et en peu de tems il se rendit maître des plus grandes villes de la

[1] Plutarque Apophtheg. p. 175.

[2] Herodot. L. VII, ch. 154.

* Il monta sur le trône la seconde année de la soixante-dixième olympiade.

Sicile

Sicile, excepté Syracuse. Les habitans de cette ville mirent obstacle à ses conquêtes et en arrêtèrent le cours pour quelque tems; mais à la fin ils en augmentèrent le nombre. D'abord Hippocrate défit leur armée : et les Corinthiens leur ayant envoyé des secours, il fit la paix avec eux : mais il ne la fit qu'en obligeant les Syracusains à lui abandonner la ville de Camarine *, qu'ils avoient défendue quelque tems contre lui. Gelon suivit toujours ce prince dans ses expéditions ; il étoit auprès de sa personne dans tous les combats, et eut beaucoup de part à la gloire de ses conquêtes.

VII. Le tyran [1] ayant entrepris une nouvelle guerre, fut tué dans une bataille devant la ville d'Hybla. Il laissa deux fils, Euclide et Cléandre, qui voulurent succéder à leur père et firent tous leurs efforts pour monter sur le trône. Mais les habitans de Gela, qui se croyoient en état de secouer le joug, et qui trouvoient l'occasion de recouvrer leur liberté, refusèrent de les reconnoître. Gelon se mit à la tête de quelques troupes, et réduisit bientôt les citoyens à la soumission. Mais cette réussite lui ayant fait connoître son pouvoir, il résolut de ne pas laisser sa conquête à d'autres, et par une ingratitude qu'on ne peut excuser, il déposséda les fils de son bienfaiteur, et se mit en possesion de la tyrannie **.

VIII. Ce n'étoit là que le commencement de la

* La quatrième année de la même olympiade.

[1] Herodot. L. VII, ch. 155.

** La seconde année de la soixante-douzième olympiade, avant J. C. 491.

bonne fortune [1] de Gelon. Il se présenta bientôt d'heureuses circonstances qui lui fournirent une occasion favorable pour augmenter sans crime la puissance dont il n'avoit encore jetté que les premiers fondemens. Quelques Syracusains des premiers de la ville avoient été bannis par la faction du petit peuple et de plusieurs de leurs esclaves. Ils s'adressèrent à Gelon, et le prièrent de les rétablir. Le tyran prit volontiers leur parti, et à la tête de ses troupes il alla se présenter devant Syracuse. Mais il n'eut pas la peine de l'assiéger. Le peuple sortit au-devant de lui, et lui ayant remis les clefs de la ville, il se soumit à sa puissance. Aussi-tôt Gelon entra dans Syracuse; et préférant cette ville à Gela, il y établit le siège de son empire *.

IX. QUAND il se vit en possession de Syracuse, il négligea [2] le reste de ses états, et s'appliqua uniquement à aggrandir, embellir, et fortifier cette importante place. Quant à Gela qui étoit sa patrie, il la céda à Hieron son frère: mais auparavant il en fit sortir plus de la moitié des habitans pour les transporter dans sa nouvelle conquête. La ville de Camarine eut un sort bien différent; il la fit entièrement raser et donna à tous les habitans un meilleur établissement, en les faisant citoyens de Syracuse **.

[1] Herodot. *ibid.*

* La première année de la soixante-quatorzième olympiade, avant J. C. 484.

[2] Herod. L. VII, ch. 156.

** La même année ou la suivante.

X. Gelon dans les guerres qu'il fit, eut toujours les mêmes vues, qui étoient d'agrandir cette ville, et de lui procurer toutes sortes d'avantages. Les Mégariens s'étoient imprudemment soulevés contre Gelon, et lui avoient déclaré la guerre. Ces peuples étoient une ancienne et puissante colonie de Mégare, ville de l'Attique [1], mais il s'en falloit beaucoup que leurs forces fussent assez grandes pour lui résister. Il les vainquit, il s'empara de leurs terres, assiégea leur ville, et les força bientôt à se rendre [2] *. Dès qu'il fut maître de Mégare ** il voulut engager les citoyens à aller demeurer à Syracuse, et fit les plus belles offres à ceux qui voudroient s'y transférer; mais voyant qu'ils avoient tous beaucoup plus d'inclination à rester dans leur ville, il imposa un tribut excessif à Diognète leur prince. Il voulut aussi lever un semblable tribut sur les habitans, mais ils n'étoient pas en état de fournir une si grosse somme, ou bien ils ne vouloient pas la payer, de sorte qu'ils acceptèrent les propositions qu'il leur avoit faite d'abord.

XI. Je crois que c'est là ce qu'il y a de plus vraisemblable à l'égard du traitement que Gelon fit aux Mégariens. Herodote dit que lorsqu'il eut réduit la ville sous sa puissance, il traita avec une extrême douceur les plus puissans et les plus riches citoyens,

[1] Thucyd. L. VI, p. 198.

[2] Polyæn. L. I, ch. 27.

* La 3e année de la soixante-quatorzième olympiade.

** Autrefois appelée Hybla, sur la côte orientale de la Sicile entre Ctaane et Syracuse.

qui ayant eu le plus de part à la guerre, s'attendoient aux plus rigoureux châtimens, et que pour comble de bienfaits il les rétablit avantageusement à Syracuse : que quant au petit peuple qui n'étoit point coupable, et qui par conséquent ne méritoit point de punition, il fut à la vérité conduit à Syracuse, mais qu'ensuite il fut vendu, réduit sous l'esclavage, et transporté hors de Sicile. Herodote ajoute que Gelon traita de la même manière la noblesse et le peuple d'Eubée. Il attribue la raison d'une injustice si manifeste à une certaine haine que Gelon avoit naturellement contre le peuple, étant persuadé « qu'il « n'est pas facile à un tyran de vivre tranquille au « milieu d'une populace toujours inquiète, toujours « prête à remuer, toujours prête à troubler le bon « ordre ». Cette raison qui s'accorde si peu avec le caractère de Gelon, qui vouloit passer pour populaire et qui l'étoit en effet autant qu'aucun des tyrans de l'antiquité, suffit pour rendre suspects des faits de cette nature, sur-tout quand ils viennent d'un auteur qui a coutume de parler désavantageusement de ce prince.

XII. Quoique Gelon par les moyens que nous avons dit, eût prodigieusement accru et agrandi la ville de Syracuse, elle lui eut encore de plus grandes obligations du soin qu'il prit de réformer les mœurs de ses habitans. Les Syracusains étoient naturellement paresseux [1] et aimoient l'oisiveté ; ils passoient leur tems dans de petits divertissemens,

[1] Plut. Apopht. p. 175, etc. *De iis qui serò à numine puniuntur*, p. 551 et 552.

où la démangeaison de parler et de railler produisoit souvent des effets très-fâcheux. Gelon corrigea tous ces vices, du moins pour son tems. Pendant la plus grande partie de son règne il eut assez de guerre pour tenir ses sujets dans un exercice continuel. Quand il avoit la paix, et que ses ennemis lui laissoient quelque repos, il faisoit sortir les Syracusains en grand nombre, et les occupoit à cultiver, labourer, et fumer les terres. Par ce moyen il prévenoit les pernicieuses suites de l'oisiveté, et rendoit son peuple aussi remarquable par sa conduite modeste, par son industrie, par son application au travail, qu'il l'avoit été auparavant par les vices contraires. En même tems il faisoit cultiver un fonds qui ne demandoit que des soins pour devenir le plus fertile qui fût au monde. De sorte qu'il se vit bientôt [1] en état de faire aux Romains un généreux présent d'une grande quantité de bled, dans un tems où leur ville étoit presque ruinée par la famine et par les séditions qui en sont une suite inévitable.

XIII. Une si grande attention à procurer le bien de ses sujets, ne pouvoit manquer de lui concilier l'affection de tous ceux qui avoient assez d'esprit pour connoître leurs véritables intérêts; et cette attention jointe [2] à quelques autres actions de son règne, le fit regarder comme un prince populaire, comme un prince uniquement appliqué à rendre son royaume florissant et son peuple heureux. Dans

[1] Plut. in Coriol. Dion. Hal. L. VIII.

[2] Plut. Apoptheg. p. 175.

quelques-unes des guerres qu'il entreprit, il eut besoin d'une plus grande somme d'argent que les Syracusains ne vouloient lui en fournir. Quand il la leur demanda, ils en murmurèrent; et au lieu de la lui accorder, ils excitèrent du tumulte. Mais bien loin de leur témoigner qu'il étoit mécontent de leur conduite, et de leur faire sentir le poids de son autorité, il les pria seulement d'être plus traitables; que son intention n'étoit que de leur emprunter cet argent, et qu'il le leur rendroit aussitôt que la guerre seroit terminée. Il tint parole, et ayant heureusement exécuté son entreprise, il leur rendit tout ce qu'ils lui avoient prêté.

XIV. Cependant, tout bien considéré, il crut qu'il n'étoit pas de la bonne politique de se rendre trop dépendant de la volonté d'un peuple qui n'avoit pas grande réputation du côté de la constance. Il lui parut qu'une alliance stable avec un puissant voisin, ne contribueroit pas peu à le rendre maître absolu de ses sujets et à lui procurer les sûretés dont il avoit besoin. Théron [1], tyran d'Agrigente étoit un prince d'une grande valeur et d'un mérite distingué. Il n'étoit guères moins puissant que le tyran de Syracuse, qui étoit sans contredit le plus puissant de la Sicile. Gelon fit avec lui une étroite alliance; et pour la confirmer il épousa Damarète sa fille, et lui fit épouser la fille de Polyzèle son frère cadet. Par ce moyen il étoit plus en état de disposer de toutes les forces de la Sicile; et ce n'est pas sans raison que quelques auteurs l'appellent non seule-

[1] Schol. Pind. Olymp. 2. init.

ment le tyran de Syracuse, mais encore celui de toute l'Ile.

XV. Aux premiers jeux Olympiques [1] qui se célèbrèrent après qu'il se fut rendu maître de Syracuse, c'est-à-dire, la troisieme année de son règne, il remporta le prix à la course du chariot; honneur que les tyrans de ce temps-là ne rougissoient point de disputer; honneur dont jouïrent aussi Théron son beau-père et Hiéron son frère. Plusieurs siècles après on voyoit encore à Olympie son chariot et sa statue, ouvrages de Glaucias, avec cette inscription, « Le présent de Gélon, fils de Dinomènes, de « la ville de Géla * ». Il est tout à fait surprenant que l'auteur qui parle de ce présent et de cette inscription ait mieux aimé supposer qu'il y avoit un autre Gélon du même siècle et du même païs, dont le père s'appelloit du même nom que le père du tyran, que de croire que le présent fût de lui; et cela sur la seule supposition que le tyran se seroit appellé *Syracusain*, du nom de la ville où il avoit établi le

[1] Pausan. L. VII, p. 690.

* La raison en est que la victoire de Gélon est de la soixante-treizième olympiade, et que Pausanias a fixé le commencement de la tyrannie de Gelon à Syracuse à l'archontat d'Hybrilide, la seconde année de la soixante-douzième olympiade; d'où il conclut qu'il seroit étonnant qu'il ne se fût pas fait dénommer Syracusain. Mais la vérité est que Gèlon n'étoit encore tyran que de Géla, dont il s'étoit rendu maître cette seconde année de la soixante-douzième olympiade, selon Denys d'Halicarnasse, à cause de quoi il n'a pris que le nom de cette ville. Pausanias a confondu l'usurpation du trône de Géla avec celle du trône de Syracuse.

siége de sa tyrannie. L'autre inscription étoit en effet et plus juste et plus modeste. L'usage étoit que les conquérans se fissent connoître par le nom de la ville où ils étoient nés : il n'y avoit point de raison qui pût obliger Gelon à passer par-dessus cette règle, et à rappeller dans l'esprit des Grecs l'idée de sa tyrannie, idée qui dans ce tems-là n'étoit pas si agréable qu'elle le fut dans la suite.

XVI. Peu de temps après ce que je viens de dire, Gelon [1] demanda du secours aux Grecs dans la guerre qu'il eut avec les Carthaginois, qui étoient les anciens ennemis, les ennemis héréditaires de la Sicile, et qui dans ce tems-là étoient très-puissans. Pour en obtenir plus facilement ce qu'il desiroit, il leur promit qu'il vengeroit la mort de Doricus*, prince Lacédémonien, sur les Egestains qui l'avoient assassiné, et qu'il aideroit aux Grecs à rendre libres les ports de mer pour l'avantage et la commodité de leur commerce. Toutes ces offres furent sans effet. Les Grecs qui croyoient Gelon déjà assez grand, et qui ne vouloient point contribuer à augmenter sa puissance, reçurent assez mal ses ambassadeurs, sans leur donner ni troupes ni aucune espérance. Mais Gelon n'eut pas besoin de leur secours; il se trouva assez fort par lui-même pour résister à ses ennemis, et eut un heureux succès dans tout ce qu'il entreprit.

[1] Herod. L. VII, p. 158.

* C'est Doriée, fils d'Anaxandride. En conservant la forme grecque, son nom est Dorieus.

I. Les Grecs furent bientôt [1] obligés de de-
r à Gelon la même grace qu'ils lui avoient
; et ce fut pour eux une grande mortifica-
erxès, roi de Perse, avoit mis sur pied une
innombrable : l'ambition qui lui étoit si na-
, et l'impatience de venger la honte que son
toute la nation avoient reçue à la bataille de
ıon, la lui avoit fait lever. Déjà il étoit en
à la tête de cette prodigieuse multitude, et
fondre sur la Grèce pour s'en emparer et
réduire sous une honteuse servitude. Toutes
es que les Grecs pouvoient lever n'avoient
ıoindre proportion avec celles de l'ennemi.
donc une nécessité pour eux, ou de se lais-
ser, ou de chercher des secours de toutes
l n'y avoit point de prince plus en état de
urir que Gelon; il étoit même le seul qui
aider à repousser un ennemi si puissant.
édémoniens, les Athéniens, et les autres
onfédérés lui envoyèrent des ambassadeurs
ıformer du triste état où ils étoient, pour
ınder un puissant secours, et pour conju-
sa gloire, et par son propre intérêt, de
un pays qu'il devoit regarder comme sa
et dont la ruine ne pouvoit manquer d'en
celle de son royaume ou du moins d'y pré-
voyes.

. Ils devoient bien s'attendre [a] que Gelon
it quelques reproches sur la façon dont ils

I. Ibid. ch. 157.
L. ibid. ch. 158.

en avoient usé auparavant à son égard; il n'avoit en effet rien à craindre de leur remettre devant les yeux, qu'eux-mêmes qui pour lors appréhendoient si fort l'invasion des barbares, avoient refusé de le secourir contre ces mêmes barbares. « Grecs, leur « dit-il, il n'a pas tenu à vous que tout ce que je « possède aujourd'hui, n'ait passé il y a long-tems « entre les mains des Perses : et maintenant qu'ils « portent la guerre jusque dans votre pays, et qu'ils « s'adressent directement à vous, vous vous souve- « nez de Gelon. Mais je ne veux pas imiter une « conduite qui m'a paru en vous si criminelle. En- « fin, ajouta-t-il, je suis prêt de vous envoyer deux « cens vaisseaux, vingt mille hommes de pied, deux « mille chevaux, et autant de chevaux légers, outre « deux mille frondeurs et archers; je veux même « vous les mener en personne. Mais je crois qu'il « n'est que trop juste qu'en considération d'un si « puissant secours, je sois déclaré général de la » Grèce ».

XIX. L'AMBASSADEUR de Sparte qui avoit eu bien de la peine à l'écouter jusqu'au bout [1], l'assura que les Lacédémoniens, bien loin de demander son secours aux conditions qu'il proposoit, ne pourroient jamais se résoudre à l'accepter, à moins qu'on ne reconnût leur supériorité, dont ils avoient toujours été en possession dans les expéditions que les Grecs avoient entreprises. « Ne nous parlez donc plus, « ajouta-t-il, de vous céder le commandement. Si « vous avez envie de secourir la Grèce, il faut vous

[1] Herod. *ibid.* ch. 159 et 160.

« résoudre à servir sous nos enseignes : ou si vous « ne voulez pas avoir les Lacédémoniens pour com« mandans, nous ne voulons point de votre se« cours ». Le Lacédémonien ayant parlé de la sorte avec chaleur, Gelon qui voyoit bien qu'on étoit fort éloigné de lui accorder sa demande, prit doucement la parole, et fit une autre proposition. « Commandez, dit-il, Lacédémoniens, puisque « vous voulez absolument commander. Il me sem« ble que j'ai beaucoup plus de troupes et de vais« seaux que vous : mais je veux bien relâcher quel« que chose de mes droits pour vous faire plaisir. « Je consens donc que vous commandiez sur terre, « pourvu que vous me cédiez le commandement de « l'armée navale, ou si vous aimez mieux comman« der sur mer, je commanderai sur terre. C'est « tout ce que je puis faire que de vous laisser le « choix. Optez, ou ne comptez pas de m'avoir pour « allié ».

XX. « Ne vous y trompez pas, reprit l'ambassa« deur d'Athènes [1], transporté de colère : jamais les « Athéniens ne consentiront à l'alternative que vous « proposez. Ils ont toujours été les plus puissans de « toute la Grèce sur mer ; et s'ils ont reconnu les « Lacédémoniens pour leurs supérieurs dans quel« ques guerres où tous les Grecs étoient intéressés, « ils ne céderont jamais le droit de commander sur « mer, si les Lacédémoniens se désistent de leurs « prétentions ». A ces paroles, Gelon sourit, et dit aux ambassadeurs qu'il voyoit bien que les Grecs

[1] Herod. *ibid*, ch. 161.

avoient assez de commandans, qu'il craignoit qu'ils ne fussent en danger de manquer de soldats.

XXI. C'est ainsi qu'Hérodote raconte ce qui se passa dans l'ambassade des Grecs vers le tyran de Syracuse ; et si l'on peut compter sur ce récit. il est certain que le zèle avec lequel les ambassadeurs soutinrent l'honneur et la prééminence de leur patrie, zèle très-louable par lui-même, les porta à des excès qui tenoient un peu de l'insolence. Gelon n'auroit pas mérité beaucoup de blâme, s'il eût refusé de s'intéresser à la fortune d'un peuple qui ne l'auroit pas traité avec honnêteté et politesse dans le tems même qu'il lui demandoit du secours. Le même historien ajoute que quand Xerxès eut passé l'Hellespont, Gelon donna [1] à un certain Cadmus trois vaisseaux, avec de grosses sommes d'or et d'argent, et qu'il l'envoya à Delphes, avec ordre de ne parler que de paix, et d'observer cependant quel seroit l'événement du combat, afin que si le roi de Perse remportoit la victoire, il lui présentât les trésors dont ses galères étoient chargées, et qu'il lui rendît hommage au nom de son prince ; et qu'au contraire, si les Grecs avoient le dessus, il revint en Sicile avec ses trésors, comme il fit lorsque les Grecs eurent gagné la victoire dans un combat naval, et que Xerxès se fut retiré. Hérodote reconnoit cependant que les historiens de Sicile contredisent ces dernières particularités, que, si on les croit, Gelon, malgré la répugnance qu'il avoit à reconnoître les Lacédémoniens pour chefs dans la guerre contre les Perses, promit

[1] Herod. *ibid.* ch. 163 et 164.

de donner des secours aux Grecs, et qu'il leur auroit tenu parole, s'il n'en eût été empêché par une guerre qu'on lui déclara dans ses états: guerre aussi dangereuse dans ses commencemens que celle que les Grecs avoient avec les Perses : guerre enfin qui dans l'événement, fut aussi glorieuse pour lui que la leur le devint dans la suite. Il y a plusieurs raisons de croire que ce que disent les Siciliens est plus vrai que ce que rapporte Hérodote, qui n'a été suivi en cela par aucun auteur dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous.

XXII. Ainsi, selon ces auteurs, vers le même tems que Gelon reçut l'ambassade des Grecs, et qu'il promit de leur envoyer un puissant secours, les Carthaginois reçurent aussi [1] des ambassadeurs de Perse et de Phénicie. Ces ambassadeurs venoient leur apporter des ordres particuliers; premièrement, qu'ils partissent incessamment avec la plus puissante flotte qu'ils pourroient mettre en mer, eux et leurs alliés, pour attaquer les Grecs en Sicile; secondement, qu'après qu'ils auroient conquis cette île, qu'on supposoit qu'ils ne seroient pas long-tems à réduire, parce qu'ils avoient une armée très-nombreuse, ils fissent voile vers le Péloponèse, pour joindre la flotte des Perses. Les Carthaginois reçurent avec joie des ordres si conformes à leur ambition, et à la haine qu'ils avoient contre les Siciliens. Ils envoyèrent de tous côtés pour lever des troupes; ils demandèrent mê-

[1] Ephor. apud Schol. Pind. Pyth. 1. ad γ. ἐλπίδ' ἐξέλχων. Diod. Sic. Olymp. 75. 1. p. 252, edit. H. Steph.

me du secours aux Etruriens, et ils en obtinrent. Hérodote [1] dit aussi que les îles de Sardaigne et de Corse, les Phéniciens, les Ibériens, et plusieurs autres nations leur fournirent une partie des forces dont ils avoient besoin.

XXIII. D'ailleurs ils étoient assurés d'un parti dans la Sicile même. Theron, qui étoit tyran d'Agrigente, ayant chassé Terille, tyran d'Himère, de ses états, celui-ci se réfugia à Carthage; et pour engager les Carthaginois dans sa cause, il leur promit non-seulement qu'il les aideroit de tout le crédit et de toute la puissance qu'il avoit en Sicile, mais encore qu'il leur procureroit un secours considérable de la part d'Anaxilas, tyran de Rhegium, qui étoit son gendre. Anaxilas, pour convaincre les Carthaginois qu'il approuvoit et ratifioit tout ce que son beau-père leur avoit promis en son nom, donna ses deux fils à Amilcar pour ôtages. Amilcar étoit un prince qui avoit dans Carthage la réputation d'un grand général; c'étoit outre cela le plus propre pour commander dans cette expédition [2], parce que sa mère étoit Sicilienne, et qu'il ne pouvoit manquer de trouver un grand nombre d'amis en Sicile.

XXIV. Amilcar se mit donc à la tête d'une armée de trois cens mille [3] hommes, de deux mille vaisseaux long, et de plus de trois mille vaisseaux de moindre grandeur, qui portoient des munitions et des vivres. Aussitôt qu'il fut sorti de la mer de

[1] Herod. *ibid.* ch. 165.
[2] Herod. *ibid.* ch. 166.
[3] Diod. Sic. p. 253.

Libye, il s'éleva une violente tempête dans laquelle il perdit la plupart des vaisseaux qui portoient sa cavalerie et ses chariots. Ensuite il aborda à Panorme* sans qu'il lui arrivât d'autre perte, et en trois jours de tems il débarqua toute son armée. Le débarquement fait, il harangua ses soldats, et leur dit que la guerre étoit déjà finie; qu'il avoit extrêmement appréhendé que la mer, se déclarant en faveur des Siciliens, ne combattît pour eux, et qu'elle ne les sauvât par cette voie qui étoit la seule qui fût possible. Il y fit un court séjour, jusqu'à ce qu'il eût réparé les pertes que sa flotte avoit souffertes; après quoi, il se mit en marche pour aller à Himère **, et sa flotte y fit voile en même-tems.

XXV. Theron s'étoit jeté dans cette place, avec un gros corps de troupes. Aussitôt que les Carthaginois s'en furent approchés, il fit une sortie, et les attaqua avec vigueur. Les Siciliens ne réussirent point dans cette sortie, ils furent repoussés avec beaucoup de perte, et Amilcar assiégea la ville dans les règles. Il avoit deux camps, l'un pour son armée de terre, l'autre pour ses grands vaisseaux qu'il avoit fait tirer à terre. Le camp où il avoit fait retirer sa flotte, étoit environné d'un fossé et d'un mur de bois; celui de ses troupes de terre joignoit ce mur; de-là il s'étendoit jusqu'à quelques collines qui étoient proches, et du côté de la ville il étoit fortifié de retranchemens. Le général Carthaginois fit après cela

* Au nord-ouest de la Sicile.

** Près l'embouchure du fleuve de même nom, à quelque lieues est de Panorme.

décharger tous les petits vaisseaux, et en envoya la plus grande partie chercher de nouvelles troupes en Libye et en Sardaigne. Alors il pressa le siége avec une extrême vigueur, défit la garnison dans toutes les sorties qu'elle osoit tenter, et réduisit bientôt les Himériens au désespoir. Theron lui-même, lorsqu'il vit ses troupes dans un si pitoyable état, perdit entièrement courage, et envoya à Syracuse les lettres les plus pressantes pour demander à son gendre un prompt secours.

XXVI. Gelon avoit déjà fait de grands préparatifs pour donner à son beau-père les secours dont il avoit besoin. Les lettres qu'il reçut, lui firent faire diligence, et il partit aussitôt à la tête de son armée. On est partagé sur le nombre de ses troupes, et les auteurs en parlent avec une grande variété. Ceux qui les font monter le plus haut, disent qu'il mit en campagne cinquante mille hommes de pied[1] et cinq mille chevaux : de sorte que quand on considère, et la grande supériorité des ennemis et l'heureux succès qu'eut Gelon, on est porté à croire qu'il n'étoit pas possible qu'il réussît si bien avec si peu de troupes. Quoiqu'il en soit, il est très-vraisemblable que ceux qui ne lui donnent tout au plus que la troisième ou quatrième partie de ce nombre, se sont trompés grossièrement. Il fit marcher son armée avec toute la diligence possible; et quand il fut arrivé à Himère, sa présence inspira aux assiégés un nouveau courage.

[1] Diod. Sic.

XXVII.

XXVII. Gelon ne frustra pas leurs espérances. Il se campa auprès de la ville, dans un poste avantageux; et ayant fortifié son camp de manière qu'il n'avoit rien à craindre des attaques de l'ennemi, il envoya toute sa cavalerie dans la campagne. Une partie des Carthaginois étoient alors occupés à piller le pays. Il étoit facile à des troupes Siciliennes, qui connoissoient parfaitement les lieux, de surprendre des étrangers qui ne les attendoient point, et qui ne s'étoient nullement préparés à faire résistance. Gelon en fit un grand carnage, avec peu de perte de son côté. Mais, outre ceux qui furent tués, sa cavalerie fit dix mille prisonniers, qu'elle conduisit à Himère.

XXVIII. Ces troupes qu'il défit si facilement, étoient sans doute ce qu'il y avoit de plus foible dans l'armée Carthaginoise; et je ne vois pas qu'on puisse rapporter à une autre occasion qu'à celle-ci ce que l'histoire nous apprend, qui est que Gelon, ayant fait un grand nombre de prisonniers, en choisit les plus foibles, qui étoient les auxiliaires, la plupart hâlés et basanés, et d'une mine très-méprisable [1], et les exposa tout nuds devant ses soldats, afin de leur inspirer du mépris pour leurs ennemis.

XXIX. Il est certain que par ces heureux succès, les habitans d'Himère [2] revinrent entièrement de leur première frayeur, et qu'ils commencèrent à concevoir un parfait mépris pour des troupes qu'ils avoient défaites si facilement. Gelon, profi-

[1] Frontin. L. II.

[2] Diod. Sic.

tant de l'idée que les siens s'étoient formée de leurs ennemis, fit ouvrir quelques portes que Theron, dans la première épouvante du peuple, avoit été obligé de faire condamner: il fit aussi plusieurs nouvelles portes dans les endroits des murailles les plus propres pour faire entrer les choses dont la ville pourroit avoir besoin. Malgré ces avantages, il s'en falloit encore beaucoup que Gelon fût en état de livrer bataille à un ennemi qui lui étoit si supérieur. Il attendoit avec impatience l'occasion d'entreprendre quelque chose à coup sûr, lorsque sa cavalerie, qu'il continuoit toujours d'envoyer dans la campagne, lui amena un courier des Selinuntins *, qui étoit chargé de quelques lettres pour Amilcar, par lesquelles ils lui donnoient avis qu'ils ne manqueroient pas de lui envoyer la cavalerie qu'il demandoit, précisément à tel jour qu'il leur avoit marqué. Gelon apprit aussi par la même voie, qu'Amilcar devoit employer ce jour-là avec sa flotte, à faire des sacrifices solemnels à Neptune. Il ne fut pas longtems sans se déterminer en conséquence à user d'un stratagême dont il se promettoit un heureux succès, par la connoissance et l'occasion que lui donnoient ces lettres interceptées.

XXX. Il envoya de bon matin [1] sa cavalerie pour courir la campagne, afin qu'on pût la recevoir dans le camp, comme venant de la part des Selinuntins. Elle avoit ordre, en cas qu'on l'y reçut, d'aller droit au quartier où le général étoit occupé à faire

* Au sud-ouest de la Sicile, près du promontoire Lilybée.

[1] Diod. Sic. p. 254.

s sacrifices, pour le tuer, et mettre le feu aux isseaux. Gelon fit mettre toutes ses troupes sous armes, et plaça dans certains postes des espions i devoient lui donner un signal aussitôt qu'ils rroient la cavalerie Sicilienne reçue dans le camp s ennemis. Ce projet lui réussit selon son espérance. La cavalerie arriva au camp de la flotte à so-l levant, les sentinelles l'y reçurent comme vent de la part des alliés; elle alla en diligence trour le général, qui étoit déjà occupé aux sacrifices; e le tua: et dans la confusion qu'excita par tout camp un coup si hardi, elle mit le feu aux vaisux, sans aucune difficulté.

XXXI. Dans ce tems-là, Gelon, averti par signal que lui donnèrent ses espions, que la calerie étoit dans le camp de la flotte, fit sortir le ste de ses troupes, et y courut promptement. Les éniciens qui commandoient dans le quartier qu'il a attaquer d'abord, sortirent de leurs lignes, et rent à sa rencontre. Comme ils ne savoient point core qu'on avoit tué Amilcar, et mis le feu à la tte, ils combattirent avec tant de courage, que succès de la bataille fut douteux pendant quelque ns. Mais bientôt après, la flâme que jettoient les sseaux embrasés, paroissant tout-à-coup, et queles couriers étant venus avertir les Phéniciens de nort de leur général, la face du combat changea itement, et les Carthaginois prirent la fuite de is côtés. Gelon ne chercha pas tant à répandre sang qu'à remporter la victoire. Mais, considéit que les ennemis étoient en si grand nombre,

que s'ils revenoient de leur première terreur, et qu'ils eussent le tems de se rallier, il pourroit bien lui-même succomber sous les derniers efforts d'une si prodigieuse multitude; il commanda aux siens de ne faire aucun quartier *.

XXXII. Il périt dans ce combat au moins cent cinquante mille hommes. Le reste s'échappa sur une éminence, où ils se défendirent avec tant de valeur que les Siciliens ne purent les forcer. Mais ne trouvant point d'eau sur cette colline, bientôt ils furent obligés d'en descendre, pour se livrer eux-mêmes à la discrétion des vainqueurs.

XXXIII. Jamais il n'y eut de déroute plus complète, et jamais jusqu'alors aucun général Grec n'avoit tué plus de Barbares en un jour, ni fait tant de prisonniers. Si l'on compare cette action avec celle de Platée et de Salamine **, comme on l'a en effet comparée, on trouvera que la victoire de l'une ou de l'autre de ces deux journées ne fut jamais si complète. Les Siciliens croient qu'on peut à juste titre mettre les stratagèmes de leur monarque en parallèle avec ceux de Thémistocle, et sa valeur avec celle de Pausanias; et qu'à bien examiner les caractères de ces généraux, le mérite de Gelon étoit de beaucoup supérieur à celui de chacun des deux autres, et sa fortune à celle de tous les deux.

* La première année de la soixante-quinzième olympiade, avant J. C. 480.
Diod. Sic.

** La même année.

XXXIV. Ce qu'il y a de remarquable dans la déroute des Carthaginois, c'est que le même jour que Gelon remporta sur eux une si grande victoire, les Grecs défirent aussi les Perses. Mais il est un peu surprenant qu'on ne puisse pas savoir au juste si la bataille d'Himère se donna le même jour que celle de Salamine, ou le même jour que celle des Thermopyles. Les auteurs Siciliens la rapportent au même jour que la bataille des Thermopyles, et Hérodote [1] au même jour que le combat de Salamine. S'il falloit absolument se déterminer à suivre l'un de ces deux sentimens, on se déclareroit sans doute pour celui des Siciliens. Hérodote est le plus ancien historien que nous ayons; il a dû être mieux informé que tout autre de ce qui s'étoit passé presque de son tems. Mais il est manifeste, par les fautes qu'il a faites dans cette histoire, fautes que ses contemporains ont corrigées eux-mêmes: il est manifeste, dis-je, qu'il ne croyoit pas qu'il fût nécessaire de s'informer plus exactement de la vérité, ni que la chose en valût la peine; ou, ce qui est beaucoup plus blâmable, qu'il ne cherchoit pas à savoir la vérité, et qu'il s'embarrassoit peu de la suivre. Le récit des Siciliens a du moins cet avantage, que Gelon paroît avoir plus long-tems ignoré le succès des Grecs à Salamine, qu'on ne peut supposer qu'il l'eût ignoré, s'il fût arrivé le même jour qu'il avoit vaincu les Carthaginois à Himère.

XXXV. De tous les grands vaisseaux avec les-

[1] Herod. L. VII, ch. 166.

quels les Carthaginois avoient fait voile en Sicile [1], il n'y en eut que vingt qui échappèrent à l'incendie. Ils servirent de retraite à un grand nombre de soldats qui s'étoient échappés du combat; mais étant trop chargés, ils périrent presque tous dans une tempête; quelques-uns des vaincus, mais en petit nombre, se jettèrent dans un long bateau, et arrivèrent à bon port à Carthage, avec la triste nouvelle de la défaite de leur armée. Un revers de fortune si peu attendu, déconcerta entièrement les Carthaginois: la colère, l'indignation et la peur se succédoient dans leurs cœurs; hors d'état de résister à Gelon, s'il eût entrepris de faire voile en Afrique, ils trembloient pour la ville de Carthage, et toutes les nuits ils faisoient la garde aux portes, avec autant de soin que si le vainqueur eût déjà été devant la ville.

XXXVI. Après avoir récompensé la cavalerie qui avoit tué Amilcar, et les autres soldats qui s'étoient distingués dans la bataille, Gelon réserva les plus riches dépouilles, pour les placer dans quelques-uns des temples de Syracuse; il en fit mettre une partie dans ceux d'Himère, et le reste il le partagea à ses troupes, et à celles de ses alliés, à proportion de leur nombre. Par cette distribution, toute la Sicile profita des esclaves; on les occupa tous à des travaux publics, et particulièrement à bâtir. Les Agrigentins en eurent le plus; car outre la part qu'ils devoient avoir au butin commun, ils firent prisonniers plusieurs soldats, qui, ayant pris la fuite

[1] Diod. Sic.

après la perte de la bataille, s'étoient retirés sur leurs terres. Les historiens assurent que quelques particuliers eurent pour leur part jusqu'à cinq cens esclaves. Leur ville s'en ressentit, aussi bien que tout le pays des environs; car ils y firent ajouter quantité de bâtimens et d'ornemens de toute espèce, par les mains de leurs ennemis.

XXXVII. GELON ayant congédié ses alliés, s'en retourna à Syracuse [1] avec ses troupes et les prisonniers qui lui étoient échus en partage. Il y fut suivi par des ambassadeurs de plusieurs villes et de plusieurs princes de Sicile, qui, ayant embrassé le parti des ennemis, envoyoient alors demander pardon de leur crime, et promettre pour l'avenir une parfaite obéissance à Gelon, en tout ce qu'il leur commanderoit. Il les reçut comme un prince qui méritoit toute sa bonne fortune, par la modération et par la douceur avec lesquelles il usoit de ses victoires. Bientôt après il trouva une occasion de faire paroître ces vertus dans tout leur lustre, lorsqu'il lui vint de Carthage une ambassade solemnelle.

XXXVIII. Les ambassadeurs Carthaginois s'adressèrent à lui avec la plus parfaite soumission, versant des torrens de larmes, lui demandant la paix, et le conjurant de ne pas abuser de son pouvoir, pour achever la ruine d'une ville infortunée qui n'étoit plus en état de se défendre. Il ne tenoit qu'à lui de poursuivre sa vengeance: il ne manquoit pas de raisons pour la justifier. Cependant il n'en usa point; au contraire, il ne fit paroître que de la

[1] Diod. Sic. p. 256.

compassion pour les Carthaginois. La seule réparation qu'il leur demanda, fut : « Qu'ils lui rendissent les frais de la guerre qui montoient à deux « mille talens, et qu'ils bâtissent deux chapelles, « pour y mettre le traité ». A ces articles, il en ajouta un autre [1] qu'il regardoit comme aussi important qu'aucun des deux premiers : cet article étoit que les Carthaginois aboliroient ces barbares sacrifices de jeunes gens, qu'ils avoient accoutumé d'offrir à Saturne, au moins une fois par an : bel exemple du plus noble amour et de la plus tendre affection pour le genre humain, et qui seul mérite toutes les louanges que la postérité a si justement rendues à sa mémoire !

XXXIX. Les Carthaginois qui s'étoient attendus à un plus rigoureux traitement, furent surpris de la douceur des conditions qu'il leur imposoit, et firent toute la diligence possible pour exécuter le traité. On crut que la reine n'avoit pas peu contribué à inspirer à Gelon la pensée de faire un usage si modéré de sa victoire. Les ambassadeurs qui en étoient persuadés, lui apportèrent pour présent une couronne d'or de cent talens. Elle en fit faire une nouvelle monnoie, qui de son nom fut appelée *Damaretion*.

XL. Après avoir réglé si heureusement toutes choses dans ses états, Gelon se disposa à mettre une flotte en mer pour secourir la Grèce. Tout étoit prêt pour cette expédition, lorsqu'il arriva des

[1] Plut. Apophth. p. 175, *et de his qui serò à num. puniuntur*, p. 55.

vaisseaux de Corinthe, qui lui donnèrent avis que les Perses avoient été défaits à Salamine, et que leur roi étoit sorti de l'Europe, avec la plupart des troupes qui lui restoient. Ces nouvelles arrêtèrent l'exécution de son dessein. Mais avant que de congédier ses troupes, il les convoqua toutes à une assemblée, avec ordre de s'y trouver sous les armes.

XLI. Quand elles furent ainsi assemblées [1], Gelon parut au milieu, non-seulement sans armes, mais encore sans habit de guerre, n'ayant qu'une robe flottante, et sans ceinture. Le peuple étant surpris de le voir en cet état, il leur fit un long discours, dans lequel il leur rendit compte de toute sa vie, et particuliérement de la conduite qu'il avoit tenue envers les Syracusains. Il entra dans le détail des actions qu'il avoit faites en qualité de général, il répondit à toutes les objections qu'on pouvoit lui faire, et à tout ce qu'il avoit entendu dire contre quelques-unes de ses actions; qu'il étoit venu sans armes et sans défense dans cette assemblée, pour subir le plus rigoureux examen; qu'il se livroit entre les mains de ses sujets; qu'il ne demandoit point qu'on lui continuât la puissance dont il avoit joui jusqu'alors; qu'il ne souhaitoit pas même de jouir plus long-tems de la vie, s'ils croyoient que sa déposition pût leur procurer quelqu'avantage.

XLII. Pour moi, je crois que c'est là ce qu'il y a de plus vrai dans l'histoire de Gelon, que les auteurs rapportent avec quelque variété. Ce noble et

[1] Diod. Sic. p. 256. Voyez Polyæn. Strat. L. I. 27. Ælian. XIII, 37 et VI, 11.

généreux artifice eut tout le succès que le tyran en pouvoit attendre. Le peuple, revenu de son étonnement, fit une acclamation générale : il l'appela son bienfaiteur, son sauveur, son libérateur, son roi, et le conjura de punir tous ses ennemis comme il jugeroit à propos : liberté dont il usa en effet. Pour conserver la mémoire de cette action, les Syracusains lui érigèrent une statue dans le temple de Junon, où il étoit représenté avec cette robe flottante qu'il portoit au milieu de ses troupes assemblées.

XLIII. Après cela, Gelon [1] bâtit deux superbes temples des dépouilles des Carthaginois, l'un à Cérès, et l'autre à Proserpine. Il fit faire aussi de ces mêmes dépouilles un trépié d'or de seize talens, et l'envoya au temple de Delphes, comme une marque de sa reconnoissance envers le dieu qui y étoit adoré.

XLIV. Si l'inscription suivante est véritable, il y eut plus d'un trépié envoyé à Delphes au nom de Gelon et de ses frères, qui tous avoient eu grande part à l'heureux succès pour lequel ils rendoient graces au dieu.

« Gelon, Hiéron, Polyzèle et Thrasybule, race « illustre de Dinomène [2], unis maintenant dans « leur dévotion, comme autrefois dans leurs grands « exploits, offrent ces trépiés à Apollon, et aux « puissances protectrices de la Grèce, après avoir « vaincu des nations barbares, et assuré la liberté

[1] Diod. Sic. p. 256.

[2] Schol. Pind. ad Pyth. I. V. τὸν ἐδέξαντο.

« des Grecs par les puissans secours qu'ils leur ont « fourni ».

XLV. Gelon commença à bâtir un temple de Cérès, au mont Etna [1]; mais la mort qui l'enleva deux ans après sa victoire * dans le tems où sa gloire étoit au plus haut degré, et lorsqu'il étoit le plus aimé de ses sujets, l'empêcha d'achever cet édifice. Une des dernières actions de sa vie, fut de faire des loix pour réprimer la magnificence et les dépenses excessives des funérailles parmi les Syracusains. Il donna lui-même l'exemple de ce qu'il avoit prescrit à ses sujets, en ordonnant qu'on fît ses funérailles, conformément aux nouveaux reglemens. Il fut long-tems malade d'une hydropisie; et quand il vit qu'il approchoit de sa dernière heure, il fit Hiéron, son frère aîné, son successeur.

XLVI. Son corps fut enterré dans un champ de sa femme, qu'on appela dans la suite *les Neuf Tours*, parce qu'on y bâtit neuf tours d'une grandeur considérable. Ce champ étoit à deux stades de Syracuse. Toute la ville y suivit le corps de Gelon, et chacun voulut rendre ses derniers devoirs à la mémoire d'un prince si généralement aimé. On lui érigea un superbe tombeau, et il fut honoré comme un héros. Dans la suite les Carthaginois, par une basse vengeance, et Agathocle lui enviant des vertus qu'il n'étoit pas disposé à imiter,

[1] Diod. Sic. Olymp. 75, an. 3, p. 262.

* La troisième année de la soixante-quinzième olympiade, avant J. C. 478.

fit raser les tours qu'on lui avoit érigées. Mais les Siciliens n'avoient pas besoin de ces monumens, pour conserver des sentimens de reconnoissance des obligations infinies qu'ils avoient à Gelon. Ils en donnèrent des preuves éclatantes dans le tems que Timoléon les délivra [1] de la tyrannie de Denys le jeune. Quoique les maux que leurs princes leur avoient fait souffrir, fussent encore tout récens, et qu'ils n'eussent jamais mieux connu le prix de la liberté, ils abbatirent les statues de tous leurs autres tyrans, et ne conservèrent que celle de Gelon.

XLVII. Timée nous apprend [2] que Gelon laissa sa femme Damarète à Polizèle son frère. Je ne sais si le silence de Diodore de Sicile n'est pas une plus forte preuve contre ce fait, que l'autorité de Timée n'est capable de l'établir. Quoiqu'il en soit, il est certain que Polyzèle étoit un homme du premier mérite; que de tous les frères de Gelon, il n'y en avoit aucun qui lui ressemblât plus que lui, et qu'il étoit tellement aimé à Syracuse, qu'Hiéron ne pouvoit se croire en sûreté tandis qu'il vivoit. C'est pourquoi celui-ci lui donna une commission, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour qu'elle lui fût fatale. Mais Polyzèle découvrit son dessein, et se réfugia auprès de Théron qui le protegea généreusement, et entreprit même à cette

[1] Plut. in Timol.

[2] Apud Schol. in Pind. Olymp. 2, V. 29. Diod Sic. Olymp. 76, an. 1, p. 267.

occasion une guerre contre le tyran. Cette guerre ne fut pas de longue durée, car les deux frères se réconcilièrent bientôt.

XLVIII. Hiéron étoit un prince d'une grande réputation. Il fit la guerre en Sicile et en Italie, avec beaucoup de succès. Il remporta plusieurs fois la victoire aux jeux Olympiques et aux jeux Isthmiens. Mais ce qui le distingua plus particulièrement des autres tyrans, fut son amour pour les sciences, et la protection dont il honora les savans. Sa cour fut toujours la retraite de tout ce qu'il y avoit de grands esprits; et tant qu'on connoîtra les noms de Pindare et de Simonide, Hiéron sera connu comme le plus généreux protecteur des muses. Pindare ne se lasse jamais de le louer; et si les éloges qu'il fait de ce tyran étoient moins suspects, il faudroit avouer qu'Hiéron fut un plus grand et un meilleur prince, non-seulement que son frère, mais encore que la plupart des rois de l'antiquité. L'histoire, moins partiale à l'égard du mérite, rend justice à ses frères, et nous apprend qu'Hiéron étoit autant inférieur à Gelon en toute autre chose, qu'il lui étoit supérieur en politesse [1]. Libéral envers les auteurs, parce qu'il se flattoit que leurs plumes lui acquerroient de la réputation, et qu'il seroit immortalisé par leurs écrits; dans toute autre chose, il se livroit à l'avarice qui lui étoit naturelle. Ce vice lui fit commettre plusieurs actions où l'injustice et la violence n'étoient que trop visibles: les

[1] Diod. Sic. p. 176. Olymp. 78, an. 3.

Syracusains pensèrent à s'en venger; et ce ne fut que le respect qu'ils avoient pour la mémoire de Gelon, qui conserva son frère sur le trône.

XLIX. Cependant, quelque vénération qu'eût le peuple pour la mémoire de Gelon[1], elle ne put tenir contre la tyrannie de Thrasybule, frère et successeur d'Hiéron *, qui n'avoit point d'autre qualité supportable qu'une valeur brutale et féroce. Thrasybule commença son règne par faire mourir et exiler quelques-uns des principaux citoyens de Syracuse, dont il confisqua les biens à son profit, et prit à sa solde un corps considérable d'étrangers pour lui servir de gardes. D'abord on le chassa de la ville; et après quelques foibles efforts, il se vit obligé de sortir de l'île même, avant que d'avoir achevé la première année de son règne.

L. La liberté des Siciliens ne fut pas de longue durée. Ils souffrirent sous Agathocle ** et sous Denys tout ce qu'ils avoient appréhendé de la part de Thrasybule. Ce ne fut que deux siècles après cela, qu'ils se trouvèrent heureux, lorsqu'ils eurent un prince descendu de la famille de Gelon, et héritier de ses vertus. Ils retrouvèrent dans Hiéron ce qu'ils

[1] Diod. Sic. p. 277.

* Il succéda à Hiéron la troisième année de la soixante-dix-huitième olympiade, et fut chassé au bout d'un an.

** Denys s'empara de Syracuse dans la quatre-vingt-treizième olympiade. Agathocle dans la cent quinzième. Hiéron II dans la cent-vingt-septième, 200 ans environ après Hiéron I.

avoient perdu dans son prédécesseur; et, si les malheurs de son tems, et la puissance de ses voisins qui s'étoit trop accrue, l'empêchèrent de devenir plus grand, du moins il disputa à Gelon la gloire d'être le meilleur roi de Sicile.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CYRUS.

Différence entre Hérodote, Xénophon et Ctésias, par rapport à la Vie de Cyrus. II. *Hérodote est le père des romans.* III. *Xénophon a paru à quelques personnes avoir moins voulu écrire l'histoire de Cyrus, que donner sous son nom le modèle d'un roi.* IV. *Ctésias a écrit l'histoire d'une manière plus fabuleuse que les fables mêmes.* V. *Quelle préférence on doit donner à Xénophon sur Hérodote par rapport à la vie de Cyrus.* VI. *Naissance de Cyrus.* VII. *Distribution des Perses en quatre classes. Leur discipline et leur institution.* VIII. *Cyrus va chez son grand-père Astyage.* IX. *Le fils du roi d'Assyrie fait des courses sur les frontières des Médes.* X. *Premier exploit de Cyrus contre les Assyriens.* XI. *Cyrus retourne en Perse.* XII. *Le roi d'Assyrie forme une ligue contre les Perses et les Médes.* XIII. *Les Perses envoient des troupes au secours des Médes sous la conduite de Cyrus..* XIV. *Cyrus marche contre le roi d'Arménie.* XV. *Il reçoit sa soumission, et le traite avec modération.* XVI. *Il bat les Caldéens, qui se soumettent.* XVII. *Il bat les Assyriens.* XVIII. *Il les poursuit dans leur fuite, et en fait un grand carnage.* XIX. *Le roi d'Assyrie se retire vers Crésus.* XX. *Puissance de Crésus.* XXI. *Crésus passe le fleuve Halys à la*

tête

tête d'une puissante armée. XXII. *Cyrus marche contre lui.* XXIII. *Il remporte la victoire.* XXIV. *Il prend Sardes.* XXV. *Comment Crésus est sauvé de la mort.* XXVI. *Cyrus fait cesser le pillage de Sardes d'après le conseil de Crésus.* XXVII. *Réponse de Cyrus à l'ambassadeur de Sparte.* XXVIII. *Révolte des Lydiens : de quelle maniere Cyrus les traite.* XXIX. *Les lieutenans de Cyrus subjuguent l'Ionie et la Carie.* XXX. *Cyrus subjugue la haute Asie, et marche vers Babylone.* XXXI. *Il fait partager la rivière du Gynde en trois cens soixante canaux.* XXXII. *L'armée des Babyloniens se retire dans Babylone après un combat.* XXXIII. *Cyrus fait creuser des fossés pour détourner les eaux de l'Euphrate.* XXXIV. *Il entre par le lit du fleuve, et se rend maître de la ville.* XXXV. *Tribut qu'il impose à la Babylonie.* XXXVI. *Garde que Cyrus établit auprès de sa personne.* XXXVII. *Les successeurs de Cyrus ne lui ressemblèrent pas.* XXXVIII. *Réglemens de Cyrus par rapport aux mages.* XXXIX. *Cyrus introduit l'usage de se farder.* XL. *Cyrus retourne en Perse. Traité qu'il fait avec les Perses.* LXI. *Il épouse la fille de son oncle Cyaxare.* XLVII. *Il établit des gouverneurs dans les villes et les provinces qu'il avoit conquises.* XLIII. *Il établit des postes dans ses états.* XLIV. *Il subjugue les pays depuis la Syrie jusqu'à la mer Rouge.* XLV. *Il permet aux Juifs de retourner dans leur pays et de rebâtir Jérusalem et le temple.* XLVI. *Il soumet*

l'Egypte. XLVII. *Amasis lui envoie la fille d'Apriès au lieu de la sienne. Suites de cette fourberie.* XLVIII. *Grandeur de l'empire de Cyrus. Il y fait régner le bonheur.* XLIX. *Guerre de Cyrus contre les Scythes.* L. *Stratagéme au moyen duquel il les taille en pièces.* LI. *Fable d'Hérodote sur la mort de Cyrus.* LII. *Mort de Cyrus, selon Xénophon.* LIII. *Cambyse fait tuer son frère Smerdis. Usurpation du mage Smerdis, et sa mort.* LIV. *Darius, fils d'Hystaspe, lui succède et épouse Atossa, fille de Cyrus.* LV. *Tombeau de Cyrus.* LVI. *Eloge de Cyrus* LVII. *Il détourne les Perses de quitter leur province pour aller s'établir ailleurs. Ils fondèrent dans la suite l'empire des Parthes.*

Depuis la 1e année de la 50e Olympiade environ, jusqu'à la 3e année de la 62e, avant J. C. 530.

CYRUS.



ux qui sont portés à croire qu'il y a très-peu de certains dans l'histoire, ne peuvent jamais ver un exemple plus propre à les confirmer dans sentiment que la vie de Cyrus. Les actions de llustre conquérant sont une matière si abone, elles fournissent aux écrivains un si beau ıp pour exercer leur art, et ses successeurs eutant de part aux affaires de la Grèce dans le même qu'elle abondoit en excellens historiens, peine on peut croire qu'il nous manque une ire de ce héros aussi complette que certaine. vrai que les anciens ne nous ont pas laissés une entière ignorance de ses conquêtes : mais re, le tems, les motifs de ses actions, sa nais-, sa famille, sa parenté et sa mort, sont presıssi incertaines que celles des héros les plus eux. Herodote, Xenophon, et Ctesias qui vint tout au plus cent ans après la mort de Cyrus, ont donné chacun une ample histoire de sa vie

et de ses actions : mais il est étonnant combien ils sont différens l'un de l'autre. Ceux qui sont venus après, ont suivi l'un ou l'autre de ces auteurs : mais il paroît qu'ils se sont conduits en cela plutôt par leur inclination que par la raison, et que dans une si grande obscurité ils ont cru que leur fantaisie étoit pour eux un guide suffisant.

II. HÉRODOTE qui écrivoit un peu avant les deux autres, semble n'avoir eu en vue que l'histoire de Perse. S'il parle des autres nations, ce n'est que par digression et pour mettre dans un plus grand jour ce qu'il dit des Perses. Court sur tout autre sujet, lorsqu'il s'agit des princes qui ont gouverné le vaste empire de la Perse, il descend dans le détail le plus particulier et le plus exact. Malheureusement pour nous, toute son histoire est écrite d'une façon qui ne nous fournit que trop de raisons de douter de sa sincérité. Hérodote n'est pas seulement le père des historiens, il est aussi le père des romans et des fables, et dans tous les siècles on l'a accusé avec justice d'avoir employé les ornemens du plus beau style et de la plus agréable manière d'écrire, à embellir et à orner la fausseté. Il abandonne continuellement le vrai pour s'attacher au merveilleux; et, si les accusations de Plutarque [1] sont bien fondées, dans ses derniers livres même, qui roulent sur des choses qu'il ne pouvoit ignorer, il s'est donné une liberté qui ne peut jamais être excusée. L'histoire de la naissance et de l'éducation de Cyrus en particulier, est entièrement romanesque dans

[1] Dans son Traité de la malignité d'Hérodote.

quelques-unes de ses parties, et celle de sa mort n'est pas plus vraisemblable. La singularité des fables qui auroit dû les rendre suspectes, a été justement la cause pourquoi les historiens des siècles suivans les ont si généralement rapportées. Ces sortes d'histoires fabuleuses ont je ne sais quoi de merveilleux qui flatte également la foiblesse du lecteur et celle de l'auteur; l'un prend plaisir à lire des choses qui le surprennent, l'autre est charmé de pouvoir exciter l'admiration dans l'esprit du lecteur.

III. Xénophon étoit beaucoup plus à portée qu'Hérodote de savoir les affaires des Perses. La part qu'il eut dans l'expédition du jeune Cyrus, et la glorieuse retraite des dix mille Grecs qu'il conduisit avec tant de réputation à travers le royaume des Perses, ne pouvoient manquer de l'instruire de plusieurs particularités, ou entièrement inconnues aux autres historiens, ou que ceux-ci ne connoissoient qu'imparfaitement. D'ailleurs l'histoire fut un peu réformée dans le long espace de tems qui s'écoula entre le siècle où Hérodote écrivoit et celui où vivoit Xénophon. Thucydide fit voir qu'une relation pouvoit être agréable sans être fausse, et sur la lecture de ses écrits on fut pleinement convaincu que la vérité étoit une qualité nécessaire dans un historien. Xénophon lui-même dans la continuation qu'il fit des ouvrages de cet excellent auteur, s'attacha inviolablement à la vérité, et jamais aucune histoire n'a été écrite avec plus de fidélité apparente que les faits qu'il rapporte dans son histoire de Grèce et dans sa retraite des dix

mille. S'il eût écrit la vie de Cyrus avec une fidélité aussi visible, la postérité auroit eu une parfaite connoissance des actions de ce fameux conquérant, et il ne lui resteroit rien à désirer. Mais outre qu'il fait continuellement l'éloge de son héros, il descend dans un trop grand détail, et, si j'ose le dire, il est un peu ennuyeux dans les longues conversations et dans les longs entretiens qu'il lui fait faire. C'est pour cette raison qu'on a cru presque généralement que son intention n'étoit pas tant d'écrire une histoire véritable [1], que de donner dans le portrait de Cyrus qui est fait d'imagination et auquel il ne manque rien, un parfait modèle pour tous les princes des siècles suivans.

IV. Quoi qu'il en soit, il est certain que ni Xénophon ni Hérodote n'avoient pas la moitié des avantages qu'avoit Ctesias. C'étoit un médecin qui avoit suivi Cyrus dans son expédition, aussi bien que Xenophon. Ayant été fait prisonnier dans la bataille où son maître perdit la vie et la couronne, il employa son art et sa science à guérir une playe d'Artaxerxes roi de Perse. Il y réussit, et ce succès lui valut un établissement honorable à la cour de Perse, où il demeura dix-sept ans auprès de la personne du prince. Ce fut pendant ce tems-là qu'il écrivit l'histoire de Perse. Soit que son long séjour dans l'Orient lui eût gâté le goût et qu'il fût devenu admirateur des fables qui y étoient si fort à la mode,

[1] Voyez Cic. ad Q. Frat. L, I, Ep. 1. §. 8. Voyez dans le tome 46, les nouvelles observations sur la Cyropedie, par M. de Ste-Croix, dans laquelle il prouve la vérité du jugement de Cicéron.

soit qu'il aimât naturellement le faux, il est certain que les fables elles-mêmes ne furent jamais la moitié si fabuleuses que ses histoires. Il semble qu'il n'ait suivi dans ses écrits d'autre guide que le merveilleux ; s'il trouve quelque chose d'extraordinaire ou de contraire à ce qu'ont dit les autres historiens, il ne manque jamais de le rapporter. C'est ce qui fait qu'on le suit si peu dans son histoire de Perse. Mais il paroît un peu étrange que dans ce qui regarde les Mèdes et les Assyriens, dont l'histoire est plus ancienne, et où il pouvoit donner plus de liberté à son génie, il ait été si généralement suivi, et qu'on ait regardé comme un crime en fait d'histoire de ne pas ajouter foi à ce qu'il dit, et comme une infidélité inexcusable de douter des faits que rapporte un si fidèle historien.

V. C'est donc principalement d'Herodote et de Xénophon que nous devons recueillir ce que nous avons à dire de Cyrus. Ce sont les seuls auteurs sur lesquels on puisse s'appuyer, lorsqu'il s'agit de l'histoire de ce héros. Quand ils s'accordent ensemble sur un fait, comme il leur arrive souvent, il n'y a aucune raison de douter de ce qu'ils rapportent. Quand ils ne s'accordent pas, si c'est dans des choses purement indifférentes et qui ne tendent en aucune manière à faire l'éloge de Cyrus, la raison veut qu'on suive plutôt Xénophon qu'Hérodote, puisqu'on est sûr qu'il a été plus à portée de s'instruire de l'histoire de Perse, et que ce qu'il en dit, approche moins du fabuleux. C'est de ce même auteur qu'il faut prendre l'ordre des guerres de Cyrus

qui paroît évidemment négligé dans Herodote; c'est dans ses écrits qu'il faut chercher certaines additions nécessaires à la vie de ce conquérant, dont les autres auteurs n'ont pas prétendu donner une histoire complette. Quoi qu'il ne soit gueres possible de distinguer avec certitude dans les écrits de Xénophon tout ce qu'il a ajouté pour embellir le portrait de son héros d'avec ce qu'il avoit trouvé dans l'histoire, il n'est pas difficile néantmoins de le distinguer avec quelque probabilité; et si une vie écrite de cette façon n'est pas absolument vraie dans tous ses points, elle est du moins la plus vraisemblable qu'on puisse attendre lorsqu'il s'agit d'un héros qui vivoit dans un siècle si éloigné.

VI. Tous les auteurs qui méritent quelque créance, conviennent [1] qu'Astyage, roi des Mèdes, étoit l'ayeul de Cyrus le Grand. Ce prince maria sa fille Mandane à Cambyse, roi de Perse *. Il paroît que Cambyse, quoique roi, étoit soumis au roi des Mèdes, et qu'il rendoit quelqu'hommage à ce prince qui étoit beaucoup plus puissant que lui. Mais sa noblesse étoit assez considérable pour faire désirer son alliance. Il étoit descendu d'Achémène, comme nous l'apprennent les historiens [2] de Perse; les Grecs au contraire, pour se faire honneur à eux-

[1] Xenophon, Cyrop. L. I, ch. 2. Ctesias Exc. Ph. dit cependant le contraire

* Cyrus doit être né au plus tard dans la 50e olympiade, puisqu'il avoit déjà, selon Hérodote, détrôné Astiage dans la 55e.

[2] Herodote.

mêmes, disent qu'il descendoit de Persée. Cyrus étoit [1] né de ce mariage, et fut élevé d'une manière convenable à sa naissance. L'éducation qu'on donnoit en Perse aux jeunes gens étoit tout-à-fait propre à former des héros. Les Perses du tems de Cyrus étoient aussi célèbres par leur sobriété, qu'ils furent fameux par les vices contraires, lorsqu'après avoir ajouté à leur domination le royaume des Mèdes et ces vastes monarchies que conquirent Cyrus et ses successeurs, ils s'abandonnèrent à un luxe effréné. Les Spartiates n'étoient pas plus sévères ni plus réguliers qu'eux. Il y avoit même beaucoup de ressemblance dans les constitutions de ces deux nations. Mais dans la suite les Perses changèrent entièrement, et jamais on n'a vu une plus énorme différence entre deux peuples quant aux mœurs et à la manière de vivre, qu'il y en eut entr'eux et les Lacédémoniens.

VII. Les Perses étoient partagés en quatre classes, savoir, la classe des enfans, celles des jeunes gens, des hommes faits, et des vieillards. Ils avoient une place publique [2] divisée aussi en quatre parties pour les quatre différentes classes; et ils étoient obligés de s'y assembler dans certains jours et à certaines heures marquées. Chaque classe avoit douze gouverneurs. Ceux qui présidoient entre les enfans, étoient choisis d'entre les vieillards, et les gouverneurs de la classe des jeunes gens étoient pris ordi-

[1] Xenophon, *ibid.* Diod. Sic. in Exc. Peiresc. p. 237 et 238.

[2] Xenophon, L. I, ch. 2.

nairement de celle des hommes faits. Ces derniers de même que les vieillards, avoient des présidens de leur propre classe. On enseignoit aux enfans, non pas les règles de la grammaire, quoiqu'on ne les négligeât pas entièrement, mais les règles les plus exactes de la justice. Leurs gouverneurs employoient la plupart de leur tems à décider leurs petites querelles. Ils examinoient et jugeoient ceux qui étoient accusés de vol, de violence, de fraude, de calomnie, et leur imposoient des peines proportionnées à la nature de leurs crimes. Les punitions qu'ils imposoient aux faux accusateurs n'étoient pas les plus légères. Ils abhorroient sur-tout le vice de l'ingratitude, c'étoit le crime le plus odieux chez les Perses : on accoutumoit les enfans dès leurs premières années à regarder les ingrats comme des hommes qui ne se soucioient ni des dieux, ni de leur patrie, ni de leurs amis, ni de leurs parens. Par ce moyen les jeunes Perses se rendoient familiers les principes de la morale la plus exacte, que les hommes chez les autres nations apprennent avec tant de difficulté dans un âge avancé, et qu'ils ont tant de peine à pratiquer lorsqu'ils ont contracté des habitudes entièrement contraires; ces principes leurs devenoient pour ainsi dire naturels, et ils ne s'en écartoient presque jamais. En même-tems qu'on leur donnoit de si bons préceptes de morale, on s'appliquoit à les rendre modestes et tempérans, à leur apprendre la soumission aux magistrats, et la sobriété dans le boire et le manger : l'exemple de leurs gouverneurs n'y contribuoit pas moins que les préceptes :

du pain, quelques herbes, et un peu d'eau faisoient toutes les délices de leurs repas. Leurs principaux exercices consistoient à tirer de l'arc et à lancer des dards. Telle étoit leur vie jusqu'à seize ou dix-sept ans; après quoi ils passoient dans la classe des jeunes hommes, où ils restoient dix ans, à compter du jour qu'ils sortoient de l'enfance. Les jeunes hommes étoient occupés le jour à suivre et à servir les magistrats ou le roi, à exécuter leurs ordres, à chercher les criminels, à arrêter les voleurs, et à d'autres semblables emplois qui demandoient de la force et de l'expédition. La nuit ils couchoient autour du palais et dans les places publiques, et faisoient la garde dans la ville. Quand le roi alloit à la chasse, ce qui arrivoit ordinairement une fois le mois, il y étoit suivi de la moitié des jeunes hommes. Pendant tout ce tems-là ils vivoient durement, et s'accoutumoient de bonne heure à soutenir les fatigues de la guerre, la chasse étant un exercice très-propre pour y former les jeunes gens. Dans la ville ils continuoient leurs exercices ordinaires, qui consistoient à tirer de l'arc et à lancer des dards; ils avoient même de tems en tems des jeux publics, où l'on proposoit des prix pour les vainqueurs. Tels étoient leurs exercices pendant dix ans. Au bout des dix ans on les mettoit dans la classe des hommes faits. Ils continuoient dans cette classe à servir les magistrats et à exécuter leurs ordres. Mais s'ils avoient les qualités nécessaires, ils devenoient bientôt magistrats ou gouverneurs des autres. S'il falloit aller à la guerre, ils quittoient les arcs et les

javelots, et prenoient des armes propre à combattre de près. Ils demeuroient vingt-cinq ans dans cette classe, toujours occupés à des exercices honorables, mais laborieux. Leurs vingt-cinq ans faits et lorsqu'ils avoient plus de cinquante ans, ils passoient au rang des vieillards. Après cela ils n'alloient plus à la guerre et ne sortoient plus de leur pays, mais ils demeuroient chez eux et passoient le reste de leur vie dans un repos honorable. Ils ne laissoient pas néantmoins de s'occuper à des exercices convenables à leur âge. Ils étoient juges dans les causes, tant civiles que criminelles, et instruisoient les jeunes gens. Si quelqu'un, non-seulement de la classe des jeunes gens, mais encore des hommes faits, étoit accusé devant eux par les chefs des tributs, ils examinoient mûrement l'affaire; et s'ils le condamnoient, il étoit pour toute sa vie exclu des charges et dignités. C'étoit aussi à eux qu'il appartenoit d'élire les magistrats. Ils étoient principalement attentifs à s'attirer et à se conserver les respects qui sont justement dûs à la vieillesse, mais qu'on lui rend si rarement. Le nombre des Perses du tems de Cyrus ne passoit pas six-vingt mille. Nul n'étoit exclus des honneurs et des charges publiques, même des plus élevées, excepté ceux qui ne s'étoient pas fait instruire par les maîtres et par les gouverneurs publics, ou qui ne s'étoient pas bien acquittés de leur devoir dans les différentes classes par où ils avoient passé.

VIII. Cyrus fut élevé [1] selon ces excellentes

[1] Xenophon, L. I, ch. 3, §. 1.

règles jusqu'à l'âge de douze ans. Il surpassoit tous les autres enfans, soit par la facilité avec laquelle il comprenoit et retenoit tout ce que les gouverneurs lui montroient, soit par son adresse à faire les exercices. Quand il eut atteint sa douzième année, Astyage son grand-père vouloit voir sa fille, et lui manda de le venir trouver avec son fils. Elle le fit [1], et après avoir demeuré quelque tems à la cour d'Astyage, elle s'en retourna auprès de Cambyse, laissant Cyrus en Médie. L'histoire nous a conservé peu de chose des premières années de la vie de Cyrus. Elle nous apprend seulement qu'il témoignoit une grande indifférence et un grand mépris pour le luxe et la magnificence de la cour de Médie [2], et que de tous les divertissemens qui y étoient en usage, il n'y avoit que la chasse qui lui fît plaisir. Il s'y occupoit souvent : et ce fut dans un si noble exercice qu'il donna les premières preuves de cette valeur héroïque qu'il employa dans la suite à conquérir tout l'Orient.

IX. A l'âge de quinze ou seize ans Cyrus commença à faire voir de quoi il étoit capable. Le fils du roi d'Assyrie [3] étant sur le point de se marier, eut besoin d'un certain nombre de victimes pour les sacrifices qu'il étoit obligé de faire à la solemnité de ses noces. Ce jeune prince apprit qu'il y avoit quantité de bêtes sur les frontières d'Assyrie et de Médie, parce qu'on avoit long tems négligé

[1] Xenophon, L. I, ch. 4, §. 1.

[2] Id. *ibid.* §. 6, etc.

[3] Id. *ibid.* paragr. 16 et 17.

de leur donner la chasse à cause des guerres trop fréquentes entre les deux nations, il résolut d'y aller et d'y rester quelque tems pour son plaisir. Dans ce dessein il assembla ses amis, et les engagea à être de la partie. Mais afin de s'assurer contre toutes sortes de dangers, il prit aussi avec lui une nombreuse suite de gens de cheval et de gens de pied, tous bien équipés, de sorte qu'il se vit à la tête d'une petite armée. Quand il fut arrivé sur les frontières où étoient ses forteresses et ses garnisons, il y soupa, et prit un peu de repos afin de commencer la chasse le lendemain. On lui envoya de la ville la plus proche quelques détachemens de cavalerie et d'infanterie pour relever ses sentinelles. Renforcé de ces nouvelles troupes, il fit réflexion qu'il se feroit beaucoup d'honneur, si au lieu de s'amuser à la chasse des bêtes, il profitoit de l'occasion favorable pour ravager les frontières des Mèdes et en enlever quelque butin. Il laissa ses gens de pied rangés en bataille sur les frontières, et s'avança avec sa cavalerie vers les forts et les garnisons des Mèdes. Il garda auprès de lui la meilleure et la plus grande partie de ses troupes pour tenir les ennemis en échec et pour les empêcher de troubler ses divertissemens par leurs sorties, et envoya des détachemens de sa cavalerie dans le pays ennemi, avec ordre de piller et de lui amener tout ce qu'on trouveroit.

X. Aussitôt qu'Astyage [1] fut informé que les Assyriens étoient entrés sur ses terres, il se mit à

[1] Id. *ibid.* paragr. 18, 24.

la tête de tout ce qu'il avoit de troupes autour de lui, et courut sur les frontières pour repousser les pillards. Il prit avec lui Cyrus qui n'avoit pas encore dix-sept ans et qui fit en cette occasion son premier essai. Quand les Mèdes furent en présence des ennemis, ils les trouvèrent rangés en si bon ordre qu'ils ne parurent pas fort empressés pour les attaquer. Cyrus voyant leur ardeur rallentie, demanda au roi son ayeul la permission de prendre un détachement de la cavalerie pour fondre sur les pillards, tandis qu'Astyage avec le reste feroit face aux troupes ennemies qui étoient rangées en bataille, et qu'il les empêcheroit de sortir de leur poste pour secourir celles qui étoient dispersées au pillage. Le roi y consentit, et Cyrus courut aussi-tôt attaquer les pillards, qui ne se sentant pas en état de résister, prirent la fuite et abandonnèrent leur butin. Cyrus les poursuivit jusqu'au corps de cavalerie que le prince Assyrien commandoit en personne. Ces troupes qui étoient rangées en bon ordre, commencèrent à s'ébranler pour secourir les leurs et pour arrêter ceux qui les poursuivoient. Mais Cyrus animé par son premier succès, continua toujours à les mener battant; et quoique son détachement se fût débandé dans la poursuite précipitée, les fugitifs s'étant jettés au milieu de leur cavalerie qui s'étoit ébranlée pour les secourir, il résolut de charger aussi les troupes qui marchoient en rang et serrées. Il les enfonça avec une facilité incroyable. Astyage s'ébranla en même tems, et ne perdit point les ennemis de vue, étant toujours prêt à se-

courir son petit-fils par-tout où il auroit besoin de lui. Les Assyriens pressés de toutes parts, prirent la fuite et ne songèrent plus à se défendre. Cyrus les poursuivit jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint leur infanterie qu'ils avoient laissée sur les frontières, et en fit un grand carnage. Il n'étoit pas en état d'attaquer un corps de troupes si considérable, et n'osa passer outre, de peur de tomber dans quelque embuscade. Il en avoit assez fait pour humilier les ennemis et pour déconcerter leurs projets.

XI. Cambyse [1] apprit avec une joie extrême la nouvelle de la valeur prématurée de son fils, et ne put souffrir long-tems son absence. Il écrivit à Astyage pour le prier de le lui renvoyer, afin qu'il se perfectionnât dans la connoissance des loix des Perses. Astyage ne pouvoit le lui refuser, quelqu'envie qu'il eût de le retenir encore quelque tems auprès de lui. Cyrus étant retourné en Perse, passa encore un an dans la classe de ses compagnons, c'est-à-dire, dans la classe des enfans; il se soumit à toute leur discipline, et reprit ses anciens exercices dont il n'avoit jamais perdu le goût. Après cela il fut admis dans la [2] classe des jeunes gens: il y resta dix ans selon la coutume, et se distingua dans toutes les occasions. Il étoit entré [3] dans celle des hommes faits, lorsqu'il fut envoyé par son oncle à la guerre contre les Assyriens

[1] Id. *ibid.* paragr. 25.
[2] Xenophon, L. I, ch. 5, paragr. 1.
[3] Id. *ibid.* paragr. 4.

syriens qui se termina par la conquête de toute l'Asie.

XII. Astyage étant mort [1], Cyaxare son fils unique, frère de Mandane, mère de Cyrus, lui succéda sur le trône des Mèdes. Dès le commencement de son règne il fut menacé d'une longue guerre par les Assyriens. Le roi d'Assyrie étoit un prince également puissant et ambitieux. Il avoit déjà conquis toute la Syrie; les rois des Arabes et des Hyrcaniens étoient ses tributaires; il faisoit la guerre aux Bactriens, et il s'en promettoit un succès fatal à la liberté de tous ses voisins, si les Mèdes ne mettoient point d'obstacle à l'exécution de ses desseins. Pour rendre [2] tous leurs efforts inutiles, il envoya des ambassadeurs à Crésus, roi de Lydie, dans la Carie, dans la Paphlagonie, dans la Cilicie, dans la Phrygie, et dans l'Inde même, afin d'engager les puissances de tous ces pays dans une guerre contre les Mèdes et les Perses. Les ambassadeurs avoient ordre de leur représenter que ces deux nations, très-puissantes par elles-mêmes, étoient unies par les mariages et par les plus étroites alliances; que cette union ne pouvoit manquer d'être pernicieuse à tous leurs voisins, si on ne pensoit de bonne heure à les affoiblir; qu'elles étoient déjà trop fortes pour qu'un des princes voisins pût seul s'opposer à leurs entreprises; qu'enfin il étoit nécessaire que plusieurs puissances fissent ensemble une alliance étroite pour leur résister, et que c'étoit l'unique moyen de di-

[1] *Ibid.* paragr. 2.

[2] *Ibid.* paragr. 3.

minuer leurs forces et de détourner le péril dont on étoit menacé.

XIII. L'ÉVÉNEMENT fit voir que les ordres dont on avoit chargé ces ambassadeurs, étoient fondés sur la vérité et sur la justice. Pour rendre leurs raisons plus efficaces, ils portoient avec eux des présens qui gagnèrent les princes les plus opiniâtres, et les convainquirent de la nécessité d'entrer dans l'alliance. Les Indiens furent les seuls qui ne voulurent point y accéder, et qui parurent n'y prendre aucun intérêt. Tous les autres princes et toutes les autres nations chez qui on envoya, entrèrent dans la ligue, et firent de si belles promesses, qu'il n'y auroit pas eu lieu de douter du succès, si ces promesses eussent été accomplies. Cyaxare[1], ayant appris qu'on formoit contre lui une puissante ligue, en fut épouvanté. Il envoya à Cambyse son beau-frère, pour le prier de le secourir de toutes ses forces dans une guerre où il étoit lui-même si fort intéressé. Il écrivit en même-tems une lettre à Cyrus, par laquelle il le conjuroit de s'employer pour être à la tête de toutes les forces que le conseil des Perses jugeroit à propos de lui envoyer. Cyrus le fit, et le conseil le nomma général des troupes qui devoient marcher au secours de la Médie[2]. Pour lever cette armée, on lui permit de choisir deux cens hommes d'entre les *Homotimes*, c'est-à-dire, d'entre les gentils-hommes qui étoient tous égaux. Chacun de ces gentils-hommes en choisit quatre

[1] Id. *Ibid.* paragr. 4.

[2] *Ibid.* paragr. 5.

autres du même ordre, et on leur ordonna à tous de choisir parmi le peuple dix hommes armés de boucliers, dix frondeurs, et autant d'archers : ce qui fit un corps de trente mille hommes, sans compter les six mille gentils-hommes. Cette armée n'étoit pas fort nombreuse, mais c'étoient tous hommes d'élite qui valoient beaucoup mieux qu'un plus grand nombre de soldats communs.

XIV. Cyrus trouva son oncle [1] déjà en campagne à la tête de son armée, qui, quoique très-nombreuse, étoit de beaucoup inférieure à celle qu'on disoit que ses ennemis amenoient contre lui. Sur le bruit qui se répandit que les Assyriens avoient mis sur pied une armée formidable [2], le roi d'Arménie qui étoit obligé de payer tribut, et d'envoyer des troupes aux Mèdes, ne fit ni l'un ni l'autre. Cyrus crut qu'il étoit important de ne pas laisser impunie une trahison si manifeste. Les ennemis n'étoient point encore assemblés, et il falloit un tems considérable pour réunir les forces de différentes nations éloignées. Il résolut de profiter de ce tems-là, et de commencer la guerre par un acte de justice exemplaire. Les Arméniens [3] n'avoient point de places fortes, mais ils avoient des montagnes presqu'inaccessibles. Ils pouvoient aisément s'y retirer à la première nouvelle d'une invasion, et il étoit impossible de les y forcer, en aussi peu de tems qu'il en falloit pour que les troupes des al-

[1] Xenophon, L. II, ch. 1, paragr. 2.

[2] Xenophon, ch 4. paragr. 8.

[3] *Ibid.* paragr. 9.

liés s'assemblassent. Cyrus[1] fit publier qu'il vouloit faire une grande chasse sur les frontières d'Arménie, tandis que Cyaxare s'avançoit lentement derrière lui avec son armée, comme s'il n'eût eu d'autre intention que de visiter ses garnisons vers les frontières d'Assyrie. Il prit avec lui un petit corps de cavalerie, chassa pendant deux jours, et s'approcha de plus en plus des montagnes. Alors, ayant appris que l'armée de Cyaxare n'étoit pas loin de lui, il découvrit son dessein aux officiers, et ordonna à un corps de troupes de marcher à petit bruit pour s'emparer des passages des montagnes. Ensuite[2] il envoya un héraut au roi d'Arménie, pour le sommer de payer le tribut, et de fournir les troupes qu'il étoit obligé de donner; et pendant ce tems-là il fit avancer son armée. Le roi[3] ayant appris que Cyrus en personne s'avançoit contre lui, envoya ses enfans et ses trésors dans les montagnes, tandis qu'il levoit des troupes pour les suivre et pour les défendre. Mais ils tombèrent tous entre les mains des ennemis, et pas un n'échappa. Le roi surpris de cette nouvelle, et ne sachant que faire, gagna vîte une montagne, où il fut aussitôt investi. Les troupes que Cyrus avoit envoyées dans les avenues des montagnes, étoient revenues se joindre à lui, après avoir exécuté les ordres qu'il leur avoit donnés.

XV. Après avoir rassemblé toutes ses forces dans

[1] *Ibid.* paragr. 13.
[2] *Ibid.* 18 et 19.
[3] Xenophon. L. III, ch. 1, paragr. 1 et 2.

la plaine [1], il envoya un héraut pour sommer le roi, ou de combattre ou de se rendre. L'Arménien comprit qu'il n'étoit pas en état de résister. Il descendit de la montagne, mit bas les armes, et se rendit à la discrétion du vainqueur. Cyrus n'abusa point de la confiance [2] de ce prince; il se contenta de le condamner à payer le double du tribut qu'il payoit auparavant, et lui emprunta cent talens. Les Arméniens avoient alors une guerre dangereuse avec les Caldéens, leurs ennemis héréditaires. Cyrus ayant appris cette nouvelle, ne leur demanda que la moitié de leur armée, persuadé que le reste leur suffiroit pour défendre leur pays. En même-tems il renvoya sans rançon la famille royale et tous ses autres prisonniers. Le roi d'Arménie fut surpris d'un traitement si généreux; il leva avec toute la diligence possible les forces que le vainqueur lui avoit demandées, et lui envoya le double de l'argent qu'il souhaitoit, avec de riches présens, tant pour Cyrus, que pour son armée.

XVI. Les Caldéens [3] habitoient les pays montagneux de * l'Arménie. C'étoient des peuples naturellement courageux, mais grossiers et mal disciplinés. Leur manière de faire la guerre, étoit de descendre de leurs montagnes dans les tems où les Arméniens se croyoient le plus en sûreté, pour

[1] *Ibid.* paragr. 3.

[2] *Ibid.* paragr. 19.

[3] *Ibid.* ch. 2, paragr. 1.

* Ce ne sont pas ceux de Babylone, mais ceux du Pont, près de la petite Arménie.

piller et ravager le plat pays ; et quand ils étoient fatigués de courir et de faire le dégât, ou en danger d'être forcés à combattre, ils se retiroient avec leur butin dans leurs forteresses naturelles que les Arméniens avoient toujours trouvées imprenables. Cyrus s'étant informé de toutes ces choses [1], considéra que s'il pouvoit se saisir de quelqu'important passage des montagnes où se retiroient les Caldéens, et y bâtir une forteresse, il tiendroit en échec les Caldéens et les Arméniens, en y laissant une bonne garnison. Dans ce dessein, dès que les troupes Arméniennes furent arrivées, il marcha droit aux Caldéens [2], et attaqua une de leurs plus fortes montagnes. Les ennemis n'y avoient laissé que peu de troupes. Ils avoient cru qu'il suffisoit de donner ordre à la garnison d'envoyer avertir dans les autres places si l'on attaquoit, et de se défendre courageusement jusqu'à ce qu'il lui vint du secours. La garnison suivit les ordres qu'elle avoit reçus. Elle envoya dans les autres places pour avertir qu'on venoit l'attaquer, et fit une sortie sur les Arméniens, qu'elle méprisoit comme trop foibles pour lui résister, et dont elle regardoit les dépouilles comme une proie assurée. Les Caldéens, selon leur coutume, mirent les Arméniens en fuite, et les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils eussent rejoint les Perses. Ceux-ci ayant Cyrus à leur tête, reçurent les ennemis en bon ordre, soutinrent leur choc, et les ébranlèrent à leur tour? ils en tuèrent un grand

[1] *Ibid.* paragr. 2.

[2] *Ibid.* paragr. 2, 4 et 5.

nombre, et firent prisonniers la plupart de ceux qui avoient échappé au carnage. Il leur fut facile, après cela, de se saisir des montagnes. Aussitôt que Cyrus y eut trouvé une place propre à bâtir, il commença à la fortifier [1]. Il traita les prisonniers avec beaucoup de douceur, et les envoya offrir la paix à leurs compatriotes. Les Caldéens, apprenant que les ennemis s'étoient emparés des plus fortes avenues de leurs montagnes, et qu'ils les fortifioient contr'eux, consentirent à faire un traité. Les conditions en furent très-raisonnables. Cyrus leur proposa de payer le même tribut que les Arméniens; il mit ces deux nations de niveau en toutes choses, et les unit par la plus étroite alliance. La paix étant conclue, ils lui aidèrent les uns et les autres à achever sa forteresse, et il en prit un grand nombre à sa solde. Il laissa un Mède [2] pour gouverneur de la garnison, et s'en retourna vers Cyaxare [3] avec ses nouvelles forces et ses trésors. Après avoir donné un peu de repos à ses troupes, il fit irruption sur les terres d'Assyrie.

XVII. Cyrus marcha doucement, et à petites journées avec le corps de son armée [4], ayant envoyé sa cavalerie de tous côtés pour ravager le pays. Peu de tems après, il eut avis que les Assyriens et leurs alliés venoient à lui. Quand il fut arrivé proche l'armée ennemie, il la trouva retirée dans un

[1] *Ibid.* paragr. 6, 11.
[2] Xenoph. L. III, ch. 3, paragr. 1.
[3] Id. *ibid.* parag. 9, 11.
[4] Paragr. 12.

camp fortifié de retranchemens. Il fit marcher ses troupes en ordre de bataille pour en venir aux mains. Les Assyriens [1] n'attendirent pas qu'on les attaquât. Ils sortirent de leurs lignes, et commencèrent le combat avec furie. Les Perses les laissèrent tirer leurs flèches sans s'ébranler, mais les Assyriens tiroient de trop loin, et leur firent peu de mal. Les ennemis ayant jeté leur premier feu, Cyrus commanda à ses troupes d'avancer pour combattre de plus près. Les Perses obéirent, et commencèrent l'action avec tant de chaleur, qu'ils eurent bientôt enfoncé les ennemis. Ils les poursuivirent jusques dans leurs retranchemens; ils y firent même une brèche, et plusieurs y entrèrent avec les fuyards. Le trouble et la confusion se répandirent bientôt par-tout le camp. Mais les princes qui commandoient l'armée, ayant peu-à-peu rallié leurs troupes, et s'étant mis à leur tête, Cyrus vit qu'il n'étoit pas à propos de tenter un second combat; et, content de l'avantage qu'il avoit remporté, il fit sonner la retraite.

XVIII. Cyrus [2] tint quelque-tems ses troupes en ordre de bataille, pour voir si les ennemis oseroient se hasarder à sortir de leurs lignes. Mais ils avoient fait une perte trop considérable pour penser à livrer un autre combat; ils avoient perdu dans la bataille plusieurs officiers généraux, et toutes les nuits il désertoit un grand nombre de soldats. Dans de si fâcheuses conjectures, ils tinrent un conseil

[1] *Ibid.* paragr. 26, 30.

[2] Xenophon, L. IV, ch. 1, paragr. 1, 3.

de guerre de tous les princes alliés, et ils résolurent de ne pas demeurer plus long-tems exposés à une seconde attaque, persuadés que dans l'abbatement général où étoient leurs troupes, elle ne pouvoit manquer de leur être fatale. Leur résolution prise, cette même nuit ils abandonnèrent leur camp. Cyrus informé de leur marche, y entra le lendemain matin. Il y trouva[1] une grande quantité de provisions et une infinité de richesses. Il prit une partie de sa cavalerie, et quelques déserteurs Hyrcarniens, et poursuivit[2] les fuyards. Sur le bruit de sa marche, ils précipitèrent leur retraite, et fuirent en désordre. Cyrus les pressa de près, et augmenta le désordre et la confusion par l'horrible carnage qu'il en fit.

XIX. Après une si heureuse réussite, tout le pays ennemi lui fut[3] ouvert, et il y trouva un libre passage. Il resta long-tems en Assyrie sans qu'il se présentât personne pour le repousser. Un grand nombre d'Assyriens, des premières familles, ravis de trouver l'occasion de se venger de leur prince, qui les avoit beaucoup fait souffrir par sa dureté et par son humeur hautaine et cruelle, vinrent le trouver, et se joignirent à lui. Il prit plusieurs châteaux dans le pays ennemi, et marcha vers Babylone même. Il défia[4] le roi d'Assyrie à un combat singulier[5]; mais ce prince, loin d'accepter le

[1] *Ibid.* paragr. 4.
[2] *Ibid.* ch. 2.
[3] Xenophon, L. 4 et 5.
[4] Xenoph. L. V, ch. 3, paragr. 4.
[5] *Ibid.* L. VI, ch. 1, paragr. 15.

défi, laissa son pays à la merci[1] des ennemis, et prenant avec lui de grandes sommes d'argent, et ce qu'il y avoit de plus précieux parmi ses trésors, il se retira à la cour de Crésus, roi de Lydie. Cyrus prévit les suites que pouvoit avoir cette démarche, il en sentit les conséquences; et étant certain que l'Assyrien n'avoit envie que de lui susciter des ennemis plus formidables, au lieu de fatiguer ses troupes au siége de la capitale, il retourna vers les frontières de Médie, d'où il étoit parti d'abord pour attaquer l'Assyrie. Là, il disciplina son armée, augmenta sa cavalerie, et attendit que ses espions l'instruisissent des mouvemens des ennemis.

XX. L'Assyrien ne pouvoit trouver un allié plus puissant que Crésus. A un vaste empire que ses ancêtres lui avoient laissé, le Lydien avoit ajouté de grandes conquêtes qu'il avoit faites par la force de ses armes. Il s'étoit rendu maître de toutes les villes que les Grecs avoient fondées en Asie; il avoit conquis la Cilicie et la Phrygie, et se voyoit souverain de presque toute l'Asie Mineure. Il étoit prodigieusement riche, et également ambitieux. Il consulta tous les oracles des pays voisins, qui avoient quelque réputation; et comme celui de Delphes étoit le plus renommé, il y envoya des présens d'une valeur inestimable. L'oracle ne fut pas méconnoissant, il fit des réponses favorables aux demandes de Crésus, mais des réponses générales, qui étoient susceptibles d'une double interpréta-

[1] Herod. L. I, ch. i, 26.

tion, et qui pouvoient mettre à couvert le crédit et l'autorité du dieu, s'il arrivoit que le prince fût malheureux dans ses entreprises. Crésus n'avoit souffert de perte considérable dans la dernière ligue, que par rapport à sa réputation. Il vouloit s'en venger; et cette disposition facilita au roi d'Assyrie les moyens de l'engager à faire une nouvelle alliance, plus forte que la première, contre celui qui l'avoit vaincu.

XXI. Crésus, avant que de s'engager dans l'alliance du roi d'Assyrie, consulta son oracle favori. Le dieu lui répondit que quand il auroit passé le fleuve du Halys, qui séparoit ses terres de la Cappadoce, il détruiroit un vaste empire. Sur ces assurances, il se promettoit un succès infaillible, dont l'étendue de sa puissance sembloit lui répondre autant que les prédictions du dieu de Delphes. Il fit entrer dans sa ligue tous les Grecs [1] de son obéissance, il envoya même à Sparte pour demander du secours. Les Egyptiens lui fournirent aussi environ six vingt mille hommes. Il se mit donc à la tête d'une nombreuse [2] armée. Après avoir passé le fleuve du Halys, il alla se camper à Ptérie *, et de-là il ravagea toutes les provinces voisines.

XXII. Au bruit de la marche des ennemis, les troupes de Cyrus [3] d'abord un peu découragées; mais

[1] Xenoph. L. VI, ch. 2, parag. 5.

[2] Herod, L. I, ch. 75.

* C'est le nom de la province et de la ville, près de Synope et du Pont-Euxin.

[3] Xenoph. *Ibid.* paragr. 6.

il les ranima par une harangue, où il leur fit voir qu'elles marchoient contre un ennemi qui étoit à moitié défait, puisqu'il leur avoit tourné le dos dans la première bataille. Les richesses de Lydie étoient un puissant motif pour exciter leur valeur; et quand elles considéroient d'un côté qu'elles ne hasardoient rien, et qu'elles n'avoient pour ainsi dire rien à perdre, et que de l'autre elles envisageoient ce qu'elles pouvoient gagner, si elles remportoient la victoire, leur courage renaissoit, et elles témoignoient une extrême impatience de marcher aux ennemis. Cyrus laissa la troisième partie des Mèdes à Cyaxare, et se mit en marche avec le reste de ses troupes. Il envoya des exprès aux Ioniens, pour les solliciter à se révolter contre leur vainqueur [1]; mais ils furent mal reçus: les forces de Crésus étoient si grandes, que les Ioniens n'osoient faire aucune tentative pour recouvrer leur liberté, dans un tems où tous leurs efforts n'auroient fait que tourner à leur honte, et qu'appésantir le joug de leur servitude.

XXII. Dans la disposition où étoient les deux armées, elles ne pouvoient différer long-tems à en venir aux mains. La cavalerie Lydienne étoit [2] très-nombreuse; mais Cyrus fut assez heureux pour faire servir ce grand nombre à son avantage. Il avoit

[1] Herodote.

[2] Xenophon, L. VII, ch. 1. Herodote dit que le succès du premier combat fut douteux, et donne une description de la seconde bataille, très-semblable à celle que Xenophon fait de celle-ci, L. I, ch. 20. Polyæn. L. VII, ch. 6. paragr. 7.

plusieurs chameaux dans son armée : il ordonna qu'on les rangeât contre la cavalerie ennemie. Aussitôt que les chevaux Lydiens virent les chameaux à une certaine distance, ils rompirent leurs rangs, entrèrent en fureur, renversèrent les cavaliers, et les foulèrent aux pieds, et répandirent par toute l'armée une affreuse confusion, que Cyrus augmentoit encore en portant la terreur de ses armes par-tout où le désordre étoit le plus grand. L'armée des Lydiens fut entièrement défaite en peu de tems *. Il n'y eut que les Egyptiens [1] qui se défendirent avec un noble courage. Abandonnés par leurs amis, ils se réunirent en un corps, et soutinrent toute la fureur des vainqueurs. Cyrus fut touché de voir de si braves troupes dévouées à la mort : il leur envoya offrir des conditions honorables, s'ils vouloient mettre les armes bas, et se rendre. Ils demandèrent seulement qu'on ne les obligeât jamais à combattre contre Crésus, et promirent de servir les Perses contre tout autre ennemi. Cyrus consentit à ces conditions, et les prit tous à son service. Dans la suite, ils s'établirent en Perse, où le roi leur donna plusieurs villes, dont leur postérité demeura en possession après eux.

XXIV. Crésus rassembla les débris de son armée [2], et se retira à Sardis **. La plupart des trou-

* La quatrième année de la cinquante-huitième olympiade, avant J. C. 545.

[1] Xenoph. L. VII, ch. 1, paragr. 16, 21.

[2] *Ibid.* ch. 2, paragr. 1. Herodote, L. I, ch. 77.

** Sardes, capitale de la Lydie.

pes des autres nations s'en retournèrent dans leur pays ; le roi leur en ayant donné la permission, après leur avoir fait promettre qu'elles reviendroient à son secours dans cinq mois. Le prince Lydien fut extrêment surpris, lorsque Cyrus, au lieu de faire reposer ses troupes après la bataille, se mit en marche pour l'assiéger dans sa capitale. Il arma en diligence tout ce qu'il put lever de troupes dans les terres de son obéissance, et alla au-devant des Perses. Mais il fut défait sans beaucoup de résistance, et immédiatement après, le vainqueur mit le siége devant la ville. Crésus envoya des ambassadeurs à ses alliés, pour leur demander un prompt secours [1]. Mais la ville de Sardis * fut prise le quatorzième jour du siége, avant que ses alliés pussent la secourir. Cyrus voyant que cette place [2] étoit très-forte, l'attaqua par un endroit qu'on regardoit comme innaccessible, et où l'on n'avoit presque point mis de troupes pour le défendre. Un soldat Perse vit un des soldats de la garnison, qui, ayant laissé tomber son casque, descendit, quoiqu'avec difficulté, par cet endroit, pour le ramasser, et remonta par le même chemin. Le lendemain, il profita de cette découverte : il monta par le même endroit, et fut suivi d'abord par quelques Perses, ensuite par un plus grand nombre. Ainsi fut prise la ville de Sardis. Cyrus avoit défendu de la piller. Mais, nonobstant ses ordres,

[1] Herodot. L. I, ch. 81.

* La même année.

[2] Herodot. L. I, ch. 85.

les soldats, avides du butin, coururent d'abord au pillage.

XXV. L'INFORTUNÉ prince [1] fut pris dans sa capitale. Il étoit si fort abattu de tristesse, qu'il se soucioit peu de la vie, et ne pensoit nullement à se mettre en sûreté. Un soldat alloit le tuer sans le connoître, lorsqu'un de ses fils, qui jusqu'alors avoit été muet, fit un si grand effort, que, sa langue se déliant dans le moment, il cria au Perse de ne pas tuer le roi. Ces paroles sauvèrent la vie à Crésus; on se saisit de lui, et on le mena à Cyrus. Xénophon dit que Cyrus le reçut d'abord avec beaucoup d'humanité. Mais le plus grand nombre des historiens rapportent sur l'autorité d'Hérodote, qu'il ordonna qu'il fût brûlé vif avec quatorze jeunes Lydiens, soit pour les offrir, comme les prémices de sa victoire, à quelque dieu à qui il eût fait vœu de les sacrifier par une religion barbare qui étoit peu en usage parmi les anciens, ou peut-être, comme ajoute Hérodote, pour voir s'il se présenteroit quelque dieu pour délivrer un prince qui étoit si célèbre par sa piété. Quand Crésus [2] fut sur le bucher, quoiqu'il dût être tout occupé de son malheur, il se souvint du sage Athénien qui lui avoit dit « qu'il n'y avoit point d'homme qu'on pût « appeller heureux pendant qu'il vivoit, et par trois « fois il appella Solon à haute voix ». Cyrus qui l'avoit entendu, ordonna à ses interprètes de lui deman-

[1] Herodot. L. I, ch. 86. Aul. Gell. L. V. Valer. Max. L. V. ch. 4, Ex. 6.

[2] Herodote Plut. in Solone, Cic. in Fin. L. III, ch. 22.

der qui étoit celui qu'il appelloit. Ils s'approchèrent du bucher pour lui parler, mais Crésus garda d'abord un profond silence. Enfin les interprètes le pressant de répondre : « J'appelle, dit-il, un homme pour qui j'ai une grande vénération, un sage « que je voudrois que tous les rois pussent avoir « toujours auprès d'eux pour s'instruire par sa conversation, et dont je préférerois la compagnie à « tous les trésors du monde. Solon philosophe d'Athènes, vint autrefois à ma cour. Il vit ma gloire, « mes richesses et ma puissance, dans le tems que « j'étois au comble de la prospérité. Il en fit peu de « cas, et avec une généreuse liberté, il me fit voir « la vanité et l'incertitude de tous les biens qu'on « peut posséder ici bas. Je comprens maintenant ce « que me disoit ce grand phisolophe, et je l'éprouve « par moi-même ». Tandis qu'il parloit de la sorte, le feu étoit déjà allumé. Cyrus ayant appris de ses interprètes ce que Crésus leur avoit dit, se souvint qu'il étoit homme. La crainte d'être un jour puni de la rigueur avec laquelle il traitoit cet infortuné prince, lui inspira des sentimens plus modérés. Il commanda qu'on éteignît le feu, et qu'on descendît du bucher Crésus et les jeunes Lydiens. Le feu étoit déjà trop allumé, et on fit de vains efforts pour en arrêter la violence. Mais le ciel qui étoit serain, se couvrit tout d'un coup d'un nuage épais, et il tomba une grosse pluie qui fit ce que les Perses n'avoient pu faire. Cyrus demanda au roi des Lydiens les raisons qui l'avoient engagé à déclarer la guerre aux Perses qui ne lui avoient jamais fait

aucune

aucune injure. Crésus en rejetta tout le blâme sur sa malheureuse destinée, et sur le dieu des Grecs qui l'avoit précipité dans sa ruine lorsqu'il ne s'attendoit à rien moins. Cyrus prit cette réponse en bonne part; il ordonna qu'on lui ôtât ses fers, il le fit asseoir auprès de lui, et depuis ce tems-là il eut toujours une grande vénération pour son prisonnier, lui demandant avis, et suivant ses conseils dans les affaires les plus importantes et les plus difficiles.

XXVI. Crésus peu de temps après la prise de Sardis, lui donna un avis [1], dont il se trouva bien. Voyant les troupes de Cyrus empressées à piller la ville, il lui demanda la permission de parler, et Cyrus lui ordonna de dire librement ce qu'il pensoit. « Seigneur, lui dit Crésus, que veut donc cette « multitude de gens de guerre, et pourquoi mar-« quent-ils tant d'empressement? Ils ruinent votre « ville, lui répondit Cyrus, et pillent vos trésors. « Non, seigneur, reprit Crésus, ce n'est pas ma « ville qu'ils ruinent, puisque je n'y ai plus rien; « dites plutôt qu'ils pillent, emportent, et dissi-« pent ce qui est à vous. Les Perses sont naturelle-« ment fiers, mais ils sont pauvres. Si vous leur « abandonnez cette ville, et que vous leur laissiez « piller les trésors qu'elle renferme, vous devez « vous attendre que plus ils auront amassé de ri-« chesses, plus ils seront disposés à se révolter. « Mettez donc des gardes à toutes les portes pour

[1] Herod. L. I, ch. 88 et 89.

« empêcher vos troupes d'emporter un si riche bu-« tin. Ces trésors, si vous voulez les conserver, « sont un fonds sûr qui vous sera d'un grand se-« cours le reste de votre règne. Si au contraire, « vous souffrez qu'on ruine entiérement la ville de « Sardis, vous y perdrez vous seul, et vous sentirez « un jour la grandeur de cette perte ». Cyrus écouta ce discours avec joie, il approuva l'avis que Crésus lui donnoit, et lui en témoigna même sa reconnoissance, et fit cesser le pillage. Pour recouvrer une partie du butin que ses troupes avoient déjà enlevé, il plaça, suivant l'avis de Crésus, quelques gardes aux portes, qui empêchèrent les soldats d'emporter hors de la ville ce qu'ils avoient pris, afin d'en consacrer la dixiéme partie à quelque dieu.

XXVII. Aussitôt que les Ioniens et les Eoliens [1] eurent appris que Cyrus avoit conquis la Lydie, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets aux mêmes conditions que Crésus leur avoit accordées. Mais comme ils avoient auparavant refusé ses offres, il ne se crut pas obligé d'accepter les leurs. Il fit seulement une exception en faveur des Milésiens. Les autres Ioniens s'assemblèrent pour lever des troupes, afin d'être en état de se défendre si on les attaquoit. Ils députèrent même à Sparte pour demander du secours. Mais les Lacédémoniens [2] ne purent se résoudre à entreprendre une guerre contre un prince si puissant. Ils lui envoyèrent seulement pour

[1] Herod. L. I, ch. 141.

[2] Herodot. L. I, ch. 152 et 153.

la forme, un ambassadeur pour lui dire de leur part de ne pas faire de mal à aucune ville Grecque, que Sparte ne le souffriroit point, et qu'elle regarderoit l'injure qu'il feroit à toute autre ville Grecque comme faite à elle-même. Cyrus fut surpris du discours que lui tînt l'ambassadeur, il méprisa sa fierté insolente, et lui dit que, si les dieux lui conservoient la vie, et qu'il eût le tems, il donneroit aux Lacédémoniens matière à parler, non des maux de leurs alliés, mais de leurs propres malheurs. Regardant la conquête des Ioniens comme une entreprise trop peu considérable pour l'occuper lui-même, il en laissa le soin au gouverneur qu'il avoit établi à Sardis, et se mit en marche avec son armée pour retourner en Orient.

XXVIII. Il n'étoit pas encore loin de Sardis [1], lorsque les Lydiens se révoltèrent. Pactyas qui étoit d'une des premières familles de Lydie, étoit à leur tête. Cyrus lui avoit confié la garde des trésors qu'il avoit trouvés dans cette ville opulente. Ces trésors contenoient des richesses immenses. Pactyas en employa une partie à soudoyer des troupes auxiliaires, outre les Lydiens à qui il avoit fait prendre les armes, et avec ces secours il assiégea le gouverneur dans sa capitale. Cyrus fut extrêmement irrité, lorsqu'il apprit que les Lydiens avoient abusé de sa clémence. Sa colère eût sans doute été fatale à toute la nation, si Crésus ne se fût trouvé auprès de lui pour l'appaiser. « Seigneur, lui dit

[1] Herodot. *ibid.* ch. 155 et 156.

« cet illustre prisonnier, tournez toute votre vengeance contre ceux qui ont été les premiers auteurs de la révolte. Pactyas à qui vous avez confié « la garde des trésors, est la cause des troubles qui « vous irritent si justement; il a commis un crime; « qu'il en reçoive la punition. Quant aux Lydiens, « contentez-vous de les mettre hors d'état de se soulever à l'avenir. Envoyez quelqu'un pour leur défendre d'avoir des armes, et pour leur ordonner « de porter des habits magnifiques et sans ceinture, « de chausser des brodequins, de faire apprendre « à leurs enfans à jouer des instrumens, à chanter, « et à se livrer à toutes sortes de débauches. Vous « verrez bientôt des hommes changés en femmes, « et vous n'aurez plus à craindre, ni vous, ni vos « successeurs, qu'ils ne se révoltent dans la suite ». Cyrus naturellement porté à la clémence, suivit volontiers le conseil de Crésus. Il fit venir Mazares, et l'envoya en Lydie avec de nouvelles troupes pour exécuter ses ordres. Quand Pactyas vit que ces troupes approchoient de Sardis, il prit l'épouvante, et son armée se dispersa bientôt. Mazares fit savoir aux Lydiens les ordres de Cyrus. Ils furent obligés de se soumettre à tout [1], et en peu de tems ils se plongèrent dans la mollesse, que jamais ils ne s'en relevèrent; de sorte qu'on peut dire qu'ils se rendirent plus remarquables par leur vie efféminée qu'ils n'avoient jamais été par leur grandeur.

XXIX. Mazares fit la guerre aux peuples des

[1] Herodot. L. I, ch. 157. Polyæn, L. VII, ch. 6, paragr. 4, Justin. L. I, ch. 7.

côtes maritimes qui avoient aidé Paetyas dans sa révolte; il fit des courses dans toute la vaste plaine, qu'arrose le Méandre, et subjugua les Priéniens [1] et les Magnésiens. Mais il tomba malade au commencement de cette guerre, et mourut sans la pouvoir terminer. Il eut pour successeur le fameux Harpage [2] qui continua son entreprise, et qui acheva en peu de tems la conquête de l'Ionie. Les Cariens furent aussi subjugués sans beaucoup de résistance. Les forces que Cyrus envoya contr'eux, les trouvèrent divisés en plusieurs factions et acharnés les uns contre les autres. Au lieu de s'unir tous ensemble contre l'ennemi commun, chaque faction en particulier envoya solliciter l'armée des Perses de lui donner du secours pour réduire ses adversaires. Le général leur donna à tous de bonnes espérances. Quand ils l'eurent reçu dans leur ville, il ne fit usage de sa puissance que pour leur avantage commun, en mettant fin à leur division. Il se fit même tellement aimer de tous, que lorsque Cyrus lui envoya demander s'il avoit besoin d'un plus grand nombre de gens de guerre pour achever ou pour assurer sa conquête, il fit réponse qu'il n'avoit pas même besoin des troupes qu'il avoit actuellement; et lorsqu'il fut rappellé de Carie, les habitans du pays envoyèrent demander en grace à Cyrus de le continuer dans son gouvernement.

XXX. Pendant ce tems-là Cyrus, après avoir

[1] Herod. L. I, ch, 60.

[2] Voyez dans Herodote les particularités de cette guerre Xenoph. L. VII, ch. 4, paragr. 1, 4.

subjugué le royaume de Phrygie par ses lieutenans [1], continua en personne la conquête de la haute Asie. Il prit avec lui des troupes des différentes nations qu'il avoit réduites sous son obéissance, non pas de toutes, mais seulement de celles dont il avoit sujet de croire qu'elles ne lui étoient soumises que par contrainte, et qu'elles profiteroient volontiers de l'occasion de se révolter si elle se présentoit, et il eut soin de ne leur donner pour armes que des frondes. Avec ces troupes [2], il conquit la Phrygie supérieure, la Cappadoce, et l'Arabie. Nous n'avons point de relation particulière de ce qui se passa dans cette guerre. Le grand nombre des victoires de Cyrus a fait négliger aux historiens de rapporter les plus aisées; Hérodote [3] dit expressément que c'est pour cette raison qu'il les a passées sous silence. Il n'y a que celles qui lui coûtèrent plus de peines, et qui furent accompagnées de circonstances plus considérables, qui ont été rapportées un peu plus au long. Cyrus arma quarante mille cavaliers Perses avec les armes des nations qu'il avoit subjuguées, et de la cavalerie qu'il prit sur elles, il augmenta considérablement ses anciennes troupes. Après cela il marcha contre Babylone avec une armée presqu'innombrable.

XXXI. Hérodote [4] parle d'une action de Cyrus, qui ne lui fait pas d'honneur si elle est vraie. En

[1] Xenophon, L. VII, ch. 4, paragr. 5.
[2] *Ibid.* paragr. 9.
[3] Herodot. L. I, ch. 177.
[4] Id. *ibid.* ch. 189.

marchant vers Babylone, lorsqu'il fut arrivé à la rivière de Gyndes *, il fit de vains efforts pour la passer, elle n'étoit point guéable. Tandis qu'il attendoit quelques batteaux, un de ces chevaux blancs qu'on appelle *sacrés*, sauta brusquement à l'eau pour gagner l'autre côté, mais la rapidité du fleuve l'emporta, et il fut englouti dans les eaux. Cyrus fut si irrité de cette perte, qu'il dit publiquement qu'il le rendroit si petit, que dans la suite on le pourroit passer sans se mouiller les genoux. Pour effectuer cette importante menace, il occupa toute son armée pendant tout l'été à faire trois cens soixante canaux pour partager le fleuve en autant de lits, et le printems suivant il continua sa marche vers Babylone. Les plus grands hommes sont [1] capables des actions les plus petites; et quoique celle-ci s'accorde peu avec le reste de la vie de Cyrus, nous n'aurions aucun prétexte pour la révoquer en doute, si elle étoit rapportée par un auteur plus digne de foi qu'Hérodote, d'après qui tous les autres l'ont copiée.

XXXII. Les Babyloniens avoient mis une armée

* Rivière qui descend du mont Taurus par le pays des Maticniens et des Dernéens, et se jette dans le Tigre. Cellarius a averti dans son savant ouvrage, qu'au L. XI des annales de Tacite, les manuscrits portent le Sindes, au lieu de Gindes, qu'on lit mal à propos dans les anciennes éditions, parce qu'il est question en cet endroit de Tacite, d'une autre rivière. Cette correction, que M. l'abbé Brotier a adoptée dans ses notes sur Tacite, se trouve indiquée dans l'édition de Tacite, *in-fol.* Paris, 1608.

[1] Voyez Senec. de Ira, L. III, ch. 21.

en campagne [1] pour aller au devant de Cyrus. Mais après un combat qui ne dura pas long-tems, ils se retirèrent dans leur ville. Comme ils savoient depuis long-tems que le roi des Perses ne pouvoit demeurer en repos, et qu'il attaquoit également toutes les nations l'une après l'autre, ils avoient fait des provisions de vivres pour plusieurs années. Ainsi ils se croyoient en sûreté dans leurs murailles; et un siége ne les épouvantoit pas. La description que les anciens nous donnent de cette ville, ressemble si fort à un roman, qu'il n'y a que leur accord dans la plupart des circonstances de cette description qui puisse nous porter à la croire. Il est certain que la grandeur et la force de Babylone, aussi bien que la hauteur et l'épaisseur de ses murailles, sont extrêmement surprenantes, et que le fleuve de l'Euphrate sur lequel elle étoit bâtie, étoit si profond et si large, qu'il faisoit sa principale sûreté. En effet ce fleuve avoit deux stades de [2] largeur. D'ailleurs, comme nous avons déjà dit, les Babyloniens avoient eu le tems de faire toutes sortes de provisions; l'histoire nous apprend qu'ils en avoient pour vingt ans [3]. Par ce moyen, ils s'étoient mis hors de danger d'être obligés par la famine de se rendre. C'étoit néanmoins, à ce qu'ils croyoient, le seul moyen de prendre Babylone.

XXXIII. Quand Cyrus eut visité les murailles et les fortifications [4] de Babylone, il fut convaincu qu'il

[1] Herodot. L. I, ch. 190.

[2] Xenophon, L. VIII, ch. 5, paragr. 5.

[3] Id. *Ibid.* paragr. 7.

[4] *Ibid.* paragr. 4.

n'étoit pas possible de réduire cette ville par la force des armes; il comprit en même tems qu'il n'y avoit pas plus d'espérance de la réduire par la famine. On dit qu'il se trouva alors dans une grande perplexité, et qu'il ne savoit quel parti prendre. Mais la honte d'abandonner son entreprise, et l'envie d'augmenter le nombre de ses victoires, le firent résoudre à continuer le siége. Son esprit, dont la pénétration répondoit à l'étendue de ses projets, lui fournit enfin un stratagéme qui fut fatal aux assiégés. Il investit la ville, et fit faire autour des murs une large et profonde tranchée. Il en fit jetter la terre sur le bord, du côté de Babylone [1]; il y bâtit des tours, et y mit des sentinelles. Tandis que les Perses s'occupoient à ces travaux, les assiégés paroissoient sur leurs remparts, et se mocquoient de leurs efforts. Cyrus souffrit patiemment leurs railleries et leurs insultes, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de s'en venger. Enfin il apprit que les Babyloniens se disposoient à célébrer une fête [2] solemnelle, et qu'ils devoient passer toute la nuit dans les plaisirs et dans les divertissemens. L'occasion étoit trop belle pour n'en pas profiter. Dès que le soir fut venu, il ordonna à une partie de ses troupes d'ouvrir des fossés depuis la tranchée jusqu'au fleuve. L'eau entra dans ses fossés, et le fleuve qui couloit au travers de la ville, et qui auparavant étoit plus profond que la hauteur de deux hommes, devint en peu de tems guéable.

[1] *Ibid.* paragr. 6,

[2] Dan. v.

XXXIV. Cyrus [1] envoya un détachement de cavalerie et d'infanterie pour en examiner la profondeur, et voyant que les eaux étoient assez basses, il entra dans la ville à la tête de ses troupes *. Il n'y trouva pas la moindre résistance. On étoit accoutumé à entendre du bruit cette nuit-là, parce qu'on ne pensoit qu'à se réjouir. Ainsi on ne distinguoit point le bruit que faisoient les Perses en entrant, d'avec celui des assiégés qui se divertissoient. D'ailleurs Cyrus avoit ordonné à ses troupes d'imiter autant qu'ils pourroient les cris des Babyloniens, et le bruit qu'ils faisoient au milieu de leurs réjouissances. Il fit marcher les Perses droit au palais du roi. Les portes en étoient déjà fermées. Il y avoit encore quelques gardes, mais ils ne pensoient qu'à se réjouir, et n'étoient pas en état de faire résistance. Le roi qui étoit dans son palais, ayant entendu quelque tumulte, ordonna qu'on ouvrit les portes pour voir ce que c'étoit. Sans savoir ce qu'il faisoit, il sortit lui-même le cimeterre à la main, et se mit à la tête de ses gardes; mais il ne résista pas long-tems, il fut tué tout d'abord avec la plupart de ceux qui combattoient auprès de lui, et le reste fut bientôt dispersé. Cyrus étant maître du palais, envoya des troupes par la ville, avec ordre de passer au fil de l'épée tous ceux qu'elles trouveroient dans les rues, et fit publier que tous

[1] Xenophon, *ibid.* paragr. 8 et 11. Polyæn. L. VII, ch. 6. paragr. 6.

* La seconde année de la soixantième olympiade, avant J. C. 539.

les Babyloniens eussent à rester dans leurs maisons sur peine de la vie. « La ville étoit si grande [1], que « ceux qui en habitoient les extrémités, étoient déjà « pris, pendant que ceux qui demeuroient au mi- « lieu ignoroient que les ennemis s'en fussent ren- « dus maîtres ». Quand le jour fut venu, et que ceux qui gardoient les remparts, eurent appris que le roi avoit été tué [2], et que les Perses s'étoient emparés et du palais et de la ville, ils mirent tous les armes bas, et se rendirent à la discrétion du vainqueur.

XXXV. La conquête de Babylone fut également glorieuse et avantageuse à Cyrus; elle lui asseura l'empire de l'Orient sans aucune opposition. Il désarma tous les citoyens, et fit mettre leurs armes dans les forteresses; de sorte qu'on savoit où les trouver au besoin. La plus grande partie des dépouilles de cette ville opulente furent employées à bâtir des temples et à établir des revenus pour le service des dieux. Cyrus ordonna aux Babyloniens de s'occuper [3] à labourer la terre, et de payer des tributs. Ces tributs étoient si considérables, à cause de la fertilité du pays où étoit située [4] Babylone, que dans la division de l'empire des Perses en provinces, qui devoient fournir au roi et à ses armées tout ce qui leur étoit nécessaire, Babylone et le pays d'alentour le leur fournissoient quatre mois

[1] Herodote, L. I, ch. 191.
[2] Xenophon. L. VII, ch. 5, paragr. 12.
[3] *Ibid.* L. III.
[4] Herodote, L. I, ch. 192.

de l'année, et le reste de l'Asie pour les huit autres mois.

XXXVI. Xénophon [1] nous apprend qu'après la conquête de Babylone Cyrus commença à prendre un air de majesté, à avoir une cour et des gardes, appareil nécessaire dans une si grande ville, qui n'avoit pas encore goûté le gouvernement de ce nouveau maître, et dont la fidélité n'étoit pas encore sûre. Ses premiers gardes étoient des eunuques [2], mais outre cela il avoit dix mille Perses qui veilloient continuellement dans son palais. Pour empêcher que le reste des Perses, qui étoient la partie la plus considérable de son armée, quoique la moins nombreuse, ne s'abandonnassent à l'oisiveté et à la paresse, qui n'est que trop ordinaire à ceux qui ont fait de grandes conquêtes, il voulut que les Perses des premières familles fussent auprès de lui, et le suivissent tous les jours. « Par ce moyen, « leur dit-il, vous serez témoins de la conduite de « votre prince [3]. Vous verrez si je m'applique avec « soin à régler les affaires, ou si je me rends cou- « pable de quelque négligence; et tandis que vous « remarquerez que je ferai mon devoir, vous ne « manquerez point au vôtre. Le bien que vous ferez « ne sera point sans récompense. J'honorerai ceux « qui rempliront bien leurs devoirs, je leur don- « nerai des marques de mon affection, et les récom- « penserai selon leur mérite; quant à ceux qui sont

[1] Xenophon, L. VII, paragr. 20.
[2] *Ibid.* Paragr. 24.
[3] Paragr. 26.

« d'un rang inférieur, je les encouragerai aussi à « bien employer leur tems, et à s'appliquer aux de- « voirs de leur état, et ils n'auront pas sujet de se « repentir d'avoir bien fait. Appliquons-nous aussi « à bien élever les enfans qui nous naîtront dans ce « pays, mais sur-tout à leur donner bon exemple. « Notre postérité édifiée par notre conduite, de- « viendra infailliblement vertueuse, elle renoncera « au vice, réprimera ses mauvaises inclinations, et « ne cherchera qu'à se distinguer dans les plus nobles « exercices qui sont l'unique moyen de s'avancer ». C'est ainsi que Xénophon fait parler fort à propos ce sage conquérant.

XXXVII. Suivant ces réglemens, tandis que Cyrus vécut, la noblesse Persane se rendoit tous les jours auprès de lui à cheval et armée de lances; elle le suivoit par-tout, et attendoit qu'il l'employât à quelque chose ou qu'il la renvoyât. Rien ne pouvoit avoir de plus heureuses suites pour la postérité, si les successeurs de Cyrus eussent été comme lui. Mais quoique les rois suivans eussent soin d'observer une coutume qui leur faisoit tant d'honneur, et qu'ils obligeassent toujours les nobles à venir prendre l'ordre chaque jour et à les accompagner par-tout: cependant, lorsque le prince ne donna plus lui-même de bons exemples, et qu'il n'eut plus soin de récompenser ceux qui le méritoient, les nobles devinrent bientôt négligens à remplir leurs devoirs; cette négligence se communiqua à ceux qui étoient au-dessous d'eux. et elle causa peu à peu la ruine de l'empire de Perses.

XXXVIII. Une si longue suite de prospérités ne fit point oublier à Cyrus ce qu'il devoit aux dieux : au contraire, sa piété augmentoit à proportion de son [1] bonheur. Les mages étoient un ordre de prêtres fort considérable dans l'Orient. Si ce ne fut pas Cyrus [2] qui les établit dans l'empire de Perse, où nous voyons en effet qu'ils étoient établis avant son règne, il est certain au moins qu'il les mit sur un meilleur pied. Il fit des constitutions et des réglemens pour eux ; il leur ordonna de chanter les hymnes tous les matins, et d'offrir tous les jours des sacrifices aux dieux qu'ils jugeroient à propos d'adorer. Les sujets imitant la piété de leur prince, l'autorité des mages devint très-grande ; mais par une noire ingratitude, ils abusérent de leur pouvoir pour se soulever contre le fils de leur bienfaiteur, et pour mettre un imposteur de leur ordre sur le trône. Cette entreprise leur fut fatale, leur fourberie fut découverte, et ils tombèrent dans un mépris général, d'où la sainteté de leur caractère ne pût jamais les relever.

XXXIX. Cyrus ne réussit pas de même dans l'établissement d'une autre coutume [3] qu'il introduisit à sa cour. Il prit lui-même l'habit de Mède, et ordonna à la noblesse Persanne, qui fréquentoit la cour, de le porter comme lui. L'habit des Mèdes avoit beaucoup plus de grace que l'habit des Perses; il cachoit parfaitement les défauts du corps, et la

[1] Xenophon, L. VIII, ch. 1, paragr. 8.
[2] Voyez Herodot. L. I, ch. 140. Cic. de Divin. L. I, c. 23.
[3] Xenophon, L. VIII, ch. 1, paragr. 14.

hauteur de leur chaussure donnoit une certaine majesté qu'on regardoit dans tout l'Orient comme essentielle à la grandeur. C'étoit en imposer à la multitude, qui a ordinairement une grande vénération pour une certaine pompe extérieure, et qui se laisse prendre à un beau dehors: c'étoit un moyen court et certain pour mettre les supérieurs à couvert du peuple. Ce fut dans cette même vue qu'il permît à ceux qui n'avoient pas d'assez beaux traits, ni un air assez majestueux pour s'attirer les respects du peuple, de chercher des ornemens extérieurs, et de se peindre pour paroître plus vénérables. Quoiqu'il lui fut facile de prévenir pendant sa vie les mauvaises suites que pouvoient avoir ces dangereuses coutumes, on ne peut nier qu'elles ne tendissent à rendre les princes et les nobles, sinon trop hauts et trop fiers à l'égard de leurs inférieurs, du moins trop efféminés et luxurieux. On sait assez qu'elles produisirent ces tristes effets dans un degré éminent. Le luxe et la mollesse sont un poison qui se communique avec autant de subtilité que de promptitude, et on ne peut en éviter trop soigneusement les premières approches.

XL. Cyrus fit un fort long séjour à Babylone [1]. Quand il vit qu'il s'étoit suffisamment assuré cette importante conquête, il résolut de faire un voyage en Perse. Ses troupes s'étant rendues vers les frontières, il partit pour aller trouver Cyaxare son oncle [2], et lui fit plusieurs présens. Cyaxare le reçut

[1] Xenophon, L. VIII, ch. 5, paragr. 1.

[2] *Ibid.* paragr. 9.

avec beaucoup d'amitié, et lui offrit en mariage sa fille unique, héritière de l'empire de Médie. Cyrus accepta ces offres avec reconnoissance. Mais comme son père et sa mère étoient encore vivans, il pria son oncle de lui permettre d'attendre leur consentement, qu'il étoit sûr d'obtenir [1] dès qu'il le demanderoit. Qui pourroit exprimer quelle fut la joie de son père, lorsqu'il le revit après une si longue absence? Cambyse fit aussitôt convoquer une assemblée de la nation [2]. Il exhorta son fils qui étoit alors à la tête d'un vaste empire, à faire une alliance avec les Perses, par laquelle il s'engageroit à les défendre contre quiconque viendroit les attaquer, ou feroit quelqu'entreprise contre leurs libertés, les Perses s'engageant de leur côté à secourir Cyrus contre tous ses ennemis, soit étrangers, soit domestiques, à condition que Cyrus, lorsqu'il auroit succédé à la couronne de Perse par la mort de son père, feroit toujours des sacrifices pour son peuple, tandis qu'il demeureroit en Perse, et que quand il seroit absent dans quelqu'autre partie de son empire, quelqu'un de la famille royale feroit ces sacrifices à sa place et en son nom. Les gouverneurs, magistrats et principaux officiers de Perse consentirent à ces conditions: ils confirmèrent le traité par des sermens solemnels; et Xénophon dit que ce traité s'observoit encore inviolablement de son tems.

XLI. Cyrus ne fit pas un long séjour en Perse.

[1] Paragr. 11.

[2] Paragr. 12 et 13.

Dè

Dès qu'il eut obtenu le consentement [1] de ses parens pour son mariage, il s'en retourna en Médie pour le célébrer. On dit que la fille de Cyaxare, qu'il épousa, étoit une princesse d'une admirable beauté. Il ne demeura pas plus de tems dans cette province, qu'il n'en falloit pour la solemnité de ses nôces; et aussitôt après la célébration de son mariage, il mena sa nouvelle épouse avec lui à Babylone. Il avoit dessein de faire de cette ville le siége de son empire, tandis que son père et son oncle vivroient; ils étoient l'un et l'autre fort avancés en âge, lorsqu'il se maria.

XLII. Pour affermir ses sujets dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée [2], il crut qu'il étoit nécessaire d'envoyer des gouverneurs avec des troupes dans les provinces qu'il avoit conquises. Il avoit déjà mis des gouverneurs dans plusieurs villes fortifiées; il les continua, et leur laissa toujours la même autorité : de sorte qu'ils dépendoient de lui immédiatement, et n'étoient comptables de leur conduite qu'à lui seul. Ces officiers étoient un puissant moyen pour prévenir les révoltes des gouverneurs de province, dont le pouvoir, d'ailleurs très-grand, étoit limité par celui des gouverneurs des villes, qui pouvoient mettre obstacle à leurs pernicieux desseins; et s'ils osoient se soulever et prendre les armes, ceux-ci avoient des troupes toutes prêtes pour leur opposer. Les successeurs de Cyrus [3] eurent soin

[1] *Ibid.* paragr. 13.
[2] Xenoph. L. VIII, ch. 6, paragr. 1 et 4.
[3] *Ibid.* Paragr. 8.

d'observer la même chose, et eurent toujours des gouverneurs de villes indépendans de ceux des provinces. Ils avoient soin aussi d'envoyer tous les ans dans les provinces quelques-uns de leurs parens ou des premiers de leur cour, pour éclairer la conduite des gouverneurs [1], et pour punir par la déposition ceux qui se trouvoient en faute. La Cilicie, la Chypre, et la Paphlagonie, étant des provinces qui de leur propre mouvement s'étoient jointes à Cyrus contre les Babyloniens, furent exemptes d'avoir des gouverneurs Perses; le roi leur imposoit seulement un tribut modéré.

XLIII. Une autre invention de Cyrus [2] qui ne contribua pas peu à affermir sa puissance, fut l'établissement des postes dans toute l'étendue de son empire. Les princes moins puissans et les républiques moins étendues n'avoient besoin que de couriers ordinaires; et s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire dans leurs états, il suffisoit que leurs couriers fissent un peu plus prompte diligence que de coutume. Mais l'étendue des états de Cyrus étoit si grande, qu'il lui étoit important de prendre des mesures pour être promptement informé de ce qui se passoit dans les provinces les plus éloignées. C'est pourquoi, considérant combien de chemin un bon cheval pouvoit faire en un jour, sans se trop fatiguer, il fit bâtir des écuries à égale distance, c'est-à-dire, à la distance du chemin que pouvoit faire un cheval en un jour, et dans chaque écurie il

[1] *Ibid.* parag. 4.
[2] *Ibid.* paragr. 9.

entretenoit des chevaux et un maître de poste, qui recevoit les lettres, et les faisoit tenir à la poste suivante. Chaque maître de poste fournissoit des chevaux frais aux couriers; et s'il s'agissoit de quelqu'affaire qui demandât une prompte expédition, les couriers marchoient jour et nuit. Cette excellente invention, inconnue jusqu'alors, fut admirée de tout le monde, et fit autant d'honneur à Cyrus qu'elle lui fut avantageuse.

XLIV. Quand Cyrus envoya [1] les principaux d'entre les nobles et ses amis dans les gouvernemens des différentes provinces de son empire, ce fut à condition qu'ils reviendroient l'année suivante à Babylone, avec les troupes qu'ils avoient. Ils s'y rendirent au bout de l'an, selon ses ordres, et il mit sur pied une armée de six vingt mille chevaux, de deux mille chariots armés de faulx, et de six cens mille hommes d'infanterie. Avec cette armée, il subjugua toutes les nations depuis la Syrie jusqu'à la mer Rouge. L'histoire ne nous apprend point les particularités de cette guerre, il n'est guères vraisemblable qu'il s'y soit fait aucune action mémorable. La terreur du nom de Cyrus, et de si prodigieuses forces, étoient plus que suffisantes ou pour empêcher les nations qu'il attaquoit de lui résister, ou pour rendre tous leurs efforts inutiles. A la vaste étendue de pays qu'il conquit dans cette expédition, il ajouta bientôt après l'empire de la Perse et celui de la Médie, par la mort de son père

[1] *Ibid.* parag. 10.

et par celle de son oncle, qu'on croit être morts tous deux, vers ce tems-là, dans un âge fort avancé.

XLV. Une des premières choses que fit Cyrus au commencement de son règne [1] fut une action fort généreuse. Les Juifs, qui étoient un peuple très-ancien, et le plus puissant de la Palestine de Syrie, avoient été subjugués par le dernier roi des Assyriens qui les avoit traités avec barbarie. Leur capitale étoit ruinée; leur temple, qui étoit un édifice également riche et superbe, avoit été d'abord pillé, ensuite brûlé; et on avoit transféré tout le peuple à Babylone et dans les pays voisins. Les Juifs avoient dans les livres de leur religion certaines prophéties, écrites long-tems avant la naissance de Cyrus; ce monarque y étoit nommé par son nom : l'écriture en faisoit un portrait magnifique, et le leur représentoit comme le futur libérateur de leur nation opprimée. Il n'est peut-être pas certain qu'on eût fait voir ces prophéties à Cyrus la première année de son empire. Mais on sait que dès cette première année *, il publia un édit solemnel par lequel il permit aux Juifs de retourner à Jérusalem, et de rebâtir leur temple. Les peuples de chaque pays par où ils devoient passer, avoient ordre de leur rendre toutes sortes de bons offices, et de contribuer, autant qu'ils pourroient, à fournir ce qui leur étoit nécessaire pour leur retour, et pour l'édifice qu'ils vouloient rétablir. Pour sur-

[1] 2 Paralipp. 36. Esdr. 1.

* L'an de Rome 216, avant J. C. 538.

croît de bonté, Cyrus fit rendre aux Juifs tous les vases du temple, que les rois d'Assyrie avoient placés dans quelques-uns des temples de Babylone. Selon les auteurs de cette nation, c'étoient des vases d'un prix immense, et presque incroyable: le présent étoit si considérable qu'entre tous les princes, il ne pouvoit y avoir que Cyrus qui eût une ame assez grande pour le faire.

XLVI. On dit qu'après cela Cyrus marcha contre l'Egypte [1], et qu'il ajouta ce vaste royaume à son empire. Nous ne savons point les particularités de cette expédition; mais, comme nous voyons qu'Amasis étoit roi de cette nation avant ce tems-là, et qu'il resta sur le trône jusqu'après la mort de Cyrus, il est très-vraisemblable que ce prince se soumit d'abord au vainqueur, et que par ce moyen il obtint de sa clémence d'être continué sur le trône, en se reconnoissant dépendant, et en payant un tribut. Quoiqu'il en soit, ce fait n'est appuyé que sur des conjectures; mais il est certain que ce prince, par une fausse politique, donna occasion au successeur de Cyrus de subjuguer toute l'Egypte, et qu'il fut cause de la ruine totale de sa propre famille.

XLVII. Amasis avoit une fille d'une rare beauté [2]. Cyrus en entendit parler, et envoya la demander. Le roi d'Egypte ne pouvoit se résoudre à en-

[1] Xenophon, L. VIII, ch. 6, paragr. 10

[2] Polyæn. L. VIII, ch. 29. Herodote, L. III, ch. 1, raconte ce fait de Cambyse, mais il reconnoît que les Egyptiens le rapportoient à Cyrus.

voyer en Perse cette princesse qu'il aimoit tendrement, sur-tout étant bien informé que Cyrus ne la demandoit que pour augmenter le nombre de ses concubines. Mais d'un autre côté, il craignoit d'encourir par un refus l'indignation d'un si puissant monarque. Il avoit à sa cour une fille d'Apriès son prédécesseur contre lequel il s'étoit révolté, et à qui il avoit enlevé la couronne. Cette princesse s'appeloit Nitetis: sa beauté n'étoit point au-dessous de celle de la fille du roi. Amasis la présenta aux ambassadeurs de Perse, comme étant celle qu'ils demandoient, et l'envoya en cette qualité à Cyrus. Le roi de Perse l'aima beaucoup, et elle fut mère de Cambyse. Elle se servit du crédit qu'elle avoit à la cour pour se venger d'Amasis; elle découvrit la fourberie dont il avoit usé, quoiqu'elle eût tourné entièrement à son avantage, et inspira à son fils tant de haine contre l'Égyptien, qu'aussitôt qu'il se vit sur le trône de Perse, il entreprit une expédition contre l'Egypte, et vengea l'injure de sa mère par la destruction de toute la postérité d'Amasis.

XLVIII. L'EMPIRE de Cyrus [1], qui après cela ne fut plus augmenté, avoit pour bornes, du côté de l'Orient la mer Rouge, au Septentriou le Pont-Euxin, à l'Occident l'île de Chypre et l'Egypte, et au Midi l'Ethiopie. Les extrémités de ce vaste empire étoient presqu'inhabitables pour différentes raisons, les unes par la chaleur excessive, les autres par le trop grand froid, d'autres enfin par la sé-

[1] Xenophon, L. VIII, ch. 6, paragr. 11.

cheresse ou par la trop grande quantité d'eaux. Cyrus vécut presque toujours dans les provinces qui étoient au milieu de son royaume. Il passoit ordinairement l'hiver et l'automne à Babylone, qui étoit dans un pays chaud : il y demeuroit sept mois de l'année. Les trois mois du printems il les passoit à Suze, et les deux mois les plus chauds de l'année à Ecbatane. Par ce moyen, toute l'année étoit pour lui un printems perpétuel, il jouissoit toujours de l'agréable température de la chaleur et du froid modéré qui règnent dans cette belle saison, et ne ressentoit jamais les incommodités ni d'un froid excessif ni des chaleurs brûlantes. Mais quoiqu'il ne visitât que très-rarement les provinces de son empire les plus éloignées, il jouissoit néanmoins de tout ce qu'elles produisoient de plus beau et de plus délicieux : charmés du bonheur qu'ils goûtoient sous le gouvernement d'un si bon prince, les peuples de toutes les provinces de son empire se faisoient un plaisir de lui marquer leur vive reconnoissance, en lui envoyant tout ce que leur pays produisoit de plus beau et de plus exquis, et se trouvoient trop heureux lorsque ce prince vouloit bien accepter leurs présens.

XLIX. La plupart des auteurs qui ont parlé des exploits de Cyrus, mettent au nombre de ces exploits une guerre contre les peuples de la Scythie. Mais ils conviennent généralement que cette guerre lui réussit très-mal, ou du moins ils conviennent qu'elle ne se termina pas aussi heureusement que les autres, par l'entière conquête de la nation con-

tre laquelle il l'avoit entreprise. C'est peut-être pour cette raison que Xénophon n'a point parlé de cette expédition également dangereuse et téméraire; expédition d'ailleurs dont l'histoire ne nous apprend aucune circonstance particulière sur laquelle nous puissions absolument compter, sinon que Cyrus en entreprit une de cette nature. Les historiens parlent de la situation du pays et des noms de ses habitans, avec une différence tout-à-fait surprenante; ils ne s'accordent point sur le nom du prince contre lequel il fit cette guerre: on ne sait pas même bien sûrement si c'étoit un roi ou une reine; le tems, les événemens, et la fin de cette expédition sont rapportés par les auteurs avec la même diversité.

L. Dans toute l'histoire de cette guerre, je ne sais qu'un seul fait sur lequel on puisse compter, parce qu'il est rapporté par des auteurs qui ne s'accordent point dans les autres circonstances, et qu'il est si conforme au caractére de Cyrus, qu'il paroît vraisemblable par lui-même. Le général des barbares s'étant avancé avec une nombreuse armée, Cyrus se retira avec une précipitation qui sembloit marquer qu'il avoit peur; il sortit de son camp qui étoit fourni de toutes sortes de provisions, et l'abandonna [1] à la merci des ennemis. Les Scythes s'en emparèrent aussitôt, et ce fut là la cause de leur perte: car, se voyant maîtres d'un camp si riche, ils ne pensèrent qu'à le piller, et à profiter de l'occasion pour se livrer au plaisir et à la bonne

[1] Justin, L. I, ch. 6. Strabon, L. XI, p. 253.

chaire; de sorte que Cyrus, revenant sur ses pas, les surprit ensevelis dans la débauche, les défit entièrement, et les fit passer presque tous au fil de l'épée.

LI. Quelqu'incertains que nous soyons de ce qui arriva de fâcheux à Cyrus, dans une guerre qu'il avoit si heureusement commencée, je ne vois pas qu'on puisse beaucoup compter sur le témoignage d'Hérodote [1] qui dit qu'elle se termina par sa mort. L'histoire, vraie ou fausse, est assez connue. Une bataille des plus sanglantes, dont on ait jamais ouï parler; Cyrus tué dans cette bataille, et toute son armée taillée en pièces; la reine * (car pour mettre le comble à la honte de Cyrus, Hérodote veut qu'il ait été vaincu par une femme) la reine, dis-je, qui le fait chercher parmi les morts, qui lui fait couper la tête, qui la plonge dans une grande outre remplie de sang humain, et qui insulte barbarement à ce monarque après sa mort, en disant qu'elle veut le souler de sang dont il a été insatiable: ce sont des faits si connus, qu'il ne peut y avoir de raison de les rapporter dans un plus grand détail, à moins qu'on ne soit un peu plus certain de leur vérité. Mais quand on considère le génie d'Hérodote, quand on fait réflexion sur la fable qu'il rapporte sur la naissance de Cyrus, fable qui sembloit demander que sa mort eût aussi quelque chose de surprenant, on est assez bien fondé pour rejeter

[1] Herod. L. I, ch. 214.

* Elle s'appelloit Tomyris, selon Herodote. Cette bataille est de l'an de Rome 225, avant J. C. 529.

un conte qui manque de vraisemblance, quand même le consentement unanime des historiens de Perse, et celui de plusieurs auteurs Grecs, ne fourniroient pas des preuves invincibles de sa fausseté [1]. On sait en effet combien ceux qui ont suivi Hérodote, ont fait de changemens dans son histoire, et en général, on est porté à croire que ces mêmes auteurs l'ont regardée comme un roman qu'ils pouvoient changer et embellir comme il leur plaisoit.

LII. Selon Xénophon, et plusieurs autres Grecs qui se sont appuyés sur l'autorité des annales des Perses, Cyrus [2] mourut en paix dans sa patrie, c'est-à-dire, dans la Perse, qu'il visitoit alors pour la septième fois depuis qu'il en étoit roi. Il mourut dans une heureuse vieillesse. Ceux qui lui donnent le moins d'années, disent qu'il avoit alors soixante et dix ans, d'autres le font beaucoup plus âgé *. On dit que sa mort lui avoit été prédite dans [3] un songe, trente ans auparavant, et qu'une vision [4], qu'il eut peu de jours avant sa maladie qui ne fut pas longue, le prépara à sa dernière fin. Quelque foi qu'on ajoute à ces sortes de prédictions, il y a quelqu'apparence que la conduite de Cambyse son

[1] Voyez Val. Max. L. IX, ch. 10, Just. L. I, ch. 8.

[2] Xenophon, L. VIII, ch. 7, paragr. 1. Voyez Lucian. de Macrob.

* Il paroît au moins impossible qu'il n'eût que quarante ans, ce qui résulte de l'histoire d'Herodote.

[3] Ciceron de Divin. L. I, ch. 24.

[4] Xenophon, L. VIII.

fils aîné, qui donnoit déjà des marques de son caractère [1] farouche, qui osoit, même du vivant de son père, mettre à mort quelques-uns de ses meilleurs amis, et qui faisoit le tyran avant que d'être sur le trône, ne contribua pas peu à avancer sa mort.

LIII. Il est certain en effet, que de toutes les vertus et bonnes qualités de Cyrus, ce prince n'hérita que de sa valeur, mais d'une valeur mêlée d'une certaine brutalité qui lui faisoit perdre tout son mérite. Au commencement * de son règne, il subjugua l'Egypte, et vengea la querelle de sa mère contre la famille d'Amasis, qu'il détruisit entièrement. Il avoit un jeune frère nommé Smerdis, prince d'un grand mérite, et plus digne de son père. Cambyse devint jaloux de la réputation de Smerdis, et le fit tuer secrètement. Les mages, dont le pouvoir étoit déjà très-considérable en Perse, avoient parmi eux un certain Smerdis qui ressembloit parfaitement au prince que Cambyse avoit fait tuer. Ils levèrent l'étendard de la révolte au nom de cet imposteur, et mirent le mage Smerdis sur le trône. Cambyse étoit à Ecbatane [2], lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il se mit en marche pour réduire les rebelles. Mais en montant à cheval, son cimetère sortant du fourreau, le blessa mortellement à la cuisse, et il mourut en chemin. Cependant les plus distingués d'entre les Perses,

[1] Lucian.

* Il l'attaqua l'an de Rome 229, avant J. C. 525.

[2] Herod. L. III, ch. 62.

ayant découvert la fourberie du mage, conspirèrent pour délivrer leur patrie, le faux Smerdis fut tué, et un nombre infini de prêtres furent sacrifiés à la vengeance du peuple.

LIV. Outre ces deux princes, Cyrus avoit une fille nommée Atosse. Darius, fils d'Hystaspes qui succéda * au faux Smerdis, l'épousa aussitôt après son élection, et le fils qu'il eut de cette princesse, fut préféré à son frère aîné, qui étoit fils d'une première femme de Darius; de sorte que le sang de Cyrus remonta sur le trône, et sa postérité fut toujours en possession de la couronne, jusqu'à la ruine de la monarchie. Ce ne fut que peu d'années avant l'invasion d'Alexandre le Grand, que la famille de Cyrus étant éteinte, on élut un roi d'une autre maison. Il semble que ce prince ne monta sur le trône que pour perdre la couronne, et afin que ce malheur ne tombât point sur les descendans de celui qui avoit conquis un si vaste empire.

LV. Cyrus fut enterré à Pasarge [1], ville de Perse. On orna son tombeau de richesses immenses. Son fils en confia la garde à des Mages, qui furent continués par ses successeurs : tous les mois ils sacrifioient un cheval à sa mémoire. Il y avoit sur son tombeau une inscription, qui étoit conçue en ces termes : « Je suis Cyrus, fils de Cambyse,

* L'an de Rome 233, avant J. C. 521.

[1] Arrian. L. VI, p. 144 et 145, edit. H. Steph. *ex Aristobulo* : Strabon, L. V, p. 502, après le même auteur, mais avec quelque différence. Quintus Curt. rapporte aussi la même chose, mais un peu différemment.

« le fondateur de l'empire de Perse, le maître de « l'Asie; ne m'envie point ce monumento ù repo-« sent mes os ». Dans la conquête de Perse par Alexandre, ce superbe tombeau fut pillé et détruit; on en ôta tous les ornemens; on enleva aussi le cercueil qui étoit d'or massif; et on jeta le corps à la voierie. Le cercueil étoit trop lourd pour qu'on pût l'emporter. Les voleurs firent tous leurs efforts pour le mettre en pièces, ils en détachèrent quelques morceaux; mais, ne pouvant le rompre, ils furent obligés de le laisser. Alexandre eut la curioriosité d'aller voir le tombeau de Cyrus. Il le trouva en très-mauvais état, et en fut extrêmement irrité. Il fit prendre ces Mages qui étoient préposés pour garder ce monument, et les fit mettre à la torture pour découvrir les auteurs d'un si horrible sacrilège. Au milieu des tourmens, ils protestèrent toujours qu'ils n'avoient point eu de part à ce crime, et qu'ils n'en connoissoient point les auteurs : de sorte qu'on fut enfin obligé de les relâcher sans avoir pu rien découvrir. L'historien Aristobule, qui étoit auprès d'Alexandre dans cette expédition, eut ordre de réparer le tombeau, d'y remettre le corps, de faire murer la porte, et d'y apposer le sceau du roi. C'est de lui que nous tenons toutes ces circonstances, qui sont plus croyables que les circonstances différentes que rapportent quelqu'autres historiens qui ne pouvoient pas être si bien informés.

LVI. Il n'est pas possible de rien concevoir de plus noble ou de plus accompli que le caractère de

Cyrus. Il avoit de la valeur dans un degré éminent; cette valeur ne consistoit pas dans une espèce de fougue et de témérité, ou dans un feu passager; elle étoit toujours accompagnée d'une certaine prudence qui le mettoit en garde contre toutes les fautes qu'il auroit pu commettre par trop d'ardeur, et qui ne laissoit à la fortune que la moindre part dans la gloire de ses heureux succès. Il conserva ses conquêtes avec autant de facilités qu'il les avoit faites. De toutes les provinces de son empire, il n'y en eut qu'une seule qui se révolta contre lui; mais bientôt après, il la fit rentrer dans l'obéissance. L'ambition qui le portoit à faire des conquêtes, étoit autant excusable que le peut être une passion de cette nature; et si le desir d'acquérir une puissance sans bornes, n'étoit pas essentiellement un vice, on pourroit presque le regarder comme une vertu dans un prince qui sembloit être né pour un empire aussi vaste que ses desirs. Ce seroit faire une injure à Cyrus, que de le comparer aux autres conquérans de l'antiquité. Ces princes, pour la plupart, étoient des pestes publiques: Cyrus au contraire sembloit être né pour le bonheur de tout le genre humain; il n'avoit en vue que le bien de tous les peuples de son empire; tant qu'il vécut, il le leur procura, et prit toutes les mesures que sa prudence lui suggéra, pour assurer leur félicité, même après sa mort. Les nations qu'il réduisit sous son obéissance, étoient esclaves auparavant, il ne fit que changer leur servitude en une dépendance infiniment plus douce. Il trouva ses su-

jets libres, et il les laissa libres. Il avoit pour son peuple cette tendre affection, et cet amour paternel qui font la partie la plus brillante du caractère d'un monarque. Il vouloit connoître le mérite, il l'aimoit, et ne manquoit jamais de le récompenser avec cette libéralité royale qui lui étoit naturelle, et à laquelle il se livroit tellement, qu'il sembloit donner dans la profusion. A ces belles qualités de l'ame [1], il joignoit une constitution robuste et vigoureuse, un air noble, un abord gracieux, une conversation agréable, un cœur bienfaisant, des manières obligeantes. Un prince si accompli ne pouvoit manquer de s'attirer l'affection de ses sujets. Tandis qu'il vécut [2], ils l'appeloient leur père. Après sa mort, ils continuèrent à le louer; et sa mémoire fut toujours en bénédiction parmi eux. Quoique plusieurs de ses successeurs fussent très-puissans, et qu'ils aimassent à être flattés, jamais cependant ils n'osèrent se comparer à ce monarque; et le compliment le plus outré qu'un Perse ait jamais fait à un Perse, étoit de lui dire qu'il étoit le plus grand de son pays, après Cyrus.

LVII. Dans le tems que Cyrus étoit au comble [3] de sa gloire, les Perses ses sujets le prièrent de

[1] Val. Max. L. VIII, ch. 7, dit qu'il savoit les noms de tous ses soldats.

[2] Xenoph. L. VIII, ch. 8, paragr. 1. Pausan. L. VIII, ch. 43. Herodot. L. III, ch. 89 et 160.

[3] Herodot. L. IX, ch. 121.

leur permettre de sortir de leur pays, pour aller s'établir dans une terre plus fertile, lui représentant qu'il n'étoit pas juste qu'une nation qui avoit conquis l'Asie, habitât une province presque stérile et peu étendue; qu'il y avoit plusieurs belles provinces qui n'étoient pas loin de la Perse, et que leur roi en possédoit une infinité d'autres qui étoient plus éloignées; qu'il pouvoit les y transférer, qu'ils y trouveroient toutes les commodités de la vie, et que par ce moyen il les rendroit plus redoutables aux autres nations. Cyrus les écouta tranquillement, et leur répondit qu'il ne vouloit ni s'opposer à leurs desseins ni leur rien refuser, mais qu'il les exhortoit à faire de sérieuses réflexions sur ce qu'ils demandoient. « Croyez-moi, Perses, leur dit-il, « vous changerez de condition en changeant de « pays. Il faut donc vous préparer à obéir au lieu « de commander: un climat plus doux et une vie « plus délicieuse, amolliront infailliblement vos « cœurs; cette valeur austère disparoîtra bientôt: « et de maîtres que vous êtes, vous deviendrez les « plus vils esclaves. Sachez, ajouta-t-il, que les « dieux ne sont pas prodigues de leurs dons, et « que les pays les plus fertiles en fruits n'ont jamais « produit de grands hommes ». Ce discours fit impression sur les Perses, ils suivirent le conseil de Cyrus; et, condamnant en eux-mêmes leur première résolution, ils aimèrent mieux rester dans leur pays, où ils commandoient aux autres, que d'aller s'établir dans des provinces fertiles et abondantes,

dantes, pour y être assujétis à une domination étrangère. Les rois ses successeurs ne suivirent pas les règles qu'il avoit si sagement établies. Ils affoiblirent le courage de leurs sujets, en les portant par leur exemple à la mollesse et à la débauche, et par ce moyen ils préparèrent les voies aux Macédoniens pour conquérir la Perse. Mais la servitude des Perses ne fut pas de longue durée. Tandis que les autres provinces, qui avoient été soumises à Cyrus et à ses successeurs, restoient sous la domination des Grecs, jusqu'à ce qu'elles changeassent de maîtres, et qu'elles fussent assujéties aux Romains, les anciens habitans de Perse se révoltèrent contre les Macédoniens leurs tyrans, et érigèrent l'empire des Parthes. Cet empire devint bientôt formidable aux nations voisines : lorsque le reste de l'Orient fut subjugué, ses forces furent assez considérables pour tenir contre Rome, et même pour remporter des victoires importantes sur quelques-uns de ses plus grands généraux, dans un tems où la puissance de cette ville étoit la plus redoutable de l'univers. Il est vrai que les Parthes éprouvèrent à leur tour quelques caprices de la fortune ; mais ordinairement le sort des armes se déclaroit pour eux, et les Romains n'eurent que trop de sujet de se repentir de les avoir attaqués. Du tems d'Auguste, on recouvra les enseignes qu'ils avoient enlevées dans la défaite de Crassus, et ce bonheur fut vanté entre les plus glorieux événemens du règne de ce prince. Quoique les Romains n'ignorassent pas qu'ils de-

voient cette restitution à la tyrannie du prince des Parthes, qui rechercha des secours étrangers contre ses propres sujets, cette réparation de leur honneur, qui leur coûtoit si peu, leur fit un grand plaisir, et ils la regardèrent comme un bonheur égal à celui de leurs plus grandes conquêtes.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE JASON.

Antiquité des Thessaliens. II. *Décadence de la Thessalie.* III. *Jason rétablit sa gloire.* IV. *Grands talens de Jason.* V. *Comment il tire de sa mère les sommes d'argent dont il avoit besoin.* VI. *Il vole vingt talens à son frère.* VII. *Il se fait donner dix talens par la femme de son frère Polydore.* VIII. *Comment il se justifioit d'une pareille conduite.* IX. *Comment il traitoit ses soldats.* X. *Comment il formoit ses troupes aux travaux militaires, et les animoit par son exemple.* XI. *Comment il surprend une ville de Thrace.* XII. *Il soumet les Dolopes et les Maraques.* XIII. *Une blessure considérable le guérit d'un abscès.* XIV. *Il fait alliance avec Amyntas, roi de Macédoine, et avec les Thébains.* XV. *Alliance de Jason avec les Athéniens.* XVI. *Caractère de Polydamas.* XVII. *Jason lui propose de se lier ensemble.* XVIII. *Il l'engage à éprouver si les Spartiates lui donneront un assez grands secours pour le défendre contre lui.* XIX. *Les Spartiates refusent à Polydamas le secours qu'il leur demande.* XX. *Jason déclaré général de la Thessalie,* XXI. *Il jouit en effet de l'autorité souveraine.* XXII. *Jason va à Athènes, pour défendre Timothée, et le sauve.* XXIII. *Il offre de l'argent à Epaminondas, qui le refuse.* XXIV. *Avec quelle*

diligence il va au secours des Thébains. XXV. *Il détourne les Thébains d'attaquer les Lacédémoniens.* XXVI. *Vrai motif de son conseil.* XXVII. *Il conseille aux Lacédémoniens de demander une tréve aux Thébains.* XXVIII. *Les Thébains l'accordent, et les Lacédémoniens s'éloignent.* XXIX. *Jason retourne en Thessalie.* XXX. *Il s'empare de la Perrhébie.* XXXI. *Puissance et gloire de Jason* XXXII. *Il ordonne aux villes de son obéissance de préparer des victimes pour les fêtes des jeux pythiques.* XXXIII. *Inquiétude des Delphiens sur les projets de Jason.* XXXIV. *Jason est assasiné.* XXXV. *Divers récits sur la cause de cet assassinat.* XXXVI. *Les assassins échappés sont traités avec honneur par les Grecs.* XXXVII. *Polydore assassiné par Polyphron ; et celui-ci par Alexandre.* XXXVIII. *Portrait d'Alexandre.* XXXIX. *Sa femme le fait assassiner.* XL. *Les Thessaliens appellent Philippe à leur secours contre leurs nouveaux tyrans.* XLI. *Philippe les assujettit.*

JASON.



DANS les premiers siècles de l'histoire grecque, il est parlé des Thessaliens comme d'une nation qui faisoit dès-lors une figure considérable. Ils avoient peuplé ou conquis la plupart des provinces de la Grèce : ils avoient même donné un nom aux Grecs [1], qui étoit originairement le nom d'un peuple de Thessalie, mais qui dans la suite devint commun à tous les peuples de la Grèce; preuve convaincante de la réputation de ceux qui l'avoient eu d'abord. D'ailleurs tout le monde sait que le grand Achille et le chef des Argonautes étoient nés en Thessalie.

II. TANDIS qu'Athènes et Sparte s'élevèrent et qu'elles devinrent de puissantes républiques, la Thessalie tomba en décadence. Lorsque ces deux célèbres villes à la tête de toute la Grèce résistèrent courageusement aux Perses; qu'elles combattirent en désespérées pour la conservation de leur liberté,

[1] Hellenic.

et qu'elles méritèrent les plus grands éloges par les victoires qu'elles remportoient en défendant une cause si glorieuse, les Thessaliens sacrifièrent lâchement leur liberté à un injuste usurpateur, dès qu'il les eut fait sommer de se rendre ; et pendant une si longue suite d'années que ces deux nations se disputoient l'empire de toute la Grèce dans une sanglante guerre qui se termina par la prise d'Athènes, les Thessaliens jouoient un si petit rôle, qu'ils n'étoient regardés ni comme des ennemis dont on dût craindre la puissance, ni comme des alliés dont l'amitié fût de quelque secours.

III. Il n'y avoit qu'un seul homme qui pût tirer les Thessaliens d'un état si misérable, et les rétablir dans leur ancienne grandeur. La Thessalie, en donnant la naissance à Jason le Phéréen, recouvra par dégrés cette puissance dont elle étoit déchue depuis si long-tems ; elle devint même formidable aux peuples voisins, et les autres provinces de la Grèce commencèrent à craindre qu'elle n'entreprît sur leur liberté. Si une mort précipitée ne l'eût pas enlevé, il auroit prévenu Philippe, la Grèce se seroit soumise à un des plus grands hommes qu'elle eût produits jusqu'alors, et à un peuple qui dans les siècles précédens avoit été son appui et son ornement, et elle auroit évité le malheur d'être réduite en servitude par des Barbares qui n'auroient fait qu'une très-petite partie des conquêtes de Jason.

IV. Jason étoit né à Phères, qui étoit dans ce tems-là une des principales villes de la Thessalie.

Il étoit d'une des meilleures maisons de la ville, puissamment riche et également ambitieux. Son ambition lui inspira bientôt le dessein de faire usage de ses grands biens pour sortir d'une condition privée qui ne remplissoit pas ses desirs. Il regardoit la soumission comme un joug insupportable, et disoit publiquement qu'il aspiroit à la puissance souveraine [1]. Outre les avantages de la naissance qui ne sont qu'un effet du hazard, il avoit toutes les qualités personnelles qui sont nécessaires pour parvenir aux premières dignités [2], une constitution robuste et à l'épreuve des fatigues, une adresse, un courage, une résolution capables de tout entreprendre, et un mépris naturel pour les plaisirs; il possédoit à fond l'art de la guerre; sa prudence égaloit sa hardiesse; il prenoit toujours les mesures les plus justes pour l'exécution de ses desseins. Falloit-il de la force pour venir à bout de ses entreprises, il savoit l'employer à son avantage? Quand il n'étoit pas encore tems [3] d'agir, il entendoit parfaitement à cacher ses projets, à dissimuler, à tromper les ennemis, à leur inspirer une certaine sécurité, et à profiter de leur négligence pour les ruiner entièrement. Mais, s'il étoit capable d'exécuter les plus grands desseins et les plus nobles entreprises, il n'étoit pas moins propre à descendre dans les plus petites choses; il employoit même les artifices les plus bas lorsqu'ils

[1] Aristot. Politic. L. III, ch. 5.
[2] Xenoph. Hellenic. L. VI, ch. 1.
[3] Cicer. Offic. L. I.

lui paroissoient nécessaires pour l'exécution de ses desseins; il étoit extrêmement insinuant, et possédoit l'éloquence populaire au souverain degré. Il avoit une étroite liaison avec [1] Isocrate, mais l'histoire nous apprend qu'il mettoit Gorgias de Léonte [2] au-dessus de tous les orateurs de son tems. L'éloquence de Gorgias, si Platon n'a point cherché à le rabaisser dans le portrait qu'il en fait, n'étoit pas toujours juste, mais elle étoit fort admirée, et ne manquoit presque jamais de produire son effet. Ainsi, dans les vues qu'avoit Jason, il ne pouvoit se former sur un meilleur modèle.

V. Jason employa tout son crédit et tous ses biens à lever un corps de troupes mercénaires. Mais ses trésors, quelques grands qu'ils fussent, ne suffisoient pas pour les payer. Il avoit des parens très-riches, mais ils ne se piquoient pas de libéralité. Il fut donc obligé d'user de plusieurs artifices pour obtenir d'eux les secours dont il avoit besoin. Un jour [3], ses soldats étant prêts à se révolter pour leur paie qu'il n'étoit pas en état de leur donner, il dit à deux ou trois de ces mutins de le poursuivre jusques dans la chambre de sa mère; elle en fut si épouvantée, que pour sauver la vie de son fils, elle leur donna sur le champ tout l'argent qu'ils demandèrent. Une autre fois, après avoir remporté une victoire signalée, il dit à sa mère « que Castor et Pol- « lux en personnes l'avoient secouru dans le combat,

[1] Isocrat. Ep. *ad Jasonis filios*.

[2] Pausan, L. VI, ch. 17.

[3] Polyæn. Stratag. VI, paragr. 2, 3, 4 et 5.

« et qu'il avoit fait vœu de les traiter s'il gagnoit la « bataille». Il invita donc tous ses officiers à un festin avec les dieux, et la pria de lui aider à leur donner un magnifique repas. Sa mère crut ce qu'il disoit, elle fut même fort contente de la piété de son fils, et lui envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux, vases, tables, vaisselle d'or et d'argent, et ses meubles les plus riches : Jason convertit aussitôt toutes ces richesses en monnoie pour payer ses troupes. Dans une autre occasion, étant entré chez sa mère, il lui dit « qu'il venoit la consulter sur des choses qui « regardoient l'état » : elle avoit avec elle un grand nombre de femmes qui travailloient sous ses yeux; il la pria de les faire retirer, afin qu'il pût lui parler en secret; pendant ce tems-là une troupe de satellites qu'il avoit apostés, les enlevèrent, et il ne les rendit à sa mère qu'après lui avoir fait payer une grosse somme pour leur rançon.

VI. Il en usoit à-peu-près de même à l'égard de ses frères [1]. Il lui étoit né un fils, il s'agissoit de lui donner un nom. Il invita chez lui les principaux de la Thessalie pour être présens à la cérémonie. Mériones son frère, qui étoit très-riche, mais avare, se trouva à cette assemblée. Jason le pria de faire les honneurs de la maison, sous prétexte qu'il étoit obligé d'aller à la chasse pour faire une partie des provisions dont il avoit besoin. Tandis que son frère étoit occupé à recevoir les conviés, Jason accompagné d'une troupe de gens de cheval, alla

[1] Polyæn. *ibid.* paragr. 6.

droit à Pagase, entra dans sa maison, y prit vingt talens, revint avec un visage gai et content à la fête qui se célébroit chez lui, et pria son frère de faire les sacrifices accoutumés, et de donner un nom à son fils. Mériones pendant ce tems-là fut informé de ce que Jason avoit fait, et pour se venger, il nomma son fils *Porthaon*, mot grec qui veut dire Le Pillard.

VII. Un jour Jason étoit avec Polydore son frère, dans le tems [1] qu'il prenoit le bain, il le pria familièrement de le frotter. Polydore le fit. Il avoit un anneau à son doigt. « Jason lui dit que cet anneau l'incommodoit, et qu'il le prioit de l'ôter ». Polydore par complaisance le tira de son doigt, et le donna à garder à quelqu'un qui étoit avec eux. C'étoit un des gens de Jason qui étoit venu exprès pour jouer le tour. Cet homme reçut l'anneau, et pour exécuter les ordres que Jason lui avoit donnés, il courut en diligence à la maison de Polydore. Il y trouva sa femme, lui montra l'anneau, et lui dit qu'il venoit lui demander dix talens d'or de la part de son mari. Cette femme voyant l'anneau, ne douta point que l'envoyé ne vînt de la part de Polydore, et lui donna la somme qu'il demandoit. Quand Jason vit que son homme étoit de retour, et qu'il avoit réussi, il dit à son frère qu'il devoit être las de cet exercice qu'il continuoit depuis si long-tems, et qu'il pouvoit finir.

VIII. Dans les commencemens de son élévation,

[1] Idem. *ibid.* paragr. 7.

il fut obligé d'avoir recours à de si bas artifices pour se soutenir. Il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui traitoit ainsi ses amis, pût garder quelques mesures avec des étrangers. Quand on lui reprochoit ces petits tours d'adresse, il ne se faisoit point de scrupule de dire [1] ouvertement qu'il croyoit qu'il étoit quelquefois très-permis de commettre de petites injustices, lorsqu'elles pouvoient servir de moyen pour parvenir à de grandes fins, et pour exécuter des desseins importans.

IX. En peu de tems Jason se vit [2] à la tête d'une puissante armée; elle n'étoit pas nombreuse, mais c'étoient tous hommes forts, courageux, et dont chacun en valoit plusieurs autres. Il avoit coutume d'exercer tous les jours ses troupes: il congédioit ceux qui ne lui paroissoient pas propres à soutenir les fatigues de la guerre: ceux au contraire qu'il voyoit se comporter en gens de cœur dans quelqu'occasion que ce fût, il les récompensoit aussitôt par une double paie; et si quelqu'un de ses soldats se distinguoit au-dessus des autres par un mérite extraordinaire et par quelque grand exploit, il lui donnoit la paie de trois, et même de quatre. Sa maxime constante étoit qu'un général doit distribuer à ses troupes ces sortes d'honneurs et de récompenses militaires, qui coûtent peu, et dont cependant les soldats font un grand cas. Il s'appliquoit outre cela à connoître le caractère de ceux

[1] Plutarch. Polit. p. 817 et 818; et *de San. tuendâ*, page 135.

[2] Xenoph. L. VI, ch. 1, paragr. 4.

qui servoient sous lui, et leur donnoit les récompenses qu'il croyoit les plus conformes à leurs inclinations. Les malades et les blessés faisoient l'objet le plus particulier de ses soins. Il donnoit la sépulture à ceux qui mouroient à son service, avec des marques de distinction qui inspiroient aux vivans une nouvelle ardeur.

X. Comme le succès de ses entreprises dépendoit beaucoup de l'expédition, il accoutumoit ses soldats à marcher en diligence, et à être prêts à toute heure, tant de nuit que de jour. Ses troupes avoient honte de se plaindre des fatigues, quand elles voyoient que leur général en prenoit sa part, et qu'il ne s'exposoit pas moins que le simple soldat aux plus grands périls, renonçant même aux plaisirs, et se refusant le repos nécessaire lorsqu'il avoit quelque grand dessein en vue, ne s'arrêtant point pour prendre ses repas, mais mangeant et marchant en même tems.

XI. On dit qu'il excella sur-tout dans l'art de la surprise. En voici [1] un exemple remarquable. Ayant dessein de se saisir d'une ville de Thessalie, il ordonna à ses troupes de s'assembler bien armées et bien équipées, afin qu'il en fît la revue, et qu'il leur donnât en même tems les arrérages de leur paie. Tandis qu'elles étoient au milieu de leurs exercices, on lui vint annoncer que quelques ennemis ravageoient le pays, et qu'ils étoient à la même distance de la ville qu'il avoit dessein de prendre. Les sol-

[1] Polyæn. L. VI, ch. 1, parag. 1.

dats animés par cette nouvelle, prièrent leur général de les mener contr'eux dans le moment, pour punir leur insolence. Jason les prit au mot, et les fit marcher droit à la ville qui ne s'attendoit à rien moins; elle fut forcée de se rendre dès la première attaque, tandis que les vainqueurs savoient à peine ce qu'ils faisoient, et qu'ils n'étoient pas moins surpris que les vaincus.

XII. Jason employoit tour à tour les artifices et la valeur, souvent même il se servoit de ces deux moyens tout à la fois; il étoit presque toujours sûr du succès, et rarement il sut ce que c'étoit que d'échouer dans ses entreprises. Après avoir vaincu la plupart des villes de Thessalie sans beaucoup de difficulté, il fit la guerre aux Dolopes et aux Maraques. Ces deux peuples habitoient des provinces de la Thessalie, au midi du Pinde. Ils étoient Grecs d'origine [1], et dans les siècles précédens ils avoient été soumis aux Thessaliens, mais depuis quelques tems ils avoient secoué le joug: Jason [2] les fit bientôt rentrer dans l'obéissance. L'Epire étoit alors gouvernée par Alcétas. C'étoit un homme puissant, il faisoit une figure considérable dans la Grèce, et étoit allié de la ville d'Athènes, mais toute sa grandeur ne servit qu'à relever l'éclat des victoires que Jason remporta sur lui.

XIII. Dans une des batailles que livra Jason [3],

[1] Strabo. L. VIII, p. 299, où il cite Homere, Iliad. 8.

[2] Xenoph. L. VI.

[3] Cicer. de Nat. Deor. L. III, ch. 28. Plin. L. VII, ch. 51.

il lui arriva une aventure qui a toujours été regardée comme une des merveilles les plus remarquables de l'antiquité. Il avoit été long-tems tourmenté d'un mal, qui après avoir résisté à tous les remèdes imaginables, étoit enfin regardé comme incurable, lorsqu'un coup qu'il reçut dans le combat, lui fit une large blessure, perça l'abcès, et lui procura dans le moment beaucoup de soulagement, et ensuite une prompte guérison. D'autres auteurs disent que ce fut d'un assassin[1] particulier, et non dans une bataille, qu'il reçut cet heureux coup qui le guérit entièrement.

XIV. Jason n'estimoit tous ces avantages qu'autant qu'ils pouvoient lui servir de moyens pour parvenir à d'autres infiniment plus grands. Comme il avoit besoin d'alliances étrangères pour l'exécution de ses desseins, il fit une ligue avec Amyntas[2], roi de Macédoine, le plus puissant de tous les barbares qui étoient voisins de la Thessalie. Entre toutes les villes de la Grèce, il n'y en avoit aucune dont les Thessaliens eussent pris plus vivement le parti que de celle de Sparte. Nous voyons même que le père de Jason en particulier avoit entièrement épousé les intérêts de cette ville. Mais les Lacédémoniens étoient alors le plus puissant peuple de toute la Grèce, et il étoit beaucoup plus de l'intérêt de Jason d'affoiblir autant qu'il pouvoit cette trop grande puissance, que de la soutenir. C'est pour-

[1] Val. Max.

[2] Diodor. Sic. Olymp. 102, an. 3, p. 483.

quoi il rompit avec eux, et fit une étroite alliance avec les Thébains qui étoient alors en guerre avec Sparte, s'obligeant à les secourir par-tout où ils auroient besoin de ses forces.

XV. Il étoit aussi allié des Athéniens. Mais si l'on peut compter sur ce que disent quelques [1] auteurs, le traité d'alliance ne se fit pas de bonne foi, et il paroît qu'il étoit extrêmement désavantageux à Jason. On dit qu'Iphicrates, général des troupes Athéniennes en Thessalie, et Jason, se firent des propositions de paix, et qu'ils se trouvèrent désarmés au rendez-vous où devoit se faire le traité; que les conditions étant arrêtées, on fit un sacrifice, afin que les deux généraux jurassent sur les entrailles de la victime, qu'ils observeroient inviolablement tous les articles dont on étoit convenu; que tandis que Jason étoit occupé à égorger la victime, Iphicrates lui arracha le couteau, qu'il le lui présenta à la gorge, et que par ce moyen, il le força à accepter de nouveaux articles, qu'il fit insérer dans le traité; que Jason pour éviter la mort dont il le menaçoit, fut obligé d'y consentir, et qu'il fit tout ce qu'Iphicrates voulut. Mais je crois que cette histoire n'est qu'un conte fait à plaisir: elle n'est rapportée que par un auteur qui fait mille fautes; il la raconte d'une manière fort embrouillée; et d'ailleurs elle paroît suffisamment réfutée par le silence de plusieurs autres historiens qui ont plus d'autorité, et qui, en nous donnant l'histoire

[1] Polyæn. L. III, ch. 5, paragr. 40.

de ce tems-là, ne disent point qu'il y eût guerre entre Athènes et la Thessalie. Quoi qu'il en soit, l'alliance de Jason avec les Athéniens est très-certaine.

XVI. Jason étoient alors maître de toutes les villes considérables [1] de la Thessalie, excepté Pharsale. Polydamas étoit gouverneur de la citadelle de cette ville et de tout le pays qui en dépendoit. C'étoit un homme d'une grande réputation, aimé des petits et des grands, à cause de sa magnificence, de sa douceur, de son caractère bienfaisant, et de la bonté avec laquelle il recevoit chez lui ses amis et même les étrangers. Son intégrité et son zèle pour la patrie étoient ses deux vertus les plus éminentes. C'étoit lui qui recevoit tout l'argent du trésor public, et qui en disposoit; tous les ans il rendoit ses comptes avec la dernière exactitude: loin de profiter de l'argent qui passoit par ses mains, et d'en détourner la moindre partie à son profit, souvent il dépensoit une partie de son bien qui étoit très-considérable, lorsque les besoins de l'état le demandoient, et jamais il ne prenoit sur les revenus de la ville ce qui lui étoit dû, que lorsqu'il le pouvoit faire sans porter le moindre préjudice au public.

XVII. Polydamas s'étoit toujours opposé à la puissance de Jason; avec les forces de la ville dont il étoit gouverneur, et celles de quelques places moins importantes qui en dépendoient, il avoit

[1] Xenophon, L. V, 1, 2, 3 et 4.

souvent

souvent retardé ses conquêtes, quoiqu'il ne pût pas les arrêter entièrement. Jason ne souhaitoit rien tant que de gagner un homme de ce caractère : il fit d'abord une trève avec Polydamas ; ensuite il alla lui-même à Pharsale pour tâcher de le mettre dans ses intérêts. Il lui dit qu'il venoit pour conclure une alliance avec lui ; et le priant de faire attention à ses conquêtes et à sa puissance : « Vous voyez, « ajouta-t-il, que j'ai obligé les plus puissantes villes « de la Thessalie à s'allier avec moi. Vos armes « se sont opposées à mes desseins : mais vous devez « être convaincu par le succès qu'ont eu tous vos « efforts joints ensemble, que vos forces seules ne « sont pas capables de m'épouvanter. J'ai six mille « mercenaires qui servent sous mes étendards. Il « ne vous seroit peut-être pas impossible d'en lever « autant dans les villes qui dépendent de votre gou-« vernement. Mais croyez-vous que vos troupes sans « expérience, sans discipline, toutes composées de « vieux soldats qui ont oublié le métier de la guerre, « puissent tenir contre les miennes, qui sont les « plus braves, les plus hardies, et les mieux disci-« plinées de toute la Grèce ? Si j'avois affaire à un « ennemi, je ne demanderois pas une plus grande « supériorité de forces. Mais, Polydamas, je veux « être votre ami, et je veux que vous soyez le mien. « Je préfère une alliance faite librement, à tous les « avantages que peuvent me donner mes conquêtes. « Je sais que votre patrie vous estime, je sais les « justes égards qu'elle a pour vous. Si vous voulez « employer votre crédit en ma faveur, vous serez

« après moi le plus grand homme de la Grèce ; ce « n'est qu'à ces conditions que je recherche votre « amitié. Au reste, il n'y a rien d'impossible dans « la promesse que je vous fais. Si vous me rendez « maître de votre ville et des places qui en dépen- « dent, il ne me sera pas difficile de me faire gé- « néral de toute la Thessalie, et ce caractère me « mettra à la tête d'une puissante armée. Vos com- « patriotes sont forts et vigoureux ; ils ont naturel- « lement de la valeur, il ne leur manque que d'être « disciplinés. Reposez-vous sur moi du soin de les « former ; je les accoutumerai à la fatigue et à une « exacte discipline ; après cela, ils ne craindront « plus aucun ennemi. N'appréhendez rien de la part « des peuples voisins, ils ne seront pas en état de « nous résister. Les villes de Grèce qui font la « guerre aux Lacédémoniens, sont mes alliées ; elles « ne demanderont pas mieux que de servir sous « moi, je serai en état de les venger et de leur assu- « rer la victoire. Quand la puissance de Sparte sera « ruinée ou affoiblie, il n'y aura plus de troupes « en campagne qui puissent s'opposer à mes armes. « Les Athéniens même, qui prétendent à l'empire « de la mer, nous trouveront bientôt leurs supé- « rieurs : lorsque nous serons maîtres de la Macé- « doine, comme il nous est facile de le devenir « quand il nous plaira, le bois qu'elle fournit aux « Athéniens, sera en notre disposition ; nous pour- « rons faire bâtir un plus grand nombre de vais- « seaux qu'ils n'en peuvent mettre en mer ; nos « esclaves rempliront ces vaisseaux, quelques grands

« que nous les puissions faire; vous savez que nous « en avons plus qu'il ne nous en faut. Quand aux « provisions, pouvons-nous en manquer, nous qui « faisons porter une si grande quantité de bled dans « les pays voisins? Quel avantage n'aurons-nous pas « sur ceux qui sont obligés d'en acheter? Les tributs « que nous levons sur les peuples de la terre ferme, « viennent plus aisément dans nos coffres que ceux « que lèvent les Athéniens sur un grand nombre de « petites isles dispersées. Nous avons donc une infi- « nité d'avantages sur les Grecs. D'un autre côté, « si nous voulons tourner nos armes contre la « Perse, la conquête en sera beaucoup plus facile « que celle de la Grèce. Les Perses sont des peuples « esclaves; leur cœur répond à la bassesse de leur « condition; ils ignorent ce que c'est que le cou- « rage et la valeur. Comment pourront-ils résister à « des forces comme les nôtres? Jugez-en par les Grecs « qui accompagnèrent autrefois Cyrus et Agésilaus; « ils en sont une preuve suffisante ».

XVIII. Polydamas n'avoit rien à répondre à ce discours, il ne pouvoit alléguer que l'alliance que sa patrie avoit faite avec Sparte, et l'injustice qu'il y auroit eu à se joindre aux ennemis de cette ville qui ne lui avoit donné aucun sujet de plainte. Jason ayant entendu ces raisons, lui dit qu'il approuvoit la générosité de ses sentimens, et qu'il en avoit d'autant plus d'envie de devenir son ami. Il le pria d'aller à Sparte pour voir quels secours il en pouvoit attendre. « Si vous trouvez, ajouta-t-il, que « les Lacédémoniens puissent vous accorder des

« secours assez grands pour me résister, au nom de « tous les dieux, Polydamas, acceptez-les; et je « suis préparé à tous les événemens de la guerre. « Mais avant que d'accepter le secours qu'ils vous « offriront, examinez bien si avec ce renfort vous « serez en état de vous soutenir contre moi. Car, « si vous exposez sans aucune nécessité votre ville « aux malheurs d'une guerre inégale, notre pa- « trie ne peut manquer d'en souffrir, et vous ferez « à votre réputation une tache ineffaçable ».

XIX. Jason ne hazardoit pas beaucoup en faisant cette proposition à Polydamas. Il connoissoit assez l'état des affaires de Sparte[1] pour être persuadé que cette ville n'enverroit aucun secours qui méritât d'être accepté par Polydamas, ou qui pût l'inquiéter lui-même. Cependant Polydamas suivit l'avis de Jason, il alla droit à Sparte, et rendit au conseil de cette ville un fidèle compte des propositions qui lui avoient été faites. Il dit aux Lacédémoniens que s'ils pouvoient lui fournir un corps de troupes assez considérable pour résister avec vigueur aux entreprises de Jason, il étoit persuadé que plusieurs villes de Thessalie profiteroient de l'occasion pour se révolter contre lui; mais que s'ils n'avoient que des soldats sans expérience ou des esclaves à demi-armés à lui donner, ils s'exposeroient eux-mêmes à la honte d'être vaincus, et ne feroient qu'avancer les projets et les triomphes de Jason. Les Lacédémoniens ayant mûrement examiné l'état de leurs affaires, répondirent enfin à Polydamas qu'ils ne

[1] Xenoph. L. VI., ch. 1, paragr. 2 et 5.

pouvoient lui donner les secours qu'il demandoit, et qu'il eut à prendre les mesures qu'il jugeroit convenables, tant pour le bien de la patrie que pour son intérêt particulier.

XX. Polydamas [1] étant de retour en Thessalie, conjura Jason de ne pas le forcer à lui livrer la citadelle de Pharsale, mais de lui permettre de la conserver à ceux qui lui en avoient donné le gouvernement. Il lui promit en même tems d'employer tout son crédit et toute son authorité pour engager les Pharsaliens à faire alliance avec lui, et à donner leur consentement pour qu'il fût élu général de toute la Thessalie; il lui donna même son fils en ôtage, afin de l'assurer de sa fidélité. Jason lui accorda sa demande; il fit un traité de paix avec les Pharsaliens; et bientôt après, par une loi que toutes les villes confirmèrent, il fut déclaré général de toute la Thessalie.

XXI. Ce titre de général, quelque modeste qu'il parût, renfermoit en effet toute la puissance qui est attachée à la royauté [2], et Jason est ordinairement appellé tyran ou monarque de Thessalie. Pour premier acte de sa puissance, il ordonna à toutes les villes de Thessalie de lui fournir chacune autant de soldat qu'elles pourroient en lever. Par ce moyen, il se vit bientôt à la tête d'une armée de huit mille chevaux et de vingt mille hommes de pied pesamment armés, outre un nombreux corps de frondeurs. Il imposa aux nations voisines les

[1] Xenophon, *ibid.*
[2] *Ibid.*

mêmes tributs qu'elles avoient payés dans le tems que la Thessalie étoit dans sa plus grande puissance. Les troupes qu'il commandoit, firent promptement exécuter ses ordres.

XXII. Une des premières choses que fit Jason après qu'il fût établi dans son gouvernement [1], fut une action très-généreuse. Timothée, fils de Conon, qui étoit dans ce tems-là amiral d'Athènes, étoit son intime ami. On l'avoit envoyé au secours des Corcyréens, alors assiégés par les Lacédémoniens, et réduits aux dernières extrémités. Le décret par lequel il fut fait amiral, lui ordonnoit d'équiper soixante vaisseaux, mais il n'y en avoit pas un si grand nombre au port d'Athènes; de sorte que Timothée, n'osant se mesurer avec un ennemi dont la flotte étoit beaucoup plus nombreuse que la sienne, fit voile vers les îles pour fournir le nombre de vaisseaux qu'il avoit ordre d'équiper. Ses ennemis en prirent occasion de l'accuser de négligence: les Athéniens qui voyoient qu'il laissoit couler le tems propre à la navigation, commencèrent à craindre que ce délai n'eût de mauvaises suites; et sans examiner davantage les raisons qui l'obligeoient à temporiser, ils le rappelèrent, et mirent Iphicrates à sa place. Timothée étant retourné à Athènes, fut poursuivi en justice avec beaucoup d'animosité: la condamnation et l'exécution d'un officier qui étoit son ami, et qui n'avoit rien fait que par ses ordres, étoit un triste présage du juge-

[1] Demosth. in Timoth. p. 1074 et 1075. Cornelius Nepos in Tim. ch. 4. Xenoph. L. VI, ch. 2, paragr. 7 et 8.

ment auquel il devoit s'attendre. Tous ses amis comparurent pour lui, et prirent sa défense, afin de le tirer d'un si pressant danger. Jason fut un des principaux : il vint à Athènes, sans gardes et sans escorte ; et dans un tems où il étoit le tyran le plus puissant de toute la Grèce, il intercéda pour son ami, comme simple particulier et en qualité de suppliant. Il falloit à Timothée une aussi puissante intercession pour le tirer d'affaire ; il fut enfin déclaré innocent, et il ne vécut que pour rendre de grands services à sa patrie. Quelques auteurs [1] disent que dans la suite il fit la guerre à Jason, et mettent cette prétendue guerre au nombre des services qu'il rendit à la république. Mais ils se trompent lourdement. Timothée étoit un assez zélé défenseur de la patrie, pour ne pas lui refuser ses services contre tous, et par-tout où elle avoit besoin de lui ; et si Jason eût fait quelque entreprise injurieuse à la ville d'Athènes, il l'auroit sans doute défendue, quoiqu'avec regret, même contre celui à qui il devoit la vie : mais il n'eut jamais le malheur d'être réduit à une si dure nécessité.

XXIII. Jason alla aussi à Thèbes [2], mais pour une affaire bien différente : c'étoit pour offrir deux mille pièces d'or à Epaminondas, afin de le mettre dans ses intérêts. Il suffit de connoître un peu le caractère d'Epaminondas, pour prévoir la réponse qu'il lui fit. Quoiqu'il fût réduit à une extrême pauvreté, il refusa l'or que Jason lui offroit, et lui dit

[1] Corn. Nepos.

[2] Plutarque in Apophtheg. p. 153 ; et de Gen. Socr. p. 581.

qu'il regardoit ses offres comme une injure atroce. Un procédé si généreux, loin de diminuer l'estime que Jason avoit pour lui, ne fit que l'augmenter. Jason eut toujours une haute idée de lui; mais il avoit une liaison plus étroite avec Pélopidas, l'autre général des Thébains, qui étoit un homme d'une vertu plus sociable.

XXIV. Quand les Thébains eurent remporté à Leuctre une victoire complète [1] sur les Lacédémoniens, ils envoyèrent aussitôt vers Jason, pour le prier de leur aider, comme il y étoit obligé par le traité qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jason étoit alors occupé à repousser les Phocéens, qui étoient entrés sur ses terres sans lui avoir déclaré la guerre. Mais il les méprisoit trop pour différer à cause d'eux de marcher au secours de ses alliés. Il ordonna qu'on équipât quelques galères, comme s'il eût eu dessein d'aller au secours des Thébains, et presque dans le même-tems, il se mit en marche par terre, à la tête du petit nombre de troupes qu'il avoit alors, qui ne montoient pas, dit-on, à plus de quinze cens hommes de pied, et cinq cens chevaux. Il fit une si prompte diligence, qu'il arriva à quelques villes, avant même qu'on sût qu'il en eût pris la route: de sorte que les peuples qui avoient intérêt de s'opposer à son passage, n'avoient pas encore rassemblé leurs troupes pour l'arrêter, dans le tems qu'il étoit déjà bien loin au-delà de leur territoire.

[1] Xenophon, L. VI, ch. 4, paragr. 21. Diodor. Sic. Olymp. 102, an 2. p. 486.

XXV. Par ce moyen, il arriva au camp des Thébains [1] sans difficulté et sans la moindre perte. Il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit, lorsque les Thébains, croyant qu'il se présentoit une occasion favorable pour attaquer l'ennemi, lui donnèrent les ordres nécessaires pour livrer bataille. Mais Jason, qui étoit dans la résolution de ne point agir, leur conseilla de ne pas livrer bataille. « Les avantages « que vous avez déjà remportés, leur dit-il, sont « assez considérables; il ne faut pas vous exposer « au danger de les perdre, pour vouloir poursuivre « avec trop d'ardeur vos nouvelles conquêtes. Ne « voyez-vous pas que vos victoires n'ont commencé « que dans le tems que vous avez été réduits aux « dernières extrémités? Songez qu'il peut arriver « la même chose aux Lacédémoniens. Si vous les « poussez à bout, vous avez tout à craindre de leur « valeur; forcés à défendre leurs vies, ils rassem- « bleront toutes leurs troupes, ils feront leurs der- « niers efforts, et combattront en désespérés. Il « semble que les dieux prennent plaisir à rabaisser « ceux qui s'élèvent avec insolence, et à relever « ceux qui sont accablés sous leurs ruines ».

XXVI. Cette manière de raisonner n'étoit pas la plus juste du monde, et Jason étoit fort éloigné de croire à la belle morale qu'il prêchoit à ses alliés. Mais il étoit persuadé qu'un nouveau combat acheveroit la ruine des Lacédémoniens, et il ne vouloit pas les perdre entièrement. Il voyoit bien que tandis que Thèbes et Lacédémone seroient

[1] Xenoph. L. VI, ch. 4, paragr. 22 et 23.

rivales, elles s'occuperoient à disputer la supériorité, et que pendant ce tems-là il pourroit suivre à loisir l'exécution de ses projets : au lieu que si l'une de ces deux villes devenoit maîtresse de l'autre, elle seroit en état d'arrêter ses conquêtes. Peut-être les Thébains sentoient-ils bien les véritables raisons qui le portoient à leur donner de semblables conseils ; peut-être se repentoient-ils de s'être tant pressés de l'appeler à leur secours, dans le tems qu'ils auroient pu soutenir la guerre par eux-mêmes. Quoiqu'il en soit, dans les conjectures où ils étoient, ils crurent qu'il valoit mieux suivre les conseils d'un allié qui étoit en état de se faire obéir.

XXVII. Après avoir détourné les Thébains de livrer bataille à leurs [1] ennemis, Jason s'adressa aux Lacédémoniens. Il leur dit que son père avoit eu de grandes obligations à la ville de Sparte, que lui-même il ne leur en avoit pas moins, et qu'il leur étoit toujours attaché d'une façon particulière ; que c'étoit dans cet esprit qu'il prenoit leurs intérêts, et qu'il veilloit à leur conservation ; qu'il leur conseilloit de faire réflexion que leurs troupes, découragées par leur défaite, n'étoient pas en état de combattre contre une armée enflée de sa victoire ; qu'il pouvoit les assurer que quelques-uns de leurs alliés pensoient à les abandonner ; qu'ils communiquoient déjà avec leurs ennemis, et qu'incessamment ils se rangeroient de leur côté ; qu'il n'y avoit plus d'espérance de salut pour eux que dans une

[1] Xenophon, *ibid.* paragr. 24 et 26.

trêve ; qu'il ne leur seroit pas difficile de l'obtenir, et qu'il s'employeroit lui-même à la leur faire accorder, parce qu'il s'intéressoit à leur conservation ; qu'avec le tems ils pourroient oublier leur défaite, recouvrer leur ancienne puissance, et qu'enfin ils cesseroient de regarder les Thébains comme invincibles.

XXVIII. Telles furent les raisons dont se servit Jason pour engager les Lacédémoniens à demander une trêve. Ils ne jugèrent pas à propos d'examiner les motifs qui pouvoient le porter à leur donner ce conseil. Convaincus que c'étoit le meilleur parti qu'ils pussent prendre, ils le remercièrent de l'avis qu'il leur donnoit, et le prièrent de s'employer auprès de ses alliés, pour leur obtenir la trêve qu'il leur avoit proposée. Les Thébains, déjà préparés par Jason, consentirent si facilement à ce qu'on leur demandoit, que les Lacédémoniens, étonnés de ce que leurs affaires alloient si bien, commencèrent à craindre que l'ennemi ne cachât quelque mauvais dessein, en leur accordant une si grande faveur avec si peu de précaution. Dans cette crainte ils résolurent de prendre quelques mesures pour se mettre en sûreté, et ne se fièrent nullement à la trêve : ils firent sortir toutes leurs forces en une nuit ; et, après une prompte marche, ils se postèrent à une grande distance des Thébains, afin que si ceux-ci avoient dessein de tomber sur eux pendant la trêve, ou qu'ils se repentissent d'y avoir consenti si facilement, ils ne pussent pas les attaquer si subitement.

XXIX. Jason, en retournant en Thessalie par la Phocide, prit [1] les fauxbourgs d'Hyampolis, ravagea les terres de cette ville, et tua un grand nombre de ses citoyens. Il paroît que les habitans d'Hyampolis avoient eu plus de part que d'autres dans l'irruption des peuples de la Phocide en Thessalie; car, après en avoir fait un exemple, il traversa le reste de la Phocide, sans aucun acte d'hostilité.

XXX. L'année suivante [2], Jason fit irruption dans la Locride, et assiégea Héraclée en Trachinie. C'étoit une ville très-forte; et par sa situation auprès des Thermopyles, c'étoit une des clefs de la Grèce, du côté de Thessalie. Jason connoissoit trop la grandeur de sa puissance, pour craindre que ceux qui étoient ou seroient en possession de cette ville, ne pensassent à l'attaquer de ce côté-là; mais il appréhendoit qu'Héraclée ne tombât en d'autres mains, et qu'il ne trouvât plus un passage si facile pour entrer dans la Grèce. Dans cette crainte, lorsqu'on lui eut livré la ville, il jugea à propos d'en raser les fortifications, et donna toutes les terres d'alentour aux OEtéens et aux Méliens. Il alla de-là en Perrhébie, et se rendit maître des villes de cette province, partie par la force des armes, partie par l'art de la persuasion.

XXXI. Jason devint alors le plus grand prince [3] de toute la Grèce. Quand il fut de retour en Thes-

[1] Xenoph. *ibid.* paragr. 27.

[2] Xenoph. *ibid.* Diod. Sic. Olymp. 102 et 103, p. 487.

[3] Xenoph. L. VI. Diodor. Sic. Isocr. ad Phil. p. 252. Valerius Maximus, L. IX, ch. 19, paragr. 3.

salie, sa réputation se répandit par-tout, tant qu'il fut reconnu par les états pour seigneur du pays, que parce qu'il avoit toujours sur pied plusieurs compagnies d'infanterie et de cavalerie, composées de gens endurcis au travail, hardis, disciplinés et capables de tout entreprendre. On recherchoit son alliance de toutes parts; et ceux qui étoient assez heureux pour l'obtenir, faisoient voir, par le respect et les honneurs qu'ils lui rendoient, combien ils estimoient la faveur qui leur avoit été accordée. Il eut, comme remarque Xénophon, un bonheur qui ne lui fut commun avec aucun prince de son tems; ce bonheur consistoit en ce que jamais personne ne le méprisa, et ne chercha à le blâmer. Sa modération, son caractère populaire, la justice et l'équité dont il observoit généralement les règles dans toutes ses actions, le faisoient aimer de ceux à qui il commandoit. Pendant qu'il flattoit l'ambition de ses compatriotes, en leur faisant espérer, par les mêmes raisons dont il s'étoit servi pour gagner Polydamas, qu'un jour ils pourroient devenir maîtres de la Grèce, il donnoit à entendre au reste des villes Grecques qu'il avoit dessein de faire une expédition contre les Perses. Toute la Grèce applaudissoit à ce projet; elle élevoit jusqu'au ciel la générosité de l'entreprise, et louoit les desseins de Jason, d'une manière très-propre à lui faire perdre la pensée de réduire sa patrie en servitude, dans le tems qu'il pouvoit la venger avec tant de gloire.

XXXII. Jason étoit dans la quatrième année de son règne [1], lorsque la fête des jeux Pythiens étant proche *, il ordonna aux villes de son obéïssance d'engraisser des bœufs, des agneaux, des moutons et des porcs, et de se préparer pour la solemnité des sacrifices. Xénophon [2] dit qu'il seroit difficile de faire l'énumération de toutes les villes qui lui obéïssoient : il paroît qu'il y en avoit un très-grand nombre, puisqu'on voit par le même auteur que, quoique la taxe qu'il avoit imposée à chaque ville fût fort médiocre, on ne lui fournit pas moins de mille bœufs et plus de dix mille pièces d'autre bétail. Il avoit fait publier par un héraut, qu'il donneroit une couronne d'or pour récompense à la ville qui auroit fait engraisser le plus beau bœuf pour le sacrifice. Il ordonna aussi à tous les Thessaliens de se tenir prêts dans le même-tems pour l'accompagner dans son voyage, ayant intention, comme le bruit s'en répandit alors, de présider en personne à l'assemblée et aux jeux Pythiens.

XXXIII. Les Delphiens et les habitans des environs de Delphes [3] n'approuvoient pas trop la dévotion de Jason : ils le soupçonnoient même de vouloir enlever les trésors de leur dieu. On publia comme un fait certain, qu'ayant demandé à l'oracle

[1] Xenoph. L. VI, ch. 4, paragr. 29 et 30.

* La troisième année de la cent deuxième olympiade, de Rome 384, avant J. C. 370.

[2] Xenoph. L. VI, ch. 1, paragr. 7.

[3] Xenoph. *ibid.* paragr. 6, 30.

quelles mesures ils devoient prendre si Jason touchoit aux sacrés trésors, le dieu leur avoit répondu qu'il y pourvoiroit lui-même. Il y a toute apparence qu'on fit cet oracle après la mort de Jason.

XXXIV. Ce grand homme fut assassiné [1] au milieu de ses vastes entreprises, d'où dépendoit le sort de la Grèce ou de l'Asie *. Tandis qu'il étoit occupé à faire la revue de la cavalerie Phéréenne, s'étant assis dans un endroit commode pour donner audience, sept jeunes hommes s'approchèrent de lui, sous prètexte de se soumettre à sa décision, au sujet d'un différend qu'ils feignoient d'avoir ensemble; et quand ils furent autour de lui, ils l'attaquèrent tous à la fois, le percèrent de plusieurs coups, et le mirent presqu'en pièces.

XXXV. On ne sait pas bien ce qui porta ces assassins à un si noir [2] attentat. Quelques auteurs disent qu'un maître d'école, s'étant plaint à Jason d'avoir été maltraité et battu par quelques jeunes gens, il lui permit ou de leur faire payer une amende de trente drachmes, ou de leur donner à chacun dix coups de bâton; que le maître d'école choisit cette dernière punition, et que les jeunes gens, irrités d'un traitement si indigne, s'en vengèrent par la mort de Jason, qui avoit permis à un pédant de les traiter de la sorte. D'autres prétendent [3] que les assassins ne commirent cette action

[1] *Ibid.* paragr. 31.

* La même année.

[2] Valerius Maximus, L. IX, ch. 10, paragr. 4.

[3] Diodor. Sic.

que dans la vue de s'immortaliser, en délivrant la Grèce d'un homme qu'elle redoutoit, et dont la puissance étoit plus grande que son mérite.

XXXVI. Il est certain que les Grecs en usèrent envers les assassins, comme s'ils leur eussent eu les plus grandes obligations. Les gardes de Jason étant accourus [1] à son secours, percèrent d'un coup de lance un des sept jeunes gens, pendant qu'il étoit encore à poignarder leur maître. Un autre, qui s'étoit déjà fait jour à travers les rangs, fut arrêté, et criblé de coups comme il montoit à cheval. Les cinq autres, qui avoient leurs chevaux tous prêts, s'échappèrent par différentes routes, et cherchèrent un asyle chez les Grecs. Non-seulement ils y furent bien reçus, mais on leur rendit de grands honneurs, dont ils ne furent redevables qu'aux excessives frayeurs que la vue de la tyrannie de Jason avoit jettées parmi un peuple qui avoit une si juste idée de la liberté, et qui en connoissoit si bien le prix, qu'il ne pouvoit envisager les chaînes comme un objet agréable, ni se résoudre à obéir à un tyran, quelque doux que fût le joug de sa domination.

XXXVII. Polidore [2] et Polyphron, frères de Jason, lui succédèrent au gouvernement de Thessalie, par le choix des Thessaliens. Ils ne régnèrent pas long-tems ensemble. Dans un voyage qu'ils firent à Larisse, Polydore fut trouvé mort le matin

[1] Xenophon, *ibid.* puragr. 32.

[2] Xenoph. *ibid.* paragr. 33 et 34. Diod. Sic. Ol. 102 an, 4, p. 4, p. 489.

après

après avoir bien passé la nuit précédente *. Polyphron son frère fut soupçonné de l'avoir étranglé dans son lit. Quelques crimes qu'il commit pendont qu'il régna seul, confirmèrent ce soupçon. Il fit assassiner Polydamas, dont Jason avoit recherché l'amitié avec tant d'empressement: huit des principaux citoyens de Pharsale furent aussi égorgés par son ordre. Il bannit plusieurs citoyens de Larisse, et se préparoit à exercer sa tyrannie d'une façon plus cruelle, lorsqu'après avoir régné un an, il fut assassiné ** lui-même par Alexandre de Phères, que les Thessaliens élevèrent sur le trône par reconnoissance du service qu'il leur avoit rendu, en les délivrant d'un tyran si cruel.

XXXVIII. Alexandre de Phères [1] étoit gendre de Jason, ayant épousé Thébé sa fille. C'étoit un prince très-courageux: il fit la guerre contre les Thébains et les Athéniens, et tua Pélopidas, général des Thébains. Sous son règne, la puissance de Thessalie fut toujours formidable par mer et par terre. Il fut aussi héritier de la plupart des ruses de Jason son prédécesseur; mais il n'eut aucune autre de ses qualités. Son avarice et sa cruauté furent également excessives: de sorte qu'il n'y eut pas une des onze années de son règne, qui ne fût souillée des crimes les plus noirs. Les Thessaliens portèrent le joug de sa tyrannie, sans jamais pouvoir le secouer par eux-mêmes. Ils en furent enfin

* L'an de Rome 385, avant J. C. 399.

** La même année. Alexandre régna onze ans.

[1] Xenoph. *ibid*. §. 37. Plut. in Pelop.

délivrés par une femme : ce fut par la femme même du tyran. Il n'étoit pas naturel qu'ils attendissent leur délivrance d'une personne qui lui étoit si proche.

XXXIX. L'ÉNORMITÉ [1] des crimes d'Alexandre lui rendoient suspects tous ceux qui l'approchoient. Quoiqu'il aimât passionnément sa femme, elle ne lui étoit pas moins suspecte que toute autre personne. Il faisoit marcher devant elle un esclave avec une épée nue, lorsqu'elle entroit dans sa chambre, et commandoit à quelques-uns de ses gardes de visiter par-tout, de peur qu'elle ne portât des armes cachées sous ses habits. Se voyant traitée de la sorte, et ayant appris qu'il avoit dessein de prendre une autre femme, elle résolut enfin de justifier ses soupçons. Elle avoit deux frères qui étoient nés de la même mère, mais d'un autre père. Un jour qu'Alexandre se livroit aux plaisirs et à la débauche, et qu'il étoit moins sur ses gardes qu'à l'ordinaire, elle les cacha [2] dans son palais. Le tyran, plein de vin, étant entré dans sa chambre, s'endormit profondément. Elle ôta secrètement son épée de dessus son chevet, et fit entrer ses frères pour l'égorger. Ils hésitèrent d'abord, et voulurent même se retirer. Mais elle les en empêcha, en les menaçant que s'ils tardoient encore un moment à faire leur

[1] Xenoph. *ibid.* §. 35, 36 et 37. Cicer. Offic. L. II, ch. 7. Plut. in Pelop. Con. Narrat. 50. Diodor. Sic. Ol. 105, an. 4, p. 517.

[2] Conon; Isocrate, dans une lettre qu'il leur écrit, les appelle fils de Jason.

coup, elle alloit éveiller le tyran. Enfin, intimidés par ses menaces, ils l'égorgèrent dans son lit*, tandis que sa femme gardoit la porte de sa chambre.

XL. Tisiphone et Lycophron ** (c'est ainsi que s'appelloient les deux frères) furent faits gouverneurs de Thessalie [1]. D'abord, se souvenant des maux qu'ils avoient soufferts sous la tyrannie d'Alexandre, ils s'appliquèrent à procurer le bien de leurs sujets, et ne firent rien qui fût indigne du glorieux caractère de libérateurs de la patrie. Mais la souveraineté a des charmes trop puissans, qui enchantent peu-à-peu ceux qui la possèdent. Ils commencèrent à soudoyer des troupes mercénaires, et à s'affermir sur le trône par la mort de ceux qui pouvoient s'opposer à leurs ambitieux projets; et bientôt après, leur tyrannie ne parut pas moins insupportable que celle de leur prédécesseur. Les Thessaliens n'étant pas assez forts par eux-mêmes, pour se délivrer d'un joug si odieux, appellèrent Philippe de Macédoine à leur secours. Il y courut aussitôt; il défit les tyrans, sans beaucoup de peine; il les chassa de leurs états, et rétablit la Thessalie dans une liberté précaire.

XLI. Les Thessaliens tombèrent dès-lors, et toute leur grandeur s'évanouit. Leur nouveau protecteur, partie par la force de ses armes, partie en gagnant dans toutes les villes ceux qui avoient le

* L'an de Rome 397, avant J. C. 357.

** Ils étoient trois, selon Plutarque, qui les nomme Tisiphone, Pytholaus et Lycophron.

[1] Diodor. Sic. Olymp. 105, an. 4, p. 517.

plus d'autorité sur l'esprit du peuple, les réduisit sous sa domination, et ils devinrent les sujets de Philippe. Les services importans qu'il tiroit de leurs troupes, principalement de leur cavalerie, qui étoit la meilleure qu'il y eût en Grèce, l'engagèrent à s'assurer de leur obéissance, par la douceur et par de bons traitemens. Les Thessaliens servirent Philippe et Alexandre son fils, avec une extrême fidélité, trop heureux de pouvoir mettre leur patrie à couvert d'une entière désolation, en aidant eux-mêmes à des Barbares à renverser sa constitution et ses libertés.

Fin des Vies de ce Volume.

OBSERVATION

SUR LA VIE D'ARISTOMÈNE.

CHAP. XVIII, page 214. La question n'est pas de savoir à quelle époque est mort Théopompe, mais si le fait avancé par Eusèbe et plusieurs autres apologistes de la religion chretienne, est vrai ou faux. Or, il n'est point vrai tel qu'ils le disent. L'*Hecatomphonie* étoit un sacrifice que les généraux des Messéniens offroient lorsqu'ils avoient tué cent ennemis de leur propre main. Pausanias qui donne ce détail, L. 4, ch. 19, dit qu'Aristomène l'offrit trois fois, ce qui suppose qu'il avoit tué trois cents hommes en différens combats, mais il ne les sacrifia pas, et Clément d'Alexandrie, qui est le premier qui ait parlé de ce sacrifice de trois cents hommes, *Protrepticon*, *p.* 36, s'est trompé, quoiqu'en dise *Vauvilliers*. Au reste, la vérité ou la fausseté de ce fait est très-indifférente pour la défense de la religion chretienne. *C.*

EXPLICATION DES FIGURES en taille-douce, des Médaillons et Monumens antiques de ce volume.

La première représente le palais d'Anchise. Enée emporte son père sur ses épaules ; le petit Ascagne, qui marche auprès d'eux, a l'air de regarder avec effroi les flammes qui embrâsent la ville ; et Créüse, placée derrière Enée, remet entre les mains du Vieillard les dieux Pénates de la maison.

Dans l'éloignement, on apperçoit Minerve sur les murs de la citadelle. *Vie d'Enée, p.* 97.

La seconde représente la foule du peuple rassemblée au milieu de la place publique de Rome, autour du corps de la chaste Lucrèce, exposée sur un lieu élevé devant la porte du Sénat, et Brutus armé du poignard que cette femme forte venoit de se plonger dans le sein, monté sur le tribunal où l'on avoit coutume de haranguer, et exhortant le peuple à secouer le joug de la tyrannie de Tarquin, odieux par lui-même, et encore plus par un Sextus son fils, qui n'avoit pas sçu respecter les sacrés liens du mariage, les droits de l'hospitalité, la qualité de fille de celui à qui le tyran avoit confié le gouvernement de la ville en son absence, et celle de femme d'un proche parent. La douleur, la colère, la rage, la honte, l'indignation, les desirs ardens, l'espérance de se venger et de recouvrer sa Liberté, mais une espérance chancelante mêlée de doute, se peignent tour-à-tour sur les figures dont cette assemblée est composée. *Vie de Brutus*, *p.* 316.

ANTIQUES,

1. ALEXANDRE SÉVÈRE, d'après une Médaille d'argent de la Bibliothèque Nationale. Les Médailles de cet Empereur ne sont pas rares; il s'en trouve une quantité frappées de son vivant, tant en Italie qu'en Grèce. *Vide Museum Fl. T. III, Tabl. LXV et LXVI. Plut. T. XI, p.* 3.

2. ENÉE, est-il dit dans Plutarque, à la page 97 et 99, « prit avec lui son père, ses enfans, les dieux « Pénates, *le Palladium*, et tout ce qu'il pût enle- « ver des richesses immenses qu'on avoit retirées dans « la Citadelle, et sortit par une porte de derrière ».

Le sujet de ce monument est copié d'après le revers d'une Médaille de bronze, parmi celles de Jule-César, frappée en Grèce, décrite dans le Recueil de Goltzius, et copiée par Morel, *Table VIII, n°.* 2. *Plut. T. XI, p.* 89.

3. TULLUS HOSTILIUS, troisième roi de Rome, d'après une Médaille d'argent, décrite dans l'ouvrage de Goltzius, intitulé : *Fastos Magistratuum, et Triumphorum, etc. Brugis Fland.* 1567, *in-fol. p.* 4. *Plut. T. XI, p.* 127.

4. TARQUIN L'ANCIEN, debout devant l'Augure Névius qu'il avoit fait appeller pour mettre sa science en défaut; ce dernier, coupe avec un rasoir, en forme de faucille, la roche, au grand étonnement de ce prince, qui, dans la suite permit au peuple de lui ériger une statue de bronze, à l'endroit même où cette sorte de miracle s'étoit opéré, Voyez ch. XLIII et LXIV, *Vie de Tarquin;* la copie de ce monument est tirée de l'ouvrage qui a pour titre : *Summorum*

Heroum Imagines, *Lugduni Bat. in-fol. Plutarque*, *T. XI*, *p.* 239.

5. L. J. Brutus, l'ennemi des tyrans, d'après une Médaille d'argent; le portrait de ce sévère romain, se trouve encore décrit dans l'ouvrage ayant pour titre : *Le Gemme antiche di L. Agostini*, *in-4°. in Roma*, 1657, *n°.* 43. *Plutarque. T. XI*, *p.* 297.

6. Gélon, d'après une Médaille d'argent du Cabinet de Fulvius Ursinus, n°. 62. *Plutarque*, *T. XI*, *p*, 343.

7. Cyrus, roi de Perse, recommandable par sa bravoure et la douceur de son règne, avoit au rapport de Plutarque, ch. LXXVIII des Préceptes d'administration, le nez aquilin; ce monument est tiré d'une peinture antique. *Plutarque*, *vie de Cyrus*, *T. XI*, *p.* 387.

8. Jason, le premier qui ait navigué sur la mer du Pont-Euxin, copié d'après le *Summorum Heroum Imagines*, *in-folio*, déjà cité. *Plutarque*, *T. XI*, *p.* 453.

Fin du Tome onzième.

